

Histoires de planètes

Collectif

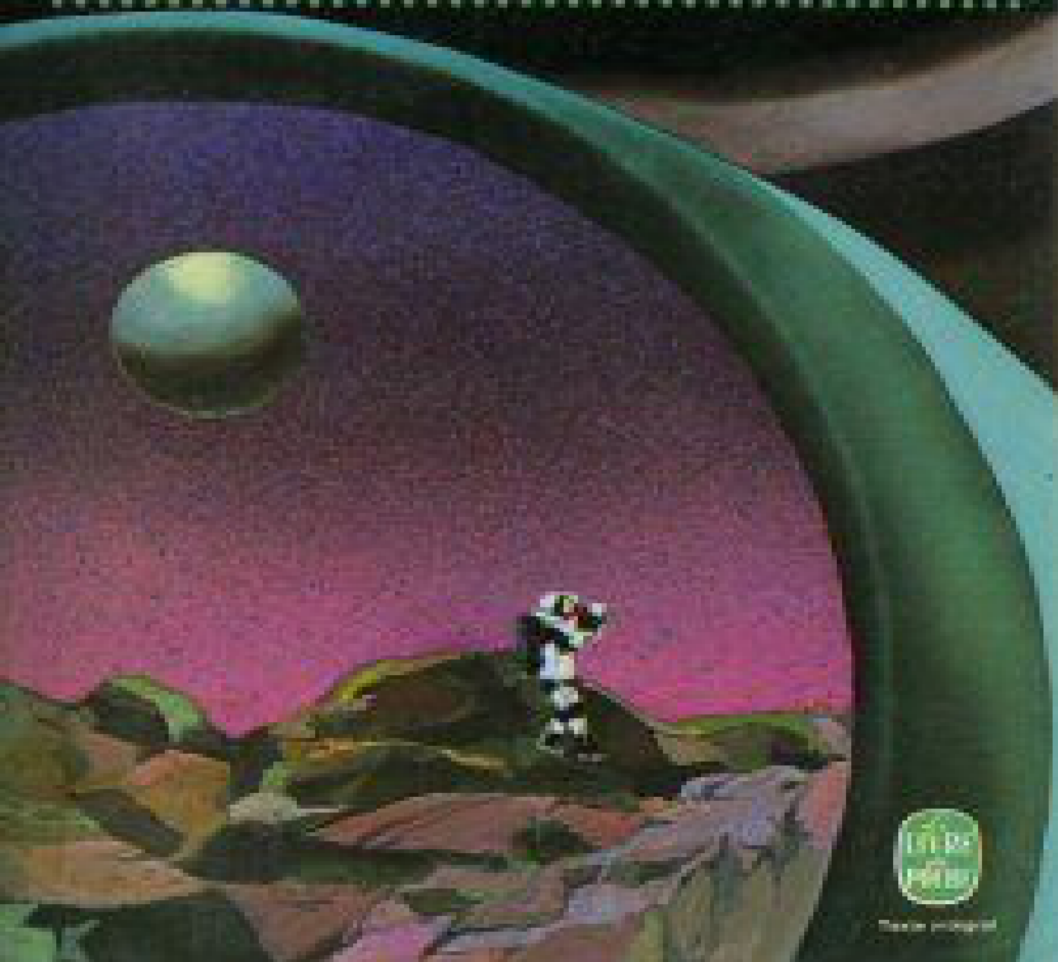
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE PLANETES



INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangent, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne

fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquivé tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans Micromégas) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX^e siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le Frankenstein de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de Plein ciel, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technicienne, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incoercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, Amazing stories ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la

littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de son histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les Histoires d'Extraterrestres ou dans les Histoires de Robots ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes

sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

DU BON USAGE LITTÉRAIRE DES TERRES DU CIEL.

DE tous les grands thèmes de la science-fiction, celui du voyage interplanétaire est sans doute le plus immédiatement exaltant pour l'imagination : non point à cause du voyage lui-même, mais bien par tout ce qui peut arriver aux voyageurs une fois arrivés Là-Haut. C'est aussi un des plus anciens parmi ces thèmes puisqu'il est apparu, déjà clairement reconnaissable, au II^e siècle de notre ère.

En écrivant son *Histoire véritable* au titre trompeur, Lucien de Samosate a vraisemblablement voulu se moquer des « voyages extraordinaires » narrés par divers auteurs de son temps. Il a certainement été le premier romancier à envoyer des personnages sur d'autres mondes – en l'occurrence la Lune et le Soleil – et à leur faire traverser des aventures qui sont la plus ancienne ébauche d'un space-opera.

Endymion, souverain de la Lune, est en guerre avec Phaéton, roi des habitants du Soleil, et ce conflit donne aux personnages de Lucien l'occasion de rencontrer des races et des troupes aux allures étranges et aux noms superbes – psyllotoxotes (archers chevauchant des puces colossales), hippogéranes (cavaliers-vautours), néphélocentaures (centaures de la taille du Colosse de Rhodes) que commande le Sagittaire du zodiaque...

Pendant plus de mille ans, aucun romancier ne suivit le chemin céleste indiqué par Lucien, mais l'attrait de l'inconnu, du voyage extraordinaire, restait bien vivace. Parmi les compagnons que Pantagruel et Panurge emmènent consulter l'Oracle de la Dive Bouteille, Rabelais nous présente un certain Xénomanès « grand voyageur et traverseur de voyes périlleuses », dont le nom exprime l'intérêt porté à ce qui est étranger et insolite, et qui personnifie donc une tendance profonde de la curiosité humaine. Descendant spirituel d'Ulysse et des héros de Lucien, Xénomanès appartient à la race de ceux qui partiront en voyage tant qu'il restera une parcelle d'univers à explorer. Cette parcelle d'univers, ce pouvait être, au Moyen Âge, l'une ou l'autre des régions inconnues d'Afrique ou d'Asie : lorsqu'un John de Mandeville racontait, au XIV^e siècle, qu'il avait vu des cygnes à deux têtes,

des escargots si grands que les hommes employaient leurs coquilles comme maisons, et des océans de sable ayant leurs marées, qui pouvait le démentir en connaissance de cause ? Avant de se réfugier dans les Terres du ciel, l'Inconnu et l'Aventure eurent pour refuges les régions inexplorées de notre propre monde.

Ainsi donc, le voyage de Pantagruel se fit en bateau, comme celui d'Ulysse, et les escales en furent également des îles. Mais rien n'empêchait qu'il s'effectuât dans un cadre astronautique – rien, si ce n'est l'ignorance de la nature exacte des corps célestes. Pendant la plus grande partie de l'histoire, en effet, le Soleil et la Lune furent les deux seuls astres auxquels l'homme pouvait attribuer quelque ressemblance avec la Terre. C'est pourquoi les aventuriers de l'astronautique littéraire ne s'envolèrent, pendant longtemps, que vers le Soleil et la Lune. La nature réelle des planètes était encore inconnue des contemporains de Montaigne et de Shakespeare par exemple.

Les astronautes de Lucien de Samosate restèrent sans émules pendant plus de mille ans, ainsi qu'il a été dit, et ce fut sous la plume d'un des plus illustres astronomes de l'histoire que naquit le deuxième voyage intersidéral notable de la littérature. Le *Somnium* de Kepler ne fut publié – inachevé – qu'en 1634, après la mort de son auteur. Très différent de *l'Histoire véritable*, il représente un curieux mélange d'éléments autobiographiques, de fantastique pur et de données scientifiquement exactes. Le narrateur devient l'assistant du grand astronome danois Tycho Brahé, et sa mère se révèle une sorcière capable de conjurer les démons grâce auxquels son fils voyagera jusqu'à la Lune : or, Kepler travailla effectivement avec Tycho Brahé et sa mère fut bel et bien accusée de sorcellerie. Le récit comporte des notations scientifiques correctes d'ordre astronautique aussi bien qu'astronomique ; Kepler observe ainsi qu'une force de propulsion ne serait nécessaire que dans la première partie du voyage intersidéral, la plus grande partie de celui-ci pouvant ensuite s'effectuer en chute libre. La description de la Lune, dans le ciel de laquelle la Terre reste immobile mais présente la rotation de sa surface, et où une journée dure deux de nos semaines, attestent le sérieux avec lequel l'astronome, chez Kepler, venait seconder le romancier dans sa tâche.

En plus de tels éléments scientifiques, Kepler apporta une innovation discrète à son traitement du voyage cosmique. Les aventuriers de Lucien avaient été des pionniers, en ce sens qu'ils étaient *les premiers* hommes à effectuer le voyage raconté : l'intérêt du récit tenait, pour une part importante, à ce caractère de découverte, d'exploration de territoires où aucun humain n'était venu auparavant. Cet élément d'inconnu devait constituer, pendant longtemps, l'attrait principal de ce type de récit : les personnages mis en scène allaient à la découverte – de la Lune, de Mars, ou de tel autre astre où ils étaient *les premiers* terriens à aborder. Kepler insinue, au contraire, que son héros ne réalise peut-être pas une véritable « première » : sa sorcière de mère n'est-elle pas depuis longtemps en relation avec les démons de la Lune ? Le motif n'est que suggéré. Mais son apparition mérite d'être relevée, car des

récits astronautiques de plus en plus nombreux devaient ultérieurement minimiser, voire abandonner, le thème de la *découverte* au profit de celui de la *différence* (qui n'est pas nécessairement inconnue lorsque l'action débute). L'opposition peut être schématisée, au XX^e siècle, par deux images de la Lune : celle que découvre Julien V sous la plume d'Edgar Rice Burroughs, et celle que connaissent les habitants des colonies de Terriens décrites par Robert A. Heinlein.

Pourtant, les continuateurs de Kepler sont surtout les hommes d'une découverte, ou de plusieurs. Ils diffèrent également de Kepler par le peu d'intérêt qu'ils portent à la science. Tel fut le cas de l'évêque anglais Francis Godwin, célèbre dans l'astronautique littéraire pour avoir fait parvenir son héros jusqu'à notre satellite au moyen d'un attelage de cygnes apprivoisés (*The Man in the Moone*, 1638) ; la Lune qu'il décrit est peuplée de races humanoïdes, à la vertu proportionnelle à la taille, et qui exilent sur Terre les nouveau-nés au caractère improbe.

Lecteur de Godwin – dont il salue au passage le héros retrouvé sur la Lune – Cyrano de Bergerac fut quant à lui le premier à faire mention de la fusée en rapport avec un voyage sidéral (à côté, il est vrai, de procédés moins rigoureusement scientifiques, tels que l'aspiration de la moelle de bœuf par la Lune, ou celle de la rosée par le Soleil, ou encore la nacelle de fer que propulse un aimant incessamment relancé devant elle...). Cependant, et en dépit des inventions souvent saugrenues ou ingénieuses dont il crédite les habitants de la Lune, Cyrano ne se soucie pas réellement d'imaginer une société radicalement différente des nôtres, ni d'inventer de mirifiques aventures : ce qui l'intéresse par-dessus tout, c'est d'attaquer le vieux monde de la scolastique, et cela lui donne l'occasion de se livrer à des satires philosophiques parfois mordantes.

La curiosité majeure de l'*Itinerarium exstaticum* du jésuite allemand Athanase Kircher – paru en 1656, la même année que l'*Histoire comique des Estâts et Empires de la Lune* de Cyrano – tient sans doute au personnage du chérubin Cosmiel, qui cumule pour le voyageur les rôles de Mentor et de Pégase. Celle des *Voyages de Milord Céton dans les sept planètes*, de Marie-Anne de Roumier – publiés un siècle plus tard, en 1765 – apparaît surtout dans l'interprétation servilement astrologique des milieux planétaires : Mars est un lieu de guerre et de carnage, Vénus un asile d'amour, le Soleil un milieu de raison et de lumières. Ainsi que l'illustraient de tels romans, la fiction montrait manifestement quelque difficulté à se maintenir au niveau de la réalité scientifique que les Newton, les Huyghens et les Halley étaient en train de révéler.

Alors que les astronomes reconnaissaient des ressemblances entre la Terre et les autres planètes, les romanciers restaient curieusement réticents. Tout se passait comme si les ressources imaginaires offertes par les diverses Terres du ciel les avaient un peu effrayés. Un vulgarisateur comme Fontenelle avait au contraire été vivement stimulé par l'astronomie nouvelle et les horizons

qu'elle ouvrait devant l'imagination ; il y avait puisé la matière, en 1686, de ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*. La science astronomique proprement dite avait en fait peu de place dans les spéculations de Fontenelle, qui fondait ses descriptions sur deux groupes de données – la taille des planètes, et leurs températures, déduites des distances respectives du Soleil. On s'étonne que son exemple n'ait pas inspiré davantage de romanciers : le succès des *Entretiens* fut considérable, mais les explorations romanesques des Terres du ciel restèrent assez rares.

Les raisons de cette rareté peuvent être recherchées dans deux directions principales. D'une part, l'enthousiasme suscité par les premières expériences effectuées avec des ballons aériens avait été rapidement remplacé, du point de vue astronomique, par une déception profonde ; il était en effet vite apparu que les ballons ne pouvaient s'élever que de quelques milliers de mètres – ce qui était très peu par rapport aux distances astronomiques – et que même ces faibles altitudes entraînaient de grands dangers pour les aéronautes, exposés au froid et à la raréfaction de l'air respirable. Contrairement à ce que des enthousiastes comme Fontenelle avaient cru, l'aérostation n'ouvrait point les voies du cosmos. D'autre part, le perfectionnement des instruments astronomiques avait montré que la Lune ressemblait en fin de compte beaucoup moins à la Terre qu'on ne l'avait cru au temps de Galilée et des premiers sélénographes ; cela avait suggéré la possibilité d'autres différences, dans le cas des planètes, et celles-ci apparaissaient du coup moins accueillantes. Comme les astronomes avaient en outre déterminé l'ordre de grandeur des distances réelles entre les planètes, le vol cosmique ne pouvait manifestement plus être traité comme une simple excursion dans le cadre d'un roman tant soit peu « réaliste ». Il restait évidemment la possibilité d'imaginer que les habitants d'autres mondes, détenteurs de connaissances scientifiques supérieures aux nôtres, venaient nous rendre visite sur la Terre, comme *Micromégas*, le jeune Sirien de Voltaire (1752) et le *Philosophe sans prétention*, Mercurien imaginé par Louis-Guillaume de la Follie (1775).

Mais le XIX^e siècle vit un nouvel essor de l'astronautique littéraire. Ce développement devait se prolonger sans solution de continuité dans le cadre de la science-fiction moderne, à tel point que le motif du voyage cosmique fut pratiquement confondu avec le genre tout entier par beaucoup de profanes. À quoi était dû ce renouveau d'intérêt ? On peut y voir, d'une part, une conséquence indirecte de la révolution industrielle, et plus précisément l'influence des applications de la science et des possibilités que celles-ci ouvraient devant l'homme : pourquoi le voyage interplanétaire n'eût-il pas figuré au nombre de ces possibilités ?

Une autre cause du phénomène est à rechercher du côté de la science astronomique elle-même, des nombreuses découvertes et des hypothèses curieuses dont son histoire fut marquée tout au long du siècle. Les astres voisins n'étaient-ils pas habités ? En 1822, l'astronome munichois Franz von Paula Gruithuisen déclarait avoir observé une cité fortifiée sur la Lune, dans la

région du cirque Schröter. Quelques années plus tard, le même savant décrivait Vénus comme une planète à la végétation « incomparablement plus luxuriante que les forêts vierges brésiliennes », et affirmait qu'un phénomène lumineux présenté par l'astre (et expliqué de nos jours comme l'analogie d'une aurore boréale) était probablement dû aux festivités et feux de joie saluant l'avènement d'un nouveau monarque vénusien. À la même époque, un astronome hollandais du nom de Peter Andréas Hansen avançait l'hypothèse selon laquelle la Lune aurait possédé une forme ovoïde, avec un bourrelet dirigé vers la Terre : cela entraînait la possibilité d'une atmosphère qu'aurait conservée l'hémisphère caché, moins élevé que l'autre.

De telles idées furent abandonnées ultérieurement, mais elles n'en avaient pas moins attiré l'attention de l'« honnête homme » vers les Terres du ciel. Il en fut de même, et d'une façon encore plus nette, en 1877, lorsque l'astronome milanais Giovanni Schiaparelli annonça sa découverte des canaux martiens. L'intérêt ainsi suscité provenait au moins en partie d'un malentendu. Le terme italien *canale* employé par le savant possède en effet deux acceptions, *canal* mais aussi *chenal* ; or, Schiaparelli employait la seconde, qui n'implique pas nécessairement une origine artificielle pour une telle formation.

Là où Schiaparelli voyait donc des *chenaux*, le plus bouillant de ses émules, Percival Lowell, distinguait pour sa part bel et bien des *canaux*. À partir de 1893, cet enthousiaste astronome américain multiplia les cartes de Mars sur lesquelles la surface de la planète était traversée de structures rectilignes, manifestement artificielles d'allure. Lowell brossait en même temps un tableau héroïque de l'astre voisin, vieilli et aride, sur lequel une race ancienne, hautement civilisée, luttait farouchement contre la sécheresse et la mort en amenant l'eau précieuse dans les régions les plus reculées, grâce aux canaux. L'humanité croyait se découvrir des cousins sur la planète rouge. Les idées de signalisation cosmique, et de voyage interplanétaire, prenaient du coup un relief nouveau, grâce à Percival Lowell principalement. Arrivé vers la fin d'un siècle riche en découvertes et pseudo-découvertes astronomiques, Lowell en proposait un véritable couronnement, en toute bonne foi.

Grâce à Lowell et à ceux qui pensaient (ou plutôt *voyaient*) comme lui, l'homme avait une excellente raison de ne plus se croire seul dans le système solaire. D'où, logiquement, une envie nouvelle d'imaginer – faute de pouvoir l'accomplir réellement – ce voyage dans le cosmos qui trouvait ainsi une justification renouvelée.

Par la suite, les canaux et les Martiens de Lowell s'effacèrent au fur et à mesure que se précisaient les connaissances des savants sur la planète rouge. Actuellement, aucun astronome ne croit à l'existence d'une vie intelligente dans le système solaire, la Terre étant exceptée. Mais l'impulsion ainsi donnée à l'astronautique littéraire continue à porter des fruits.

Comparé à l'ensemble des périodes précédentes, le XIX^e siècle présente à cet égard une richesse et une diversité qui annoncent un renouveau, et qui

traduisent surtout la découverte, par de nombreux écrivains, des vastes possibilités offertes par les voyages vers celles que Camille Flammarion appela les Terres du ciel.

Le XIX^e siècle fut ainsi celui du canon cosmique, célèbre surtout grâce à Jules Verne et *De la Terre à la Lune* (1865) et repris par Wells pour l'usage de ses Martiens dans *La Guerre des mondes* (1898), mais aussi celui du ballon, encore plus inadmissible scientifiquement : Edgar Poe, dans son *Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall* (1835), Alfred Driou pour ses *Aventures d'un aéronaute parisien dans des mondes inconnus* (1856), Charles Guyon pour son *Voyage dans Vénus* (1888), l'utilisèrent avec une même désinvolture. Un autre *Voyage dans la planète Vénus*, par Achille Eyraud, avait auparavant (1864) introduit une idée plus intéressante, celle d'un moteur à réaction (lequel était malheureusement irréalisable selon le schéma décrit ; il impliquait en effet la réutilisation indéfinie de la matière éjectée, de l'eau en l'occurrence : l'énergie perdue lors de l'impact de l'eau rejetée contre le fond du réservoir de récupération, et celle nécessaire au recyclage du liquide, contrebalanceraient en fait l'énergie effective de propulsion). Le XIX^e siècle vit aussi les premières applications littéraires d'une substance imperméable à la gravitation. Célèbre sous le nom de « cavorite » grâce aux *Premiers Hommes dans la Lune*, de Wells (1900), déjà connue des Martiens de Kurd Lasswitz dans *Auf zwei Planeten* (1897), une telle matière avait fait des apparitions plus anciennes encore : en 1894 dans *A Journey in other worlds* de John Jacob Astor, en 1880 dans *Across the Zodiac* de Percy Greg, et même en 1827 dans *A Voyage to the Moon* de Joseph Atterley, alias George Tucker. Parmi les plus surprenants des voyages cosmiques, une place de choix revient au roman d'André Laurie intitulé *Les Exilés de la Terre* et datant de 1887. Il s'agit sans doute du plus monumental assemblage d'invéraisemblances et d'erreurs scientifiques dans la trame d'un roman du cosmos : la Lune y est attirée vers la Terre grâce à un aimant gigantesque ; elle arrive jusque dans notre atmosphère sans que sa période de révolution s'en modifie pour autant ; l'observatoire terrestre des exilés se trouve soudainement arraché par la Lune ; pour l'usage des survivants, de l'oxygène est obtenu au moyen d'une réaction chimique qui produit en réalité une explosion ; de l'or « terni par l'âge » (!) est découvert sur la Lune ; et ainsi de suite. Ce roman illustre d'éclatante manière les conséquences de l'interpénétration involontaire de la science et du fantastique.

Avec un tel arsenal de moyens de transport à leur disposition, les astronautes atteignent en général bien le but qu'ils s'étaient fixé (Barbicane et ses compagnons, dans *De la Terre à la Lune* et *Autour de la Lune*, sont victimes d'un des rares cas où la réalisation du voyage ne correspond pas exactement au projet) ; et ils ont par conséquent l'occasion de découvrir les bizarreries, les dangers et les merveilles des Terres du ciel. Bizarreries, dangers et merveilles tiennent à l'époque, rarement au décor ou au milieu, mais sont au contraire presque toujours marqués – clairement ou

implicitement – d’une touche d’anthropomorphisme souvent appuyée, ou de détails morphologiques d’origine terrienne.

George Tucker, qui fut professeur à l’Université de Virginie alors qu’Edgar Poe était un des étudiants de cette institution, signa du pseudonyme de Joseph Atterley un roman (*A Voyage to the Moon*) caractéristique de certaines préoccupations de l’époque, car il est partagé entre la satire et l’utopie. Les deux peuples, humanoïdes, que les astronautes découvrent sur la Lune, présentent un contraste marqué. En décrivant le premier, l’auteur désire se moquer de la prétention scientifique ; mais sa clairvoyance n’égale pas son désir d’ironie, car les découvertes lunaires dont il se gausse englobent des domaines tels que la sélection génétique et le moteur à combustion interne. Le second peuple offre au contraire l’image d’une société utopique, pratiquant le contrôle des naissances et recourant à l’arbitrage pour régler ses rares disputes. Dans *Across the Zodiac*, Percy Greg présente des Martiens eux aussi humanoïdes, vêtus de chitons et de chlamydes à la grecque, mais possesseurs d’une civilisation avancée (ballons dirigeables, automobiles électriques circulant sur des routes pavées, télévision tridimensionnelle, et autres appareils tirant parti de l’électricité), athées et polygames. *A Journey in other worlds*, de John Jacob Astor, exprime le désir confus de tirer un parti aussi large que possible de la diversité du décor cosmique que l’auteur a choisi. En effet, une première partie décrit une Terre semi-utopique de l’an 2000. C’est ensuite un voyage vers Jupiter qui est raconté, la planète géante se révélant l’analogue de la Terre préhistorique, avec une faune de dinosaures et de ptérodactyles. Changement total de climat avec la découverte de Saturne, peuplé d’esprits à travers lesquels l’auteur tente de concilier science et religion – les Terres du ciel et le Ciel.

Tôt ou tard, et tout comme John Jacob Astor, des romanciers devaient se poser la question à laquelle *A Journey in other worlds* apporte une ébauche de solution : à partir du moment où l’on offre aux héros du roman un astronef sûr, efficace et rapide, où doit s’arrêter leur voyage ? Une réponse possible avait déjà été apportée par Georges Le Faure et Henri de Graffigny, entre 1889 et 1896, avec leurs *Aventures extraordinaires d’un savant russe*. Quand les astronautes devront-ils s’arrêter ? Pas avant d’avoir atteint les limites du système solaire, parbleu ! et encore... Les quatre volumes de ce roman ont en effet des titres qui indiquent, en même temps que l’ampleur du domaine parcouru, l’élargissement que connaît l’horizon au fur et à mesure que les personnages s’éloignent de la Terre : *La Lune* ; *Le Soleil et les petites planètes* ; *Les planètes géantes et les comètes* ; *Le désert sidéral* (primitivement annoncé comme *Les mondes stellaires*). On est simplement étonné que les satellites des planètes ne figurent pas explicitement dans l’itinéraire du savant russe.

Au XX^e siècle, un même désir de ne laisser inexploré aucun recoin important du système solaire anima entre 1933 et 1938 R.-M. de Nizerolles (pseudonyme de Marcel Priollet) dans ses *Aventuriers du ciel*. Sur le plan

scientifique, l'auteur y manifeste souvent un éclectisme involontaire comparable à celui d'André Laurie dans *Les Exilés de la Terre*. Mais il est incomparablement plus brillant sur le plan de l'imagination pure : avec des Martiens aux muscles atrophiés et à la science menaçante, des Joviens qui sont des sortes de faunes (évolus du cheval grâce à leur génétique contrôlée), une planète Vénus qu'habitent les descendants des dieux mythologiques grecs (dont les ancêtres furent projetés dans l'espace par une éruption volcanique de l'Olympe), des Saturniens bons et purs sauvages qui ignorent le mal et qui ne peuvent supporter la vue d'une ligne droite, un astronef mû (dans l'édition originale) par les ondes hertziennes, avec d'innombrables autres trouvailles de ce genre, *Les Aventuriers du ciel* apparaissent comme une sorte de compendium thématique de l'astronautique littéraire dans son registre purement aventureux.

C'est qu'en effet cet élément d'aventures domine assez clairement le genre dans la première partie du XX^e siècle. Pourtant, un Wells y avait déjà exprimé des préoccupations sociales, et une critique indirecte des travers terriens dans *Les Premiers Hommes dans la Lune*. Malheureusement, l'influence la plus évidente de ce roman s'exerça ailleurs : les Sélénites de Wells, sortes de termites ayant la taille humaine, apparaissent – avec ses Martiens de *La Guerre des mondes*, pieuvres géantes et agressives – comme les premiers d'une longue lignée d'insectes hypertrophiés et de monstres divers qui allaient infester la science-fiction moderne pendant des décennies. Renchérissant sur Wells, trop d'auteurs devaient se contenter, en guise de récit interplanétaire, de la lutte héroïque des héros humains contre des extraterrestres aussi hideux par l'aspect que par les intentions.

Pourtant, l'astronautique littéraire d'aventures peut être autre chose que cela, ainsi qu'Edgar Rice Burroughs devait le prouver dans une série de romans primitivement publiés entre 1917 et 1948. Répartis en cycles, dont chacun se déroule dans un décor particulier (Mars, la Lune, Vénus), ces romans possèdent une qualité épique et un rythme d'action qui font passer sur leurs invraisemblances scientifiques et sur les fréquentes coïncidences qui parsèment leur intrigue. Burroughs y fait voisiner des races humanoïdes et d'autres qui ne le sont pas, ainsi que des technologies correspondant à des stades très différents de civilisation (aéronefs et combats livrés au sabre) ; il invente toujours d'excellentes raisons pour lesquelles des peuplades voisines ignorent mutuellement leur existence et conservent leurs particularités culturelles : invariablement, il appartiendra à son protagoniste d'être attiré par un mystère ou une légende locale, d'effectuer ainsi la découverte, d'établir ensuite le contact. Les motifs sont simples, aisément reconnaissables d'un roman à l'autre, et leur manichéisme paraît éternel ; mais ils sont développés avec une verve telle qu'on continue à rééditer et à traduire les romans de Burroughs, alors qu'on a oublié bon nombre de ceux qui furent inspirés par son succès.

Sous la plume d'un Burroughs, seule la découverte avait une raison d'être,

astronautiquement et littérairement. Cependant, au fur et à mesure que les astronomes du XX^e siècle approfondissaient leur connaissance des planètes ils considéraient comme de plus en plus improbable l'existence d'une vie intelligente sur ces astres – et les sondes qui ont reconnu Vénus et Mars de près n'ont fait que renforcer ce caractère d'improbabilité. Devant un système solaire qui s'affirmait – la Terre exceptée – toujours plus hostile aux aventuriers de l'astronautique littéraire, les romanciers ouvrirent à ceux-ci l'infini des étoiles lointaines et de leurs cortèges planétaires. Ces derniers avaient l'avantage de ne pas être connus de la science. Les étoiles autres que le Soleil ne nous apparaissent, dans les plus puissants télescopes, que comme de simples points lumineux, tandis que les planètes qui les accompagnent nous demeurent invisibles (tout au plus a-t-on pu détecter indirectement des planètes particulièrement massives gravitant autour de quelques-unes des étoiles les plus proches). Il y avait donc là une infinité de nouvelles Terres du ciel, que les romanciers pouvaient en outre façonner pratiquement sur mesure, sans trop craindre de se voir accusés d'invraisemblance scientifique. Il restait évidemment à vaincre l'obstacle posé sur leur chemin par Einstein avec sa théorie de la relativité : aucun objet matériel ne peut atteindre la vitesse de la lumière.

Or, en parcourant 300 000 kilomètres à la seconde, la lumière met 4,3 années à aller du Soleil à l'étoile la plus proche. Comment abréger le voyage d'un astronef entre des systèmes planétaires distants d'années-lumière, voire de siècles-lumière ? En recourant à des raccourcis cosmiques tels que la quatrième dimension ou les courbures de l'espace, en invoquant une masse virtuelle lorsque les fatidiques 300 000 kilomètres par seconde sont atteints et dépassés, en imaginant des sortes de géodésiques spatiales privilégiées – bref, en renouvelant l'attirail pseudoscientifique des aventuriers de l'espace. Edward Elmer Smith fut l'auteur qui joua le rôle le plus important dans cet élargissement des horizons de l'astronautique littéraire. Depuis la publication de son roman, *The Skylark of space*, en 1928, le cosmos accessible à l'imagination des romanciers et aux exploits de leurs héros est devenu infini, ou du moins aussi infini que l'est l'univers. L'ampleur des aventures auxquelles ces héros peuvent aspirer s'est développée en conséquence. Les conflits opposent des systèmes planétaires ou des galaxies entières. La destruction de tout un astre devient un fait divers insignifiant. Le héros n'est digne de ce titre que s'il sauve l'existence de deux ou trois espèces intelligentes, ou de toute une confédération de planètes. Le space-opera est là, dans toute sa démesure : il vaut ce que vaut, à chaque moment de la narration, l'imagination de son auteur – Edmond Hamilton et John W. Campbell, jr., parmi les émules les plus estimables de E.E. Smith, l'imposèrent comme un domaine valable de l'astronautique littéraire.

Mais les Terres du ciel peuvent évidemment inspirer autre chose que des utopies, des récits d'aventures ou des space-operas. Quelques écrivains, au XIX^e siècle et même avant, en avaient eu conscience. Mais leurs récits

constituent des cas isolés, des compromis entre les motifs occasionnels de la satire ou de l'utopie et le thème majeur de l'exploration. Rares, par exemple, furent ceux qui insistaient surtout sur les différences entre humains et extraterrestres (extraterrestres habituellement supérieurs aux humains dans le cadre d'une satire, et en général inversement dans le cas d'un récit d'aventures). On peut considérer que le renouvellement du point de vue constitue l'originalité majeure de l'apport d'Olaf Stapledon.

Dans ses principaux romans, et en particulier dans *The Star maker* (1937), Olaf Stapledon évoque les planètes et les étoiles en véritable philosophe cosmique, pour lequel les conflits et les heurts ne sont que des crises de croissance, des étapes certes douloureuses, mais dont le franchissement fait progressivement apparaître la futilité. Les planètes vivent aussi, sous la plume de Stapledon, et leur évolution ne représente qu'une vague dans l'immense courant de la vie universelle dont il propose la vision à son lecteur. Les astres sont pour lui des entités qui contribuent finalement à une prise de conscience universelle. C'est là une idée issue d'un esprit mystique, mais ce mysticisme se fonde sur des considérations biologiques et astronomiques. Plutôt qu'à ce mysticisme lui-même, l'influence d'Olaf Stapledon tient à la diversification des points de vue qu'il adopte dans son exploration du cosmos. Le simple fait de placer systématiquement son horizon loin au-dessus des aventures individuelles constitue une audace dont toute la science-fiction devait profiter, alors même que l'influence immédiate et directe de Stapledon restait limitée.

L'idée d'un tel renouvellement du point de vue était-elle « dans l'air » ? Tenait-elle à un désir de mettre en valeur le facteur humain dans la science-fiction, ainsi que John W. Campbell, jr., le suggérait à son équipe d'auteurs – les futurs chefs de file de ce qu'on allait nommer l'âge d'or de la science-fiction ? Cela est possible. Ce qui est certain, c'est que ces auteurs – Robert A. Heinlein, Clifford D. Simak, A.E. Van Vogt, Fritz Leiber, Theodore Sturgeon, Isaac Asimov et d'autres – allaient progressivement élargir le registre sur lequel ils racontaient leurs histoires de planètes. La récolte d'échantillons, les anomalies apparentes d'un décor minéral ou végétal, la recherche d'un simple contact avec un extraterrestre à la mentalité inévitablement non humaine, le développement d'une base d'exploration ou d'une installation permanente, la connaissance d'une réalité derrière une apparence ou celle d'une civilisation derrière une ruine – tout cela, parmi bien d'autres sujets, a sa place dans l'astronautique littéraire moderne. Le mérite de l'avoir démontré en revient à ces auteurs de l'âge dit d'or. Ils ont senti que la découverte commençait avec l'acceptation d'une différence : cette différence devenait un motif dès l'instant où le personnage était considéré d'abord comme un homme, et non plus comme un simple héros. L'importance supplémentaire conférée à cet élément d'humanité amenait un renouvellement et un enrichissement du thème tout entier, puisque les Terres du ciel, du même coup, cessaient d'être un simple terrain d'obstacles offert aux prouesses du héros, pour devenir des mondes dans lesquels l'homme devait d'abord surmonter le handicap créé par sa

situation d'intrus.

Au lieu de porter exclusivement leur attention sur des formes humanoïdes de vie, les auteurs modernes de science-fiction tentent de donner une idée de la diversité possible des Terres du ciel. Bien sûr, on peut imaginer que les lois physiologiques et biologiques de l'évolution sont telles que toute vie intelligente, sur n'importe quelle planète, s'épanouira uniquement sous une forme humanoïde. Pourtant, la multiplicité des aspects sous lesquels la vie se présente à nous, sur la seule planète que nous connaissions bien, justifie d'autres hypothèses.

Les théories cosmogoniques modernes suggèrent que les planètes sont innombrables dans l'univers, et la biologie tend à montrer que la vie est un phénomène dont l'apparition sur une planète est normale, au bout d'un certain temps, et sous certaines conditions physiques. Il semble hautement probable que l'homme n'est pas le seul exemple d'une vie intelligente dans le cosmos (mais on ne peut rien affirmer de plus que cette forte probabilité). C'est là une justification suffisante pour les rêves dans lesquels l'homme imagine d'autres formes de vie, sur des mondes connus ou inconnus.

La limite entre les mondes connus et les mondes inconnus pourra se modifier. Les rêves deviendront parfois des cauchemars. L'inconnu des Terres du ciel s'anamera, souvent très clairement, des fantômes intérieurs de l'homme. Les transformations du motif, dans le domaine de la science-fiction, traduisent une préoccupation croissante des valeurs et de la valeur de l'homme. Sans doute est-ce là une des conditions pour que l'exploration du cosmos devienne une réalité : en conservant son avance, envers et contre tous les esprits chagrins, la science-fiction aura, en fin de compte, rendu un service véritable à cette réalité.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

LE DIABLE DE LA COLLINE DU SALUT

Par Jack VANCE

Où commence l'étrange, pour l'homme qui arrive sur une planète nouvelle ? N'est-il pas implicite dans le dépaysement lié à tout horizon qui était encore inconnu la veille ? Notre évaluation du temps qui s'écoule, et par conséquent aussi le rythme de notre vie, ont été dictés par les conditions astronomiques particulières de notre coin d'univers : la notion de jour est liée à la rotation de notre Terre sur son axe, celle de semaine aux phases de notre Lune, celle d'année au mouvement apparent de notre Soleil. L'étrange pourra donc commencer dès que l'homme se trouvera séparé de ces repères familiers, dont il lui sera difficile d'accepter l'absence.

QUELQUES minutes avant midi, le soleil fit un bond vers le sud et se coucha.

Sœur Mary arracha le casque qui couvrait ses cheveux blonds et le jeta sur le canapé – réaction qui surprit et troubla son mari, le frère Raymond.

Il entoura de son bras les épaules tremblantes de sa femme. « Allons, ma chérie, du calme. Une crise de nerfs n'arrangera rien ! »

Les larmes coulaient sur les joues de sœur Mary. « Dès que nous quittons la maison, le soleil disparaît derrière l'horizon ! C'est chaque fois la même chose !

— Bon... nous avons appris ce que c'est que la patience. Il y en aura bientôt un autre.

— Mais peut-être pas avant une heure ! Ou dix heures ! Et nous avons notre travail à faire ! »

Frère Raymond se dirigea vers la fenêtre, tira les rideaux de dentelle empesée et scruta la pénombre du crépuscule. « On pourrait se mettre en route maintenant, et monter la colline avant la nuit.

— La nuit ! s'exclama sœur Mary. Et ça, comment tu appelles ça ? »

Frère Raymond dit avec raideur : « Je veux dire la nuit d'après la Pendule. La vraie nuit.

— La Pendule... » Sœur Mary soupira et se laissa tomber dans un fauteuil. « S'il n'y avait pas la Pendule, nous deviendrions tous fous. »

Frère Raymond, à la fenêtre, leva les yeux vers la colline du Salut, où se dressait, invisible, la masse imposante de la grande pendule. Mary le rejoignit ; et ils restèrent là, à scruter la pénombre. Puis Mary soupira : « Excuse-moi, chéri, mais je suis si nerveuse. »

Raymond lui tapota l'épaule. « Ce n'est pas drôle de vivre sur La Gloire. »

Mary secoua la tête d'un air résolu. « Je ne devrais pas me laisser aller comme ça. Il faut penser à la colonie. On ne peut pas être une petite nature quand on est un pionnier. »

Ils étaient debout, se réconfortant mutuellement de leur proximité.

« Regarde ! dit Raymond en tendant le bras. Un incendie, et là-haut, dans Old Fleetville ! »

Perplexes, ils contemplaient la lueur lointaine.

« En principe, ils devraient être descendus à New Town, marmonna sœur Mary. À moins que ce soit une cérémonie quelconque... Le sel que nous leur avons donné... »

Raymond, avec un sourire amer, énonça un postulat fondamental de la vie sur La Gloire. « On ne peut jamais savoir ce que feront les Flits. Ils sont capables de n'importe quoi. »

Mary articula une vérité encore plus fondamentale. « *N'importe quoi* est capable de n'importe quoi.

— Et les Flits encore plus capables que tout le reste... Ils se sont mis à mourir sans le réconfort et l'aide que nous pouvons leur apporter !

— On a fait ce qu'on a pu, dit Mary. Ce n'est pas notre faute ! – presque comme si elle craignait qu'on l'en accuse.

— Personne ne peut rien nous reprocher.

— Sauf l'inspecteur... Les Flits étaient très prospères avant l'arrivée de la colonie.

— On ne les a pas dérangés ; on ne leur a pas pris leurs terres, on ne les a pas brutalisés et on ne s'est pas mêlés de leurs affaires. En fait, on s'est décarcassés pour les aider. Et, en remerciement, ils démolissent nos clôtures, mettent le canal à l'air libre et jettent de la boue sur les peintures fraîches ! »

Sœur Mary dit à voix basse : « Il y a des moments où je hais les Flits... Des moments où je hais La Gloire. Et des moments où je hais toute la colonie. »

Frère Raymond l'attira tout contre lui, et caressa ses cheveux noués en un chignon très strict. « Tu te sentiras mieux quand l'un des soleils se lèvera. On se met en route ?

— Il fait noir, dit Mary sans enthousiasme. La Gloire est déjà rébarbative de jour. »

Raymond serra les mâchoires et leva les yeux vers la Pendule. « Mais il *fait* jour. La Pendule dit qu'il fait jour. C'est ça, la réalité. Il faut nous y cramponner ! C'est la seule chose qui nous rattache à la vérité et à la raison !

— Bon, dit Mary, allons-y. »

Raymond l'embrassa sur les deux joues. « Tu es très courageuse, ma

chérie. La colonie peut être fière de toi. »

Mary secoua la tête. « Non, chéri. Je ne suis ni meilleure ni plus brave que les autres. Nous sommes venus ici pour fonder des foyers et vivre la Vérité. Nous savions que la tâche serait dure. Chacun a tellement de responsabilités. Il n'y a pas de place pour la moindre faiblesse. »

Raymond l'embrassa une seconde fois, malgré ses protestations enjouées et bien qu'elle détournât la tête. « Je trouve toujours que tu es très courageuse, et adorable.

— Va chercher la lumière, dit Mary. Plusieurs lumières. On ne sait jamais combien dureront... ces insupportables ténèbres. »

Ils commencèrent à monter la côte, à pied parce que, dans la colonie, on considérait comme socialement nuisible tout véhicule à moteur privé. Devant eux, invisible dans l'obscurité, se dressait la Grande Montagne, le domaine des Flits. Ils sentaient la masse dure des rochers, tout comme, derrière eux, ils sentaient les plaines sages, les clôtures et les routes de la colonie. Ils traversèrent le canal qui conduisait l'eau de la sinueuse rivière dans un réseau de canaux d'irrigation. Raymond éclaira son lit en ciment. Et ils restèrent là, à le contempler, dans un silence plus éloquent que des jurons.

« Il est à sec ! Ils ont encore brisé les rives.

— Pourquoi ? demanda Mary. *Pourquoi ?* Ils ne se servent pas de l'eau de la rivière ! »

Raymond haussa les épaules. « Ils ne doivent pas aimer les canaux, c'est tout. Bon, soupira-t-il, on ne peut rien y faire pour le moment. »

La route serpentait au flanc de la pente. Ils dépassèrent la coque couverte de lichen d'un cosmonef qui, cinq cents ans plus tôt, s'était écrasé sur La Gloire. « Ça semble impossible, dit Mary. Autrefois, les Flits étaient des hommes et des femmes tout à fait comme nous.

— Pas comme *nous*, ma chérie », corrigea doucement Raymond.

Sœur Mary frissonna. « Les Flits et leurs chèvres ! Il y a des moments où c'est difficile de les distinguer. »

Quelques minutes plus tard, Raymond tomba dans une fondrière, lit de boue où l'eau qui filtrait produisait un effet de succion qui le rendait dangereux. Barbotant, haletant, avec l'aide affolée de Mary, il regagna un terrain ferme et resta immobile à frissonner – mouillé, transi, furieux.

« Cette saleté n'était pas là hier ! » Il grattait la boue de son visage et de ses vêtements. « Ce sont ces misérables qui rendent notre vie si dure.

— Il faut s'en accommoder au mieux, chéri. » Et elle ajouta, farouche : « Nous nous battons, nous les soumettons ! Et nous finirons par imposer notre ordre à La Gloire ! »

Tandis qu'ils discutaient pour savoir s'ils s'arrêteraient ou continueraient, Robundus le Rouge surgit au-dessus de l'horizon, et ils purent se rendre compte de leur situation. Bien entendu, les bandes molletières kaki et la chemise blanche de frère Raymond étaient pleines de boue. Les vêtements de sœur Mary n'étaient guère plus propres.

Frère Raymond dit d'un air découragé : « Il faudrait que je rentre pour me changer.

— Raymond, en avons-nous le temps ?

— J'aurai l'air d'un imbécile en allant voir les Flits comme ça.

— Ils ne s'en apercevront même pas.

— Il faudrait qu'ils le fassent exprès ! dit Raymond sèchement.

— Nous n'avons pas le temps, dit Mary d'un ton résolu. L'inspecteur va arriver d'un moment à l'autre, et les Flits sont en train de mourir comme des mouches. Ils diront que c'est notre faute – et ce sera la fin de la Colonie évangélique. » Après une pause, elle ajouta d'une voix posée : « Même si l'inspecteur ne venait pas, on aiderait quand même les Flits.

— Je trouve quand même que je ferais meilleure impression avec des vêtements propres, dit Raymond d'un ton dubitatif.

— Peuh, tu parles comme ça les impressionne, les vêtements propres, sales comme ils sont.

— Tu dois avoir raison. »

Un petit soleil jaune-vert apparut sur l'horizon, au sud-ouest. « Voilà Urban qui se lève... Quand il ne fait pas noir comme dans un four, on a trois ou quatre soleils à la fois !

— La lumière du soleil fait pousser les récoltes », lui dit Mary d'une voix douce.

Ils montèrent une heure, puis, s'arrêtant pour reprendre haleine, se retournèrent pour regarder, par-delà la vallée, la colonie qu'ils aimaient tant. Soixante-douze mille âmes sur l'échiquier des champs verts et jaunes, des rangées de jolies petites maisons blanches, propres et nettes, avec des rideaux blancs comme neige derrière des vitres étincelantes ; des pelouses et des jardins pleins de tulipes ; des potagers pleins de choux, de poireaux et de carottes. Raymond regarda le ciel. « Il va encore pleuvoir. » Mary demanda : « Comment le sais-tu ?

— Tu te rappelles la flotte qu'il est tombé la dernière fois que Robundus et Urban se sont levés ensemble à l'ouest ? »

Mary secoua la tête. « Ça ne veut rien dire.

— Il faut quand même bien que quelque chose ait un sens. C'est la loi de notre univers – la base de toute notre pensée ! »

Une bourrasque de vent descendit en hurlant des sommets, soulevant des nuages de poussière qui tourbillonnaient dans une débauche de nuances dans les rayons de Robundus le Rouge et d'Urban, vert jaunâtre.

« La voilà, ta pluie », cria Mary par-dessus le rugissement du vent. Raymond hâta le pas. Et le vent tomba.

Mary dit : « Sur La Gloire, je ne crois que ce que je vois.

— Nous n'avons pas rassemblé assez de faits, insista Raymond. L'imprévisible n'a rien de magique.

— Non... c'est imprévisible, c'est tout. »

Son regard revint se poser en arrière sur la Grande Montagne. « Dieu

merci, nous avons la Pendule – au moins, on peut s'y fier, à elle. »

La route serpentait sur la pente, entre des haies ou des fossés de broussailles grises et d'épines rouges. Parfois, il n'y avait plus de route ; comme des éclaireurs, ils devaient la chercher autour d'eux ; parfois, la route s'arrêtait à une dénivellation de terrain ou devant un mur, et elle continuait dix pieds plus haut ou plus bas. Ce n'étaient là que des inconvénients mineurs qu'ils surmontaient comme allant de soi. C'est seulement quand Robundus dériva vers le sud et qu'Urban fila vers le nord qu'ils commencèrent à s'inquiéter.

« Il serait inconcevable qu'un soleil se couche à dix-neuf heures quinze, dit Mary. Ce serait trop normal, trop naturel. »

À dix-neuf heures quinze, les deux soleils se couchèrent. Il y eut dix minutes d'un coucher de soleils magnifique, puis un quart d'heure de crépuscule, et enfin une nuit de durée indéterminée.

Ils manquèrent le coucher de soleil à cause d'un tremblement de terre. Une avalanche de rocs dévala la pente et traversa la route ; ils s'abritèrent sous un éperon rocheux tandis que les quartiers de roche rebondissaient sur la route et dégringolaient la pente.

L'averse de rocs passa, suivie par une pluie de graviers. « C'est tout ? demanda Mary en un murmure enroué.

— On dirait.

— J'ai soif. »

Raymond lui tendit la gourde ; elle but. « Il y a encore combien jusqu'à Fleetville ?

— Old Fleetville ou New Town ?

— N'importe laquelle, dit-elle d'un ton las, ça m'est égal. »

Raymond hésita : « Pour te dire la vérité, je ne sais pas à quelle distance on est ni de l'une ni de l'autre.

— Mais on ne peut quand même pas rester ici toute la nuit.

— Le jour se lève, dit Raymond comme Maud, le soleil nain, teintait d'argent le ciel au nord-est.

— C'est la nuit, déclara Mary avec le calme du désespoir. La Pendule dit que c'est la nuit ; ça m'est égal si tous les soleils de la Galaxie brillent ensemble, y compris notre soleil d'origine. Si la Pendule dit qu'il fait nuit, il fait nuit.

— En tout cas, on voit la route... New Town est juste de l'autre côté de cette crête ; je reconnais ce gros pieu. Il était là la dernière fois que je suis venu. »

Ce fut Raymond le plus surpris de trouver New Town à l'endroit où elle devait être. Ils entrèrent dans le village en traînant la patte. « Il y a un silence à faire peur. »

Il y avait trois douzaines de huttes, en ciment et en verre, pourvues de l'eau courante, d'une douche, d'une baignoire et de cabinets. Conformément aux préjugés des Flits, elles avaient des toits de chaume et pas de cloisons

intérieures. Les huttes étaient toutes abandonnées.

Mary passa la tête dans l'une d'elles. « Pouah... épouvantable ! » Elle fronça le nez en regardant Raymond. « Cette odeur ! »

Les fenêtres de la deuxième hutte étaient dépourvues de tout verre. Le visage de Raymond était furieux et sinistre. « J'ai monté moi-même ce verre ici sur mon dos ! Et c'est comme ça qu'ils nous remercient.

— Ça m'est égal qu'ils nous soient reconnaissants ou pas, dit Mary. Ce qui m'inquiète, c'est l'inspecteur. C'est nous qu'il rendra responsables... — elle montra la scène qui les entourait — de cette crasse. Après tout, il paraît que c'est notre responsabilité. »

Bouillant d'indignation, Raymond inspecta le village. Il se souvenait du jour où on avait terminé New Town — village modèle, avec trente-six huttes impeccables, à peine inférieures aux bungalows de la colonie. C'était l'archidiacre Burnette qui les avait bénies ; les bâtisseurs volontaires s'étaient agenouillés pour prier sur la place centrale. Cinquante ou soixante Flits étaient descendus des hauteurs pour regarder — horde en haillons qui écarquillait les yeux d'étonnement : les hommes décharnés aux tignasses embroussaillées ; les femmes potelées, sournoises et de mœurs faciles, ou du moins les colons le croyaient-ils.

Après l'invocation, l'archidiacre Burnette avait offert au chef de la tribu une grande clef en contre-plaqué doré. « Nous remettons en votre garde, ô chef, l'avenir et le bien-être de votre peuple ! Préservez-le, chérissez-le ! »

Le chef faisait plus de deux mètres de haut ; il était mince comme un bambou, les traits durs et ciselés comme dans du roc. Il était vêtu de haillons noirs et grasseyés, et portait un long bâton recouvert de peau de chèvre. Seul de sa tribu, il parlait la langue des colons, avec un bon accent qui les surprenait toujours.

« Ce qu'ils font ne me regarde pas, dit-il tranquillement de sa voix enrouée. Ils font ce qu'ils veulent. C'est ce qu'il y a de mieux. »

L'archidiacre, au début, avait encouragé cette attitude. Large d'esprit, il n'avait ressenti aucune indignation, mais avait plutôt cherché à les débarrasser par le raisonnement de ce qu'il considérait comme une attitude irrationnelle. « Vous ne voulez donc pas être civilisés ? Vous ne voulez pas adorer Dieu ? Mener une vie propre et saine ?

— Non. »

L'archidiacre Burnette avait souri. « Eh bien, nous vous aiderons quand même, de notre mieux. Nous pouvons vous apprendre à lire, à compter ; nous pouvons guérir vos maladies. Bien entendu, vous devrez rester propres et adopter des habitudes régulières... parce que c'est ça, la civilisation. »

Le chef avait grogné : « Vous ne savez même pas élever des chèvres.

— Nous ne sommes pas des missionnaires, avait continué l'archidiacre Burnette, mais quand vous déciderez d'apprendre la Vérité, nous serons là pour vous aider.

— Huuummmm... et qu'est-ce que vous y gagnerez ? »

L'archidiacre Burnette avait souri. « Rien. Vous êtes des frères en humanité ; nous devons vous aider. »

Le chef s'était retourné, et avait crié quelque chose à sa tribu ; ils avaient fui dans les rochers, pêle-mêle, grimpant comme des apparitions fantomatiques, cheveux au vent, peaux de biques claquant derrière eux.

« Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce qu'il y a ? avait crié l'archidiacre. Revenez », avait-il crié au chef qui s'apprêtait à rejoindre sa tribu.

Du haut d'une crête, le chef lui avait crié : « Vous êtes tous fous.

— Non, non », s'était exclamé l'archidiacre, et c'était un groupe superbe, comme dans une mise en scène brillamment mise au point : l'archidiacre aux cheveux blancs appelant le chef sauvage que suivait sa sauvage tribu ; un saint commandant des satyres, le tout dans la lumière mouvante de trois soleils.

Il avait fini par convaincre le chef de redescendre à New Town. Old Fleetville était un kilomètre plus haut, dans un col qui semblait canaliser tous les vents et les nuages de la Grande Montagne, à tel point que même les chèvres avaient du mal à s'accrocher aux rocs. C'était froid, humide, lugubre. L'archidiacre avait insisté sur tous les désavantages de Old Fleetville. Le chef s'était obstiné à déclarer qu'il la préférerait à New Town.

Cinquante livres de sel avaient remporté la victoire, l'archidiacre ayant accepté de faire un compromis avec ses principes qui lui interdisaient de corrompre les tribus par des cadeaux. Une soixantaine de sauvages avaient emménagé dans les huttes avec un détachement amusé, comme si on leur avait demandé de jouer à un jeu ridicule.

L'archidiacre avait prononcé une nouvelle bénédiction sur le village ; les colons s'étaient agenouillés ; les Flits les avaient regardés avec curiosité des portes et des fenêtres de leurs nouvelles maisons. Vingt ou trente autres étaient descendus des crêtes avec un troupeau de chèvres qu'ils avaient logé dans la petite chapelle. Le sourire de l'archidiacre s'était figé en un rictus douloureux, mais on doit dire à sa louange qu'il n'avait rien fait pour les arrêter.

Au bout d'un certain temps, les colons étaient revenus dans la vallée. Ils avaient fait de leur mieux, mais ils ne savaient pas exactement ce qu'ils avaient fait.

Deux mois plus tard, New Town était abandonnée. Frère Raymond et sœur Mary Dunton parcoururent tout le village ; et toutes les fenêtres étaient sombres et les portes béantes.

« Où sont-ils allés ? chuchota Mary.

— Ils sont tous fous, dit Raymond. Fous à lier. » Il alla à la chapelle, passa la tête dans l'embrasement de la porte. Il crispa ses mains sur le chambranle avec tant de force que ses phalanges blanchirent.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Mary avec angoisse.

Raymond l'empêcha d'avancer. « Des cadavres... il y a... dix, douze, peut-être quinze cadavres là-dedans.

— Raymond ! » Ils se regardèrent. « Pourquoi ? Comment ? »

Raymond secoua la tête. D'un commun accord, ils se tournèrent, levèrent les yeux sur la colline vers Old Fleetville.

« Si on veut le savoir, il faut aller voir nous-mêmes.

— Mais le village... le village est si beau, éclata Mary. Ce sont... ce sont des *bêtes* ! Ils devraient *l'adorer*, leur village ! » Elle se détourna et regarda vers la vallée, pour que Raymond ne voie pas ses larmes. New Town représentait tant de choses pour elle ; elle avait elle-même blanchi les rocs à la chaux, et soigneusement bordé une plate-bande autour de chaque hutte. Les pierres des bordures étaient tout de travers, et ça lui faisait de la peine. « Que les Flits vivent à leur idée, ces fainéants crasseux. Ils sont irresponsables, dit-elle à Raymond, totalement irresponsables ! »

Raymond hocha la tête. « Montons là-haut, Mary ; nous devons accomplir notre devoir. »

Mary s'essuya les yeux. « Je suppose que ce sont aussi des créatures de Dieu, mais je ne comprends pas pourquoi. » Elle jeta un regard sur Raymond. « Et ne viens pas me dire que les voies de Dieu sont impénétrables.

— D'accord », dit Raymond. Ils se mirent à escalader les rocs en direction d'Old Fleetville. Au-dessous d'eux, la vallée se rétrécissait à vue d'œil. Maud fit un bond vers le zénith et sembla s'immobiliser.

Ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Mary s'épongea le front. « Est-ce que je deviens folle, ou est-ce que Maud est en train de grossir ? »

Raymond regarda le ciel. « On dirait qu'il gonfle un tout petit peu.

— Ou bien c'est une nova, ou bien nous sommes en train de tomber dans ce soleil !

— Je suppose que n'importe quoi peut arriver dans ce système solaire, soupira Raymond. Si l'orbite de La Gloire présente des éléments cycliques réguliers, ils ont jusqu'à présent défié l'analyse.

— On pourrait facilement tomber sur l'un des soleils », dit pensivement Mary.

Raymond haussa les épaules. « Il y a quand même quelques millions d'années que le système tourne comme les chevaux de bois. C'est notre meilleure garantie.

— Notre seule garantie. » Elle serra les poings. « S'il existait seulement une certitude quelque part... quelque chose qu'on puisse regarder en se disant que c'est immuable, inaltérable, qu'on peut compter dessus. Mais il n'y a rien ! Il y a de quoi devenir fou ! »

Raymond se força à sourire. « Calme-toi, ma chérie. La colonie a déjà bien assez d'ennuis comme ça. »

Mary se ressaisit instantanément. « Désolée... je suis désolée, Raymond. Vraiment.

— Ça m'inquiète, dit Raymond. Je parlais hier au directeur Birch, de la Maison de repos.

— Combien de pensionnaires, maintenant ?

— Près de trois mille. Et il en arrive davantage tous les jours. » Il soupira.

« Il y a quelque chose sur La Gloire qui démolit les nerfs – la chose est incontestable. »

Mary respira profondément et serra la main de Raymond. « Nous combattons ce quelque chose, chéri, et nous vaincrons ! Tout deviendra normal ; nous ferons tout rentrer dans l'ordre. »

Raymond baissa la tête. « Avec l'aide du Seigneur.

— Voilà Maud qui se couche, dit Mary. Dépêchons-nous d'arriver à Old Fleetville avant qu'il fasse complètement noir. »

Quelques minutes plus tard, ils rencontrèrent une douzaine de chèvres accompagnées d'une douzaine d'enfants décharnés. Certains étaient couverts de haillons ; d'autres de peaux de chèvres ; les derniers, complètement nus dans le vent qui soufflait sur leur maigre carcasse.

De l'autre côté du chemin, ils rencontrèrent un autre troupeau de chèvres – d'une centaine de bêtes, celui-là, et gardé par un seul gosse.

« Ça, c'est bien des Flits, dit Raymond. Douze mômes pour douze chèvres, et un seul pour cent bêtes.

— Ils sont sûrement victimes d'une maladie mentale... La folie est héréditaire ?

— Les avis sont partagés... Je sens l'odeur d'Old Fleetville. »

Maud se coucha, selon un angle qui promettait un long crépuscule. Les jambes courbatures, Mary et Raymond entrèrent dans le village d'un pas lourd. Derrière, enfants et chèvres suivaient pêle-mêle.

Mary dit d'un ton dégouté : « Ils abandonnent New Town – qui est propre et coquette – pour vivre dans cette ordure !

— Ne marche pas sur la chèvre ! » Raymond détourna ses pas d'une carcasse à demi décomposée gisant en travers du chemin. Mary se mordit les lèvres.

Ils trouvèrent le chef assis sur un rocher, et contemplant le ciel. Il les salua sans étonnement ni plaisir. Un groupe d'enfants construisait un bûcher funéraire à l'aide de branches sèches et de broussailles.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Raymond avec une jovialité forcée. Une fête ? Une danse ?

— Quatre hommes, deux femmes. Ils deviennent fous, ils meurent. On les brûle. »

Mary regarda le bûcher. « Je ne savais pas que vous brûliez vos morts.

— Cette fois-ci, on les brûle. » Il tendit la main, et toucha les cheveux blonds et soyeux de Mary. « Soyez ma femme pour un certain temps. »

Mary fit un pas en arrière et répondit d'une voix tremblante : « Non, merci. Je suis mariée avec Raymond.

— Tout le temps ?

— Tout le temps. »

— Le chef secoua la tête. « Vous êtes fous. Bientôt, vous allez mourir. »

Raymond dit d'un ton sévère : « Pourquoi avez-vous endommagé le canal ? Dix fois nous l'avons réparé, et dix fois les Flits sont descendus de la

montagne pour l'endommager. »

Le chef réfléchit. « Le canal est fou.

— Il n'est pas fou. Il aide à irriguer ; il aide les fermiers.

— Il est trop toujours la même chose.

— Vous voulez dire qu'il est droit ?

— Droit ? Droit ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il suit une seule ligne... une seule direction. »

Le chef se balançait d'avant en arrière. « Regarde... la montagne. Droite ?

— Non, bien sûr que non.

— Le soleil... droit ?

— Écoutez...

— Ma jambe. » Le chef étendit sa jambe gauche, noueuse et couverte de poils. « Droite ?

— Non, soupira Raymond. Votre jambe n'est pas droite.

— Alors, pourquoi faire un canal droit ? C'est fou. » Il se rassit. Le sujet fut abandonné. « Pourquoi vous venez ?

— Eh bien, dit Raymond, il y a trop de Flits qui meurent. Nous voulons vous aider.

— Ça ne fait rien. Ce n'est pas vous, ce n'est pas moi.

— Nous ne voulons pas que vous mouriez. Pourquoi ne vivez-vous pas à New Town ?

— Les Flits y deviennent fous. Ils sautent du haut des falaises. » Il se leva. « Venez, on va manger. »

Réprimant leur dégoût, Raymond et Mary grignotèrent des morceaux de chèvre grillée. Sans cérémonie, on jeta quatre cadavres dans le feu. Quelques Flits se mirent à danser.

Mary poussa Raymond du coude. « On peut comprendre une culture par ses danses. Regarde. »

Raymond regarda. « Ce ne sont pas des danses. Il y en a qui sautent une ou deux fois et puis s'assoient, il y en a qui courent en rond ; et d'autres qui battent des bras comme si c'était des ailes. »

Mary murmura : « Ils sont tous fous. Fous à lier. »

Raymond acquiesça.

Il se mit à pleuvoir. Robundus le Rouge embrasa l'horizon de lueurs sanglantes, mais ne se donna pas la peine de se lever. La pluie se transforma en grêle. Mary et Raymond entrèrent dans une hutte. Plusieurs hommes et femmes les rejoignirent, et, comme ils n'avaient rien d'autre à faire, ils se mirent bruyamment à se caresser.

Mary, au supplice, chuchota : « Ils vont faire l'amour sous notre nez ! Ils n'ont aucune pudeur ! »

Raymond dit sombrement : « Je ne sors pas par ce temps. Ils peuvent bien faire tout ce qu'ils veulent. »

Mary repoussa l'un des hommes qui cherchait à lui enlever sa chemise. Il bondit en arrière. « Exactement comme des chiens ! dit-elle en un souffle.

— Pas de refoulement ici, dit Raymond d'un ton apathique. Refoulement égale psychose.

— Alors, je dois avoir une psychose, dit Mary avec mépris, parce que je me refoule !

— Moi aussi. »

La grêle cessa ; le vent entraîna les nuages ; le ciel s'éclaircit. Raymond et Mary quittèrent la hutte avec soulagement.

Le bûcher funéraire avait été éteint par la pluie ; quatre corps calcinés gisaient parmi les cendres ; personne n'y faisait attention.

Raymond dit d'une voix pensive : « Je l'ai sur le bout de la langue... au bord de l'esprit...

— Quoi ?

— La solution de cette énigme des Flits.

— Alors ?

— C'est quelque chose comme ça : les Flits sont fous, irrationnels, irresponsables.

— D'accord.

— L'inspecteur arrive. Il faut que nous fassions la démonstration que la colonie ne menace pas les indigènes – en l'occurrence, les Flits.

— Nous ne pouvons pas obliger les Flits à améliorer leur niveau de vie.

— Non, mais nous pourrions guérir leur folie ; si nous pouvions, ne serait-ce que commencer à soigner leur psychose collective... »

Mary avait l'air ahuri. « Tu parles d'un travail ! » Raymond secoua la tête. « Pense avec rigueur, ma chérie. C'est un problème classique : un groupe d'indigènes trop névropathes pour rester en vie. Mais nous sommes obligés de les maintenir en vie. Solution : guérir la névrose.

— Expliqué comme ça, ça a l'air sensé, mais par quel bout commencer ? »

Avec une agilité d'araignée, le chef dégringola d'un roc et vint vers eux, grignotant un bout d'intestin de chèvre. « Il faut commencer par le chef, dit Raymond.

— Autant attacher le grelot à la queue du chat.

— Le sel », dit Raymond. « Pour du sel, il hacherait sa grand-mère. »

Raymond s'approcha du chef qui sembla surpris de le voir encore dans le village. Mary les regardait de loin.

Raymond se mit à parler ; d'abord, le chef eut l'air choqué, puis boudeur. Raymond exposait, discutait. Il assena son argument massue : du sel – autant que le chef pourrait en monter sur son dos en haut de la colline. Du haut de ses deux mètres, le chef considéra Raymond, leva les bras au ciel, s'éloigna, s'assit sur un rocher et se remit à mâchonner son bout d'intestin de chèvre.

Raymond rejoignit Mary. « Il vient. »

*

* *

Le directeur Birch arbora son humeur la plus joviale en l'honneur du chef.

« Nous sommes flattés ! Il est rare que nous ayons des visiteurs aussi distingués. Nous allons vous guérir en rien de temps ! »

Pendant ce temps, par terre, le chef dessinait des courbes au hasard de la pointe de son bâton. Il demanda doucement à Raymond : « Quand est-ce qu'on me donnera le sel ? »

— Bientôt, bientôt. Mais d'abord, il faut que vous alliez avec le directeur Birch.

— Venez, dit le directeur Birch. Nous allons partir en voiture. »

Le chef se retourna et partit vers la Grande Montagne. « Non, non ! » cria Raymond. Revenez ! » Le chef allongea le pas.

Raymond s'élança, lui fit un plaquage aux genoux. Le chef tomba comme un sac d'os. Le directeur Birch lui administra un sédatif, et le chef, sans résistance, fut bientôt en sécurité dans l'ambulance.

Frère Raymond et sœur Mary regardèrent l'ambulance s'éloigner cahin-caha sur la route. Un épais nuage de poussière s'élevait dans la lumière verte du soleil. Les ombres étaient teintées de bleu rougeâtre.

Mary dit d'une voix tremblante : « J'espère tellement que nous ne nous trompons pas... Le pauvre chef avait l'air si... *pathétique*. Comme une de ses chèvres préparée pour l'abattoir. »

Raymond dit : « Nous ne pouvons qu'essayer de faire ce que nous croyons être le mieux, ma chérie.

— Oui, mais ce que nous faisons là, *est-ce* le mieux ? »

L'ambulance avait disparu, la poussière était retombée. Au-dessus de la Grande Montagne fulgurèrent des éclairs partis d'un cumulus noir et vert. Faro brillait au zénith comme un œil de chat. La Pendule incorruptible, la brave, immuable Pendule – marquait midi.

« Le mieux, dit Mary d'un ton pensif. C'est relatif... »

Raymond dit : « Si nous guérissons les névroses des Flits – si nous pouvons leur apprendre à vivre des vies propres et ordonnées – c'est sûrement pour le mieux. » Et il ajouta au bout d'un moment. « Et c'est certainement le mieux pour la colonie. »

Mary soupira. « Je suppose. Mais le chef avait l'air tellement bouleversé.

— Bon, tu iras le voir demain, dit Raymond. Mais maintenant, dors ! »

Quand Raymond et Mary se réveillèrent, une lueur rose filtrait par les stores baissés : Robundus le Rouge, peut-être accompagné de Maud. « Regarde l'heure, bâilla Mary. C'est le jour ou la nuit ? »

Raymond se souleva sur le coude. Leur pendule était encastrée dans le mur, copie exacte de la pendule de la colline du Salut, et recevait par radio les impulsions du mouvement d'horlogerie central. « Il est six heures du soir – six heures dix. »

Ils se levèrent et revêtirent des bandes molletières et des chemises propres. Ils mangèrent dans leur cuisine immaculée, puis Raymond téléphona à la Maison de repos.

« Dieu vous aide, frère Raymond.

— Dieu vous aide, directeur. Comment va le chef ? » Le directeur Birch hésita. « Nous avons été obligés de le garder sous l'influence de sédatifs. Il a des troubles assez profonds.

— Pouvez-vous faire quelque chose pour lui ? C'est important.

— Tout ce que nous pouvons, c'est essayer. On va commencer ce soir.

— Il vaudrait peut-être mieux que nous soyons là, dit Mary.

— Si vous voulez... Huit heures ?

— D'accord. »

La Maison de repos était un long bâtiment bas à la lisière de Gloireville. On avait récemment ajouté deux nouvelles ailes ; et l'on voyait aussi, à l'arrière-plan, une rangée de baraques temporaires.

Le directeur Birch vint les accueillir, l'air surmené.

« Nous manquons tellement de temps et de place ; est-ce que ce Flit est tellement important ? »

Raymond l'assura que la santé mentale du Flit était d'importance capitale pour tout le monde.

Le directeur Birch leva les bras au ciel. « Il y a des colons qui réclament leur traitement à cor et à cri. Eh bien, ils attendront. »

Mary demanda d'une voix posée : « La maladie... elle continue ?

La Maison a été construite pour cinq cents lits, dit le directeur Birch. En ce moment, nous avons trois mille six cents malades ; sans compter les dix-huit cents colons que nous avons renvoyés sur la Terre.

— Mais la situation doit s'améliorer ? dit Raymond, la colonie a passé le plus dur ; l'angoisse doit se calmer.

— L'angoisse ne semble pas être responsable des troubles.

— Alors, quoi ?

— Un nouvel environnement, je suppose. Nous sommes des gens de la Terre ; ici, le milieu est étrange.

— Mais non, pas vraiment, protesta Mary. Nous avons fait de cet endroit la réplique exacte d'une communauté terrienne. Et l'une des plus jolies. Il y a des maisons terrestres, et des fleurs terrestres, et des arbres terriens.

— Où est le chef ? demanda Raymond.

— Eh bien... en ce moment, il est au secret.

— Il est violent ?

— Pas méchant. Mais il cherche à tuer, c'est tout. Destructif ! Je n'ai jamais rien vu de pareil !

— Vous avez des hypothèses... même incomplètes ? Le directeur Birch secoua la tête d'un air sombre.

« Nous sommes encore à essayer de le classer. Regardez. » Il tendit un rapport à Raymond. « Ses tests.

— Intelligence : zéro. » Raymond leva les yeux. « Je *sais* qu'il n'est pas bête à ce point-là.

— On ne le dirait pas. D'ailleurs, la référence est vague. On ne peut pas se servir pour lui des tests ordinaires – perception thématique et autres ; ils sont

établis pour des gens de notre culture. Mais les tests qu'il a passés... – il tapota le rapport du doigt – ce sont des tests de base ; nous nous en servons pour les animaux : mettre des chevilles dans des trous ; accorder des couleurs ; détecter des formes discordantes ; se diriger dans un labyrinthe.

— Et le chef ?

— Eh bien, par exemple, au lieu de mettre une petite cheville ronde dans un petit trou rond, il a d'abord cassé une cheville en forme d'étoile et il l'a introduite en force dans le trou, sur la tranche, puis il a cassé la planche.

— Mais pourquoi ? »

Mary dit : « Allons le voir.

— Il est en sécurité ? demanda Raymond à Birch.

— Tout à fait. »

Le chef était dans une chambre agréable, qui avait exactement trois mètres de côté. Il disposait d'un lit blanc, de draps blancs et d'une couverture grise. Le plafond était d'un vert apaisant, le sol d'un gris neutre.

— Eh bien, dit Mary d'un ton enjoué, vous n'avez pas perdu votre temps !

— Oui, dit le directeur Birch en grinçant des dents. Il n'a pas perdu son temps. »

Les draps étaient réduits en charpie, le lit était retourné au milieu de la pièce, les murs salis. Le chef était assis sur le matelas plié en deux.

Le directeur Birch dit avec sévérité : « Pourquoi avez-vous tout cassé ? Ce n'est pas intelligent, vous savez !

— Si vous me gardez ici, cracha le chef, j'arrange comme ça me plaît. Dans votre maison, vous arrangez les choses comme ça *vous* plaît. » Il regarda Raymond et Mary. « Encore combien de temps ?

— C'est presque fini. Nous voulons juste vous aider.

— C'est bête ce que vous dites. Tout le monde est bête. » Le chef était en train de perdre son bon accent ; fricatives et gutturales rendaient son parler tout rocailleux. « Pourquoi vous m'amenez ici ?

— Ce ne sera que pour un ou deux jours, dit Mary d'un ton conciliant, et après on vous donnera du sel... beaucoup de sel.

— Le jour... c'est quand il y a un soleil dans le ciel ?

— Non, dit frère Raymond. Vous voyez cet objet ? » Il montra du doigt la pendule encadrée dans le mur. « Quand cette aiguille a fait deux fois le tour, c'est un jour. »

Le chef eut un sourire cynique.

« Nous guidons notre vie d'après ça, dit Raymond. Ça nous aide.

— Exactement comme la grande Pendule de la colline du Salut, dit Mary.

— Le Grand Diable, dit le chef avec sérieux. Vous êtes gentils ; mais vous êtes tous fous. Venez à Fleetville. Je vous aiderai ; il y a beaucoup de bonnes chèvres. On démolira le Grand Diable à coups de pierre.

— Non, dit Mary avec calme. Nous ne ferons jamais une chose pareille. Maintenant, faites votre possible pour obéir à ce que vous dira le docteur. Ce désordre, par exemple... c'est très mal. »

Le chef se prit la tête dans les mains. « Laissez-moi partir. Gardez le sel ; je rentre à la maison.

— Venez, dit doucement le directeur Birch. On ne vous fera pas de mal. » Il regarda la pendule. « C'est l'heure de votre premier traitement. »

Il fallut deux infirmiers pour conduire le chef au laboratoire. On le mit dans un fauteuil rembourré, les mains et les bras attachés pour qu'il ne puisse pas se faire de mal. Il émit un cri enroué mais terrible. « Le Diable, le Grand Diable... il vient pour regarder dans ma vie... »

Le directeur Birch dit à l'infirmier : « Couvrez la pendule ; elle gêne le malade.

— Restez couché et ne bougez pas, dit Mary. Nous essayons de vous aider... vous et toute votre tribu. »

L'infirmier lui administra une piqûre d'hypnidine bêta-D. Le chef se détendit, les yeux ouverts et vides, sa maigre poitrine haletante.

À voix basse, le directeur Birch dit à Raymond et à Mary : « Maintenant, on peut l'influencer à volonté... alors, ne bougez pas ; pas un son. »

Mary et Raymond s'assirent sur des chaises contre le mur.

« Hello, chef, dit le directeur Birch.

— Hello.

— Vous êtes bien ?

— Trop de brillant... trop de blanc. » L'infirmier baissa les lumières.

« C'est mieux ?

— C'est mieux.

— Vous avez des ennuis ?

— Les chèvres se font mal aux pattes, elles restent dans la montagne. Il y a des fous dans la vallée ; ils ne veulent pas partir.

— Qu'est-ce que vous appelez : fous ? »

Le chef ne répondit pas. Le directeur Birch murmura à l'adresse de Raymond et Mary : « En analysant son concept de la raison, nous pourrions découvrir ses troubles. » Le directeur Birch dit de sa voix apaisante : « Eh bien, parlez-nous de votre vie. »

Le chef se mit à parler sans difficultés. « Ah ! très bien. Je suis le chef. Je comprends tout ce qu'on dit ; personne d'autre ne connaît les choses.

— La belle vie, hein ?

— Oui, tout est bien. » Il continua, en phrases décousues, en mots parfois inintelligibles, mais l'image de sa vie apparut avec clarté. « Tout est facile, pas de soucis, pas d'ennuis – tout est bien. Quand il pleut, le feu est bon. Quand les soleils sont chauds, alors le vent souffle, ça fait du bien. Beaucoup de chèvres, tout le monde mange.

— Vous n'avez pas d'ennuis... de soucis ?

— Bien sûr. Il y a des cinglés qui vivent dans la vallée. Ils font une ville : New Town. Pas bon. Droit... droit... droit. Pas bon. Fou. Mauvais. On a eu beaucoup de sel, mais on a quitté New Town, on est reparti où on était avant.

— Vous n'aimez pas les gens de la vallée ?

— Ils sont gentils, mais ils sont tous fous. Le Grand Diable les a amenés dans la vallée. Le Grand Diable les surveille tout le temps. Bientôt, ils vont tous faire tic-tac... comme le Grand Diable. »

Le directeur Birch se tourna vers Raymond et Mary, fronçant les sourcils avec perplexité. « Ça ne va pas. Il est trop plein d'assurance, trop franc. »

Raymond dit prudemment : « Vous pouvez le guérir ? »

— Avant de pouvoir guérir une psychose, dit le directeur Birch, il faut que je la localise. Et pour le moment, je ne brûle même pas.

— Ce n'est pas conforme à la santé mentale de mourir comme des mouches, chuchota Mary. Et pourtant, c'est ce que font les Flits. »

Le directeur retourna au chef. « Pourquoi votre peuple meurt-il, chef ? Pourquoi meurent-ils à New Town ? »

Le chef dit d'une voix rauque : « Ils regardent en bas. Pas de beau paysage. Un ordre dingue. Pas de rivière. De l'eau droite. Ça fait mal aux yeux ; nous, on ouvre le canal ça fait une belle rivière... Les huttes, toutes pareilles. Ça rend fou de regarder des choses pareilles. Les gens deviennent fous ; on les tue. »

Le directeur Birch : « Nous allons nous arrêter là avant d'aller plus loin, pour étudier le cas de plus près.

— Oui, dit frère Raymond d'une voix troublée. Il faut que nous réfléchissions à tout ça. »

Ils quittèrent la Maison de repos par le grand hall. Les bancs étaient couverts de gens attendant leur admission accompagnés de leurs parents et de gardiens accompagnant leurs malades. Dehors, le ciel était couvert. Une lumière jaunâtre indiquait qu'Urban était quelque part dans le ciel. La pluie tombait dans la poussière en grosses gouttes sirupeuses.

Frère Raymond et sœur Mary attendirent l'autobus sur le trottoir de la place.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, dit frère Raymond d'une voix morne. Mais pas du tout.

— Et je ne suis pas si sûre que ça ne soit pas en nous. » Sœur Mary regarda autour d'elle le paysage, les jeunes vergers, l'avenue Sarah-Gulvin qui menait au centre de Gloireville.

« Une planète étrangère est toujours une bataille, dit frère Raymond. Il nous faut garder notre foi, notre confiance en Dieu – et lutter ! »

Mary lui saisit le bras. Il se retourna.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— J'ai vu – ou j'ai cru voir – quelqu'un courir dans les buissons. »

— Raymond se dévissa le cou. « Je ne vois personne.

— J'ai eu l'impression de voir le chef.

— C'est l'imagination, ma chérie. »

Ils montèrent dans l'autobus et se retrouvèrent dans leur maison aux murs blancs, entourée d'un jardin plein de fleurs.

Le communicateur bourdonna. C'était le directeur Birch. Il parla d'une

voix troublée. « Je ne voudrais pas vous inquiéter, mais le chef s'est échappé. Il est sorti des bâtiments. Où il est... nous ne le savons pas. »

Mary dit en un souffle : « Je le savais, je le savais. »

Raymond dit avec calme : « Vous ne pensez pas qu'il y ait du danger ? »

— Non, ce n'est pas un violent. Mais il vaut quand même mieux fermer sa porte à clef.

— Merci d'avoir appelé, directeur.

— De rien, frère Raymond. »

Il y eut un moment de silence. « Et maintenant ? demanda Mary.

— Je vais fermer les portes, et après, nous irons nous coucher. »

Dans la nuit, Mary se réveilla en sursaut. Frère Raymond se retourna. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Je ne sais pas, dit Mary. Quelle heure est-il ? » Raymond consulta la pendule murale. « Une heure moins cinq. »

Sœur Mary resta couchée, immobile.

« Tu as entendu quelque chose ? demanda Raymond.

— Non. Une intuition, c'est tout. Il y a quelque chose qui ne va pas, Raymond. »

Il l'attira à lui, nichant ses cheveux blonds au creux de son cou. « Nous ne pouvons faire que de notre mieux, ma chérie, en priant que ce soit conforme à la volonté de Dieu. »

Ils se rendormirent d'un mauvais sommeil, agité et plein de mauvais rêves. Raymond se leva pour aller aux toilettes. Dehors, c'était la nuit – un ciel noir, à part une lueur rose, au nord. Robundus le Rouge se promenait quelque part sous l'horizon.

Raymond revint se coucher d'un pas traînant et endormi.

« Quelle heure est-il ? » lui parvint la voix de Mary.

Raymond jeta un coup d'œil à la pendule. « Une heure moins cinq. »

Il se remit au lit. Le corps de Mary était rigide. « Tu as dit... une heure moins cinq ? »

— Eh bien, oui », dit Raymond. Quelques secondes plus tard, il se relevait, allait à la cuisine. « Ici aussi il est une heure moins cinq. Je vais appeler la Pendule et leur demander de nous envoyer une impulsion. »

Il alla au communicateur et pressa un bouton. Pas de réponse.

« Ils ne répondent pas. »

Mary vint près de lui. « Essaie encore. »

Raymond enfonça le numéro voulu. « C'est bizarre.

— Appelle les Informations », dit Mary. Raymond pressa le bouton « Informations ». Avant qu'il ait pu formuler une question, une voix sèche dit : « La Grande Pendule est momentanément hors d'usage. Ne vous impatientez pas. La Grande Pendule ne fonctionne pas. »

Raymond eut l'impression de reconnaître la voix. Il pressa le bouton visuel. La voix dit : « Dieu vous préserve, frère Raymond ! »

— Dieu vous préserve, frère Ramsdell... Qu'est-ce qui ne va pas, au nom

du Ciel ?

— C'est l'un de vos protégés, Raymond. Un Flit... il est fou à lier. Du haut de sa montagne, il a précipité des quartiers de roc sur la Pendule.

— Il a... il a...

— Il a provoqué une avalanche. Nous n'avons plus de Pendule. »

*

* *

L'inspecteur Coble ne trouva personne pour l'accueillir au cosmoport de Gloireville. Il regarda autour de lui dans toutes les directions ; il était seul. Un morceau de papier voletait à l'autre bout de la piste ; rien d'autre ne bougeait.

Bizarre, pensa l'inspecteur Coble. Il y avait toujours eu un comité pour l'accueillir, avec un programme flatteur, mais plutôt fatigant. Premier arrêt, le bungalow de l'archidiacre pour un banquet, suivi de discours joyeux et d'un rapport sur les progrès réalisés, puis des services à la chapelle centrale, et enfin un défilé cérémonieux jusqu'au pied de la Grande Montagne.

Excellentes gens, d'après l'inspecteur Coble, mais trop honnêtes et fanatiques pour être intéressants.

Il laissa des instructions aux deux hommes composant l'équipage du vaisseau officiel, et partit à pied vers Gloireville. Robundus le Rouge était haut dans le ciel, mais descendait vers l'est ; il regarda vers la colline du Salut, pour connaître l'heure locale. Un bouquet d'arbres lui en cacha la vue.

L'inspecteur Coble, qui marchait d'un pas vif sur la route, s'arrêta soudain, pile. Il leva la tête comme pour sentir l'air, regarda autour de lui. Il fronça les sourcils, et repartit lentement.

Les colons avaient fait des changements, pensa-t-il. Exactement quoi et comment, il n'arrivait pas à le déterminer tout de suite. Cette clôture, là-bas, une partie en était arrachée. Des mauvaises herbes proliféraient dans le fossé, près de la route. Examinant le fossé, il sentit un mouvement dans les roseaux de l'autre côté, et entendit de jeunes voix. Sa curiosité éveillée, Coble sauta le fossé et écarta les roseaux.

Un garçon et une fille d'environ seize ans barbotaient dans une mare peu profonde ; la fille tenait trois nénuphars, le garçon l'embrassait. Ils tournèrent vers lui des visages stupéfaits ; l'inspecteur Coble se retira.

De retour sur la route, il regarda devant et derrière lui. Mille tonnerres, où étaient les colons ? Les champs... vides. Personne au travail. L'inspecteur Coble haussa les épaules et continua.

Il passa devant la Maison de repos, et la regarda avec curiosité. Elle lui sembla considérablement plus grande que dans son souvenir. On y avait ajouté deux ailes et des baraques temporaires. Il remarqua que le gravier des allées n'était pas aussi propre qu'il aurait pu l'être. L'ambulance, parquée sur le côté, était toute poussiéreuse. L'endroit avait l'air vaguement délabré. Pour la deuxième fois, l'inspecteur s'arrêta pile. De la musique ? Dans la Maison de repos ?

Il tourna dans l'allée et s'approcha des bâtiments. La musique devint plus distincte. L'inspecteur Coble poussa lentement la grande porte. Dans le grand hall, il y avait huit ou dix personnes, portant des costumes bizarres : plumes, jupes d'herbe teinte, colliers fantastiques en verre et en métal. De l'auditorium venait une musique bruyante, une sorte de gigue endiablée.

« Inspecteur ! cria une jolie blonde, inspecteur Coble ! Vous êtes là ! »

L'inspecteur Coble la dévisagea. Elle portait une sorte de jaquette rapiécée sur laquelle étaient cousues de petites clochettes. « Vous êtes... vous êtes bien sœur Mary Dunton, n'est-ce pas ?

— Mais bien sûr ! Vous arrivez au bon moment ! Nous fêtons le carnaval – avec des costumes et tout ! »

Frère Raymond donna une grande bourrade dans le dos à l'inspecteur. « Content de vous voir, mon vieux ! Prenez donc un peu de cidre – du cidre nouveau ! »

L'inspecteur Coble recula. « Non, merci. » Il s'éclaircit la gorge. « Il faut que je fasse ma ronde... et je repasserai peut-être vous voir plus tard. »

L'inspecteur Coble se dirigea vers la Grande Montagne. Il remarqua que bon nombre de bungalows avaient été peints de couleurs vives : vert, bleu, jaune ; que bien des clôtures avaient été arrachées, que les jardins avaient l'air à l'abandon.

Il monta la route jusqu'à Old Fleetville, où il interrogea le chef. Apparemment, les Flits n'étaient pas exploités, subornés, dupés, ou systématiquement irrités, on n'en faisait ni des malades, ni des esclaves, ni des catéchumènes. Le chef semblait de bonne humeur.

« J'ai tué le Grand Diable, dit-il à l'inspecteur Coble. Maintenant, les choses vont mieux. »

L'inspecteur avait prévu de s'esquiver discrètement vers le cosmoport et de partir, mais frère Raymond Dunton le héla quand il passa près de leur bungalow.

« Vous avez pris votre petit déjeuner, inspecteur ?

— Le dîner, chéri, dit sœur Mary derrière lui. Urban vient de se coucher.

— Mais Maud vient de se lever.

— De toute façon, c'est des œufs au bacon, inspecteur ! »

L'inspecteur était fatigué, il sentait une bonne odeur de café chaud. « Merci, dit-il, j'accepte. »

Après les œufs au bacon, devant sa seconde tasse de café, l'inspecteur dit prudemment : « Vous avez l'air en pleine forme, tous les deux. »

Sœur Mary était tout particulièrement jolie, avec ses cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules.

« On ne s'est jamais senti mieux, dit frère Raymond. C'est une question de rythme, inspecteur. »

L'inspecteur battit des paupières. « De rythme, hein ?

— Plus précisément, dit sœur Mary, d'absence de rythme.

— Tout a commencé, dit frère Raymond, quand nous avons perdu notre

Pendule. »

Peu à peu, l'inspecteur Coble reconstruisit toute l'histoire. Trois semaines plus tard, de retour à Surgiville, il la raconta à sa façon à l'inspecteur Keefer.

« Ils perdaient la moitié de leur énergie à se cramponner à... bon, disons, à une fausse réalité. Ils avaient tous peur de la nouvelle planète. Ils faisaient semblant de croire que c'était la Terre, essayaient de la forcer, de la torturer, de l'hypnotiser pour qu'elle ressemble à la Terre. Naturellement, ils étaient condamnés à l'échec avant même d'avoir commencé. La Gloire est un monde aussi livré au hasard qu'il est possible. Les pauvres diables essayaient d'imposer un rythme terrien, une routine terrienne à ce magnifique désordre, à ce chaos monumental !

— Pas étonnant qu'ils soient tous devenus fous ! » L'inspecteur Coble hocha la tête. « D'abord, après la destruction de la Pendule, ils avaient tous cru qu'ils périraient. Ils avaient recommandé leur âme à Dieu et avaient renoncé à tout. Deux jours avaient passé, et, à leur grande surprise, ils avaient découvert qu'ils étaient encore vivants. En fait, ils étaient heureux. Ils dormaient quand il faisait nuit, ils travaillaient quand le soleil brillait.

— Ça a l'air pas mal pour prendre sa retraite, dit l'inspecteur Keefer. La pêche est bonne sur La Gloire ?

— Pas particulièrement. Mais pour l'élevage des chèvres, c'est formidable ! »

Traduit par SIMONE HILLING.

The Devil on Sahation bluff.

© Ballantine, 1959

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LA PLANÈTE GRENVILLE

Par Michael SHAARA

La découverte d'une planète nouvelle peut comporter celle d'entités aussi familières que des océans et des îles. L'apparence en pourra rappeler celle de leurs homologues terriens, et la composition également. Mais cela ne suffira pas nécessairement à assurer la similitude. Ainsi l'ancienne opposition de la structure et de l'essence pourra-t-elle poser aux explorateurs des problèmes d'importance littéralement vitale.

WISHER n'aperçut pas la clarté parce qu'il se trouvait à l'arrière, seul. Il restait tranquillement assis dans l'astronef silencieux, les muscles détendus, le cerveau vide de pensées. Ce n'était pas qu'il s'ennuyât, mais simplement il ne se passionnait plus. Après quatorze années passées au service cartographique, même le plus étrange des mondes inconnus était, pour lui, dénué d'attraits, et le peu d'imagination dont il était doué commençait à se concentrer sur une petite ferme qu'il avait vue dans les plaines méridionales de Véga VII.

La clarté que Wisher ne voyait pas augmentait de minute en minute. Son coéquipier, un jeune homme au teint blême, du nom de Grenville, observa un long moment le phénomène, d'un esprit distrait. Quand la lueur se fit plus vive, pour resplendir d'un éclat éblouissant blanc bleuté, Grenville marqua de la surprise. Il scruta l'écran longuement, puis mesura avec soin la distance. Bien qu'encore éloignée de quelques minutes-lumière, la planète était déjà extraordinairement brillante.

Grenville, qu'une agréable émotion envahissait, regarda la planète croître en volume. Lentement, les satellites apparurent. Il en vit quatre, qui scintillaient autour de ce monde lumineux comme les perles d'un vaste collier. Grenville ouvrait des yeux émerveillés. La coloration bleue et la clarté étaient intimement mêlées ; c'était le spectacle le plus magnifique qu'il eût jamais vu.

De plus en plus ému, il actionna le bourdon électrique pour appeler Wisher. Celui-ci ne parut pas.

Grenville garda à l'astronef toute sa vitesse et il eut bientôt l'occasion de s'étonner davantage. L'intensité lumineuse était inimaginable. Qu'une planète puisse briller de la sorte, jeter des feux comme un énorme diamant était incroyable. Tandis qu'il ne cessait de l'observer, la clarté commença à

prendre vaguement la forme de nuages floconneux. La coloration bleue devint plus vive, plus profonde. Longtemps avant de percer la première nappe de nuages, Grenville comprit ce dont il s'agissait. Il sonna Wisher avec insistance et, cette fois, Wisher apparut.

Quand il aperçut l'eau dans l'écran, il s'arrêta net :

« Ça alors, murmura-t-il, c'est un peu fort ! »

À l'exception de quelques lambeaux de nuages, tout était bleu. Ce monde tout entier était bleu. Il y avait le blanc des nuages et des calottes polaires, mais tout le reste était bleu, et ce reste était de l'eau.

Grenville fit un large sourire. Un monde liquide !

« Eh bien, que dis-tu de ce caprice de la nature ? dit-il gaiement. C'est un cas sur un million, pas vrai, Sam ? Je parie que tu n'as jamais rien vu de semblable. »

Wisher secoua la tête, regardant toujours l'écran. Puis il se saisit rapidement des commandes et amorça une manœuvre pour s'assurer du fait. Ils tournèrent autour de la planète en un mouvement lent, en spirale, selon la technique du service cartographique, explorant au radar le côté sombre. Quand ils revinrent à la lumière, ils avaient une certitude : il n'y avait pas de terres émergées sur cette planète.

Grenville, à son habitude, se mit à parler avec volubilité.

« Eh bien, naturellement, dit-il, cela devait arriver un jour ou l'autre. Si l'on considère la Terre, dont la superficie émergée ne représente que le quart...

— Ouais, fit distraitement Wisher.

— ... et si l'on examine les probabilités, il y a des chances qu'il existe bon nombre de planètes pratiquement sans terre du tout. »

Wisher était revenu se poster devant l'écran.

« Descendons », dit-il.

Grenville sursauta et le regarda, étonné.

« Où ça ?

— Plus bas, simplement. Je veux voir ce qu'il y a de vivant dans cet océan. »

*

* *

Étant donné que chaque planète était un monde entièrement nouveau et qu'il ne pouvait par conséquent pas être question d'appliquer les leçons de l'expérience, Wisher avait depuis fort longtemps décidé d'observer sans discussion les règles de sécurité. Car sans celles-ci, le travail pour le service cartographique était un piège mortel. Nulle part dans l'espace, le besoin de règlements n'était aussi grand que dans les régions vierges où les lois généralement admises n'avaient pas cours. Les règles de sécurité étaient complexes, efficaces et visaient tous les cas. C'était à elles que les hommes du service cartographique devaient leur vie et le reste de l'humanité la conquête

de l'espace.

Mais fatalement, inévitablement, il y avait des choses que les règlements n'avaient pu prévoir. Wisher ne l'ignorait pas, mais il s'efforçait de ne pas y penser.

Selon le plan prévu, ils descendirent donc dans la stratosphère, continuèrent jusqu'à trouer la zone principale de nuages et se redressèrent à mille pieds d'altitude. En dessous d'eux, la mer étendait sur des milles et des milles ses flots houleux, jusqu'au cercle immense et nu de l'horizon.

Ils scrutèrent l'eau sur l'écran réglé à l'agrandissement maximum.

Ce qui surprenait, dans toute cette étendue liquide, c'était de voir si peu de chose. Pas de bancs de poissons d'une sorte ou d'une autre ; pas de masses flottantes d'algues marines ; rien que, çà et là, une petite forme fugitive et, occasionnellement, un groupe de minuscules organismes végétaux.

Wisher descendit encore d'une centaine de pieds, pas davantage. Dans un monde où l'évolution s'était trouvée limitée aux profondeurs sous-marines, il était préférable de se tenir à distance. Sur les autres mondes où il avait été envoyé, Wisher avait vu des choses immenses et incroyables. « Huit cents pieds, pensait-il, représentaient une bonne distance du point de vue de la sécurité. »

C'est donc de cette hauteur qu'ils découvrirent l'île.

Elle était petite, trop petite pour être aperçue de loin : à peine cinq milles en longueur sur moins de deux en largeur. Un petit cigare brun, eût-on dit, posé solitaire sur la plaine liquide aux reflets bleus tirant parfois sur le vert.

Grenville, qui avait commencé par sourire, éclata brusquement d'un rire sonore. Il n'était pas de ces hommes à se laisser facilement décontenancer, et la vue de cette tache dénudée, de cet unique chicot de rocher qui persistait à émerger au milieu d'un monde liquide lui paraissait du plus haut comique.

« Attends que nous montrions ça aux copains, dit-il tout joyeux à Wisher. Mets la caméra en batterie. Bon Dieu ! Quel film ça va donner ! »

Grenville était aux anges. Cette planète, après tout, était l'objectif qui lui avait été assigné personnellement. C'est à lui qu'il incomberait de rédiger un rapport sur elle : elle était *sa découverte*. Il eut une pensée soudaine : on pourrait même lui donner son nom !

Le sang lui monta aux joues et son cœur se mit à battre plus vite. Le cas s'était déjà produit. Un certain nombre de planètes secondaires avaient reçu le nom d'hommes du service cartographique. Quand les touristes viendraient, ils verraient la planète Grenville, l'une des merveilles les plus sensationnelles de l'univers.

Pendant que le jeune homme s'abandonnait ainsi à ses rêveries, Wisher avait fait faire demi-tour à l'engin et survolait lentement l'île. Celle-ci était couverte d'une sorte de végétation fibreuse d'un ton verdâtre. Wisher fut tenté de descendre encore plus bas, à la recherche d'une quelconque vie animale, mais il décida de s'assurer d'abord s'il existait d'autres îles.

Toujours à une altitude de huit cents pieds, ils survolèrent en spirale la

planète. Ils ne virent pas la deuxième île, mais le radar la leur détecta.

Celle-là était plus grande que la première et il y en avait même une autre tout près, au sud. Toutes deux étaient étroites et allongées, en forme de cigare comme la première. Elles pouvaient avoir vingt milles de longueur et une même végétation brun verdâtre les recouvrait. Elles étaient de dimensions suffisamment réduites pour que quelques nuages épars les aient dissimulées à la vue des deux hommes lors de leur premier examen.

La découverte de ces deux nouvelles îles rompait le charme ; c'était une déception. Grenville se fût senti tellement plus heureux si la planète avait été totalement dépourvue d'étendue terrestre. Mais il retrouva en partie son enthousiasme en réfléchissant que ceci n'empêcherait pas les touristes de venir et que, puisqu'il en était ainsi, du moins serait-il possible d'atterrir.

Du côté où il faisait nuit, ils ne repèrent absolument rien. Quand ils réapparurent au jour, Wisher décida d'atterrir prudemment.

*

* *

« Étrange, dit Wisher, observant les dunes du rivage.

— Quoi donc ? » Grenville scruta le visage de son compagnon à travers les hublots renflés de leurs deux casques.

« Je ne sais pas. » Wisher pivota lentement, jetant des regards attentifs sur la broussaille qui les entourait. « L'endroit ne m'emballa pas du tout. »

Grenville resta silencieux. Il n'y avait rien sur l'île qui pût les attaquer, ils en étaient tout à fait sûrs. Leur vérification avait révélé la présence d'un grand nombre de petits quadrupèdes, mais une seule espèce avait une taille supérieure au chien et il s'agissait d'animaux bruyants, aux mouvements lents.

« Il faut se méfier des serpents », dit Wisher d'un air absent, se rappelant les consignes relatives aux serpents et aux insectes. C'était d'ailleurs chose bizarre qu'il n'y eût ainsi presque pas d'insectes.

Les deux hommes se tenaient à proximité de leur appareil. Le règlement, cela se comprend, le prescrivait. Il ne fallait jamais quitter l'astronef avant d'être en sûreté. Et Wisher, pour une vague raison qu'il n'aurait su dire, ne se sentait précisément pas en sûreté.

« Que donne l'examen de l'air ? » Grenville était justement occupé à lire les appareils de mesure. Au bout d'un moment, il répondit : « Ça va, il est bon. »

Wisher détendit ses muscles, ouvrit son casque et respira profondément. L'air frais et pur lui emplit les poumons et revivifia tout son être. Il dévissa entièrement son casque et regarda autour de lui.

L'engin avait atterri à l'endroit le plus élevé de la plage, à une assez grande distance de la mer, et il reposait à présent sur un sable rougeâtre et mou. Au nord, c'était la mer à perte de vue et, au sud, la végétation rabougrie qu'ils avaient vue d'en haut. Ce n'était pas la jungle – les plantes étaient trop droites et trop raides pour cela – et la hauteur des plus hautes tiges n'atteignait

pas dix pieds. Mais c'était leur rigidité même et la régularité étrange selon laquelle elles étaient disposées qui faisaient tiquer Wisher.

Pourtant, lorsqu'il respira la fraîcheur de l'air marin, il commença à reprendre confiance. Ils avaient leurs fusils, l'astronef et le dispositif d'alarme. Rien, sur cette île, ne pouvait leur être néfaste.

Grenville alla chercher des chaises pliantes dans l'astronef et ils s'assirent et devisèrent gaiement jusqu'au crépuscule.

Juste avant la tombée de la nuit, deux des satellites apparurent.

« Des lunes, s'écria subitement Wisher.

— Quoi ?

— Je pensais, c'est tout, dit Wisher.

— À quoi donc, aux lunes ?

— Pas exactement aux lunes ; je pensais à la marée. Quatre lunes de fortes dimensions conjuguant leurs effets pourraient provoquer une marée de tous les diables. »

Grenville se laissa aller en arrière et ferma les yeux.

« Et alors ?

— Alors, c'est probablement comme ça que les continents ont disparu. »

Grenville était trop occupé à rêver de sa gloire comme découvreur de la planète Grenville pour s'occuper de marées et de lunes.

« Laissons les techniciens se casser la tête là-dessus », dit-il avec indifférence.

Mais Wisher continuait de réfléchir.

La marée pouvait fort bien être la cause de cette disparition. Quand les quatre satellites se présentaient ensemble et se mettaient à exercer leur force d'attraction, ils devaient soulever une masse d'eau phénoménale et développer une puissance de frottement comme nul agent d'érosion ne l'avait jamais fait dans l'histoire. À supposer un milliard d'années pendant lesquelles ce travail d'érosion s'accomplirait... mais Wisher se rappela soudain une chose singulière au sujet de l'île.

Si les marées avaient raboté les continents de cette planète jusqu'à les faire disparaître, ces îles n'avaient aucune raison de se trouver là, certainement pas sous forme de sable et de rocs détachés, en tout cas. Une seule marée comme celle que ces satellites étaient capables de soulever suffirait à tout désagréger.

« Eh bien ! songea-t-il, les marées sont sans doute très espacées, peut-être même par des siècles. »

Il consulta le ciel avec appréhension. Les deux satellites visibles étaient à une distance rassurante l'un de l'autre.

Ses yeux se portèrent alors sur la mer et il se souvint de la première impression que cette planète lui avait faite, de ce sentiment de malaise que la vue d'une étendue terrestre avait ensuite dissipé. Il se reprit à y penser.

L'évolution.

Un milliard d'années sous la mer, sans aucune terre ferme pour accueillir

les premières espèces mammifères en voie de développement. Que se passait-il, à cet instant même où il la contemplait, sous la surface ondoiyante de cette mer tranquille ?

Cette pensée ne laissait pas de l'inquiéter. Quand ils rentrèrent dans l'astronef pour la nuit, Wisher n'eut pas besoin de se remémorer les règles de sécurité pour fermer hermétiquement la vanne à air et brancher les écrans d'alerte.

*

* *

L'alerte qui les surprit au milieu de la nuit, causant à Wisher une peur atroce, fut déclenchée par l'approche d'un vulgaire animal. C'était un membre de l'espèce la plus grosse, d'une étrangeté inquiétante, au corps maigre et puissant, recouvert de soies. Il s'éloigna avant que les deux hommes aient pu se lever pour l'observer, mais il laissa son image photographique.

En dépit de tous ses efforts, Wisher eut du mal à se rendormir et, le matin venu, il pensa sérieusement, sans en faire part à son compagnon, à partir pour le dernier astre dont ils devaient dresser la carte avant de rentrer à leur base. Mais les règlements stipulaient de rapporter des spécimens vivants de tous les mondes habités chaque fois qu'il y avait possibilité de le faire, chaque fois qu'il n'y avait pas « manifestation d'un danger, même faible ». Certes, ils pouvaient en rapporter dans le cas présent. Ils n'avaient qu'à rester le temps suffisant pour grouper rapidement quelques échantillons de plantes et d'animaux, ainsi que de la vie marine.

Grenville était tout aussi impatient de regagner la base, mais pour d'autres raisons.

« Me voilà célèbre maintenant, moi Grenville », ne cessait-il de penser.

Le matin, de bonne heure, ils décollèrent donc et survolèrent une fois de plus en spirale la planète. Une fois que le radar cartographique eut enregistré la forme, les dimensions et la situation des îles, ils descendirent à basse altitude pour un examen approfondi des traces de vie animale.

Ils ne trouvèrent, comme la première fois, que peu de chose. On voyait les animaux aux poils durs et – comme Wisher l'avait pressenti – une grande quantité de serpents et de lézards. Par contre, on n'observait que très peu de poissons et pas du tout d'oiseaux.

Quand ce fut fini, ils revinrent se poser sur la première île. Dans l'intervalle, Grenville lui avait trouvé un nom. Puisqu'il y en avait une autre à proximité, située au sud, Grenville baptisa cette dernière South Grenville, la première étant naturellement North Grenville. Il resta longtemps à sourire béatement de sa trouvaille.

*

* *

« Ne t'approche pas trop près de l'eau.

Oui, maman, dit Grenville d'une voix flûtée, le visage épanoui. Je vais explorer la lisière de cette végétation.

Laisse le fusil, prends le revolver, c'est moins encombrant. »

Grenville fit un signe affirmatif et s'éloigna, traînant après lui le sac à spécimens. Wisher, marmonnant, se tourna vers la mer.

« Il n'est pas naturel, pensait-il, qu'un immense océan aux eaux tempérées soit à ce point privé de corps vivants. Parce que l'océan est, sans aucun doute possible, l'endroit où commence la vie. Dans son esprit passèrent en foule des visions de créatures mauvaises, unimaginables, gluantes, dont cette mer était le milieu naturel et qui étaient responsables de la stérilité anormale de ses eaux. En approchant des flots, tous ses sens étaient en alerte.

La première chose qu'il remarqua, et qui le surprit désagréablement, fut l'absence de coquillages.

Pas un crustacé. Ni crabes, ni gastéropodes, ni même le plus minuscule des êtres marins. Rien. La plage était une étendue sablonneuse, nue et morte.

Il se tint immobile à quelques mètres des vagues. Il avait maintenant la quasi-certitude qu'un danger les menaçait. Les rivages de toutes les mers tempérées qu'il avait vues, de la Terre jusqu'à Deneb, débordaient littéralement de vie et de vestiges de vie. On trouvait toujours des coquillages et des arêtes de poisson, et aussi des littorines, des vers, des insectes, des fragments de méduses, de tentacules, des parties infinitésimales de cent millions d'espèces, le tout serré, empilé, sur chaque pouce carré des plages et des mers. Et, cependant, ici, il n'y avait rien. Rien que du sable et de l'eau.

Wisher eut à faire preuve de beaucoup de courage pour s'approcher de ces vagues, quoique l'eau fût très peu profonde en cet endroit. Il se baissa rapidement pour en prélever un échantillon et retourna en hâte à l'astronef.

Quelques minutes plus tard, il était perché sur le côté du cylindre, à l'ombre, et regardait l'océan d'un air morose. L'eau était semblable à celle qu'on trouvait sur la Terre, autant que ses instruments pouvaient lui permettre de le contrôler. Elle n'avait rien de nocif, mais ne renfermait guère de substances vivantes.

Quand Grenville revint avec des spécimens de la flore, Wisher mentionna incidemment le manque de coquillages.

« Eh bien, du diable, dit Grenville, se grattant laborieusement la tête, c'est sans doute qu'ils ne se plaisaient pas ici. »

« Et sans doute ont-ils raison », se dit Wisher, qui ajouta tout haut :

« L'ordinateur vient de finir d'établir les éléments d'orbites de ces satellites.

— Et alors ?

— Alors, ces satellites s'associent tous les cent douze ans. Et ils soulèvent une marée de six cents pieds. »

Grenville ne suivait pas.

« La marée, dit Wisher avec un étrange sourire, dépasse d'au moins quatre

cents pieds la hauteur de n'importe laquelle de ces îles. »

Quand Grenville ouvrit de grands yeux, toujours perplexe, Wisher émit un grognement et donna un coup de pied dans le sable.

« Et maintenant, d'où diable supposes-tu que sont venus les animaux ?

— Ils auraient dû être noyés, dit Grenville lentement.

— Exact. À moins qu'ils ne soient amphibiens, ce qui n'est certainement pas le cas. Ou à moins qu'il n'en apparaisse une nouvelle espèce par évolution tous les cent ans.

— Hum. » Grenville s'assit pour mieux réfléchir. « Ça ne se conçoit pas », dit-il au bout d'un moment.

Ayant ainsi jeté Grenville dans une profonde confusion, Wisher fit demi-tour et se mit à parcourir la plage à pas mesurés.

« Le sable, pensa-t-il, l'esprit tourmenté, c'est autre chose. Mais pourquoi diable cette île est-elle là ? »

Une île artificielle.

Le qualificatif jaillit spontanément dans son cerveau.

Ce devait être ça. Il fallait qu'il en fût ainsi.

L'île était artificielle, elle avait été... reconstruite. Bâtie là par les créatures qui vivaient sous la mer, quelles qu'elles fussent.

*

* *

Grenville était prêt à partir. Il restait debout, considérant les vagues avec nervosité, ses doigts crispés sur le revolver pendu à sa ceinture. Il attendait que Wisher donnât le signal.

Wisher se tenait appuyé contre l'astronef, à portée de la vanne à air. Il regretta de décevoir Grenville.

« Nous ne pouvons pas partir maintenant, dit-il calmement. Nous n'avons aucune preuve et, de plus, il n'y a pas eu « manifestation de danger ».

— Les preuves sont suffisantes en ce qui me concerne », dit vivement Grenville.

Wisher fit un signe de tête, l'esprit occupé ailleurs.

« C'est facile à comprendre, se disait-il. L'évolution a continué sans interruption, avec des phases d'adaptation et des modifications exactement comme partout ailleurs dans l'Univers. Seulement, ici, quand les mammifères ont commencé à apparaître sur la terre ferme, ils n'avaient pas d'espace où se répandre. Et tous les cent ans, ils se trouvaient emportés par la mer, quand les marées désagrégeaient et engloutissaient les continents. Mais cela n'a pas arrêté l'évolution. Elle a continué sous l'eau. Et, finalement, il en est sorti une race intelligente. Dieu sait à quoi elle ressemble ou jusqu'à quel point elle a progressé. Elle doit être considérablement évoluée, sinon elle n'aurait pu faire une telle œuvre. »

Il interrompit le fil de ses pensées, se rendant compte que la construction des îles ne prouvait rien.

Sur la Terre, les anciens Égyptiens avaient bien construit les pyramides, travail assurément plus difficile. On ne pouvait affirmer jusqu'à quel point cette race était évoluée. Ni dire à quelle fin cette île était là.

Un zoo ?

Non. Il chassa cette conception de son esprit confus. Si les créatures de la mer désiraient un zoo, elles le construiraient naturellement sous la surface de l'eau, en un lieu où elles-mêmes pourraient se déplacer sans difficulté et où les animaux pourraient être conservés dans des compartiments étanches. Et si l'île était un zoo, des visiteurs auraient dû s'y présenter depuis leur arrivée.

C'était là une cause supplémentaire de trouble. Pourquoi n'avaient-ils rien vu venir ? Il était inconcevable qu'une île comme celle-ci fût complètement abandonnée, que l'arrivée de leur engin fût passée inaperçue.

Ici encore, le fil de ses pensées se brisa. Ces créatures ne pouvaient être de simples poissons. Elles avaient nécessairement des mains... ou des tentacules. Il s'imagina quelque chose comme une seiche douée de génie et un frisson lui parcourut le corps.

Il se tourna vers Grenville.

« As-tu capturé des spécimens d'animaux ? »

Grenville secoua négativement la tête.

« Non, à part un petit lézard. Autrement, je n'ai que des plantes. »

Le visage de Wisher, que des années de vigilante réflexion avaient creusé de rides, trahit pour la première fois son agitation.

« Il faut nous emparer d'une de ces bêtes qui ont déclenché l'alerte la nuit dernière. Mais au diable le reste ! Nous laisserons le Q.G. se tracasser à ce sujet. » Il ouvrit le panneau et pénétra dans l'engin, tenant à la main le sac de spécimens. « Je vais faire les préparatifs de départ, dit-il. Va attraper cet animal. »

Grenville fit demi-tour comme un automate et s'éloigna en suivant la plage. Il ne devait jamais revenir.

*

* *

Quand trois heures se furent écoulées après le départ de Grenville, Wisher alla au coffre à armes et y prit un fusil de gros calibre. Il regretta amèrement de ne pas avoir de petit avion de reconnaissance. Il ne pouvait prendre l'astronef. Celui-ci était trop gros et trop peu maniable pour un vol lent et à basse altitude. Il ne voulait pas courir le risque de le mettre en pièces.

Il transgressait les règlements, c'était évident. Du moment que Grenville n'avait pas reparu, il devait le considérer comme mort et il lui incombait de décoller seul. Un détachement serait envoyé plus tard pour retrouver Grenville ou ce qu'il en resterait. Wisher savait tout cela. Il y pensa tout en chargeant son fusil. Il se rappela le vœu qu'il avait fait de ne jamais enfreindre les consignes et n'en continua pas moins à charger le fusil. Il se dit qu'il ne s'exposerait pas inutilement et que s'il ne trouvait pas Grenville tout de suite,

il reviendrait à l'astronef et quitterait la planète, mais il savait parfaitement qu'il violait le règlement. En même temps, il savait qu'il n'y avait pas d'alternative. C'était la seule règle dont il n'avait pas encore eu lieu de se préoccuper et c'était elle précisément qu'il violerait toujours si l'occasion s'en présentait. Pour Grenville ou pour n'importe quel autre camarade. Pour une tête de linotte comme Grenville ou pour quiconque.

Avant de se mettre en route, il prit les précautions habituelles concernant l'astronef. Il régla les écrans d'alerte de façon que toute créature s'en approchant dans un rayon de deux cents pieds fût immédiatement pulvérisée. Si Grenville revenait avant lui, il ne courrait aucun danger, car le système d'alerte était réglé pour que ses relais tombent sur la position de repos s'il enregistrerait les caractéristiques sonores de sa propre voix ou de celle de Grenville. Si Grenville revenait et ne voyait pas son compagnon, il saurait que le système d'alerte était branché.

Et si ni l'un ni l'autre ne revenaient, l'astronef exploserait finalement sans aucune intervention.

La plage était large et dessinait un arc de cercle à perte de vue. Les empreintes profondes de Grenville étaient faciles à suivre.

Les tiges de la végétation brune, toutes droites, frémissaient au vent et grinçaient les unes contre les autres. Wisher s'engagea sur la piste de Grenville. Il eut envie d'appeler mais s'en abstint. Pas de bruit. Il ne fallait faire aucun bruit.

« Voilà qui met un terme à l'aventure, se disait-il tout en marchant. Si j'en sors, je rentre définitivement chez moi. »

Les empreintes tournaient brusquement pour entrer dans la forêt sinistre. Wisher continua jusqu'à un endroit relativement dégagé un peu plus loin. Marchant avec précaution, il commença à contourner le point où Grenville s'était enfoncé plus avant. Le bois, autour de lui, était stérile et saturé d'humidité. Il ne voyait rien bouger. Mais soudain le fracas d'une explosion lui parvint à travers l'air calme.

Elle fit vibrer les couches d'air de proche en proche et Wisher fut pris d'un tremblement spasmodique. L'astronef ! Quelque chose s'était approché de l'astronef. Il refréna une envie irrésistible de courir, parvint à rester calme, le fusil prêt à tirer, sachant que l'astronef pouvait se défendre seul. Puis il avança avec précaution. Et il s'écroula.

Il glissa dans un trou à travers une faible épaisseur de broussailles molles. Il y eut un claquement et un grincement et il sentit qu'un étau métallique se fermait sur ses jambes, déchirant ses chairs et broyant ses os. Il disparut dans le trou jusqu'aux épaules. En un éclair, glacé d'horreur, il comprit ce qui lui arrivait. C'était un piège à animaux.

Il étendit le bras pour prendre son fusil, mais celui-ci était hors de sa portée ; il gisait sur le sol du taillis, près de lui et, cependant, à un pied trop loin. Ses jambes, ses jambes... il ressentait une douleur intolérable quand il essayait de bouger.

La douleur flamboya dans son cerveau et lui-fit reprendre ses sens. Il tira son revolver de sa ceinture et, envahi par une souffrance infinie, maintenu debout par la forme du piège, il attendit. Il n'éprouvait pas de crainte. Il avait transgressé les règlements et voilà ce qui était arrivé. Il en avait eu le pressentiment. Il attendit.

Rien ne vint.

Pourquoi ? Oh ! pourquoi ?

C'est cela qui était aussi arrivé à Grenville, il en était sûr. Pourquoi ?

C'était son tour d'être la victime maintenant et, pendant un moment il ne put comprendre pour quelle raison, au lieu de s'en soucier, il éprouvait simplement... de la curiosité. Alors, il regarda au fond du trou et vit la teinte rouge du sang tiède qui s'échappait de son corps, et tout en le regardant bouillonner, il comprit qu'il allait mourir.

Il lui restait très peu de temps. Il ne perdait pas espoir. Peut-être quelque créature allait-elle venir et il verrait alors à quoi elle ressemblait. Il désirait ardemment en voir approcher une. Dans la brume rouge qui enveloppait son esprit, il débattait avec lui-même pour savoir s'il devait ou non tuer la chose si elle se présentait et sans répit, il se posait cette question : pourquoi, pourquoi ? Malheureusement, avant que quelque chose survînt, il expira.

*

* *

Les pièges avaient été creusés dans la nuit. Les créatures étaient sorties de la mer pour creuser dans le sol de la réserve – *car l'île était une réserve*, que pouvait-elle être d'autre ? – puis elles étaient retournées attendre dans la mer.

Car les créatures avaient repéré l'astronef dès le début et elles avaient compris le but de sa venue. Les meilleurs cerveaux de la mer s'étaient réunis et avaient dressé leur plan ; les êtres énormes, semblables à des baudroies, dont le nom était imprononçable, mais dont la technologie n'avait guère de retard sur celle des Terriens, s'étaient consultés et avaient aussitôt compris. Il leur fallait s'emparer de l'engin. C'est pourquoi il était nécessaire d'en éloigner les Terriens et c'était pour cette raison que Wisher était mort.

Mais maintenant, au grand étonnement des créatures, l'astronef était encore vivant. Il se dressait, silencieux et solitaire sur la blancheur de la plage ; une pulsation régulière accompagnée d'étincelles continuait à l'intérieur, et non loin, sur le sable gisaient les restes de l'être qui s'était approché trop près. Les autres avaient fui, pris de panique.

Le temps était un facteur négligeable pour ces créatures intelligentes, à l'apparence de seiches. Elles avaient déjà gagné la bataille ; elles pouvaient attendre et réfléchir. C'est ainsi que les heures passaient et que l'après-midi vint, tandis que les vagues – les vagues aseptiques, stériles, qui constituaient en elles-mêmes un signe de la plus grande de toutes les civilisations océaniques – venaient se briser sur la plage en une écume blanche. Les créatures exultaient. La conquête de l'espace leur était ouverte.

À l'intérieur du grand vaisseau, bien entendu, le tic-tac du mouvement d'horlogerie continuait et une petite aiguille rouge se déplaçait vers le zéro.

Dans quelques instants, l'astronef exploserait, et avec lui l'île se volatiliserait, ainsi qu'une grande masse d'eau. Mais les créatures ne pouvaient le savoir. Elles se trouvaient devant un fait étranger, un fait qu'elles étaient incapables de pressentir. De même que Wisher n'avait pu matériellement connaître la nature de cette planète, ces créatures ne pouvaient maintenant entrevoir la nature de l'astronef et ainsi le cycle *se refermait*. Seconde après seconde, avec la fidélité aveugle de la machine, la petite aiguille rouge avançait vers son but.

Sur la plage, les vagues étaient couronnées d'écume blanche.

Un attroupement se formait.

Titre original : *Grenville's planet*.

© Mercury Press, Inc. 1952 (Publié dans The Magazine of Fantasy and Science-Fiction).

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LA NEF ENGLOUTIE

Par Ian WILLIAMSON

La distinction entre la matière inerte et la matière vivante n'est pas toujours facile à établir. Les biologistes ne sont d'ailleurs pas tous d'accord sur une définition simple de la vie. Quant à la différence entre deux formes de vie, dont seule l'une est intelligente, le cas des dauphins nous a rendus attentifs à quelques-unes des subtilités qu'elle implique, et sans que nous ayons eu besoin, pour cela, de quitter notre planète natale. L'homme devra donc a fortiori garder le problème présent à l'esprit lorsqu'il s'aventurera dans le cosmos.

LE croiseur désespéré arrivait bas, vite, n'obéissant presque plus aux commandes. De la vingtaine d'hommes d'équipage, dix-sept étaient hors d'état d'agir en raison de la foudroyante décélération. Ils étaient éparpillés par tout le vaisseau, à leurs postes respectifs ; chacun d'eux, assis ou allongé, se soutenait le corps de toutes les façons imaginables, les mains crispées sur une rampe ou sur un étau, les dents farouchement serrées, les paupières étroitement closes. Dans une certaine mesure, ces dix-sept-là étaient encore les plus favorisés ; ils n'avaient d'autre souci que de se maintenir en vie, alors que les trois autres, qui occupaient le poste de commande, devaient en outre penser et agir.

De ces trois-là, le navigateur, auquel incombait la responsabilité du peu de manœuvre que permettait encore la situation, paraissait le moins affecté. Il avait réussi à grands efforts à ramener le vaisseau des couches extérieures d'hydrogène dans celle plus basse de la troposphère, d'une incandescence d'étoile filante à un simple plongeon en catastrophe. Ce faisant, il avait anéanti deux moteurs sous lui et n'attendait plus que la défaillance du troisième et dernier. C'était un magnifique exploit de pilotage car, très peu de temps auparavant, le *Perséphone* se déplaçait encore aux vitesses interstellaires. Le capitaine serrait dans une poigne de fer un microphone devant sa bouche et y lançait d'une voix dure et douloureuse des mots qui sortaient un à un de ses poumons torturés. Plus bas, le radio était à plat ventre devant son clavier. Il avait les yeux fermés, mais la bouche grande ouverte, car il s'était coincé entre les dents un tampon de papier. Cette astuce

assourdissait sa respiration sifflante juste assez pour qu'elle ne gêne pas le murmure difficile du capitaine qui lui parvenait lentement dans les écouteurs et que sa main retransmettait par secousses sur le manipulateur.

Et puis, comme par miracle, la pression meurtrière se relâcha ; lentement, comme à regret, l'éléphantine inertie parut soulever ses pesantes pattes l'une après l'autre. Il parvint à se retourner et à s'asseoir.

« Il faut nous poser immédiatement, déclara le navigateur, maintenant qu'il lui était possible de parler, la machine va nous lâcher d'un instant à l'autre. » Le capitaine Bascomb fouillait des yeux le paysage inconnu, à la recherche de quelque point reconnaissable, d'un quelconque repère, quel qu'il fût. Un continent sans traits caractéristiques, fait de roche à nu, se déroulait au-dessous d'eux ; puis, au bord du disque, apparut une mer d'un bleu éclatant. Il y avait un estuaire, une vallée profonde bourrée de végétation, un fleuve qui reliait entre eux un chapelet de lacs teintés. Malgré son impatience, le capitaine trouva le temps de s'étonner. « Par Sirius ! Que diable est-ce là ? » dit-il. Puis il poursuivit sans attendre de réponse : « Posez-nous à cet endroit, commanda-t-il au navigateur. Nous ne devrions pas avoir de mal à situer *cela*. » Il s'adressa au radio : « Dites que nous atterrissons sur la bordure occidentale d'une masse continentale, sous les latitudes équatoriales, près d'une suite de... » Il se pencha pour compter. « ... cinq lacs colorés. Nous nous poserons près du... » Il s'interrompit de nouveau pour examiner plus en détail le paysage incliné qui grandissait rapidement en se rapprochant de lui. « ... près du lac rouge. » Il y avait une zone plate dans la végétation bleue au bord du lac et il espérait que les plantes seraient assez épaisses pour amortir au moins partiellement un atterrissage qui risquait d'être brutal. Les machines défaillantes réussirent à peine à freiner le long plongeon et le *Perséphone* se posa lourdement, dans un frisson grinçant.

Le navigateur desserra ses doigts crispés sur les commandes, croisa avec précaution les bras sur son tableau et y abaissa la tête, tout au luxe de savourer le seul fait d'exister encore. Personne ne lui frappa sur l'épaule, ne lui secoua la main. Il venait à l'instant de leur sauver la vie à tous par une prouesse d'habileté et de résistance sans précédent, mais le Service interplanétaire ne chante pas ces héroïsmes. La gratitude était assez évidente dans le fait qu'on le laissait reposer sans le déranger, tandis qu'autour de lui, les hommes d'équipage reprenaient leurs esprits et se rassemblaient, se rendant compte progressivement qu'ils étaient toujours vivants.

Le dernier soupçon d'énergie des batteries disparut après la répétition du message de détresse. Le capitaine désigna alors les veilleurs. Il ne restait guère qu'à attendre les secours. Les hommes qui n'avaient pas été retenus pour veiller se retirèrent pour dormir.

*

* *

Ils dormirent environ quatre heures et furent éveillés en sursaut par les cris

des veilleurs et le mouvement de la nef. Celle-ci était inclinée à un angle dangereux et continuait de bouger. Une inspection hâtive par les hublots de la coque révéla la cause de l'incident. La végétation bleue sur laquelle le vaisseau s'était posé s'était amassée en une petite colline sous le flanc de la coque et la poussait lentement, inexorablement, vers la courte et abrupte pente qui plongeait droit dans le lac. À l'instant même où ils aboutissaient à cette conclusion, si invraisemblable qu'elle fût, une nouvelle poussée retourna la nef. Ils foncèrent ensemble vers les sas, mais, comme ils s'y attendaient, toute la paroi extérieure du vaisseau s'était soudée en une surface homogène pendant le piqué incandescent dans l'atmosphère. Les accumulateurs étant vidés, la nef était donc aveugle, impuissante et privée de moyens de communication. Si les batteries n'avaient pas été déchargées, les soudeurs auraient pu s'ouvrir un passage. Sous une poussée lente mais incessante, le vaisseau roulait, mètre après mètre, vers l'amorce de la pente...

*

* *

Deux bâtiments recueillirent le message de détresse et foncèrent aussitôt en direction de la planète indiquée. Le plus petit et le plus proche était le vaisseau planétaire *Hannibal*, placé sous le commandement du capitaine Britthouse. Le second était le vaisseau interplanétaire *Bérénice*, sous les ordres du commandant Japp.

Ni l'un ni l'autre de ces officiers ne furent heureux de recevoir cet appel. Leur réaction fut assez prompte – comme il se devait – mais ils n'étaient nullement dans l'obligation de feindre une ardeur qu'ils n'éprouvaient pas.

Le commandant Rupert Japp se rendait à une réunion des plus importantes – la même en fait à laquelle se hâtait le *Perséphone* quand ses écrans d'inertie avaient sauté. Il s'agissait du rassemblement de toute la flotte de secteur après l'achèvement des grandes manœuvres décennales. Le commandant Japp comptait bien se trouver sous le nez même de l'amiral et il tenait à se montrer ponctuel. L'appel au secours mettait fin à ses projets, et il ne fallut que quelques minutes pour que tout le navire fût glacé de son mécontentement.

Le capitaine William Benjamin Britthouse n'était pas plus satisfait que Japp. Il avait lui aussi rendez-vous, mais pas avec une flotte ni même un amiral, seulement avec une fille. Il avait l'alliance dans sa poche. Le message menaçait également de bouleverser ses projets, mais un rapide calcul lui démontra qu'en tirant jusqu'au dernier erg de son vaisseau, il pouvait perdre environ trois jours et arriver encore à temps. Cela signifiait qu'il disposait d'à peu près quatre heures pour prendre son titre de permission, retrouver Jenny, lui demander sa main, l'épouser et l'embarquer à bord de la fusée express transgalactique à destination de la Terre. Il pensait qu'il y parviendrait tout juste. Il appela ses deux subalternes, les lieutenants Bob Crofton et John Michelson, pour leur faire bien comprendre la nécessité d'agir en toute

vélocité.

Pendant le temps qui s'écoula tandis que les deux nefs fondaient pour effectuer le sauvetage, les forces planétaires et les interplanétaires se livrèrent encore à une de leurs innombrables querelles officielles. La force planétaire avait présumé dès le début que, puisque le vaisseau en détresse se trouvait sur une surface planétaire, et qu'il avait en outre demandé assistance, la question relevait évidemment de sa compétence et le commandement des opérations incomberait au capitaine Britthouse. La force interplanétaire blêmit naturellement de fureur devant une telle présomption, estimant que c'était une de ses nefs qui était désarmée, et un capitaine de vaisseau – rien de moins – qui allait la secourir, et qu'en conséquence il n'était nullement nécessaire que ces culs-terreux de planétaires aillent y fourrer leur nez. Toutefois, comme la vie de vingt hommes était en cause, ils ne furent pas en mesure d'étayer officiellement leur point de vue et durent se contenter de la contre-hypothèse que le commandement irait automatiquement au plus ancien des deux officiers intéressés. Le fait que le commandant Japp était indubitablement le plus ancien, par le grade, la durée des services, le commandement et même l'âge – très nettement, par l'âge – était bien sûr dû au plus pur des hasards. Au plus pur.

*

* *

À quelque niveau lointain, dans la stratosphère de la hiérarchie administrative, on aboutit à un compromis remarquable : le commandement des opérations serait automatiquement assuré par l'officier commandant le premier vaisseau qui pénétrerait dans l'atmosphère de la planète sur laquelle s'était échoué le *Perséphone*. Le message parvint aux deux bâtiments au moment même où ils y pénétraient, après être entrés en communication en bordure du petit système planétaire et avoir fait route de conserve.

Le capitaine Britthouse éclata de rire. Quand Bill Britthouse éclatait de rire, cela s'entendait clairement dans toute la partie avant de sa nef. C'était un bruit assez familier sur ce navire de la force planétaire... un manque d'étiquette impossible à bord d'un bâtiment de l'interplanétaire. Le capitaine agita le message sous le nez de ses deux lieutenants et s'écroula à bout de forces sur un siège en s'essuyant les yeux ; il était encore assez jeune pour trouver la situation des plus drôles.

Quand il fut enfin en mesure de parler de façon cohérente, il déclara : « Bon. Du moins n'ont-ils pas abandonné totalement ces pauvres bougres à leur sort. Nous pouvons les sortir du pétrin – quel qu'il soit – où ils se sont fourrés, et laisser le soin au Bureau de trancher les questions litigieuses par la suite. » Il se tourna vers l'opérateur des transmissions. « Présentez mes compliments au commandant du vaisseau interplanétaire et proposez une conférence pour discuter des dispositions à prendre pour notre coopération au sauvetage. »

Le commandant Japp se sentit nettement contrarié par ce message, car il s'était bien attendu à ce que l'autre dise : « Disposez de mes services. » Cette offre de coopération équivalait à peu près à une insulte. « Coopérer ! Vraiment ? Avec un simple capitaine... et un cul-terreux de capitaine, en plus ! »

Il fit parvenir immédiatement au Commandement ses exigences pour qu'une telle situation soit aussitôt rectifiée. En attendant, il lui fallait bien faire semblant d'accepter les idées de ce jeune chien. Il gagna du temps en suggérant qu'il valait peut-être mieux repérer d'abord le vaisseau disparu. (Le capitaine Bascomb, du *Perséphone*, n'aurait plus alors d'autre choix que de se soumettre à ses ordres ; ce qui réglerait la question. Il n'en fut malheureusement rien : il n'y avait pas de *Perséphone*.)

*

* *

Le capitaine Britthouse était en train de manger quand le lieutenant Michelson l'appela au poste de commandes. Il façonna avec le reste de son repas un sandwich approximatif et se rendit à l'avant. Ils étaient au-dessus d'une mer d'un bleu éclatant, et s'approchaient d'une ligne côtière. Et c'était bien une mer d'un bleu éclatant, non pas le bleu vaporeux des profondeurs et de la dispersion, mais un bleu roi original, opaque, comme de la peinture neuve, le numéro 27 de la carte des nuances ! Cela faisait mal aux yeux rien que de la regarder.

« Descendons jusque-là pour voir ça de plus près, Mike, dit Britthouse. Jamais vu une mer aussi bizarre. »

En descendant, ils s'aperçurent que c'était de la végétation... des milliards de feuilles en forme de disques, comme des nénuphars tassés tous ensemble. Tout l'océan n'était qu'une nappe continue de ces feuilles, sur des centaines de kilomètres à la ronde, à l'exception de rares chenaux qui paraissaient sombres et menaçants, mouchetés qu'ils étaient de vaguelettes blanches trahissant de rapides courants. Ils reprirent de l'altitude pour continuer à chercher le *Perséphone*.

Le lieutenant Michelson lisait et relisait le message de détresse sans parvenir à le comprendre. « ... un chapelet de lacs colorés. Nous nous sommes posés près du lac rouge. Nos machines sont totalement détruites et nos batteries sont... » Cela s'arrêtait sur ces mots.

« Qu'est-ce qui vous tourmente ? » lui cria Britthouse dans l'oreille. Il était penché sur le bureau de Michelson et désignait sur l'écran la côte qui se rapprochait. « Les voici, n'est-il pas vrai ? »

Ils étaient bien là, c'était exact ; cinq jolis petits lacs, enchâssés dans le paysage bleu foncé comme des gemmes sur du velours. Tous différents de couleur. Il y avait un rubis, un saphir, une émeraude, une... « Où est le *Perséphone* ? » s'enquit brusquement Britthouse. Personne ne se sentit en mesure de répondre, car un fait était certain : le *Perséphone* n'était pas au

bord du lac rouge.

S'il fallait en croire le signal de détresse, les machines n'étaient plus que ferraille au moment où le vaisseau avait enfin atterri, si bien qu'il était impensable qu'il ait pu se mouvoir par ses propres moyens. Le lieu indiqué ne permettait pas de s'y tromper. Pourtant, il n'était pas là !

De nouveau, Michelson perdit de l'altitude pour un examen plus approfondi, passant du même coup devant le *Bérénice* qui croisait déjà de long en large dans la petite vallée, sans avoir perdu de temps à explorer l'océan bleu. *L'Hannibal* voyagea jusqu'à l'embouchure de l'estuaire, et Britthouse inspecta rapidement la région. La végétation d'un bleu céleste de la mer était en contraste marqué avec une large bordure de plantes du sol, d'une teinte beaucoup plus foncée, qui montaient de toutes les plages ainsi que de certaines parties basses des zones côtières.

« Ici, on dirait que la vie végétale sort de la mer, observa Britthouse. Il se fait tard, semble-t-il. Quel genre d'atmosphère, Bob ?

— De type terrestre, mais avec 10 pour 100 d'oxygène seulement.

— Dans ce cas, cela colle, dit-il. Descendez jusqu'à la surface, Mike, puis remontez la rivière. »

*

* *

Les plantes marines poussaient jusque dans l'estuaire de la petite rivière, ne découvrant que quelques canaux vers le centre, pour l'écoulement de la masse principale des eaux. La vallée, avec son chapelet de lacs, était bourrée de végétation. Cela recouvrait tout le creux, cela cernait les lacs... seules des terrasses bien accusées prouvaient qu'il ne s'agissait pas d'un énorme marécage.

« Peut-être que c'est de la sagesse a posteriori, dit Britthouse, mais je suis certain que je ne me serais jamais posé sur une combine pareille. C'est trop joli pour être salubre. » Ses lieutenants acquiescèrent de la tête. Une vieille expérience avait enseigné aux hommes de la force planétaire que la vie joue parfois d'étranges tours à ceux qui ne se méfient pas ; ils avaient pour principe fondamental de se tenir à distance tant que toute forme de vie n'avait pas été analysée sous tous les angles. « Pourquoi s'est-il posé ici, à votre avis ? s'enquit Crofton.

— C'était une assez bonne idée, après tout, convint le capitaine. Il savait que ses machines étaient fichues et que sa radio allait lâcher d'un instant à l'autre. Il n'avait pas le temps de préparer un système de coordonnées pour la planète, et, faute de radio, il ne pouvait nous envoyer de signaux pour nous guider. Il lui a donc fallu découvrir un point de repère bien visible. Ce qu'il a fait sans nul doute... mais il n'était pas forcé d'aller se poser en plein milieu. Il aurait pu choisir cet escarpement, là-bas, où on l'aurait trouvé sans peine. La réalité, c'est qu'il n'est plus ici. Contactez le *Bérénice* et proposez d'établir notre base sur l'escarpement au bout de la vallée, pour qu'on dresse des

plans. »

Toutefois le commandant Japp refusa. Il avait l'habitude de travailler à son bord et pour lui toute surface planétaire était soit un port, soit un endroit à éviter. Il invita en conséquence le capitaine Britthouse à le rejoindre sur son vaisseau, en soulignant la supériorité des installations dont il disposait. « Au diable l'imbécile ! pesta Britthouse. Des installations... mon œil ! Ça veut sans doute dire qu'il y a de la moquette sur le sol de sa chambre des cartes ! » Il se tourna vers ses officiers. « Je vous confie le bâtiment, Mike, dit-il. Quant à vous, Bob, dites au sergent Davys de se tenir prêt à accueillir la vedette du *Bérénice*. Vous venez avec moi pour me prêter votre appui moral. Ces mecs de l'Interplanétaire me tapent sur les nerfs... Et fini avec vos « d'ac'patron ! » lança-t-il quand Crofton lui eut répondu. On dit « Très bien, Capitaine », et on claque ses foutus talons en le disant. Arrivez ! »

*

* *

Britthouse aurait tendu la main, mais Japp l'accueillit d'un raide salut officiel et le conduisit, devant le piquet d'honneur, jusqu'au mess des officiers. Le capitaine était déjà assez mal à l'aise à la moitié de l'impeccable coursive. Il n'avait pas quitté son uniforme de travail alors que Japp était resplendissant en tenue de gala de commandant de seconde classe de la flotte de sous-secteur. Il étincelait, il ferraillait, il cliquetait en marchant. Mais quand ils entrèrent dans le mess des officiers, Britthouse se figea sur place. Un dîner de cérémonie était servi, les officiers du *Bérénice*, en bleu et argent, se tenaient en deux impeccables rangées, la table scintillait de verre et de vaisselle. Britthouse fut plus que stupéfait, il fut scandalisé et horrifié. Non loin de là, songeait-il, vingt hommes de cette même flotte sont en perdition, risquent peut-être de mourir, et ce... ce *paon* organise une réception officielle de grande classe. « Au diable la tradition, se dit-il, je n'en suis pas ! » Il carra les épaules, sur le seuil.

« Commandant Japp, dit-il, je désirerais avoir un petit entretien avec vous, en privé s'il vous plaît. » Le visage du commandant resta impassible. Il s'y était préparé. Son piège était tendu. Quand il répondit, ce fut d'un ton qui rappelait discrètement à l'ordre.

« Si vous avez l'impression que c'est nécessaire, *capitaine* Britthouse, comme vous voudrez. » L'intonation disait clairement que seul un paysan de la Planétaire pouvait avoir d'aussi vilaines manières. Il se tourna vers la salle. « Repos, messieurs. Nous ne vous ferons pas attendre longtemps. »

Dans sa chambre, il fit face à l'homme de la Planétaire. Il avait quelques pouces de plus que la silhouette trapue de Britt, malgré ses épaules voûtées.

« Eh bien, Britthouse, de quoi s'agit-il ? » Il parvenait à être insultant, en employant le grade de l'autre ou non. Britt contint avec soin sa colère.

« Commandant, je pense que ce n'est certes pas le moment de nous adonner aux aménités de l'hospitalité officielle. À mon avis, nous devrions

presser au maximum nos recherches. Nous n'avons pas la moindre... »

Japp coupa brusquement le jeune homme. « J'ai déjà expédié le message qu'il fallait, dit-il. Toute la flotte de secteur est en route à pleine accélération et arrivera dans quatre-vingts heures environ. En attendant, il n'est rien que nous puissions faire. » Britt fut pris complètement par surprise. L'inattendu de cette nouvelle lui coupa le souffle et le laissa un moment sans voix. « Mais... mais... pourquoi appeler la flotte ? finit-il par bafouiller. Ne pouvons-nous nous en occuper nous-mêmes ? » Cela se présentait encore mieux que ne l'avait espéré Japp. Il déclencha le piège qu'il avait soigneusement posé. « Ce serait un pur suicide, mon cher capitaine, que de s'attaquer à une civilisation hostile avec deux vaisseaux seulement. De toute façon, la procédure à suivre est clairement indiquée dans mes ordres de route. Je ne suis pas autorisé à risquer *mon* navire contre une intelligence organisée. »

*

* *

Si Britt avait commencé par être étonné, il était à présent complètement abasourdi. Il se demandait lequel des deux avait perdu la raison... cet homme aurait tout aussi bien pu lui parler dans la langue siltzish d'Andromède, pour ce qu'il en comprenait. Il finit néanmoins par trouver une idée précise à laquelle se raccrocher.

« Mais quelle intelligence organisée ? demanda-t-il. Quelle preuve avez-vous trouvée qui trahisse une intelligence organisée ?

— J'aurais cru que c'était l'évidence même, répliqua froidement Japp. Un croiseur léger Mark IX, d'une masse inertielle de 8 000 tonnes, disparaît totalement moins de vingt heures après s'être posé près d'une voie fluviale visiblement artificielle, sans laisser la moindre trace. Seule une intelligence organisée disposerait de moyens suffisants pour transporter dans ce laps de temps un objet de ces dimensions sans laisser les traces auxquelles on s'attendrait. Mais il est un point encore plus important : seule une intelligence organisée pourrait *souhaiter* faire une chose pareille. Quelle créature dénuée d'intelligence s'approcherait d'un objet inconnu aussi vaste ? Ou bien avez-vous une autre explication à m'en fournir ? »

Britt était absolument figé. Bien sûr qu'il n'avait pas d'autre explication à avancer. Il n'avait même pas ébauché d'hypothèses quant à l'événement... il désirait d'abord recueillir des faits, il était encore beaucoup trop tôt pour se livrer à des spéculations. Pourtant, il n'avait aucun espoir de faire comprendre son point de vue à ce... ce *Grec* ! Il connaissait l'espèce : ce serait pure perte de temps que de discuter avec un pareil individu. Il se rappela soudain son rendez-vous avec Jenny et fut saisi d'une farouche exaspération, d'un violent désir d'en avoir fini avec toute cette histoire.

« Désolé, Commandant, dit-il, mais je ne peux pas me ranger à votre idée. Je dois vous prier de nous excuser. Je voudrais regagner mon bord immédiatement. »

Ils n'échangèrent aucun autre mot. Ce fut dans le silence le plus complet que les deux hommes de la Planétaire passèrent entre les gardes raidis au garde-à-vous et prirent place dans la vedette. Britt se rendait tristement compte qu'il avait fait une impression déplorable ; la situation lui avait été présentée sans avertissement préalable – et il ne lui venait pas à l'idée que cela pouvait être voulu – si bien qu'il croyait avoir nui à sa propre cause par ses réactions. Il n'aimait pas qu'on le pousse à des décisions irréflechies, son instinct personnel l'incitant à étudier avec beaucoup de soin toute circonstance avant d'aboutir à une conclusion. Il semblait bien que Japp fût un de ces héros légendaires renommés « pour leur aptitude à prendre des décisions rapides en période de crise ». Britt s'était toujours méfié de cette aptitude, soupçonnant qu'il s'agissait plutôt d'une incapacité à envisager plus d'une possibilité à la fois. Le récent entretien ne lui apportait nulle raison de modifier son point de vue. Il voyait bien qu'il n'était pas question pour lui d'obéir à son envie de déguerpier en abandonnant l'impossible Japp à ses propres idées. Tant qu'il restait une chance, si faible fût-elle, que les hommes du *Perséphone* fussent encore en vie, il ne s'en irait pas sans avoir fait le maximum.

Il raffermi sa résolution de mener l'affaire à bien dans le délai qu'il s'était fixé... avec ou sans l'aide de Japp, il ne manquerait pas son rendez-vous avec Jenny.

En conclusion, il déclara à son lieutenant : « Nous sortirons donc demain dès qu'il fera jour et nous fouillerons autour de ces lacs d'opérette pour voir ce qui s'y passe. »

*

* *

Le jour de la planète avait une durée d'environ trente heures et l'inclinaison prononcée de son axe lui donnait douze heures de nuit et dix-huit de jour... des circonstances idéales pour un homme décidé à travailler à mort. Britt songeait avec amertume que ce serait sans doute nécessaire : *il fallait* qu'il respecte son horaire.

Le fait d'avoir commencé de bonne heure apporta immédiatement sa récompense ; les rayons obliques du soleil dessinaient en un relief brutal les moindres irrégularités et montrèrent notamment un monticule ovale allongé – jusqu'alors imperceptible – qui avait à peu près la forme du *Perséphone*, juste au bord du lac rouge. Ils ne perdirent pas de temps en conjectures, Michelson descendit en un plongeon à couper le souffle et s'immobilisa sur les roches à nu au-delà de la ceinture bleue.

Pendant qu'ils descendaient, le sergent Davys avait mis en marche « Jenny » – le véhicule chenille à tous usages – et trente secondes après avoir touché le sol, Britt, Bob Crofton et le sergent étaient à bord et dévalaient la pente en ferrailant. Le petit véhicule attaqua sous un angle inquiétant la pente abrupte qui descendait dans la vallée, les crampons en molybdénochrome de ses chenilles grinçant et arrachant des étincelles aux roches. Le sergent Davys

était un conducteur expérimenté et la « jeep » elle-même était construite en vue d'absorber tous les obstacles que pouvait présenter l'univers habitable. Elle était à peu près indestructible et, une fois, ses minuscules moteurs nucléaires l'avaient encore propulsée alors qu'elle était entièrement submergée dans les marécages de Sirius IV, sous une gravité de 4,2. Elle n'eut donc pas même une hésitation quand, sur l'ordre de Britt, le sergent la mena droit dans le fouillis massif de la végétation.

C'étaient des plantes primitives, des tiges de quatre pieds, surmontées chacune d'un disque plat, la feuille molle et juteuse qui ressemblait à quelque espèce particulièrement toxique de rhubarbe. « Jenny » était dans son élément, et on voyait bien que pour elle, c'était un jeu. Elle se frayait passage parmi les plantes avec beaucoup d'entrain, glissant et décrivant des embardées sur les tiges humides et caoutchouteuses, et faisant bouillonner dans ses chenilles la pulpe juteuse. Des fragments et des débris étaient projetés jusque sur le pavillon transparent, si bien que *l'Hannibal*, qui les guidait d'en haut, n'était plus qu'une caricature brouillée de lui-même.

« Dites, Britt, fit la voix de Michelson dans les écouteurs, ce n'est plus qu'à quelques mètres devant vous. »

Le renseignement était inutile, car le monticule était bien visible du niveau du sol et ne paraissait guère être qu'une zone de végétation plus haute que la norme. Le fait curieux, inexplicable, c'était que la partie soulevée fût si nettement différente du reste, eût presque exactement la longueur du *Perséphone* disparu et se trouvât à l'endroit même où le vaisseau s'était posé.

« Jenny » s'était mâché un chemin dans la longueur et la largeur du monticule par deux fois quand ils durent s'avouer vaincus. Une inspiration vint alors à Michelson.

« Quelle est la nature du sol ? Y serait-il enterré ? »

La réponse était négative, le sol était de roc, l'ossature à nu de la planète.

« Pas de terreau ? s'enquit Michelson. Alors où ces machins-là plantent-ils leurs racines ? » La réponse était encore négative... les plantes n'avaient pas de racines. Les tiges partaient d'un vaste réseau de lianes grosses comme des câbles qui reposaient sur la roche. En suivant certains des plus gros rameaux, ils découvrirent que plusieurs descendaient dans les lacs, que d'autres les contournaient, mais que la plupart couraient tout au long de la vallée jusqu'à la plage pour se perdre dans la mer.

*

* *

À présent, Britt se sentait un peu déçu. Le seul indice de la disparition du *Perséphone* était le curieux monticule de végétation et Britt était persuadé que les plantes et les lacs aux étranges couleurs avaient un certain rapport avec le mystère. Il semblait que seule une étude biologique à grande échelle pût fournir des renseignements suffisants sur la nature des pousses. Il ne croyait pas qu'il y eût d'animaux sur les surfaces solides... surtout pas d'espèces

intelligentes. Il était évident que la planète en était à un stade silurien primitif, et il n'existait aucune certitude qu'il y eût même des animaux dans la mer, à cette période.

On connaissait nombre d'exemples de planètes parvenant même à l'ère carbonifère sans qu'apparussent les animaux. Ses perspectives d'arriver à son rendez-vous avec Jenny paraissaient reculer de plus en plus. Sur les trois jours dont il disposait, une demi-journée s'était déjà écoulée sans lui apporter d'indice défini. Sous l'effet d'une de ses impulsions accoutumées, il s'arracha soudain à son humeur concentrée pour se transformer en un tourbillon d'énergie bourdonnante. Il dressa en cinq minutes un plan d'étude ultra-rapide et dix minutes plus tard, trois groupes constitués à partir de l'équipage réduit de *l'Hannibal* poursuivaient avec fièvre la tâche qui leur avait été assignée.

Ils connurent une journée surprenante et éreintante, et se retrouvèrent au crépuscule sur la grève, près de l'estuaire, au bord de la mer immobile... morte et sans vagues sous le poids de son tapis flottant de végétation bleue.

« Bon, déclara Britthouse quand le panneau se fut refermé sur lui. Au rapport ! Mike d'abord.

— Je crois qu'à l'origine, la vallée était glaciaire, dit Mike. Mais, depuis lors, les eaux ont amené des érosions considérables. Le niveau supérieur, au-dessus de la ligne de végétation, était certainement une vallée de glacier en surplomb : on note une rupture nette de niveau ainsi qu'une chute d'eau. Du point de vue géologique, les lacs constituent une énigme ; ils pourraient représenter une succession de moraines terminales, mais ils ont une étonnante régularité. Il est très difficile de formuler des conclusions au sujet de la vallée inférieure, car elle est entièrement recouverte de végétation ; les lacs mêmes en sont cernés de toutes parts et les plantes paraissent également pousser sous les eaux teintées.

« La géologie à grande échelle est relativement simple. Cette région est un plateau érodé très ancien ; si on le compare à toutes les autres régions de cet hémisphère, c'est une des surfaces solides les plus vieilles de la planète. Ce qui explique sans doute que ce soit la plus vaste des surfaces continentales de ce monde... autant que j'aie pu m'en rendre compte, il n'y a nulle part ailleurs plus de quelques mètres de terre en haut des plages ou dans les estuaires.

— Cela peut avoir son importance, observa Britt. À vous, Bob ?

— Je n'ai que la confirmation de ce que nous avons deviné ce matin ; toute la végétation, dans toute la région, n'est qu'une masse de lianes entrelacées, il n'y a pas de plantes distinctes, la masse elle-même n'est qu'une seule et gigantesque plante. Il en va de même pour la végétation marine qui fait grimper ses pousses sur la plage et dans l'estuaire. La plante de la vallée est un prolongement de la plante marine. Les feuilles en sont plus grandes et plus sombres, voilà tout. Et vous, Britt, qu'avez-vous trouvé ? »

« Une chose étrange : bien que la plante flotte à la surface de la mer, elle pousse au fond des lacs.

— À cause de la gravité de l'eau de mer, avançait Bob.

— D'accord, fit Britt. Mais si cela explique pourquoi elle coule, cela n'indique pas pourquoi elle pousse. Et elle pousse aussi tout autour des lacs, l'eau doit s'infiltrer à travers des mètres et des mètres de végétation pour aller d'un lac à l'autre.

— Et la couleur des lacs eux-mêmes ? C'est ce qu'il y a de plus frappant dans tout le paysage quand on le voit d'en haut.

— Ce n'est plus aussi surprenant au niveau du sol, dit Britt. Mais l'eau est bien colorée... et d'une teinte différente pour chacun des lacs. Nous en ferons le tour demain et nous recueillerons des échantillons d'eau de chacun, ainsi que de végétation. Nous procéderons à quelques analyses. Je sais que cela peut paraître très éloigné de notre but, mais je pense que si nous découvrons la raison de l'existence de ces lacs, nous aurons une idée de ce qui a causé la disparition du *Perséphone*. »

Il se tourna vers l'opérateur-radio. « Avez-vous enregistré tout cela sur bande ?

— Oui, Monsieur.

— Bon. Réenregistrez-le et envoyez-en copie au commandant Japp avec mes compliments. »

La réponse du commandant Japp, qui parvint le lendemain matin, était nettement désagréable ; il tenait à informer le capitaine Britthouse qu'il ne s'intéressait nullement à des recherches botaniques effectuées sur la planète et suggérait que ces renseignements soient mis à la disposition des autorités compétentes. En fait, il était furieux. Les activités de l'équipage de l'*Hannibal* ne lui avaient pas échappé et il avait une crainte malade que Britthouse marque un point contre lui. Il se rappelait avoir entendu des rumeurs déconcertantes sur la ruse primitive de ces gens de la Planétaire. Il regrettait vivement qu'ils eussent fourré leur grand nez dans une affaire qui ne les concernait en rien. Toutefois, il sentait que la situation exigeait qu'il agisse d'une façon ou d'une autre. Qu'il bâtisse une théorie plus détaillée de la disparition du *Perséphone*.

Une nuit de souci ne l'avança en rien. Il ne lui vint pas à l'idée de consulter ses officiers ; sans l'exprimer consciemment, il estimait que sa qualité de commandant faisait automatiquement de lui la personne la plus apte à résoudre le problème. Une douche froide et un petit déjeuner copieux lui redonnèrent de nouvelles forces, aussi prit-il crayon et papier dans la ferme résolution de régler la question. Il inscrivit la somme de ses renseignements sous l'aspect d'une démonstration euclidienne.

I. Le Perséphone, croiseur léger Mark IX de 8 000 tonnes, atterrit près d'une voie fluviale visiblement artificielle sans le secours de ses machines

anéanties et avec juste ce qu'il faut de réserve de courant pour envoyer un unique signal de détresse.

II. En moins de vingt heures, le Perséphone a disparu et on ne relève aucune trace de combat, ni de machines qui auraient pu servir à l'emporter, sinon une zone de végétation un peu surélevée à l'endroit où il a dû se poser. (Il ne dédaignait pas d'utiliser les découvertes de Britt.)

III. Il est donc évident que le croiseur a été déplacé par la voie des airs et que le monticule de végétation constitue une tentative hâtive de camouflage du point où le vaisseau avait écrasé les plantes.

IV. Il s'ensuit donc que nous sommes en présence d'une intelligence organisée et hostile qui dispose de quelques moyens mécaniques.

V. Le paragraphe 28 673, chapitre 473, section XVI des instructions permanentes interdit à toute force inférieure à trois vaisseaux de tenter d'intervenir en pareil cas et recommande de réclamer l'assistance de la force de secteur la plus voisine.

Cela paraissait assez plausible, mais un essai d'explication détaillée serait plus flatteur, étant donné les activités de Britt, le diable l'emporte ! Pourquoi le *Perséphone* avait-il été enlevé ? Et s'il n'avait pas été enlevé, mais bien *détruit sur place*, et qu'on ait recouvert la surface endommagée ? Cela paraissait encore plus vraisemblable. Mais pourquoi ? Supposons que la voie fluviale artificielle ait eu une importance d'ordre religieux et que ses constructeurs aient détruit le *Perséphone* dans une crise de fureur sacrée ; puis, redoutant les conséquences, qu'ils aient tenté de dissimuler le massacre ? Il se sentit soudain tout joyeux. Il tenait la solution ! La mesure qui s'imposait ensuite était automatique. Dès que la flotte de secteur arriverait, ils raserait en représailles toute la vallée, ce qui ferait sûrement sortir les assassins de leur trou. La flotte de secteur prendrait alors le commandement de la région.

Naturellement, le Conseil sociologique protesterait, mais il serait trop tard. Il pensa en gloussant de plaisir « à la piètre figure que ferait Britthouse avec sa description détaillée de la vulgaire botanique d'une vallée toute brûlée.

*

* *

Sans plus tarder, Japp rédigea un rapport officiel contenant ces conclusions et le transmit à la flotte de secteur qui approchait. Au bout de quelques minutes de réflexion, il en vint à regret à la conclusion supplémentaire qu'il devait également en envoyer copie à Britthouse. La décision de ce jeune imbécile de lui fournir copie de *ses* propres rapports le mettait en obligation de réciprocité. Cela présentait cependant un avantage, songea-t-il avec une certaine satisfaction : cela mettrait sans doute fin aux excentricités du capitaine sur la planète.

Le groupe de Britt descendait justement de « Jenny » à l'entrée de la vallée quand le radio de l'*Hannibal* reçut le message. Le sergent Davys

arracha la bande du téléscripteur et la tendit au capitaine. Il le lut rapidement par deux fois, le passa à Mike et à Bob, puis s'assit en poussant un grognement de fureur exaspérée.

« Cela ressemble bien à ces ballots de l'Interplanétaire, s'écria-t-il. Ils ne connaissent qu'un seul remède à tous les maux ! Braquer les désintégréateurs thermiques pour montrer qui est le plus fort ! Eh bien, nous descendrons quand même dans la vallée, et si nous n'avons pas terminé nos « recherches botaniques », ils attendront bel et bien notre bon plaisir avant de déclencher leur feu. Pourquoi faut-il qu'ils fourrent leur nez dans nos affaires ? Il s'agit d'une question purement planétaire !

— Mais la flotte de secteur n'entrera tout de même pas en action rien que pour faire plaisir à Japp, n'est-ce pas ? demanda innocemment Bob.

— Si... à moins que nous ayons repéré le *Perséphone*... ne serait-ce que pour affirmer leur solidarité contre les culs-terreux de la Planétaire ! Vous ne connaissez pas ces brutes éprises de galons, mon gars. » Il se leva, l'air impatient, et prit la tête du groupe jusqu'à la ravine.

Ils étaient maintenant à l'extrême limite de la végétation, au bord de l'escarpement qui bordait l'entrée de la vallée dont la cuvette énorme, bleu foncé, s'étalait sous eux. Le lac jaune étincelait et luisait au premier plan, ses vaguelettes couleur citron clignotaient et gargouillaient parmi la broussaille bleue de la berge, à la verticale au-dessous d'eux. Plus loin s'étalait le lac rouge, en contraste frappant avec le bleu environnant. Au loin, plus petit, c'étaient le lac vert, le lac bleu, et, tout juste visible devant le bleu éclatant de la mer, une langue d'un violet vif, le cinquième et dernier lac.

« Je ne m'y habituerai jamais, déclara Bob Crofton. Cela me donne mal à la tête chaque fois que je les regarde. Tu as pris beaucoup de photos, Mike ? Si Japp et ses copains brûlent définitivement tout cela, il nous faudra des documents pour prouver que ce n'était pas un rêve de fumeur d'opium !

— Cessez de bavarder et venez voir », lança Britt. À cet endroit, le petit cours d'eau qui tombait des hauteurs dénudées avait creusé un chenal dans le bord de la falaise et se jetait en sifflant et en bouillonnant sur la pente rapide et naturelle qui descendait au lac jaune. La végétation bleue avait lancé une avant-garde à l'assaut de la ravine : de longues et fines lianes bleues dépourvues de feuilles exploraient toute la longueur de la coupure en V, s'accrochant à toute fissure, à toute crevasse ou aspérité.

« Avez-vous jamais vu une vallée de cette configuration dans une région géologiquement aussi ancienne que celle-ci ? » demanda Britt. Mike inspecta toute la longueur de la ravine dans les deux sens avant de répondre : « Non. On dirait que cela a été creusé artificiellement, bien que ce soit trop brut. De plus, qui aurait fait le travail ? Pensez-vous que Japp pourrait avoir raison, en définitive ?

— Je n'en sais rien, avoua Britt, mais du moins je commence à croire qu'il ne s'agit pas d'une formation tout à fait naturelle. »

Il descendit la pente jusqu'à la ravine elle-même, gêné par sa combinaison protectrice et par son casque arrondi, mais il trouvait quand même des points où s'accrocher des pieds et des mains parmi les roches et les lianes entremêlées.

Il se baissa pour hacher une liane — la pointe d'une vrille — et s'immobilisa alors qu'il soulevait une plaque de végétation qui reposait sur la roche. Il y avait un filon de minerai sous la plante, quelque chose de bleu-noir qui avait un éclat métallique. Il en ramassa quelques débris détachés par les vrilles envahissantes et ressortit de la coupure. Il montra ses échantillons aux autres et leur donna ordre de fouiller le reste de la ravine pour juger de l'étendue approximative du gisement. Les deux lieutenants se regardèrent, comme s'ils haussaient mentalement les épaules. Bill Britthouse avait la réputation de découvrir de l'importance dans les faits les plus invraisemblables, mais cette fois il semblait dépasser les bornes.

Pendant qu'ils se livraient à leur difficile besogne, il s'assit sur la berge, sans rien faire d'autre que de les suivre des yeux. Quand ses subordonnés, mécontents, eurent terminé leur exploration, il avait vu ce qu'il voulait... plusieurs parties de roche et une petite avalanche de cailloux et de minerai avaient glissé le long de la ravine pour être emportés par le courant jusque dans le lac.

« Alors ? fit-il quand ils revinrent.

— Cela recouvre la plus grande partie des deux berges de la ravine, spécifia Bob. C'est un filon assez épais et la couche est à peu près parallèle au lit du torrent.

— Bon, déclara Britt. Emportez ces échantillons à bord de *l'Hannibal* et passez-les rapidement au spectroscope. Je désire connaître les éléments métalliques principaux et rien de plus. Faites vite ! » Bob s'éloigna, complètement mystifié.

« Venez avec moi, Mike, reprit le capitaine. Nous allons prélever des échantillons d'eau dans chacun de ces fichus lacs, ainsi que de la végétation. Je suis certain que nous avançons enfin. »

Douze heures après, il n'en était plus aussi sûr. Ils avaient travaillé comme des diables : cinq heures pour faire à toute vitesse le tour de la vallée à bord de « Jenny », à ramasser des échantillons, et sept heures de boulot pour les analyser dans le minuscule laboratoire du vaisseau. Bien que les résultats eussent une certaine signification pour Britthouse, leur rapport avec la disparition du *Perséphone* n'était pas clair. Il envoya ses gars au lit et resta devant le problème. À son tour, il dressa une liste pour aider sa pensée, mais elle ne ressemblait guère au résumé de Japp :

Minerai — Chrome.

Équivalent chlorophyllien — également chrome.

Lacs — chrome en solution, savoir : jaune alcalin ; rouge acide ; vert

alcalin ; bleu oxydé ; violet intermédiaire de l'équivalent chlorophyllien.

Perséphone – ? ? ? ?

Il abandonna finalement, dans l'espoir qu'une nuit de sommeil lui rafraîchirait le cerveau. Malheureusement, le lendemain ne lui apporta pas d'inspiration, mais seulement une sèche injonction de Japp d'avoir à évacuer les « environs de la zone indiquée » dans l'heure, car la flotte de secteur arrivait et était presque prête à commencer les opérations.

« Je veux bien être pendu si j'obéis ! rugit Britthouse. Sergent Davys, faites sortir « Jenny ». Nous allons parcourir la vallée en tous sens jusqu'à ce que Japp en devienne bleu ! J'y resterai jusqu'à ce que le problème soit résolu et il peut me désintégrer s'il l'ose ! »

*

* *

Cinq minutes plus tard, le fidèle sergent se présentait au poste de contrôle, le visage bouleversé. « Je suis désolé, Capitaine, dit-il, mais je crains que « Jen... » le véhicule soit hors service.

— Pourquoi ?

— La corrosion, Capitaine. Les chenilles sont profondément entamées et les roulements ont pris tellement de jeu que les galets d'entraînement ne fonctionnent pas comme il faut.

— Mais ce métal est à peu près inattaquable !

— Je sais, Capitaine, c'est pourquoi je n'ai pas eu de certitude le premier jour. Mais le jus qui est entré dedans hier a encore davantage détérioré la mécanique.

— Le jus ? Quel jus ?

— Le jus... la sève de ces plantes, Capitaine. Cela fait deux jours que les chenilles tournent dedans. C'est cela qui les a corrodées, Capitaine.

— Bon Dieu ! s'écria Britt. De toutes les quintessences d'idiot !

— Je regrette, Capitaine, fit le sergent, le ton sec, mais je ne crois pas que ce soit...

— Pas votre faute, sergent ! coupa Britt. C'est moi, l'idiot ! Bon. Maintenant, il faut bouger. Peut-être pouvons-nous tout juste les en sortir avant que cet imbécile de Japp déclenche ses projecteurs thermiques. Passez-moi les commandes, Mike, il faut faire vite.

— Vous savez donc où se trouve le *Perséphone* ? fit le navigateur, estomaqué.

— Bien sûr, répondit Britt avec un large sourire. Au fond du lac rouge. »

Ils n'eurent plus l'occasion de parler, car il fit décoller le vaisseau du haut de l'escarpement et le précipita dans un hurlement au long de la vallée, pour une fouille en demi-cercle qui se termina brusquement en un plongeon à couper le souffle, juste au-dessus du lac vert, face à la cascade, sous le lac rouge. Les artificiers chargeaient deux torpilles dans les tubes quand arriva le message de la flotte interplanétaire. Il était signé de l'amiral lui-même, pas

moins. Il répétait simplement les injonctions antérieures de Japp et ajoutait que tout refus de Britt de s'y conformer serait signalé « à qui de droit ».

Britt prit le temps d'activer les plaques de vision supérieures et ils eurent une brève vision des phalanges rassemblées de la flotte de secteur que la perspective rejetait loin dans le bleu du ciel.

« Je dois reconnaître que cela a de l'allure, dit Britt. Sirius seul sait le genre de ballots qu'il y a à bord, mais ils construisent de bien beaux vaisseaux. Dommage de leur gâcher le plaisir. Prêts, les torpilleurs ? Feu ! » Quand les deux torpilles à retardement eurent plongé dans la partie vulnérable du lac rouge, il fit remonter l'*Hannibal* et regagna sa place à une allure fantastique.

Quinze secondes après, le bout du lac se soulevait en un grand geyser d'eau et de fumée. Toute la berge était enlevée. La végétation qui retenait les eaux était coupée en deux et, sous la pression des eaux, tout le lac se déversait.

« Ce doit être un fameux spectacle, déclara Britt.

— Observez le point où les deux masses d'eau vont se mélanger. »

Il avait raison, c'était même grandiose. Là où l'eau rouge se mêlait à la bleue s'élevaient d'énormes nuages de vapeur. Des fontaines de liquide bouillonnant et de boues brunes et vertes jaillissaient dans l'air. Des plaques immenses de végétation colorée étaient rejetées de côté et un épais brouillard fumant s'accumulait au-dessus des régions basses de la vallée. À ce moment le radio annonça d'un ton agité que l'amiral de la flotte en personne était sur l'écran et priait le capitaine Britthouse de prendre lui-même l'appel.

Le visage de l'amiral était un modèle de mépris glacé. « Je dois vous avertir, capitaine Britthouse, dit-il, que cette tentative enfantine en vue de devancer mes propres opérations sera également portée à la connaissance de vos supérieurs. Auriez-vous l'amabilité d'ôter immédiatement votre vaisseau de mon champ de tir ? » Britthouse tenait ses doigts croisés sous la table pour conjurer le sort... Et s'il s'était trompé ? Il observait attentivement son écran de vision avant, sans faire attention à l'image qui pérorait sur celui des communications. Il vit alors ce qu'il avait espéré et se retourna vers l'amiral avec un sourire angélique.

« Je vous remercie de votre précieuse collaboration, Amiral, dit-il. J'aimerais vous prier de retenir votre tir pendant quelques instants encore, jusqu'à ce que l'objet qui commence à devenir visible dans le second lac ait été clairement identifié. » Il coupa ensuite la communication et conduisit l'*Hannibal* jusqu'à la mince berge du lac rouge. Au centre de la nappe d'eau qui diminuait rapidement se trouvait un grand monticule. Il était recouvert de feuilles et de vrilles brun foncé, il était taché et noirci, mais il n'y avait pas à se méprendre sur ses formes... c'était le *Perséphone* !

L'eau se retirait peu à peu, et le vaisseau émergea totalement. Il était festonné de végétation, ses plaques extérieures étaient corrodées, piquetées de trous et certaines parties de la coque avaient été entièrement rongées.

« Seigneur ! s'écria Mike. On ne retrouvera plus personne de vivant à l'intérieur ! » Mais alors même qu'il parlait, la pointe d'une barre à mines perça la coque mince comme du papier. Bientôt les hommes du bord se furent ouvert au ciseau un passage à travers le métal corrodé et, vêtus de leurs combinaisons spatiales, se précipitèrent en trébuchant et en glissant parmi les mares et la boue, à travers l'amas de lianes mouillées, jusqu'à l'endroit où les attendait Britthouse, debout près de l'*Hannibal*. Ils agitaient les bras en avançant, saluant impartialement l'homme de la Planétaire et les rangs bien ordonnés de la flotte interplanétaire, qui restait en altitude. Britt ne s'attarda que le temps d'accueillir le premier rescapé ; il lui serra la main, lui donna une tape dans le dos et approcha son casque de celui de l'autre pour échanger quelques paroles. Puis il lui désigna le vaisseau amiral de l'Interplanétaire dont l'imposante masse se posait à présent à côté de son petit navire. Il remonta à bord par le sas et en moins de deux minutes, l'*Hannibal* ne fut plus qu'un point qui se perdait dans le ciel.

« Très simple, expliquait-il à ses lieutenants. En un certain sens, le vieux Japp avait raison, vous savez. C'est bien une intelligence organisée qui a déplacé le *Perséphone*.

— Mais comment... ? Mais où... ?

— Cette plante, affirma-t-il, est le premier spécimen de végétation intelligente dans l'univers. C'est remarquable. » Mais ses subordonnés n'étaient pas disposés à accepter cela sans plus de précisions.

« Ces plantes... Cette plante ? Intelligente ? s'étonnèrent-ils. Qu'en savez-vous ? Elle ne *fait* rien !

— Et que voulez-vous que fasse une plante intelligente ? contra Britthouse. Qu'elle exhibe des diplômes ? Ou qu'elle retrouve ses racines pour marcher en imitant les animaux ? Un végétal intelligent reste un végétal, bande de ballots ! Elle fait tout ce qu'un végétal respectable a besoin de faire : elle mange. Et les végétaux mangent des minéraux. Celle-ci était à court de chrome – dont elle a besoin pour fabriquer ce qui lui sert de chlorophylle – alors elle a suivi la piste de son approvisionnement en remontant vers la source. Elle a remonté depuis la mer jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le gisement d'origine. Ensuite elle a *extrait* le minerai de chrome et a transformé la rivière en une usine chimique pour donner au métal la composition qui lui convenait. Ces lacs étaient des cuves de lavage et des réservoirs. La plante produisait ses acides et ses alcalis grâce à des cellules spécialisées.

— Mais... le *Perséphone* ?

— Cela m'a intrigué un temps. Puis nous avons découvert que la sève de la plante corrodait l'acier au chrome. Le *Perséphone* a dû broyer pas mal de pousses et répandre beaucoup de sève quand il a atterri et la plante s'est vite avisée qu'il y avait là une masse colossale de métal qui renfermait un fort pourcentage de chrome. De plus, le vaisseau gisait tout près du réservoir d'acide. Alors elle s'est livrée à un effort de poussée gigantesque et elle a fait rouler ce présent des dieux droit dans le réservoir pour qu'il s'y dissolve.

— Une bonne chose que nous ayons vidé le lac en temps opportun, dit Bob.

— La plante ne les mettait pas en danger, répondit Britt. Ils avaient des semaines d'air et de vivres de réserve. J'imagine que les sas s'étaient coincés, ce qui les a empêchés de sortir. Bref, tout ce qu'ils auraient eu à faire, c'était d'attendre que la plante les libère en dissolvant la coque, puis de se laisser flotter jusqu'à la berge dans leurs scaphandres spatiaux. Leur plus grand danger, c'était ce fichu Grec de Japp. Les projecteurs lourds de la flotte les auraient bouillis en dix minutes.

— Un Grec ? Il est donc Grec ? fit Michelson.

— Oh ! vous n'êtes pas au courant ? fit Britt en gloussant. Écoutez. Il était une fois un groupe de Grecs – c'était vers l'époque d'Aristote – qui consacra toute une nuit à une virulente discussion sur le nombre de dents qu'il y a dans la bouche d'un cheval. Incapables de se mettre d'accord, ils sortirent et retinrent un passant – qui se trouvait être un Arabe – et le persuadèrent d'arbitrer le débat. L'Arabe écouta attentivement tous leurs arguments, puis il s'éloigna sans mot dire. Il revint toutefois au bout de quelques instants et leur fournit la réponse exacte. « Comment en avez-vous décidé ? se récrièrent-ils. « Qui a avancé le meilleur argument, développé la « logique la mieux fondée ? – Au diable la logique, » répondit l'Arabe. Je suis simplement allé dans « l'écurie derrière la maison, et j'ai fait le compte ! »

Traduit par PAUL HÉBERT.

Chemical plant.

© Nova Publications Ltd, 1950.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LES MONSTRES

Par Robert SHECKLEY

Sous la plume des spécialistes de la science-fiction d'aventures, il y a en général un minimum de temps perdu entre le moment où le héros terrien arrive sur la planète mystérieuse et celui où il en affronte les premiers dangers. En cas de besoin, on lui a fait suivre un cours accéléré en la langue locale, mais c'est surtout pour ne plus avoir à revenir ultérieurement sur cette difficulté, mineure en comparaison avec les exploits qui l'attendent. Pour évaluer cependant la réalité des problèmes que posera le simple contact entre deux espèces intelligentes, un moyen simple consiste à inverser les points de vue : à montrer, en d'autres termes, les visiteurs terriens à travers les yeux des planétaires qu'ils viennent découvrir.

HUM et Cordovir, de la colline, assistèrent à l'événement nouveau. Tous deux en retirèrent une impression favorable. Indubitablement, c'était la plus grande nouveauté survenue depuis un certain temps.

« À voir le soleil s'y refléter, nota Hum, je dirai que la chose est faite de métal.

— Je suis d'accord, fit Cordovir. Mais qu'est-ce qui la fait tenir en l'air ? »

Dans la vallée, se poursuivait l'événement nouveau. Un objet pointu se tenait en suspension au-dessus du sol. Une substance semblable au feu s'échappait de l'une de ses extrémités.

« Elle se tient en équilibre sur le feu, déclara Hum. Même ton œil sénile devrait s'en apercevoir. »

Cordovir se haussa davantage sur sa queue épaisse, pour mieux voir. À ce moment, l'objet prit contact avec le sol et le feu s'arrêta.

« Descendons-nous voir de plus près ? demanda Hum.

— Entendu. Je pense que nous avons le temps... non, attends ! Quel jour sommes-nous ? »

Hum fit un silencieux calcul.

« Le cinquième jour de Luggat.

— Zut, dit Cordovir, il faut que je rentre chez moi tuer ma femme.

— Tu as le temps. Le soleil ne se couche que dans plusieurs heures. »

Cordovir était incertain.

« Tu sais que j'ai horreur d'être en retard.

— Eh bien... tu connais ma vélocité, fit obligeamment Hum. S'il se fait trop tard, je me hâterai d'aller la tuer moi-même. Cela te convient-il ?

— C'est vraiment trop aimable à toi », dit Cordovir à son cadet avec reconnaissance.

Ensemble ils se mirent à dévaler en glissant la pente de la montagne.

*

* *

Devant l'objet de métal, ils firent halte et s'installèrent sur leur queue.

« Plutôt plus grand que je ne pensais », dit Cordovir, en évaluant du regard l'objet. Il l'estima à peu près de la taille de leur village. Ils rampèrent tout autour, observant que le métal était travaillé, apparemment par des tentacules humains.

À l'horizon, le plus petit des soleils s'était déjà couché.

« Je crois qu'il vaut mieux rentrer, déclara Cordovir.

— *Moi, j'ai tout le temps.* » Hum étira ses muscles d'un air suffisant.

« Oui, mais, réflexion faite, un homme aime bien tuer sa femme lui-même.

— Comme tu voudras. »

Ils partirent à vive allure en direction du village.

*

* *

Dans sa maison, la femme de Cordovir finissait de préparer le dîner. Elle avait le dos tourné à la porte, comme l'exigeait l'étiquette. Cordovir la tua d'un coup de queue bien appliqué, traîna le corps à l'extérieur et revint s'installer pour manger.

Après le repas, il fit une méditation, puis il se rendit à la Réunion. Hum, avec la fougue de la jeunesse, s'y trouvait déjà, occupé à discourir sur l'objet de métal. Avec un léger dégoût, Cordovir pensa qu'il avait dû avaler son dîner sans prendre la peine de mâcher.

Quand il eut fini, Cordovir communiqua ses propres observations. Il n'ajouta qu'une idée au compte rendu de Hum : l'objet de métal pouvait renfermer des créatures intelligentes.

« Qu'est-ce qui te le fait croire ? demanda Mishill, un autre vieillard.

— Le feu qui s'en échappait lors de sa descente s'est arrêté une fois l'objet au sol, déclara Cordovir. Je soutiens que quelque créature a pu en fermer la source.

— Pas nécessairement », répondit Mishill.

Les hommes du village continuèrent à discuter tard dans la nuit. Puis ils rompirent l'assemblée, procédèrent à l'enterrement des diverses épouses qu'ils avaient tuées et s'en retournèrent chez eux.

Couché dans le noir, Cordovir se rendit compte qu'il n'avait pas adopté

d'opinion définitive concernant l'événement nouveau. À supposer que l'objet renfermât des créatures sensées, celles-ci posséderaient-elles une morale ?... Pourraient-elles avoir la notion du bien et du mal ?... Cordovir, avant de s'abandonner au sommeil, se permit d'en douter.

*

* *

Le lendemain matin, tous les habitants mâles du village s'en vinrent examiner l'objet. C'était là ce qui convenait, puisque les fonctions des hommes consistaient à examiner les faits nouveaux et à limiter la population féminine. Ils formèrent un cercle autour de l'objet, en faisant des conjectures sur ce qui pouvait se trouver à l'intérieur.

« Je crois que ce seront des êtres humains », dit Esktel, le frère aîné de Hum.

Le corps tout entier de Cordovir se secoua en signe de désaccord.

« Des *monstres*, beaucoup plus probablement ! s'exclama-t-il. D'après le calcul des probabilités...

— Pas nécessairement, fit Esktel. À considérer la logique de notre développement physique, un simple regard peut...

— Oui, mais dans le grand Espace Externe, continua Cordovir, il peut exister bien des races étranges, la plupart non humaines. Dans l'infinité...

— Cependant la logique de notre...

— Le nombre de chances pour qu'ils nous ressemblent est infinitésimal. Il n'y a qu'à voir leur véhicule. Est-ce que nous construirions...

— Mais sur des bases strictement logiques, il est indubitable que... »

C'était la troisième fois que Cordovir se faisait interrompre. D'un bon coup de queue, il projeta Esktel contre l'objet de métal. Esktel tomba mort sur le sol.

« J'ai toujours pensé que mon frère était un malotru, remarqua Hum. Que disions-nous ? »

Cordovir allait reprendre la parole, mais fut interrompu de nouveau. Dans l'objet de métal, quelque chose s'ouvrit brusquement et une créature fit son apparition.

Immédiatement, Cordovir constata qu'il avait eu raison. La Chose monstrueuse qui se hissait hors de son trou avait l'équivalent de deux queues jumelles. Le haut de son corps présentait une grotesque excroissance faite mi-partie de métal et mi-partie de peau. Et sa couleur ! Cordovir en frémît.

La Chose avait la couleur blême de la chair écorchée.

Les villageois avaient reculé, attendant les réactions du monstre. Celui-ci d'abord n'en eut aucune. Il se contentait de se tenir stupidement sur la surface métallique, et ce renflement bulbeux qui surmontait sa personne se mouvait de part et d'autre. Mais aucun mouvement du corps n'accompagnait le geste pour lui donner une signification. Finalement, l'être éleva ses deux tentacules et fit des bruits.

« Est-ce que par hasard, il essaierait de communiquer ? » demanda Mishill.

Par le trou, sortirent alors trois autres créatures, qui tenaient des baguettes de métal dans leurs tentacules. Les êtres échangèrent des bruits.

« Ils sont définitivement non humains, dit avec fermeté Cordovir. Reste à savoir si ce sont des créatures morales. »

Une des Choses rampa au bas de l'objet de métal et se campa devant. Les autres pointèrent leurs baguettes en direction du sol. Cela semblait être une espèce de cérémonie religieuse.

« Des êtres aussi hideux *peuvent-ils* être détenteurs d'une morale ? » continua Cordovir, la peau contractée de dégoût.

À les voir de plus près, les créatures étaient plus horribles qu'on n'aurait pu les rêver. L'objet bulbeux en haut de leur corps pouvait bien être, après tout, une *tête* – nota Cordovir – bien que jamais il n'en eût vu de pareille ! Mais au centre de cette tête... ! Au lieu d'une élégante surface unie, il y avait un ridicule petit promontoire. Deux échancrures rondes s'ouvraient de chaque côté de celui-ci et, dans leur prolongement, pendaient de chaque côté de la tête (si tête il y avait) deux protubérances difformes. Enfin, dans la moitié inférieure, courait une pâle entaille rougeâtre ; Cordovir supposa que cela pouvait être regardé comme une bouche, avec beaucoup d'imagination.

Et ce n'était pas tout. La construction de ces êtres était telle qu'elle révélait, à l'intérieur du corps, la présence d'os ! Quand ils remuaient leurs membres, ce n'était pas le mouvement souple, ondulant et fluide des êtres humains. Cela ressemblait plutôt aux tressautements saccadés d'une branche d'arbre.

« Dieu du ciel ! s'exclama un villageois dans la force de l'âge. Tuons-les et arrachons-les à leur misérable condition ! »

Les autres, pénétrés du même sentiment, se portèrent en avant.

« Attendez ! cria un des jeunes. Essayons quand même de communiquer avec eux, si l'entreprise peut être tentée. L'Espace Externe est immense, souvenez-vous-en, et *tout* y est possible. »

Cordovir était partisan de l'extermination immédiate, mais les autres villageois s'arrêtèrent pour discuter. Soudain, Hum, avec une témérité caractéristique, s'avança vers la Chose sur le sol.

« Salut », lança-t-il.

La Chose fit entendre des bruits.

« Je ne comprends rien », fit Hum, et il commença à battre en retraite. La Chose alors agita ses tentacules joints (si l'on pouvait appeler cela des tentacules) et montra un des soleils. Elle émit un bruit.

« Oui, il fait chaud, hein ? » dit aimablement Hum.

La chose montra le sol et émit un autre bruit.

« La récolte n'a pas été très bonne cette année », dit Hum sur le ton de la conversation.

La Chose se montra elle-même, en émettant encore un bruit.

« Je suis bien d'accord, acquiesça Hum. Ça n'est pas permis d'avoir l'air aussi vilain. »

Mais les villageois commençaient à avoir faim et ils se mirent en reptation sur le chemin du retour. Hum demeura à écouter les êtres lui adresser des bruits, tandis que Cordovir l'attendait nerveusement.

« Tu sais, déclara Hum quand il l'eut rejoint, je crois qu'ils veulent apprendre notre langage. Ou m'enseigner le leur.

— Ne t'y prête pas, le prévint Cordovir, qui entrevoyait la perspective obscure d'une profonde malédiction.

— Je crois que je le ferai, au contraire », murmura Hum.

Ils rentrèrent au village et, l'après-midi, Cordovir se rendit à la réserve où étaient parqués les surplus de femmes. Cérémonieusement, il demanda à une jeune fille si elle voulait bien tenir son ménage pour les vingt-cinq jours à venir. Bien entendu, elle accepta avec gratitude.

En sortant, Cordovir croisa Hum qui allait lui aussi à la réserve.

« Je viens de tuer ma femme, dit Hum (remarque superflue, car pour quelle autre raison serait-il venu en ce lieu ?).

— Retournes-tu voir ces créatures demain ? s'informa Cordovir.

— Ce n'est pas impossible, si rien de nouveau ne se présente d'ici là.

— Ce qui importe est de savoir si ce sont des êtres pourvus de facultés morales ou des monstres.

— Exact », dit Hum avant de continuer sa reptation.

*

* *

Ce soir-là, après le souper, il y eut Réunion. De l'avis commun de presque tous les villageois, les êtres d'outre-espace étaient non-humains. Cordovir soutint vigoureusement que leur apparence même déniait toute possibilité d'humanité. Nulle créature à ce point hideuse n'eût pu jouir d'une conscience apte à discerner le bien et le mal, à juger en fonction de règles morales et, par-dessus tout, à posséder la conception de la vérité.

Les jeunes cependant n'étaient pas de cet avis, sans doute à cause de la pénurie d'événements nouveaux au cours de ces derniers temps. Ils faisaient observer que l'objet de métal, manifestement, était un produit de l'intelligence. Or, une intelligence supposait nécessairement la faculté de différenciation. Et cette faculté entraînait le sens du bon et du mauvais.

Ce fut une discussion savoureuse. Olgoel contredit Arast qui le tua. Mavrt, dans un accès de colère inattendu pour un individu si placide, tua les trois frères Holian avant d'être tué à son tour par Hum, qui se sentait d'humeur irritable. Le bruit de la discussion parvenait jusqu'à la réserve des surplus de femmes, à l'autre extrémité du village.

Ravis et fatigués, les villageois s'en furent dormir.

La controverse se poursuivit durant des semaines.

À part cela, la vie continuait comme à l'accoutumée. Les femmes sortaient

le matin, cherchaient de la nourriture, l'accommodaient, pondaient leurs œufs. Les œufs étaient livrés à la réserve des surplus pour être couvés. Comme toujours, il éclosait huit nouveau-nés de sexe féminin contre un de sexe masculin. Et, le vingt-cinquième jour du mariage, chaque homme tuait sa femme et allait en prendre une autre.

Au début, les villageois se rendaient près de l'objet de métal, pour voir Hum en train d'apprendre le langage. Puis ils s'en lassèrent et retournèrent à leurs excursions coutumières à travers forêts et collines, en quête d'événements nouveaux.

Les monstres de l'espace sidéral demeuraient dans leur objet, n'en sortant qu'en présence de Hum.

Vingt-quatre jours après l'arrivée des êtres non humains, Hum annonça triomphalement qu'il pouvait communiquer avec eux, d'après un code.

« Ils disent qu'ils sont venus de très loin, dans leur vaisseau de l'espace, expliqua-t-il ce soir-là au village assemblé. À les entendre, ils sont bisexués, comme nous, et, comme nous également, humains. Ils prétendent qu'il y a des raisons à leur différence d'aspect, mais je n'y ai rien compris.

— Si nous admettons qu'ils sont humains, déclara Mishill, ils ne peuvent forcément dire que la vérité. »

Tout le monde approuva.

« Ils disent qu'ils ne veulent pas déranger notre existence, mais que l'observer les intéresserait beaucoup. Ils veulent venir au village pour nous voir vivre.

— Nous n'avons pas de raison de refuser, fit l'un des jeunes.

— Non ! s'écria Cordovir. Vous livrez passage au Mal incarné. Ces monstres respirent la trahison. Je les soupçonne d'être capables de... de dire un *mensonge* ! »

Mis au pied du mur, cependant, Cordovir ne put fournir aucune preuve susceptible d'étayer cette accusation malveillante.

« Après tout, remarqua Sil, ce n'est pas parce qu'ils ont l'air de monstres qu'on doit forcément leur attribuer une mentalité monstrueuse.

— Je soutiens que si, lança Cordovir, mais il dut s'incliner devant la majorité.

— Ils m'ont offert, poursuivit Hum, des objets de métal soi-disant pour servir à diverses choses. Je n'ai pas relevé cette infraction à l'étiquette, puisqu'ils ne sont pas censés avoir de l'éducation. »

Cordovir approuva. Le jeune Hum, en grandissant, devenait très raffiné.

« Ils désirent venir au village demain.

— Non ! hurla encore, mais en vain, Cordovir.

— Oh ! au fait... ajouta Hum comme chacun prenait congé. Ils ont plusieurs femelles avec eux. Ce sont les créatures qui ont la bouche très rouge. Il sera intéressant de voir comment les mâles s'y prennent pour les tuer. C'est demain le vingt-cinquième jour depuis leur venue. »

Le lendemain, les Choses d'un autre monde se dirigèrent vers le village, en se mouvant lentement et laborieusement le long des collines. Les villageois purent observer la fragilité extrême de leurs membres atrophiés, la gaucherie pesante de leurs mouvements.

« Ils sont encore plus laids que je ne le croyais, marmonna Cordovir. À les voir tous ensemble, c'est un spectacle de cauchemar. Et pas un pour racheter l'autre. »

Une fois au village, les monstres étrangers se conduisirent avec le plus parfait manque de décence. Ils visitèrent les huttes, baragouinèrent devant la réserve des surplus de femmes, ramassèrent des œufs pour les examiner, scrutèrent les villageois à travers des choses noires et brillantes.

L'après-midi s'avavançait lorsque Rantan, un des anciens, décida que le moment était venu de tuer sa femme. Il poussa de côté l'être qui encombraient le devant de sa hutte et à coups de queue étendit l'épouse raide morte.

Instantanément, deux des êtres se mirent à jaboter bruyamment, se hâtant de sortir de la hutte, où ils avaient pénétré.

L'une de ces créatures avait la bouche rouge des femelles.

« Il s'est rappelé que c'était l'heure de tuer la sienne », observa Hum.

Les villageois attendirent. Mais rien ne se produisit. Le vieux Rantan eut une illumination :

« J'y suis ! s'exclama-t-il. Il aimerait peut-être que quelqu'un d'autre la tue à sa place. C'est peut-être la coutume dans leur pays étrange. »

Sans plus de cérémonies, Rantan leva sa queue et abattit au sol la femelle à bouche rouge.

Le monstre mâle fit un bruit effrayant et pointa sa baguette de métal sur Rantan. Rantan s'effondra, mort.

« Tiens, c'est curieux, fit Mishill. Je me demande si cela dénote de sa part une désapprobation ? »

Les êtres – ils étaient huit – s'amassèrent en noyau. L'un tenait la femelle morte, les autres dirigeaient leurs baguettes de métal de tous côtés. Hum alla leur demander ce qui n'allait pas.

« Je n'y comprends rien, dit-il en revenant. Ils ont employé des mots que je n'ai pas appris. Mais j'interprète leur émotion comme un signe de reproche. » Les monstres se mirent à reculer en groupe. Un autre villageois, jugeant que c'était le moment, tua sa femme qui se tenait non loin de là. Les monstres s'arrêtèrent et recommencèrent à jacasser en échangeant des gestes. Puis ils se dirigèrent vers Hum.

Le corps de Hum était secoué d'incrédulité quand il eut parlé avec eux.

« Si j'ai bien compris, parvint-il à articuler, ils nous ordonnent de ne plus tuer une seule de nos femmes !... »

— *Quoi !* s'écrièrent Cordovir et une douzaine d'autres.

— Je vais leur demander encore une fois. ». Hum retourna en conférence

avec les monstres qui agitaient leurs baguettes de métal dans leurs tentacules.

« C'est bien ce que je pensais ! » fit enfin Hum avec colère. Sans autre préambule, il projeta sa queue en travers d'un des monstres, l'envoyant atterrir à l'autre bout de la place du village. Immédiatement, les autres brandirent leurs baguettes de métal tout en battant en retraite rapidement.

Après leur départ, les villageois dénombrèrent dix-sept morts du sexe masculin. Hum, pour quelque raison, avait réchappé du carnage.

« Et maintenant, est-ce que vous me croirez ! cria Cordovir. Ces créatures ont fait un *mensonge délibéré* ! Elles avaient prétendu qu'elles ne nous nuiraient pas et elles ont tué dix-sept d'entre nous ! C'est plus qu'un acte amoral... c'est une *entreprise criminelle concertée* ! »

Cela passait presque l'entendement humain. « Un mensonge délibéré ! » répéta Cordovir, malade de dégoût, comme s'il eût proféré un anathème.

On n'avait pratiquement jamais, dans les plus improbables thèmes de discussions, envisagé l'hypothèse d'un être capable de dire un mensonge.

Les villageois furent hors d'eux sous l'effet de la colère et de la répulsion, quand ils eurent pleinement réalisé le concept d'une créature *mensongère*. Et, ajoutée à cela, il y avait cette entreprise criminelle concertée !

C'était comme le plus horrible cauchemar brusquement venu à la réalité. Il devenait soudain apparent que ces êtres, ces monstres atroces, *ne tuaient pas* leurs femelles ! Indubitablement, ils les laissaient pulluler librement ! Cette pensée avait de quoi donner la nausée à un homme fort.

Les femmes en surplus quittèrent leur réserve et, accompagnées par les épouses, demandèrent la cause de l'agitation. Une fois mises au courant, elles furent encore deux fois plus indignées que les hommes, car telle est la nature féminine.

« Qu'on les tue ! hurlèrent-elles. Qu'on ne les laisse pas changer nos coutumes. Qu'on ne les laisse pas introduire *l'immoralité* !

— J'aurais dû m'en douter », déclara Hum avec tristesse.

Une femme se fit le porte-parole de ses compagnes :

« Nous autres, les femmes, voulons avoir une vie morale et décente, à couvrir les œufs dans la réserve jusqu'à l'époque de notre mariage. Et ensuite, vingt-cinq jours d'extase ! Comment pourrions-nous désirer davantage ? Ces monstres détruiront notre mode de vie. Ils rendront notre race aussi ignoble que la leur !... Qu'on les tue tout de suite !

— Comprenez-vous maintenant ? jeta furieusement Cordovir à l'adresse des hommes. Je vous avais prévenus, j'avais tout prévu, et vous m'avez ignoré ! Ah ! les jeunes feraient mieux d'écouter leurs aînés, en période de crise !... »

Dans sa rage, il tua deux jeunes gens d'un seul coup de queue. Les villageois applaudirent.

« Chassons-les, cria-t-il, avant qu'ils nous corrompent ! »

Toutes les femmes se levèrent pour aller tuer les monstres.

« Ils ont des baguettes qui lancent la mort, remarqua Hum. Est-ce qu'elles

le savent ?

Je suppose que non », répondit Cordovir. Il était complètement calmé maintenant. « Va-le-leur dire.

— Je suis fatigué, dit Hum d'un ton boudeur. J'ai fait l'interprète. Vas-y, toi.

— Oh ! bon, allons-y tous les deux », fit Cordovir, agacé par l'humeur maussade de l'adolescent.

Accompagnés par la moitié des villageois, ils rattrapèrent les femmes et les emmenèrent au bord de la colline qui surmontait l'objet de métal, Cordovir considéra le problème.

« Faites rouler des pierres sur eux, commanda-t-il aux femmes. Vous pourrez peut-être briser le métal de l'objet. »

Les femmes se mirent à faire rouler des pierres avec une grande énergie. Quelques-unes frappèrent la surface de l'objet. Aussitôt, des lignes de feu rouges en sortirent et des femmes furent tuées. Le sol trembla.

« Retirons-nous un peu plus loin, dit Cordovir. Les femmes ont la situation bien en main maintenant. Et ce sol qui tremble me donne le vertige. »

Tous les hommes le suivirent à distance sûre et, de là, ils observèrent ce qui se passait.

Les femmes mouraient à droite et à gauche, mais leur troupe était renforcée par l'afflux des femmes d'autres villages, où le bruit de la menace s'était répandu. Elles combattaient pour leurs foyers, pour leurs droits, plus féroces qu'aucun homme ne l'eût été. L'objet de métal, sur lequel pleuvaient les pierres continuait à jeter du feu vers la colline. Puis, une grosse traînée de feu sortit de l'une de ses extrémités.

Il y eut un glissement de terrain au moment où l'objet s'élevait en l'air. Il manqua de peu le sommet d'une montagne, puis il prit de la hauteur de façon régulière, jusqu'à n'être qu'une tache sombre contre le plus grand des soleils. Et enfin, il disparut.

*

* *

Ce même soir, on sut que cinquante-trois femmes avaient été tuées. C'était un bien, puisque cela limitait le surplus. Mais le problème ne s'en poserait pas moins de façon plus aiguë que jamais, puisque, hélas ! dix-sept hommes étaient morts d'un seul coup.

Cordovir se sentait extrêmement fier de lui. Sa femme avait trouvé une mort glorieuse dans le combat ; il en prit une autre sur-le-champ.

« Il nous faudra tuer nos femmes plus souvent que tous les vingt-cinq jours, dit-il à la Réunion du soir. Cela jusqu'à ce que le cours des choses rentre dans la normale. »

Les femmes survivantes, de retour dans la réserve, l'entendirent et applaudirent avec ardeur.

« Je me demande où ces monstres sont allés, suggéra Hum.

— Sans doute réduire en esclavage quelque race sans défense, énonça Cordovir.

— Pas nécessairement », plaça Mishill... et la discussion du soir commença. Elle se poursuivit fort tard, il y eut quatre morts, et chacun s'en fut enfin se coucher, soulagé de se retrouver entre humains.

Traduit par ALAIN DORÉMIEUX.

The Monsters.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

L'OBJET

Par Chad OLIVER

L'établissement d'une communication entre l'Homme et l'Autre ne supprime qu'un seul des obstacles pouvant se dresser sur le chemin d'une entente. En effet, de même que la connaissance d'un objet manufacturé ne suffit pas à faire connaître la totalité d'une culture, l'apparence et le comportement d'un individu ne révèlent pas nécessairement tout sur le degré de civilisation atteint par son espèce.

Fin août 1971.

TRÈS au-dessus d'un terrain du Nouveau-Mexique, plus haut même que le ciel bleu, un astronef ralentit et s'abaissa lentement vers la Terre. L'étoile proche qui avait brûlé à travers les ténèbres devint le soleil doré. La nef venue du vide entra en contact avec des nuages blancs.

À des centaines de kilomètres, au-delà d'une moitié du Texas, le professeur Dixon Sanders regardait par la fenêtre de son bureau à l'université. La brise fraîche sentait bon après l'été brûlant et les pluies d'août avaient rayé de vert les campagnes.

Il ignorait que l'homme avait abordé sur Mars pour la première fois.

Il ignorait ce que des hommes y avaient découvert.

Trois jours après, Sanders recevait la convocation de Washington.

Une heure après le coup de téléphone, il embarquait dans un réacteur qui le déposait sur un terrain du Nouveau-Mexique. Il n'y avait pas d'astronefs en vue. Il ne vit qu'une solide bâtisse de ciment, deux édifices délicats qui ressemblaient à des tours de radio, des fusées contre-avions et des hangars. Des avions à réaction patrouillaient dans le ciel.

Un hélicoptère l'emmena à quelques kilomètres de là, dans une communauté nouvellement établie dans le désert. Les maisons, peintes en blanc, étaient compactes, et des canaux d'irrigation dissimulés avaient transformé la région en une oasis d'arbres verts, d'herbe, de plantes grimpantes et de fleurs. Sur un toit, un vaste écriteau annonçait : BIENVENUE A LA CASEMATE. Un petit écriteau plus officiel d'allure, le complétait : GREENACRE, NOUVEAU-MEXIQUE. PROPRIÉTÉ DU

Ils se posèrent.

Ils suivirent un passage couvert, sur les toits et entrèrent dans un bâtiment à la porte duquel veillaient trois policiers militaires. À l'intérieur, un escalier frais les amena dans une pièce rustique. Deux nouveaux militaires leur ouvrirent une porte latérale.

Sanders s'avança. Il savait encore reconnaître un général et il eut du mal à s'empêcher de saluer militairement.

« C'est vous le professeur Sanders ?

— Tout juste.

— Très heureux de faire votre connaissance, professeur. Prenez la peine de vous asseoir. »

Sanders s'assit.

« Eh bien, Sanders, je suis le général Ransom. Je tiens à vous exprimer notre reconnaissance d'être venu jusqu'ici.

— Cela ne me dérange pas le moins du monde. » Sanders avait envie d'une cigarette. Le général était un homme corpulent, d'une laideur agréable, les cheveux gris, des yeux bleus aigus. Il plaisait assez à Sanders.

« Vous comprenez, naturellement, que ce que vous voyez et entendez dans cette maison doit être considéré comme un secret absolu. Nous comptons sur votre discrétion.

— Je comprends parfaitement, mon général.

— Très bien. »

Le général traversa la pièce et alla s'installer à son bureau. Il ouvrit un tiroir et en sortit une petite boîte, qui pouvait mesurer sept à huit centimètres de côté. Assez ordinaire d'apparence, elle était en métal. Le général tambourina des doigts sur son bureau. Puis, brusquement, il fit glisser le couvercle de la boîte et la tendit à Sanders.

« À votre avis, professeur Sanders, qu'est-ce que c'est ? »

Sanders prit la boîte et en examina l'intérieur.

« Je peux l'en sortir ?

— Certainement. »

Il prit dans sa main l'objet. C'était un morceau de pierre brune, de six centimètres de longueur sur cinq de largeur. Le dessus du caillou était poli, usé. Le dessous avait été soigneusement taillé en éclats, pour façonner une arête en forme de V. On voyait nettement la taille. Vu de côté, l'objet était légèrement concave sur son bord travaillé. Il le prit solidement, le côté poli reposant sur sa paume.

« Alors, professeur ?

— Je présume qu'il s'agit de quelque chose d'important, pour une raison quelconque ?

— Très important. »

Sanders choisit ses mots avec soin.

« C'est du silex ou de la pierre à feu, ou quelque chose qui y ressemble

fort. L'arête inférieure a bien été travaillée... à mon avis, en faisant voler les éclats sous une pression. Je pense qu'il s'agit d'un objet façonné... d'un outil fait de main d'homme. Il se pourrait que ce soit un grattoir ; c'est un instrument d'usage courant pour nettoyer les peaux et autres choses. Difficile de dire à quoi il a servi, cependant. C'est un engin assez grossier, mais bien fait dans son genre. Rien de bien étrange, j'en ai peur. »

Le général se pencha.

« Quel âge cela peut-il avoir ? »

Sanders haussa les épaules.

« Je regrette, mais je suis incapable de vous le dire rien qu'à le voir. La plupart se ressemblent beaucoup et vous en trouverez dans toutes les parties du monde, depuis les débuts du pléistocène jusqu'à nos jours. Si on l'avait trouvé en compagnie d'ossements, de charbon de bois, de poterie ou de pointes de flèches – ou de n'importe quoi d'autre – ou après érosion, dans une couche géologique d'âge calculable, je pourrais essayer.

— On l'a trouvé tout seul, à la surface d'un désert, fit le général en souriant.

— Par conséquent, lui donner un âge serait en réalité faire une devinette ?

— Mais il s'agit *bien* d'un objet façonné ?

— Je puis l'affirmer. Je ne savais pas que vous vous intéressiez aux civilisations primitives, dans votre partie.

— Cela dépend de *l'endroit* où vivent les primitifs.

— Les Apaches sont de nouveau sur le sentier de la guerre ?

— Non... bien que nous en ayons un au terrain qui est un ingénieur de fusées de tout premier ordre. Je voudrais bien n'avoir à m'inquiéter que d'Apaches ! Dites-moi, professeur, si vous-même, en votre qualité d'archéologue, vous deviez apprendre quelque chose de plus sur cet objet – qui l'a fait, quelle est son ancienneté, etc. – comment vous y prendriez-vous ?

— Je retournerais sur les lieux de la trouvaille et j'en chercherais un autre. Si nous pouvions en découvrir un à la suite de fouilles, en compagnie d'autres vestiges, nous pourrions vous fournir de plus amples renseignements.

— Accepteriez-vous d'entreprendre ces recherches, professeur, si le gouvernement vous le demandait ?

— Sans hésitation, s'il s'agit de quelque chose d'important. Bien entendu, j'ai mes classes à préparer. D'ailleurs, d'où cela provient-il... des environs d'ici ?

— Si l'on veut, professeur Sanders. C'est venu de Mars. »

Sanders ne saisit pas immédiatement, puis il comprit soudain.

« Mais alors, cela signifie... »

— Tout juste », fit le général Ransom.

*

* *

Il fut bien un peu surpris de ne pas s'émouvoir davantage à la pensée que

les hommes avaient pris pied sur Mars. Mais après tout, il s'y attendait assez, comme tout le monde, d'ailleurs.

Cependant, un objet façonné, c'était une autre affaire.

Un outil fabriqué par l'homme.

Ou par quelque chose qui ressemblait à l'homme ?

« Pourquoi moi ? demanda-t-il. Je ne suis pas un homme de l'espace, je me plais bien sur la Terre.

— Je vais être tout à fait franc. Notre expédition a été conduite dans le plus grand secret ; ce n'est pas forcément ainsi que j'aurais préféré la voir s'accomplir, mais étant donné la situation internationale, il fallait qu'il en soit ainsi. Tôt ou tard, il nous faudra annoncer la nouvelle. Nous aurons un beau problème sur le dos, aux Nations Unies. Nous n'avons pas le droit de garder le silence sur cet objet et, le jour où nous en parlerons, il nous faudra répondre à quelques questions. Vous me suivez ?

— Oui, je vois pourquoi vous avez besoin d'un archéologue. Mais pourquoi moi particulièrement ?

— Nous sommes en mesure de vous obliger à partir.

— Je m'en rends compte. Je désire seulement savoir pourquoi. »

Ransom compta sur ses doigts.

« Primo, on peut vous faire confiance. Secundo, nous estimons que vous êtes l'homme indispensable – bonne formation, mais aussi un grain d'imagination. Tertio, vous êtes en bon état physique – bien qu'il vous faille subir un examen médical officiel, naturellement. Enfin... puis-je être franc ?

— Allez-y.

— Votre femme a divorcé, si je suis bien renseigné ? »

Son chagrin déjà ancien le déchira, mais son visage demeura impassible.
« C'est vrai.

— Vos parents sont morts. Vous avez un fils dans les pétroles. Vous ne vous entendez pas très bien avec lui.

— Exact.

— Vous avez choisi pour exercer une petite faculté privée. On peut expliquer votre absence.

— En d'autres termes, on ne s'apercevra de rien si je n'en reviens pas.

— Ce n'est pas exactement en ces termes que je m'exprimerais. »

Sanders contempla l'objet qu'il tenait. Il le remit dans la boîte et la tendit à Ransom. « Je ferai de mon mieux.

— Nous vous en sommes reconnaissants, professeur Sanders. Vous pourrez choisir votre décoration si une distinction vous fait envie. Et ne vous tourmentez pas : on vous conduira là-bas et on vous en ramènera. La fusée peut emmener trois hommes. Votre pilote sera le colonel Ben Cooper – il a accompli le premier vol, il est donc notre meilleur élément. C'est vous qui choisirez le troisième homme. Vous savez ce que nous cherchons, et vous savez aussi avec qui vous vous entendrez le mieux. »

Sanders n'eut pas la moindre hésitation.

« Ce sera donc Ralph Charteris, de Santa Fe. Il a trente-huit ans, il connaît son affaire et, théoriquement, il n'est pas marié. Comme c'est un chercheur, personne ne trouvera bizarre qu'il disparaisse pendant quelque temps.

— Vu. Départ dans dix jours. Mettez vos affaires en ordre.

— D'accord. »

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

*

* *

Les dix jours s'écoulèrent rapidement.

Il rédigea son testament, chose qu'il reculait depuis des années, et réussit à consacrer une journée à pêcher avec deux amis dans la baie de Matagorda.

Il téléphona à son fils Mark, à Houston. Leur entretien fut comme d'habitude décevant, plein d'une cordialité de commande. Il ne pouvait pas lui dire où il allait ; il fut heureux de couper la communication.

Il ne téléphona pas à Ellen.

La fusée prit son vol à l'heure fixée.

En moins d'une heure, il n'y eut plus de ciel bleu.

Il eut une brève pensée pour lui-même : quarante-deux ans, plutôt frêle, des lunettes à monture d'écaillé. Il devait sans doute avoir bien l'air d'un prof. Il se sentait singulièrement déplacé à bord d'une fusée.

Il examina l'écran. Il vit des étoiles froides et un soleil glacé. Il vit des lointains noirs emplis de longs silences. Il vit sa propre vie, éloignée, perdue : une vie qui avait été trop solitaire, qui avait passé trop vite.

Il releva les yeux.

La propulsion atomique ne produisait aucun bruit, en dehors d'une vibration aiguë énervante qui paraissait faire partie de l'astronef. Des semelles aimantées le maintenaient debout, et, après un vertige initial, l'absence de pesanteur n'eut guère que l'inconvénient de l'empêcher de digérer.

Ils avaient du bon whisky ; c'était un réconfort.

Ils n'avaient ni chaud, ni froid.

Ralph Charteris était un géant blond et le petit Ben Cooper disait que c'était la masse principale de la fusée.

« Parlons cailloux, dit-il. Dis-moi donc ce que diable faisait cette espèce de grattoir sur Mars... Tâche de résoudre le problème en boy-scout consciencieux, qu'on puisse faire demi-tour et rentrer chez nous. »

Sanders sourit en savourant son whisky. Il aimait bavarder, tout en sachant que ce n'était qu'un moyen d'échapper à ses pensées.

« Je vais te fournir six réponses rapides, Ralph.

— Feu ! fit Ralph en tétant sa pipe vide.

— Voilà. Une fusée – la première, bien sûr – se pose sur une planète censée inhabitée. C'est presque le désert total et l'air est pauvre en oxygène. Nos collègues astronomes nous ont solennellement affirmé que des êtres de notre espèce ne peuvent pas exister sur Mars. Oh ! il y a peut-être des

monstres inimaginables sans aucune molécule de carbone dans leur système, mais sûrement pas *des gens*. Et alors que trouve-t-on du premier coup ? Un objet façonné. Rien de bizarre, d'étrange, d'insolite. Rien qui puisse les pousser à se taper sur le crâne en hurlant : « Il y a des Martiens, bon Dieu ! » Tout simplement un grattoir élémentaire. C'est un miracle d'ailleurs que ce botaniste du premier voyage l'ait repéré. Alors, quelle est l'explication la plus logique, celle qui n'exige pas une crédulité exagérée ?

— C'est un coup monté, fit tranquillement Ralph.

— Alors, tu l'as également pensé ? La manière la plus simple d'expliquer la présence de ce grattoir sur Mars, c'est qu'un homme l'y ait amené, l'ait jeté dans le sable et l'ait ensuite « découvert ». Le botaniste qui a fait ladite découverte en aurait eu la possibilité.

— Je ne pense pas que Schlicter ait été malhonnête, Sanders, dit Ben Cooper.

— Je ne prétends pas que Schlicter ait caché cet objet – je souligne tout simplement que c'est l'explication la plus élémentaire.

— Voyons tes autres idées, fit Ralph.

— Voici : cet objet ne vient pas de Mars, mais y a été laissé par des voyageurs interstellaires. Dans ce cas, l'écueil, c'est qu'ils n'auraient sûrement pas laissé derrière eux un grattoir de silex. Je ne conçois pas une culture douée d'astronef et de grattoirs de pierre à la fois.

— Peut-être y a-t-il eu une panne, suggéra Ralph, un homme est peut-être resté à la traîne, abandonné à ses propres ressources.

— Je ne comprends pas, objecta Ben Cooper. Qu'aurait-il bien pu gratter avec cet engin ? Faire des pâtés de sable ? Lors du premier voyage, nous n'avons pas vu trace de vie animale, en dehors de ces petits êtres qui ressemblent à des taupes.

— Pourtant, nous ne pouvons écarter cette possibilité. Que dites-vous de ceci : il y a eu entre la Terre et Mars des contacts dont nous ne savons rien. Une fusée s'est posée sur Mars il y a un demi-million d'années, peut-être, a lâché ce grattoir pour une raison quelconque, puis est rentrée à son port d'attache.

— C'est fou ce que cela excite l'imagination, les voyages interplanétaires, fit Ralph d'un ton amer.

— J'énumère les possibilités, si incroyables qu'elles paraissent. Je n'oublie pas les mythes de l'Atlantide, de Mu, de la Lémurie ainsi que du Continent perdu du lac Érié. Rappelez-vous le vieux dicton de Sherlock Holmes : Éliminez l'impossible, et crampez-vous à ce qui reste.

— Et que reste-t-il ?

— Quatrièmement : la fusée est venue originellement de Mars, elle a ramassé le grattoir sur la Terre et l'a rapporté et perdu sur Mars. Cela a pu se produire il y a un million d'années. Depuis lors, Mars a perdu toute civilisation et ses villes ont été recouvertes de sable. Et n'allez pas me dire que les civilisations ne peuvent pas disparaître !

— Ça me paraît un peu mince.

— Il a bien fallu fouiller pour retrouver Troie. Comme pour certaines villes bibliques. Il faut déjà creuser pour retrouver certains forts américains... qui ne datent que de quelques centaines d'années.

— C'est ta théorie.

— Cinquièmement, poursuivit Sanders. L'homme s'est développé sur Mars puis a émigré sur la Terre, il y a peut-être un demi-million d'années, quand l'eau s'est raréfiée. En d'autres termes, les traces d'évolution des primates relevées sur la Terre sont trompeuses.

— Tu blagues. Et que fais-tu de ces histoires d'Afrique du Sud — l'australopithèque et le reste ? Et le pithécanthrope ? le sinanthrope ? L'homme de Neandertal ? de Swanscombe ? S'ils avaient eu les moyens de parvenir jusqu'à la Terre, pourquoi auraient-ils recommencé à vivre dans les cavernes, dans les anfractuosités de roches ? Bon Dieu, Sanders, on dirait que tu cherches à me mettre en colère.

— Pas du tout. Voici ma dernière hypothèse : cet objet façonné a été laissé sur Mars par des représentants d'une civilisation galactique. On l'a laissé exprès pour que nous le trouvions, en quelque sorte pour évaluer notre niveau d'intelligence. Ils veulent voir nos réactions devant le fait. Qu'en penses-tu ?

— Tu t'emballes quand tu as une théorie, Sanders.

— Écoutez, professeur, dit lentement Ben Cooper, que croyez-vous *réellement* qu'il soit arrivé ? »

Sanders le regarda en hochant la tête. « Je ne sais pas, Ben, je n'en sais vraiment rien. » Ils n'avaient pas grand-chose à ajouter. Ils entamèrent une partie de poker avec des cartes magnétiques. Ils attendirent.

*

* *

Dix-sept jours plus tard, l'astronef se posa.

Ils enfilèrent leurs scaphandres et sortirent.

Il n'y avait pas de vent, le silence absolu les entourait. La fusée s'était posée sur le sommet uni d'un plateau. De petites plantes épineuses à minuscules fleurs vertes étaient disséminées au pied d'affleurements de roches brun rouge. Le plateau, peu élevé, surmontait le désert, une mer de sable aux molles ondulations immobiles, d'un ton si pâle qu'il paraissait blanc.

Le ciel était d'un bleu profond, presque noir au zénith, mais plus clair au bord de l'horizon proche. Au sud, un gros nuage jaune sale était suspendu au ras de la surface du désert.

Sanders frissonna ; pourtant, il ne faisait pas encore froid. Il cligna les yeux et se félicita d'avoir des verres filtrants dans son casque. Le soleil était plus éclatant qu'il ne l'avait jamais vu sur la Terre, d'une clarté dénudée qui frappait brutalement les dunes et le sable.

Dans l'immensité de ce monde perdu, étrange et silencieux, ses théories ne trouvaient plus place. Il n'y avait là que les vérités fondamentales.

Fortuitement, une petite créature qui ressemblait à une tortue passa la tête derrière un roc et les examina d'un air soupçonneux, sans toutefois manifester d'émotion apparente en ce moment solennel.

Sanders lui rendit son regard.

« Eh bien, moi, dit Ralph dans son micro, en contemplant le désert étincelant, je préférerais encore chercher une aiguille dans une meule de foin ! »

« Une planète, c'est énorme, songeait Sanders. On ne peut s'en figurer l'immensité. Imaginons qu'un être aille sur la Terre à la recherche d'objets façonnés et que tous les humains aient disparu. Par où commencerait-il ? Combien de temps cela lui prendrait-il ? Combien reste-t-il encore de lieux inexplorés sur la Terre, de nos jours ? »

« Ben, demanda-t-il, pouvez-vous voir d'ici l'endroit où a été trouvé le grattoir ?

— Je me suis posé le plus près possible de l'endroit où nous étions au premier voyage, mais il est difficile de trouver des points de repère ici. À mon avis, nous n'en sommes pas loin... une centaine de kilomètres, au jugé. Nous pourrions prendre l'hélicoptère et retrouver le coin – nous avons dressé un vaste cercle de pierre sur le sable. »

Sanders avait l'impression de se tenir au bord de l'océan. Il y avait des vents sur Mars, et quand ils soufflaient, ils déplaçaient les sables. C'était un fichu endroit pour pratiquer l'archéologie.

« Qu'en dis-tu, Ralph ? »

Ralph mit les mains aux hanches. Même lui se trouvait ramené à des proportions de nain devant cette immensité.

« À mon avis, on ne peut pas fouiller tout le Sahara. Le grattoir était en surface et Schlichter a dit qu'il n'avait pas trouvé de cachette au-dessous. S'il y avait un objet façonné, et qu'il ne s'agisse pas d'une plaisanterie, il doit encore s'en trouver d'autres.

— D'accord. Sur ce plateau ?

— Nous ne savons rien de ce que nous avons à faire. Comment saurions-nous où ils vivaient ? Autant commencer par un endroit quelconque. »

Sanders examina le sol.

« Une érosion très prononcée. Mais les rocs et les plantes ont assez bien retenu le sol. Ces plantes doivent avoir des racines phénoménales... je ne vois pas trace d'eau. C'est pire qu'un désert. On a l'impression d'un endroit...

L'intérêt s'éveillait en son esprit.

« Jetons un coup d'œil », dit Ralph.

Les trois hommes se séparèrent et se mirent à explorer le plateau, courbés dans l'attitude du minéralogiste qui cherche des cailloux rares.

Sanders avait envie d'une cigarette, mais il ne pouvait en allumer une sous son scaphandre. Il avançait rapidement, cherchant des amas de pierres ou des traces de feu sur les cailloux, ou des ossements, ou des éclats de silex. Il s'aperçut que la faible gravité ne le gênait guère : il se sentait simplement plus

vigoureux qu'à l'ordinaire.

Il était satisfait.

C'était ce qu'il préférait dans l'archéologie : se trouver seul, loin des villes ; la colline suivante ne lui paraissait jamais trop éloignée.

Il lui fallut trois heures pour découvrir ce qu'il cherchait. Le soleil avait décliné et il commençait à faire froid.

« Venez ici », dit-il dans son micro.

Il ne toucha rien. Ralph et Ben arrivèrent en bondissant ; ils s'agenouillèrent tous les trois, les yeux fixes.

Ce n'était pas grand-chose. Le sol paraissait un peu plus foncé qu'alentour, et il y avait des fragments de roche. Le sol plus sombre dessinait un cercle imparfait d'environ un mètre de diamètre. En plein milieu poussait une fleur verte.

Il y avait des éclats de silex.

Il y avait un morceau central plus gros, avec des traces de taille.

« Sortez l'appareil photo », dit Sanders.

*

* *

La nuit était très froide, illuminée d'étoiles. Phobos était visible, mais peu spectaculaire. Les hommes dormirent mal.

Le lendemain, ils se mirent au travail.

Ils firent un relevé topographique du lieu, calculèrent la ligne nord-sud, et divisèrent la surface en carrés d'un mètre avec de la ficelle. Ils préparèrent leurs calepins et leurs mètres.

Sanders et Ralph se munirent de petites truelles triangulaires et se mirent à gratter doucement le sol du site. Ben Cooper les regardait faire. Au début, il se retenait presque de respirer.

Au bout de six heures d'efforts infructueux, cela lui parut moins intéressant.

Ils examinaient le sol par couches de cinq centimètres et tamisaient la poussière sur une toile métallique serrée. Après avoir travaillé toute la journée, ils découvrirent un unique éclat de silex.

À la fin de l'après-midi du troisième jour, alors qu'ils étaient à cinquante centimètres de profondeur, la truelle de Ralph grinça sur quelque chose de dur. Il la mit dans sa poche et prit un petit balai de crin. Très soigneusement, il balaya la poussière.

Sanders s'approcha pour l'observer.

Le plus étrange, c'était la banalité même de cette scène. Des centaines de fois, ils avaient ainsi fouillé ensemble des lieux divers, pour parvenir au même résultat.

Ralph découvrit une pointe de flèche ou de javelot brisée.

Ils en relevèrent exactement la position et la photographièrent sur les lieux. Puis Ralph la prit et la tendit à Sanders. La base de la pointe était

intacte, avec ses deux ailes bien taillées. Les deux côtés étaient travaillés habilement. Seule l'extrémité était brisée. Le tout, sans la pointe, mesurait à peu près huit centimètres de longueur sur deux de largeur.

« Pointe de flèche ? demanda Ben.

— Probablement pas, dit Ralph. Elle est trop grande.

— À moins que le fabricant n'ait été un géant, fit Sanders en souriant.

— Ce n'est pas le moment de blaguer, Sanders.

— Bon. Provisoirement, nous dirons que c'est une pointe de javelot ou un couteau. C'est ce que je crois.

— Range-la. »

Sanders enferma la pointe dans un sachet et y mit une étiquette. Puis il reprit sa truelle et se remit au travail dans son mètre carré.

À la tombée de la nuit, ils n'avaient rien trouvé de plus.

Ils restèrent au même endroit pendant dix jours. Les tortues s'étaient habituées à leur présence et venaient les voir fouiller le sol. À un mètre vingt de profondeur, la veine se tarit. Ils avaient trouvé deux grattoirs, une deuxième pointe brisée et un morceau d'os calciné. Ce n'était pas un os humain ; il était très petit et ressemblait à un fémur. Il n'y avait pas de poteries.

« En tout cas, dit Sanders, nous aurons peut-être une date par le radiocarbone de cet os ; mais je ne sais pas à quel point elle sera valable. Par ailleurs, nous ne savons rien de la géologie – si je peux employer ce mot – et il m'est impossible de dire l'âge de ces objets. Cependant, cela ne date sûrement pas d'hier.

— Mais nous savons maintenant quelque chose de positif.

— Oui, ces objets sont indigènes. Personne ne les a apportés ici. On dirait que nous avons affaire aux restes d'une ancienne civilisation de chasseurs, mais il n'est guère recommandé de généraliser.

— En d'autres termes, dit Cooper, il y a eu des Martiens. »

Sanders s'approcha du bord du plateau et contempla les sables, l'esprit bourré de questions. Le silence venait de loin.

La désolation était antique, patiente et écrasante. « Allons, dit-il, nous avons fort à faire. »

*

* *

Il n'était pas difficile de trouver des sites de fouilles.

Il était évident que les lieux étaient abandonnés depuis longtemps et que rien n'était venu les déranger. Ils passèrent un mois à creuser des puits et ramasser des objets en surface, puis, à bord de l'hélicoptère à vastes pales, ils firent deux longues reconnaissances à directions opposées.

Partout où ils allaient, l'opération se répétait.

Des objets disséminés sur un vaste territoire, dont tous auraient pu provenir de l'époque terrestre paléolithique. Rien qui puisse se classer dans le

néolithique. Pas de poteries, pas de traces d'agriculture.

Pas de squelettes.

Pas de villes, de bourgs, de villages.

Le terrain, songeait Sanders, avait toujours dû être désespérément pauvre. La nourriture était irrégulière, l'eau rare. Les indigènes avaient dû vivre en tribus réduites, largement disséminées, passant chacun de leurs instants à tenter de se maintenir en vie. Ce devait être une rude existence.

L'absence de squelettes n'avait rien de particulièrement étonnant. Les vieux restes de squelettes sont toujours rares et un homme répand plus d'objets de sa fabrication que d'os au cours d'une vie.

Ils aperçurent, une fois, un grand serpent qui disparut sous les rochers avant qu'ils aient pu l'attraper.

« Une seule question se pose encore, dit Sanders, mais c'est la principale. Avons-nous affaire à une forme de vie éteinte ou non ?

— C'est ce que je me demandais, dit Ben Cooper. Au Nouveau-Mexique et en Arizona, par exemple, on trouve des tas d'endroits comme ceux que nous venons de fouiller – il y en a qui remontent bien à dix mille ans, m'a-t-on dit. Seulement, les Indiens sont toujours là. »

Le silence des siècles régnait sur la planète.

« Le pays semble abandonné, dit Ralph. Ces gens n'étaient pas assez avancés pour voyager dans l'espace. Alors, où sont-ils passés ?

— Je te pose une question, Ralph. Si tu te trouvais en pays étranger et que tu cherches un endroit où des hommes aient vécu, quelle serait la façon la plus rapide de procéder, sur la Terre ?

— Chercher où se trouve l'eau, répondit Ralph, sans hésitation.

— Une deuxième question : où est l'eau ?

— Seulement autour des pôles, dit Ben. Nous avons survolé toute la planète au dernier voyage et avons fait le relevé des champs de glace. Il n'y a d'eau nulle part ailleurs. »

Sanders leva les yeux par-delà le désert, par-delà l'horizon. Il se sentait petit, perdu, vieux.

« Allons-y. »

*

* *

Ils laissèrent Ben Cooper pour garder l'astronef. Ils disposaient à bord de l'hélicoptère d'un poste émetteur-récepteur puissant et ils sentaient tous qu'il était prudent de laisser un homme en réserve.

L'hélicoptère prit son vol comme un grand oiseau brillant au soleil du matin.

Le vol dura trois jours. Il fut monotone dans l'ensemble : des sables silencieux à l'infini, parfois de petites collines rocheuses. Ils ne virent pas d'animaux, et seulement quelques plantes analogues à des cactus, accrochées aux sables mouvants. Il y eut une dangereuse tempête de sable, mais ils

prireint de l'altitude et la survolèrent sans difficulté.

Il n'y avait pas de canaux. Il n'y avait même pas de bandes de terrain qui pussent ressembler à des canaux. Les canaux, se dit Sanders, c'était comme la mer Occidentale, le passage du Nord-Ouest, les Sept Cités de Cibola. Comme tous les rêves, on les voyait mieux de loin.

En approchant des glaces polaires, les jours mêmes devinrent froids. Le ciel était presque noir et il y avait des cristaux de glace suspendus en nuages bleuâtres dans l'atmosphère. Le sable du désert, au-dessous d'eux, commença à se marquer de taches d'un vert froid et humide.

L'hélicoptère atterrit au bord de la calotte polaire, sur une mince bande de roc couvert de mousse. Le sol ressemblait beaucoup à certaines parties de la Terre, quand on dépasse la limite des arbres pour arriver jusqu'à l'air froid des cimes, et que l'eau des lacs glacés s'écoule en minces filets le long des roches grises.

Ils sortirent.

Le silence glacé les entourait, et rien d'autre.

Sanders examina lentement les environs. Le froid pénétrait ses vêtements et lui gelait les pieds. À sa gauche s'étalait un lac de glace violacée. Il le contempla longuement.

« Ralph, avons-nous de la ficelle dans l'hélicoptère ? Et quelque chose qui puisse servir d'hameçon ?

— On peut peut-être fabriquer une ligne de fortune. »

Ils trouvèrent du fil métallique et façonnèrent un hameçon dans un morceau de métal. Sanders s'approcha du lac, marchant avec précaution sur le sol craquant. À l'aide d'un chalumeau, il découpa un cercle dans la glace.

Il y avait, au-dessous, de l'eau profonde et noire.

Il accrocha un morceau de viande de conserve à l'hameçon et le fit descendre dans le trou.

Une heure s'écoula, puis une autre.

Quelque chose toucha l'hameçon. La ligne se tendit dans la main gantée de Sanders et il l'aurait lâchée si elle n'avait été enroulée à son poignet.

La ligne plongea dans le trou en sifflant.

« Tu peux le tenir ? murmura Ralph.

— Je le crois. »

La prise était puissante, lourde et combative. Sanders jouait serré, sentant la ligne battre son poignet. Il se mit à ramener la ligne, boucle après boucle. Son cœur battait fortement et son souffle était court. S'il pouvait l'empêcher de filer sous la glace, d'accrocher la ligne à une aspérité...

Il vit la bête : un éclair doré dans l'eau noire.

Il tira, pas trop vite.

Le poisson s'abattit sur la glace avec des soubresauts. Les deux hommes se précipitèrent dessus.

Ils le maintinrent pendant qu'il se débattait sous leurs gants. Ils riaient et criaient comme des fous. Ils l'avaient !

Ils lui passèrent un fil métallique dans les ouïes et le levèrent. Il se débattait toujours lourdement.

C'était une splendeur : cinq livres d'or ferme et luisant, avec des nageoires d'un noir d'encre. Il ressemblait à une truite de montagne ; c'était le plus beau poisson que Sanders eût jamais vu.

« Mets-le dans l'eau. Il ne faut pas le tuer. »

Ils le descendirent dans le trou et amarrèrent la ligne à une saillie de roc moussu. Ils s'entreregardèrent, souriants. « Il y a de quoi subsister par ici, dit Sanders.

— Regarde ! »

Il suivit la direction indiquée par le doigt de Ralph et aperçut une petite silhouette noire sur la glace. Elle se sauva sous leurs yeux, vers le pays marécageux, un peu plus loin. Cela ressemblait à un croisement de l'otarie et du phoque.

« C'est ici que s'est réfugiée la vie, Ralph. C'est ici que nous *le* trouverons. »

Le vide et le silence se refermèrent sur eux, mais le filin était toujours tendu dans l'eau et remuait d'un bord à l'autre du trou.

*

* *

Trois jours après, ils *le* découvrirent.

Il n'était pas à trois cents mètres de l'hélicoptère.

Il se tenait immobile sur la glace violette, à les observer.

On n'aurait pas pu le prendre pour un être humain du type courant. Mais c'était un homme quand même, et pas autre chose.

« Ne lui fais pas peur. »

L'homme n'avait pas peur. Il était très petit, guère plus d'un mètre vingt, et chaudement couvert de peaux noires. Il tenait un javelot en équilibre dans sa main droite et Sanders remarqua qu'il avait un propulseur pour le lancer. Son visage était très blanc, avec une rougeur vive autour du nez et sur les joues. Ses yeux étaient rapprochés et il n'avait pas de poils sur la figure. Il portait un capuchon de fourrure qui lui recouvrait la tête, le cou et les oreilles. Il n'avancait pas, mais ne reculait pas non plus. « Il n'a encore jamais vu de Terrien, songea Sanders. Il n'a pas appris à avoir peur. — Prends le poisson », dit-il.

Ralph fit remonter le poisson doré et le lui tendit. « Je pars le premier, continua-t-il. Il ne s'inquiétera pas trop si un seul de nous s'avance. »

Il prit le poisson et le tint bien en vue. Il marcha lentement vers l'homme. Ce dernier ne bougea pas.

Sanders s'approcha suffisamment pour le toucher. Il vit qu'il avait les yeux bruns. Il tendit le poisson de la main droite. De la main gauche, il désigna successivement le poisson et l'homme. Il sourit.

L'homme prit le poisson, le renifla, et, d'un geste brusque, lui rompit le

cou. Il mit le poisson dans un sac qu'il portait autour de la taille. Il sourit à son tour, montrant des dents blanches et régulières. Il déposa son javelot sur la glace et repoussa son capuchon. Il prit un peigne d'os dans ses cheveux lisses et noirs et le tendit à Sanders. Ce dernier le prit. Il se montra du doigt. « Sanders, dit-il lentement. Sanders. » L'homme le comprit instantanément. « Narn », dit-il, en se montrant à son tour. Sa voix, dans les écouteurs de Sanders, était aiguë et musicale. Il ne dit rien de plus.

Sanders le conduisit auprès de Ralph. Il les présenta l'un à l'autre et l'homme répéta le nom de Ralph. Puis il répéta le nom de Sanders en le montrant du doigt. *Il* souriait d'un air heureux.

Les trois hommes, à court de langage, se sentaient comme paralysés.

« Il a une langue, se dit Sanders. Sûrement il ne vit pas solitaire, puisque c'est un homme. Ses congénères doivent chasser, pêcher et cueillir quelques plantes qui poussent ici. Pas d'agriculture, pas de villes, rien. Cette terre ne peut en nourrir qu'une poignée. Combien sont-ils ? Cinquante ? Soixante ? Cent ? Ils n'ont guère eu de chances sur ce monde. Que va-t-il leur arriver désormais ? Après leur rencontre avec les hommes de la Terre ? »

Il n'y avait pas de vent. Il n'y avait que le froid.

La désolation s'étendait autour d'eux.

L'homme regarda l'hélicoptère étincelant d'un air intrigué.

« Narn », dit-il de nouveau, en le montrant.

*

* *

Sanders se tourna vers Ralph.

« Il se demande sans doute ce que c'est. »

Ralph se désigna du doigt, puis montra l'hélicoptère. Il pointa l'index vers le ciel sombre et décrivit un arc dans l'air, jusqu'au sol.

Aussitôt, Narn s'agita. Il tenta de parler, rapidement, puis il cessa. Il montra l'hélicoptère, puis l'air. Il avait les yeux animés.

« Il pense que nous sommes venus du ciel dans l'appareil, dit Ralph.

— N'est-ce pas la vérité ? »

Narn montra de nouveau l'appareil et prit Sanders par le bras.

« Il veut le voir de près, Ralph.

— Moi, je veux bien. »

Narn marcha rapidement sur la glace, avec aisance.

Sanders et Ralph ne pouvaient pas se tenir à sa hauteur. Quand ils parvinrent à l'appareil, Narn était déjà en train de le toucher ; il s'efforçait de le lever du sol.

« Mon vieux, dit Sanders en frissonnant de froid, nous n'intimidons pas le moins du monde ce gars-là.

— A-t-il vraiment envie de monter ? »

Narn régla la question. Il montrait le ciel avec insistance, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

« Baisse toutes les vitres, dit Sanders. Nous garderons nos scaphandres. »

Il aida l'homme à monter à bord et le boucla sur un siège. Narn fut assez mécontent des courroies, mais il parut leur faire confiance. Il jetait autour de lui des regards éveillés.

Ralph fit monter l'hélicoptère à deux cents mètres et se mit à voler au-dessus des rocs, de la glace et des mousses vertes. Narn regardait fixement le sol, puis relevait les yeux. Il ne parlait pas. Il examinait Ralph avec intensité. Il avait dans les yeux une expression quasi religieuse. Sanders resta près de lui.

Ils étaient en l'air depuis une dizaine de minutes quand Narn dit : « Sanders. »

Celui-ci se tourna et lui sourit. Narn se désigna du doigt, puis montra les commandes.

« Voilà le moment où je me retire du jeu, dit lentement Ralph.

— San-ders.

— Mon Dieu, fit Ralph, il ne peut pas piloter cet engin ! »

Sanders se pencha en avant :

« Comment peux-tu *savoir* s'il en est capable ou non ?

— Il n'en a jamais *vu* auparavant !

— San-ders. San-ders. »

Ce dernier regarda spéculativement Narn.

« Il est à peu près le dernier de son espèce, dit-il enfin. Il a vécu dans un monde terriblement dur, peut-être depuis des millions d'années. Il a utilisé toutes les ressources, atteint le bout d'une situation économique désespérée. Il a réussi à se perpétuer.

— Bien sûr, je suis de son bord. Adaptable. Intelligent. Mais pas un être ne peut passer du lancement du javelot au pilotage d'un hélicoptère en dix minutes !

— Il est d'une nature différente, Ralph. » Ralph haussa les épaules.

« Après tout, il s'agit de ta propre vie. Passe aux commandes avec lui. »

Sanders déboucla les courroies qui retenaient Narn, sur son siège et le conduisit au tableau de bord. Ralph Charteris était pâle. Narn s'assit précautionneusement. Sanders se tint derrière lui.

L'homme paraissait ridiculement petit sur le siège du pilote. Il regarda Sanders qui lui sourit, fit un signe de tête – et pria le Ciel.

Très lentement, imitant les mouvements qu'il avait vu faire par Ralph, l'homme déplaça le volant et tendit la jambe pour atteindre le palonnier. L'hélicoptère fit une embardée et perdit de l'altitude. – Sanders s'apprêtait à saisir les commandes, mais Narn ne s'affola pas. Avec soin, avec précision, il compensa la chute.

L'appareil se redressa.

Sanders recula et s'assit.

« Je veux bien être pendu... » marmonna Ralph.

L'homme pilota l'engin pendant un quart d'heure au-dessus des champs

de glace violette, volant de façon régulière. Un vent glacé traversait l'appareil mais Sanders le remarquait à peine. Il était sidéré. Narn, à son tour, avait découvert un objet façonné.

*
* *

Narn ramena l'engin à la position où il l'avait pris. Il était tendu et avait le visage couvert de sueur. Il faisait chaud pour lui dans la cabine, malgré les fenêtres ouvertes.

Il repassa les commandes à Sanders pour l'atterrissage.

Il se hâta de descendre et s'assit sur la glace pour se reposer.

Au bout de quelques instants, il se leva et étreignit tour à tour les deux hommes.

« Narn, fit-il fièrement, Narn. »

Puis il montra une direction et leur fit signe.

« Il désire que nous allions avec lui », dit Sanders.

Ralph en était encore à rassembler ses esprits.

« Je ne sais trop, dit-il. Il faut que l'un de nous reste dans l'appareil.

— Moi, je désire l'accompagner, Ralph. Je vais prendre le poste portatif et je t'enverrai une onde-guide pour que tu puisses me rejoindre. Accorde-moi vingt-quatre heures avant de venir me chercher.

— D'accord, Sandy, fit Ralph après une hésitation. Fais attention. Il vaut mieux se méfier de ce gars-là.

— Nous nous entendrons très bien », dit Sanders en souriant à Narn.

Ils se serrèrent la main et Sanders partit avec Narn.

Le froid violent le pénétrait jusqu'aux os.

Ils parcoururent un long chemin parmi les rocs, dans le silence. Sanders sentait le poids des ans et avait du mal à suivre. Il aurait voulu pouvoir parler. Il n'avait jamais éprouvé un tel sentiment de solitude.

« Voici devant moi, songeait-il, la plus isolée des civilisations. Une civilisation réduite à elle-même pour tout comprendre, sans aucune assistance. Voici un homme qui réussit à piloter un hélicoptère la première fois qu'il en voit un. Voici un homme élémentaire que certains qualifieraient de sauvage. Que peut-il devenir... à présent ? Jusqu'où irions-nous, en association ? »

Il leur fallut trois heures. Sanders souffrait ; il avait les pieds engourdis quand ils arrivèrent devant une vallée de rocs et de glace. Ce qu'il vit le ranima un peu.

La vallée était creusée de cavernes. Des trous noirs à contre-jour du soleil affaibli.

Ils empruntèrent un sentier qui montait régulièrement et s'arrêtèrent à l'entrée d'une caverne. Sanders n'y voyait rien, mais Narn le prit par le bras et le fit entrer.

À une vingtaine de pas de l'entrée, ils se trouvèrent devant quelque chose qui ne pouvait être qu'une porte. Narn y appuya soigneusement en trois

endroits et elle pivota. Une douce lueur verte sortit par l'ouverture et Sanders put voir alors que la porte était habilement faite de peaux tendues sur une armature d'os.

Ils marchaient dans la pénombre, à présent, et leurs pas résonnaient sous la voûte de rocs. Progressivement la lueur verdâtre prit un ton jaune plus chaud. Sanders remarqua que la source lumineuse était dissimulée dans la voûte : c'étaient des rocs luisants qui paraissaient pris dans la masse. Il devina que ces roches avaient une origine naturelle, mais leur habile disposition révélait l'intervention de l'homme. Il ne savait pas grand-chose de l'éclairage indirect et de ses vertus, mais ce système lui semblait tout à fait efficace.

Ils entrèrent dans une vaste salle bien éclairée. Un feu minuscule – on aurait pu y faire rôtir un marron – vacillait au centre de la salle. Une femme et un enfant étaient assis là. Des couloirs partaient de la caverne et se perdaient dans les roches.

Sanders eut soudain le souffle coupé : l'enfant tenait un jouet, une petite charrette, à la main.

Une charrette avec des roues.

« Dieu, songea-t-il. Une civilisation de l'âge de pierre perdue dans les glaces, et une charrette avec des roues. Ce ne peut être qu'un jouet, naturellement... ils n'ont pas d'animaux domestiques pour tirer une vraie voiture. Le peuple de Narn est si peu nombreux, si isolé. Toutes ces inventions ne peuvent provenir que d'une poignée d'individus, sans aucune aide extérieure. Il y a décidément un cerveau sous ce crâne... »

Il remarqua un traîneau léger, aux patins d'os, appuyé contre la paroi. Après la charrette, c'était décevant – et pourtant, c'était sans doute plus utile dans la neige du pôle. « San-ders », fit Narn.

La femme prit l'enfant par la main et s'écarta timidement. Elle se planta près d'une bassine d'eau cristalline, les yeux fixés sur l'étranger. Elle ne dit pas un mot.

Sanders ne savait ce qu'il devait faire. Il avait l'impression d'avoir reculé d'un million d'années, jusqu'à une période où l'homme n'était encore qu'un murmure dans le vent...

La paume de ses mains était moite dans ses gants. Narn hocha la tête.

« Pas peur, dit posément l'homme aux peaux noires, pas peur, Sanders. »

« *Voilà qu'il apprend déjà notre langue ! Qu'avons-nous trouvé là ?* »

Une main lui toucha le bras. Il sursauta. Le petit garçon de Narn lui souriait d'un air sérieux en le tirant par la manche.

Sanders s'avança lentement jusqu'au centre de la pièce et s'assit devant le petit feu. C'était en réalité une sorte de lampe – une coupe de pierre remplie de graisse où flottait une mèche. La femme de Narn s'assit en face de lui. Son regard était simplement amical.

Une sorte de courant s'établit entre eux. Un peu de la solitude où avait toujours vécu Sanders avait fondu et disparu. La lampe envoyait des ombres immobiles sur les parois.

Narn s'assit à son côté.

Sanders eut soudain conscience de sa fatigue, mais il ne pouvait pas se détendre. Son corps souffrait de froid et d'épuisement, et son esprit était saturé d'émotion au point de s'embrouiller. Il avait vaguement faim, mais il ne pouvait manger sous son scaphandre. Il était fatigué, avec des cernes sous les yeux, mais il n'avait pas sommeil.

Étrangement, il se sentait comme chez lui.

Il restait souriant, heureux que les mots ne fussent pas indispensables.

Finalement, il s'allongea, regarda Narn, puis ferma les yeux.

Le sommeil fut long à venir et, quand il vint, ne fut guère satisfaisant. Les rocs ne sont pas de confortables matelas et il était trop énervé. Ses propres ronflements l'éveillèrent par deux fois. La troisième fois, son corps courbatu chassa le sommeil définitivement.

Il demeura immobile, s'efforçant d'empêcher son cerveau d'évoquer des œufs brouillés et de pantagruéliques beefsteaks. Il écoutait le silence.

« San-ders ? »

Il leva les yeux. Narn était accroupi près de lui.

« Je ne dors pas, fit Sanders sans savoir s'il serait compris ou non. Tu souffres d'insomnies, toi aussi ? »

Narn fronça les sourcils à cette question, l'emmagasinant dans son cerveau pour y penser plus tard. Il montra un des couloirs qui partaient de la caverne centrale. « Venir ? » Sanders se leva. Son corps tout entier n'était plus que douleur.

Narn le conduisit jusqu'à un passage étroit, mal éclairé au départ, mais qui s'élargissait progressivement. Sanders se sentait un peu mieux. Il devina que Narn voulait lui montrer quelque chose – une autre famille, peut-être, ou un cours d'eau souterrain.

Le passage s'ouvrit soudain sur une autre caverne, d'une cinquantaine de mètres de diamètre. La lumière était étonnante : des verts tendres, des jaunes et des rosés, qui coulaient de rocs lumineux sertis dans le plafond même de la grotte.

Narn s'arrêta et dressa le bras.

Sanders oublia d'un coup sa fatigue et ses douleurs. Il retint son souffle si longtemps que le sang lui battit aux tempes.

Il ne dit rien, car ce qu'il voyait était inexprimable.

Les murs mêmes étaient vivants. Un homme lui sourit et il distingua ses dents blanches et régulières et un éclat de joie dans ses yeux. Un paysage de glace violette se fondit dans des immensités gelées. Un poisson doré se tortilla dans une eau sombre, s'élevant jusqu'à un appât. Une tempête de sable jaune tourbillonna sur un désert. Les étoiles froides luisaient, sereines et magnifiques, sur le lourd velours de la nuit arctique.

Cela dépassait la réalité, le rêve le plus fantastique.

Des peintures, oui... mais il fallait s'en persuader. Les couleurs étaient vraies, encore rehaussées par un emploi judicieux de la lueur issue des rocs.

La perspective était parfaite, le style réaliste.

Ce n'était pas tout.

Il y avait des bandeaux de signes réguliers, géométriques, sous les peintures. Une écriture, sans aucun doute, qui couvrait paroi après paroi – et il y avait encore d'autres grottes après celle-là.

L'histoire s'inscrivait sur les parois d'une grotte – et une histoire qui remontait à combien de centaines de milliers d'années ?

Il y avait d'autres signes qui ressemblaient étrangement à des symboles mathématiques, une série de triangles qui ne pouvait être que de la géométrie.

Sanders s'assit au beau milieu de la caverne. Il était abasourdi.

La charrette lui avait déjà donné un choc, même après le pilotage impromptu de Narn.

Mais après tout, on avait trouvé des charrettes-jouets au Mexique lors de fouilles archéologiques, et la principale différence était dans l'importance relative des deux populations, ainsi que dans leur isolement respectif.

Cependant, ceci était une autre affaire. C'était presque un miracle.

L'art naturaliste était bien représenté dans les cavernes du Haut Paléolithique d'Europe, mais il était loin d'atteindre à la perfection des peintures de cette caverne-ci. Et les hommes de Cro-Magnon étaient à des milliers d'années de toute expression écrite, sans parler des mathématiques. Sanders était perdu dans ses pensées. Même sur Terre, il fallait faire attention quand on essayait de reconstituer une civilisation d'après ce qui demeurait de sa seule technologie. L'organisation familiale en usage chez les primitifs australiens était inextricablement subtile ; les Mayas avaient inventé le concept du zéro au niveau néolithique. Et voici qu'une race techniquement entravée par un milieu sans espoir, obligée de diriger sa culture selon d'autres canaux...

Une nouvelle espèce d'hommes. « Toi aimer ? » lui demanda Narn. Il observait Sanders avec un éclair joyeux dans les yeux.

« J'aime, dit Sanders avec ferveur. D'autres ? »

Narn sourit et le mena dans une autre grotte perdue dans le roc, sous les glaces.

*

* *

Sanders faillit en oublier Ralph et l'hélicoptère. Quand il se retrouva dans la vallée avec Narn, il ne leur restait que quelques minutes.

Ils se tinrent immobiles sous le ciel presque noir. Le froid était mordant. Le silence absolu. Un brouillard de cristaux de glace restait suspendu en nuage bleu devant la neige. Loin au-dessus d'eux, brillant à travers le disque pâle du soleil, les étoiles brûlaient dans un océan de solitude.

Un monde froid, un âpre monde.

Sanders regarda Narn dans les yeux et y vit un espoir informulé.

Il comprit cet espoir.

Quand l'hélicoptère apparut, simple point sur le ciel sombre, ils comprirent tous deux qu'un chapitre s'était achevé et qu'un autre commençait.

Maintenant, c'était *leur* hélicoptère.

Côte à côte, ils attendirent l'atterrissage.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Artifact.

© Chad Oliver, 1961

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

STABILITÉ

Par Lester del REY

L'idée de contact présuppose l'existence de certaines similitudes entre les deux entités cherchant à établir ce contact (ces deux entités peuvent être des individus, des civilisations, voire des modes de pensée). Que se passerait-il cependant si, à côté de ces similitudes, certaines différences d'essence jouaient un rôle important ? Ne pourrait-il alors se faire qu'une entité continue à rechercher ce contact sans découvrir que celui-ci a déjà été établi, peut-être à ses dépens ?

Doc BARON se redressa et s'essuya le front avec son mouchoir trempé, mais sans aucun résultat. Ses cheveux gris étaient collés comme s'il avait pris un bain. La sueur dégoulinait sur l'arête de son nez camus, avant de tomber en grosses gouttes sur sa fine moustache. Il contempla d'un air sombre l'éclatant ciel vénusien, semblable à un immense rideau d'un blanc éblouissant. Il hocha la tête. En sept jours ici, il avait maigri de sept kilos et demi. Son visage n'avait encore rien perdu de sa rondeur, mais il commençait à flotter dans ses vêtements.

Bon Dieu, pourquoi avait-il fallu qu'il soit choisi comme médecin, biologiste, et seul membre scientifique de cette première expédition sur Vénus ?

Il se pencha à nouveau sur la curieuse plante qu'il était en train d'étudier, et le sourire revint sur ses lèvres. Cela aurait pu être pire, après tout. Ils n'avaient même pas besoin de porter l'insupportable combinaison pressurisée. L'atmosphère vénusienne s'était révélée assez semblable à celle de la Terre, contredisant toutes les stupidités qui avaient été dites à ce sujet ; ce qui prouve qu'il faut toujours se méfier des apparences. Si un être humain pouvait y respirer, cette planète était habitable.

Il revint à son observation et oublia ces digressions. Jusqu'à présent, ils n'avaient découvert aucune forme de vie animale, mais les plantes ici fournissaient suffisamment de sujets d'interrogation. Elles étaient toutes différentes les unes des autres – il n'y en avait pas deux identiques. Elles étaient aussi changeantes, et de façon complètement imprévisible. Hier, à la place de ce qui ressemblait à un cactus à branches, il y avait une sorte de

sumac vénéneux. Au début, Doc avait pensé à une croissance et un dépérissement d'une rapidité terrifiante. Puis il avait songé à la possibilité d'un déplacement autonome pendant la nuit, noire d'encre, vénusienne. À présent, ces deux hypothèses lui paraissaient plus que douteuses. La plante avait changé pendant même qu'il l'examinait.

Il s'éclaircit la gorge, maudissant l'humidité ambiante qui accélérât la sudation et faisait empirer son asthme. Hum, hum, intéressant... l'étrange plante se transformait, là devant lui, en un buisson. Oui, un buisson. Sans nul doute...

Il entendit des bruits de pas incertains derrière lui. Walt ou Rob avaient dû en avoir assez de l'attendre. Il fit un signe dans son dos sans se retourner. « Venez voir ça. »

Les pas s'arrêtèrent. Doc perçut le souffle rauque d'une respiration difficile. Il se retourna tranquillement.

Ce n'était ni Walt ni Rob. Le corps nu qui lui faisait face était râblé et grassouillet. Sous les cheveux gris, le visage était rond et aimable, et sous la fine moustache, les lèvres esquissaient un sourire hésitant. La créature était la réplique exacte de Doc, à un détail près – le bras gauche s'arrêtait au coude, et à partir de là se terminait par quelque chose qui ressemblait à un long sarment couvert de feuilles. Soudain le sarment fut secoué de vibrations et il commença à se changer en un avant-bras et une main !

Doc en resta bouche bée. Ses jambes furent prises d'un tel tremblement qu'il tituba en arrière. Des vrilles épineuses s'enroulèrent autour de ses bras, le piquant cruellement. Il s'arracha avec un cri et se maintint difficilement en équilibre.

La créature leva la main droite déjà parfaite et sourit à nouveau. « Bonjour, Doc. Nous allons retourner au vaisseau maintenant pour manger un petit morceau. D'accord ? » La voix avait déraillé quelque peu sur les premiers mots, mais elle s'affermi très vite, imitant parfaitement celle de Doc.

Sa respiration se fit sifflante – l'asthme – sa gorge le brûlait atrocement. Il chercha machinalement le pistolet qu'il avait oublié de prendre. Aucune échappatoire possible. Il ne lui restait plus que la ruse. Il fallait finasser. Finasser avec cette créature ? Il déglutit péniblement.

« Bien sûr, bien sûr, réussit-il à articuler. On va aller manger un petit morceau. Mais il faut que je parte le premier pour aller prévenir les autres. On ne peut pas arriver ainsi. Nous sommes un de trop. Je vais y aller et je ramènerai de la nourriture...

— Un de trop ? » demanda la créature d'un ton indécis. La voix était parfaitement fluide à présent.

Elle haussa les épaules. « Très bien. Alors je vais vous tuer ! »

Mais elle ne paraissait pas plus sûre d'elle-même que Doc ne l'était de lui. Comme lui, elle semblait figée d'étonnement. Dans sa tête, Doc additionnait deux plus deux, et la réponse était un quatre délirant et cauchemardesque. Sur

cette planète, la vie prenait des formes instables, capables de changer d'aspect à volonté. Cette... cette chose avait décidé de prendre la forme d'un homme – la forme de Doc Baron ! La sienne !

« Je vais devoir vous tuer, n'est-ce pas ? », mais l'indécision subsistait dans la question.

Cette indécision même, d'une façon ou d'une autre, libéra Doc de sa terreur. Il se secoua violemment, aspira une longue bouffée d'air, et se lança à l'attaque. Son épaule vint heurter l'estomac de la chose, et ils tombèrent ensemble dans une épouvantable étreinte. Les bras et les jambes de la créature battirent le sol pour trouver un appui et elle réussit à rouler sur Doc.

Ses mains à lui étaient trop moites pour qu'il pût serrer quoi que ce soit. Il lui sembla que son cœur allait exploser dans sa poitrine. Finalement, il arriva à saisir le cou de la créature et il entreprit de l'étrangler avec une énergie sauvage. Des poings, des coudes lui martelaient le ventre – puis tout à coup, quelque chose rampa jusqu'à sa gorge et s'entortilla autour, le suffoquant. La plante venait seconder la créature dans son œuvre de destruction.

Doc se contorsionna, essayant de se dégager, tout en maintenant sa pression sur la gorge de son adversaire. Ses poumons le brûlaient atrocement. Des questions tournoyaient et tourbillonnaient follement dans sa tête. Cette créature pouvait-elle être étouffée ? Avait-elle besoin de respirer ? Il repoussa toute pensée, concentrant son énergie dans sa main qui serrait de plus en plus fort.

Puis ce fut le néant.

Il resta de longues secondes étendu sur le sol après avoir repris conscience, respirant avec délices. L'air de Vénus lui apparut plus doux que jamais. Ce ne fut que quelques instants plus tard qu'il se rappela l'hostile créature. Il ouvrit totalement les yeux et roula sur le côté. Ce qu'il vit alors le tranquillisa. Étallé à quelques mètres de là, dans une contorsion ridicule, son sosie gisait nu, un pieu enfoncé dans la gorge !

Il n'avait aucun souvenir d'avoir arraché une branche de la plante pour l'en frapper, mais il n'avait pas envie de se poser la question. Il savait qu'il arrivait parfois que des êtres humains continuent à agir quelques instants encore après avoir perdu connaissance. Il avait eu de la chance et il en bénissait le ciel. Il se fouilla machinalement pour prendre une cigarette. C'est alors qu'il remarqua qu'il était nu lui aussi.

Ses vêtements formaient un petit tas situé à égale distance de lui et de son double. La chose blessée avait-elle trouvé la force de le déshabiller ? Après ce qu'il venait de vivre, plus rien ne l'étonnait. Ses affaires étaient tachées de sang, ce qui prouvait que la créature avait saigné sur lui après qu'il l'ait frappée. Il remarqua rapidement que le sang était aussi rouge que le sien.

Doc resta sans bouger pendant plusieurs minutes dans l'attente du moindre signe de vie. Deux fois, il lui sembla que la cage thoracique se soulevait légèrement, dénotant un reste de respiration, mais peut-être ses yeux fatigués lui jouaient-ils des tours. À trois reprises, il se releva pour aller voir de près,

mais chaque fois, il renonça ; c'eût été comme s'il examinait son propre cadavre.

Il reprit enfin un peu de son sang-froid. Tout semblait calme. Il alla précautionneusement chercher ses vêtements, les ramassa à toute vitesse et chercha un endroit dégagé d'où il pût surveiller le corps inanimé. Il s'habilla fébrilement. Ses mains tremblaient tellement qu'il n'arrivait pas à lacer ses chaussures. Il jeta un dernier coup d'œil hâtif sur la dépouille de son ennemi et courut à perdre haleine vers le vaisseau.

Trois petits kilomètres et il retrouverait la familiarité du monde normal ! Rob Winchell, capitaine et navigateur de leur vaisseau, se gratterait avec ce mélange de douleur et de plaisir, comme il le faisait sans arrêt depuis leur arrivée (Rob avait attrapé une sorte d'eczéma en se frottant contre une plante). Walt Meek, technicien et géologue, lèverait sa tasse de café avec son petit doigt raide, depuis qu'il se l'était écrasé en réparant la seule avarie mineure qu'ils eussent connue depuis le départ. Leurs regards seraient autant de témoignages de son humanité.

Doc s'arrêta à bout de souffle au sommet de la petite colline qui dominait l'*Aphrodite*. Il éprouva un immense soulagement à la vue de leur appareil. La longue et raide silhouette de Rob se découpait dans l'ouverture sur le flanc du vaisseau cosmique, et Doc distinguait même l'expression inquiète sur le visage... Il suivit la direction du regard du capitaine et découvrit Walt. Il arrivait lui aussi, par un autre chemin. Ses cheveux blonds étincelaient sous l'éclat du ciel. Il gesticulait. Tout son corps luisait, comme huilé, et Doc devinait déjà le sourire qui éclairait le visage enfantin et aimable.

Doc poussa un cri de joie et descendit la pente en rapides enjambées.

Une heure plus tard, il se sentait mieux. Toutefois, les rides d'inquiétude s'étaient encore creusées sur le visage de Rob, et Walt n'arborait plus son expression de gamin rieur. La mine grave, il remplit pour la ; cinquième fois leurs tasses de café. « Ça semble dingue, dit-il finalement, mais je pense que je vous crois, Doc.

— Moi aussi, approuva Rob. Sauf une petite question, ajouta-t-il, alors que Doc commençait vraiment à se détendre. Est-ce bien *Doc* qui est revenu ? Comment en être sûr ? »

Presque en même temps, un pistolet apparut dans sa main. Il fit nerveusement signe à Doc de se rasseoir. « Restez calme, Doc. Je suis sérieux. Vous dites la créature était blessée ou morte quand vous vous êtes réveillé – pourtant vous n'êtes pas du genre costaud, taillé pour la bagarre. Moi aussi, j'ai remarqué comment les plantes d'ici changeaient et se transformaient, et je me suis demandé si elles n'étaient pas dotées d'une certaine intelligence. Nous avons maintenant la réponse ; nous savons qu'elles sont intelligentes et télépathes. Si cette chose a su apprendre notre langue aussi vite, que n'a-t-elle pas appris ? Supposons qu'elle vous ait tué et qu'elle revienne ici, en faisant juste une petite entorse à la vérité – ce qu'elle est assez intelligente pour imaginer – que deviendrions-nous Walt et moi pendant notre sommeil ? Elle

s'emparerait du vaisseau en quelques minutes si elle le voulait ! Doc, êtes-vous un monstre ? Sinon, prouvez-le ! »

Deux paires d'yeux plongèrent dans les siens. Il recommença à transpirer. Comment un homme peut-il prouver qu'il est lui-même ? « Mais... »

Walt se mit à parler tout à coup avec un débit particulièrement rapide. « *Chu vi parolas Esperanto ?* »

Doc aurait voulu l'embrasser, « *les*, répondit-il, fouillant dans sa mémoire pour retrouver les mots à moitié oubliés, *les, mi parolas Esperanton, sed malbone.* »

Walt laissa échapper un soupir de soulagement, mais la main de Rob tenait toujours le pistolet braqué sur le ventre de Doc. Sa voix n'avait rien perdu de la tension qui la faisait vibrer. « Pas mal essayé, Walt. Mais n'oubliez pas que la chose est télépathe – tu connaissais la réponse. Doc aussi connaissait la réponse. Cela ne prouve donc rien ! »

Il resta un long moment à réfléchir silencieusement, puis il se leva, l'arme toujours pointée sur Doc. « Walt, va me chercher le dictionnaire médical marron et gris de Doc – le gros que j'ai regardé la semaine dernière, tu te souviens ? Et vous, Doc, je veux que vous m'écriviez les noms de tous les os du pied. Tous ! Je n'accepterai aucun oubli, même le plus minime ! »

Quand il eut fini la longue énumération, Doc fit passer d'une main tremblante la feuille de papier tachée de gouttes de sueur. Rob ouvrit le dictionnaire et commença à cocher mot après mot. Doc attendait, se mordant les lèvres, repensant à toutes ces années qui s'étaient écoulées depuis ses études. Enfin, Rob releva la tête. Il le considéra profondément et baissa le pistolet.

« C'est parfait, Doc, dit-il. Je suis heureux que vous ayez réussi. Je suis navré d'avoir dû vous contraindre ainsi, mais cette fois, nous pouvons être sûrs – ni Walt ni moi ne connaissons rien à l'anatomie, et je ne pense pas que ce soit le genre de choses que le monstre aurait voulu apprendre de vous. Doc, je suis satisfait, croyez-moi.

— Moi aussi, Doc », ajouta Walt, le visage à nouveau épanoui.

Doc aurait bien voulu partager leur tranquillité retrouvée, mais les termes qu'il avait employés et la logique de Rob l'avaient durement secoué. Il grimpa jusqu'au carré et revint une minute plus tard avec deux livres.

Il se dégoûtait lui-même de ce qu'il allait faire, mais il le fallait. Il feuilleta les livres, sans oser regarder ses deux compagnons. « Seulement moi, je ne suis pas satisfait, dit-il brusquement. Vous aussi vous êtes trouvés seuls à un moment ou à un autre. Qui aurait empêché la créature de vous avoir tué et remplacé, et de revenir à bord sans *rien* dire ? Walt, je veux que vous me donniez la liste des dix meilleurs matériaux de revêtement réfractaires pour les tuyères de fusées par ordre de résistance. Et vous, Rob, donnez-moi la durée d'un vol direct de la Terre à Mars en fusée, dans les conditions idéales. »

Walt tendit docilement la main vers le bloc de papier, mais Rob se leva de

son siège, l'air furieux. Pourtant, il ne fit pas un geste. Il réussit à grimacer un sourire et se rassit. Il n'avait accordé aucune faveur à Doc, il n'en demanderait pas pour lui.

Quelques instants plus tard, Doc se laissa aller confortablement dans son siège. Il alluma une cigarette et but une longue gorgée de café. « Ouf ! Eh bien, nous sommes tous humains. Dieu merci, nous... »

— Rob ! Walt ! » Le faible cri venait de l'extérieur. C'était presque un gémissement, à la fois puissant et étouffé, chargé d'espoir et déchiré d'agonie. C'était bien la voix de Doc, malgré la distorsion du son. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque en même temps qu'il le réalisait.

Rob atteignit le premier la porte du sas d'ouverture. Il tenait son arme à la main. Doc regarda pardessus son épaule, l'estomac secoué de spasmes. Le pieu rudimentaire n'était plus planté dans la gorge, mais il y avait laissé un horrible trou béant, bien que pas aussi profond que Doc l'aurait cru. La plaie ne saignait plus. La créature avançait en chancelant et en titubant vers le vaisseau. Soudain elle aperçut Doc derrière Rob et l'horreur et l'épouvante lui tordirent le visage.

« Oh ! mon Dieu ! J'aurais dû m'en douter ! Rob ! Walt ! Oh ! il faut que vous m'écoutez ! Vous allez commettre une erreur monstrueuse ! » Elle s'arrêta, secouée d'une quinte de toux, et un mince filet de sang coula de la commissure des lèvres. Elle parut sur le point de tomber, mais elle récupéra quelques forces. « Rob, souvenez-vous. Vous m'avez emmené voir votre famille avant notre départ. C'est *moi* que vous aviez amené, pas le monstre qui se tient derrière vous ! Et votre petit cousin... avec son nævus sur la main gauche... »

Dans la main de Rob, le pistolet tressauta soudain plusieurs fois. La silhouette devant eux fut comme projetée en arrière et elle alla rouler sur le sol. Elle resta là, les yeux emplis d'horreur et de douleur, étreignant convulsivement son ventre déchiré par les projectiles. Rob dégagea le chargeur et le remplaça. La chose se contorsionna quelques instants en gémissant. Ce n'était pas exactement un rôle de souffrance, mais plutôt l'expression d'un désespoir infini. Elle réussit à se relever tant bien que mal et, moitié marchant, moitié rampant, elle s'éloigna, laissant une trace sanglante derrière elle. Elle se dirigea vers une sorte de terrier, comme un animal aurait pu en creuser – ou peut-être était-ce un effondrement provoqué par les pluies – à quelques mètres de là. Elle chancela et tomba. Pendant un instant, elle resta immobile sur le sol, juste à côté de l'ouverture du boyau souterrain. Puis dans un bond convulsif et avec un hurlement qui paraissait venir tout droit de l'enfer, elle plongea et disparut dans l'étroite galerie.

Doc alla vomir un peu plus loin. Walt, à ses côtés, n'était guère mieux. Seul Rob semblait avoir surmonté l'épreuve, mais ses yeux torturés démentaient son flegme apparent.

Il soupira lourdement. « Celui qui voudra aller regarder cette chose de près peut le faire », dit-il. Sa voix était presque inaudible. « Elle est morte. Je lui ai

envoyé un chargeur entier dans les tripes ! Et sa blessure à la gorge ne saignait même plus. J'ai... »

Soudain, il se mit à trembler violemment. Ses nerfs et ses muscles tétanisés le projetaient en tous les sens. Sa respiration sifflait et cognait sur un rythme syncopé. Les mots semblaient être projetés un à un hors de lui. « ... il... elle... main *gauche*... j'ai su... mensonge... la tache... tache... cousin... main droite... »

Walt s'était jeté sur lui pour le ceinturer et le maintenir, mais la crise était déjà passée. Quelques larmes coulèrent sur ses joues, puis il redevint calme. « Excusez-moi, murmura-t-il. C'est d'avoir dû tuer quelqu'un... quelque chose, comme ça. C'est horrible. Mais c'est la main droite de mon cousin qui est malade. Il ne se sert que de la gauche – c'est devenu une blague dans la famille de se moquer de sa maladresse. La... chose a dû obtenir une partie de renseignements d'un d'entre nous, mais il lui a fallu inventer le reste.

— Non, Rob », dit Doc. Il s'en voulait de ne pouvoir se taire, mais il ne pouvait garder cela pour lui. « Je crains qu'elle ne l'ait obtenu de moi. Je pensais vraiment que c'était la main gauche – probablement parce qu'il me semblait me souvenir que votre cousin portait sa montre à son poignet malade pour cacher son *nævus*. Mais je n'y songeais pas du tout – pas du tout – ni maintenant, ni à aucun moment depuis que nous avons quitté la Terre. Cette créature ne lisait pas dans nos esprits, elle fouillait dans sa propre mémoire... quelle qu'elle soit.

— Mais alors... » commença Walt. Doc approuva silencieusement, et Rob pâlit.

« Cela ne signifie pas que les tests que nous nous sommes mutuellement imposés soient sans valeur, expliqua Doc d'une voix qu'il aurait voulue neutre. Cela signifie surtout que la créature elle-même aurait pu les passer. Peut-être n'est-ce pas une imitation de moi, mais un véritable double de moi-même, reproduit cellule par cellule... même le cerveau. »

Rob contempla fixement l'arme dans sa main, puis l'entrée du boyau, puis il revint sur Doc. Ses traits se durcirent. « Allez mettre en marche votre microscope, Doc. Je reviens. »

Son visage était gris cendre quand il revint de sa macabre expédition, rapportant les spécimens pour Doc. « C'est mort », dit-il seulement.

Doc effectua les tests sous leurs yeux attentifs, bien qu'il sût d'avance que c'était inutile. Il avait raison. Chaque cellule de la créature était absolument identique à chacune des siennes. Il avait vaguement espéré un caractère étranger à l'intérieur même du noyau, mais il dut aussi renoncer à ce dernier espoir. Quant aux réactions sanguines, elles prouvaient que le sang étudié pouvait tout aussi bien être le sien. La copie était parfaite dans le plus infinitésimal détail. La créature était sans aucun doute de l'espèce humaine.

Plus tard, devant le dîner auquel il ne toucha presque pas, il ne put oublier le regard de ses deux compagnons posés sur lui qui le soupesait et le jugeait. Et ses yeux à lui aussi, chargés des mêmes peurs, les pesaient en retour. Ils

contemplèrent en silence la tombée de la lourde nuit noire et allèrent se coucher d'un commun accord, chacun avec son pistolet à portée de la main. Doc avala quelques somnifères et fut surpris de constater qu'ils agissaient. Son sommeil fut agité de cauchemars. Il ne pouvait rien fixer de précis – c'était comme un souvenir vague et confus. Il était quelque chose ne possédant pas de forme précise, changeant à volonté – parfois dépourvue de toute forme de pensée, parfois d'une intelligence inaccessible. Ses métamorphoses n'étaient soumises qu'à une seule loi, venue d'une autorité supérieure qui s'appelait le Conseil : il était interdit à deux formes de vie de la planète d'emprunter la même apparence en même temps. Il était contraint de se transformer et se déformer sans cesse. Pour passer outre à la loi du Conseil, pour enfin se stabiliser, il lui fallait attendre la venue d'une nouvelle apparence encore inconnue. Qu'elle vienne ! Un corps, une forme à soi !

Soudain, à travers les brumes du sommeil, il perçut l'écho d'une explosion.

Il se réveilla en sursaut. Une autre explosion ! Un coup de feu ! Il vit Walt bondir de sa couchette, mais Rob n'était pas là ! Rob avait disparu ! La nuit tirait à sa fin, et déjà les premières lueurs de l'aube filtraient à travers les hublots, éclairant les draps froissés de la couchette vide.

Doc et Walt s'habillèrent en toute hâte et se précipitèrent dans la coursive. À cet instant Rob entra. Il s'arrêta brusquement en les voyant. Son allure furtive, ses yeux égarés et fuyants, laissaient présager quelque nouveau drame. Son pistolet se releva une seconde sur eux, puis s'abaissa lentement. Il avança d'un pas lourd et repoussa avec son dos la porte intérieure du sas qu'il verrouilla de sa main libre.

« Que se passe-t-il ? » La voix de Walt grinça dans le silence.

Le capitaine haussa les épaules d'un air las, la tête toujours baissée. « J'ai entendu du bruit dehors... j'ai pensé que la créature n'était peut-être pas morte. Je suis sorti... dehors j'ai cru voir quelque chose, alors j'ai tiré... Ce devait être une ombre parce qu'il... qu'elle est morte... bien morte. »

Ils revinrent dans le carré, où Rob fut soumis à de nouveaux tests. Cette fois, il dut répondre à trois séries de questions. « Bon, ça va », dit finalement Doc, hochant la tête, presque à contrecœur. Aussi dérisoires et inutiles qu'étaient ces tests, ils devaient s'en contenter. C'étaient les seuls moyens de contrôle en leur possession.

Walt se leva et prépara un sommaire petit déjeuner. « Il fera bientôt jour », dit-il mais il ne put terminer sa phrase.

De faibles bruits leur parvenaient du sas d'ouverture comme si quelqu'un essayait d'entrer. Une voix – ou plutôt le fantôme d'une voix – sembla filtrer jusqu'à eux à travers les blindages. « Doc... Doc... » implorait-elle.

Un son rauque gargouilla dans la gorge de Doc. Il bondit de son siège et se précipita vers la porte. Ses mains moites dérapaient et glissaient maladroitement sur les verrous. Le lourd panneau d'acier s'ouvrit finalement.

Dehors, il n'y avait rien ! De l'autre côté de la clairière, un petit buisson

frémit comme s'il avait été secoué, et ils entendirent le bruit sourd d'une course sur le sol rocailleux. Le capitaine tira plusieurs coups de feu au jugé, mais sans résultat, et les lointains échos des projectiles sur les pierres résonnèrent et s'évanouirent dans le silence de Vénus.

Doc contempla ses mains et eut la surprise de constater qu'elles ne tremblaient plus. Peut-être, pensa-t-il, un homme arrive-t-il à s'habituer à tout. Ou bien sont-ce les glandes endocrines qui, passé un certain seuil, ne répondent plus aux stimuli ?

« Morte ? demanda-t-il. Ou bien fait-elle simplement semblant d'être morte ? Enfin, le jour va se lever d'ici peu. Nous pourrons sortir. Nous irons tous les trois – dorénavant nous ne nous séparerons plus. Si le cadavre est encore là, nous le brûlerons. »

Il éleva la tasse de café à ses lèvres et but machinalement, les yeux plongés dans ceux de Rob. « Qu'allons-nous découvrir là-bas, Rob ? » demanda-t-il calmement.

Le capitaine se laissa tomber sur le siège en face de lui et jeta son arme vide sur la table. « Votre corps, Doc, au moins. Et un autre, peut-être. Je crois avoir touché quelque chose. Vous avez deviné juste. Doc, c'est moi que j'ai vu tout à l'heure. J'ai entendu du bruit, je suis sorti et je me suis trouvé face à face avec moi-même. Nous avons dû être attaqués en même temps, vous et moi. »

Le reste de l'histoire suivit. Rob parlait d'un ton uni, comme s'il dictait un rapport technique. Il avait quitté le vaisseau, fatigué de consigner leurs découvertes sur le livre de bord, et il s'était promené quelque temps avant de s'allonger sur une couche de mousse tentante. Il avait dû s'endormir. Il se souvenait confusément de scènes horribles où il se voyait en train de se battre, puis il avait sombré dans des ténèbres vides de rêves. Il avait émergé de cette inconscience totale en sursaut. Une créature en tout point semblable à lui était penchée sur lui. Elle tenait une pierre à la main. C'étaient des épines brusquement apparues sur la couche de mousse qui l'avaient réveillé. Il avait roulé sur lui-même, évitant le coup, et avait couru à perdre haleine jusqu'au vaisseau. La créature l'avait suivi ; ce n'était que quand il était réapparu avec son arme à la main qu'elle avait fait volte-face et s'était enfuie à travers les buissons.

« J'aurais dû la tuer à ce moment-là, conclut Rob, mais Doc est bien placé pour le savoir, c'est difficile de tirer sur soi-même. Elle m'avait volé mes vêtements. Je venais juste de me rhabiller quand vous êtes arrivés tous les deux en courant – Walt de l'autre côté de la clairière et vous, Doc, de la colline. Je me suis tu, comptant me réveiller pour aller traquer la chose pendant la nuit, je préférerais être tout seul, sans personne pour me déranger ; j'étais à l'affût quand elle s'est approchée. Je l'ai tué et j'ai jeté son corps dans le terrier avec l'autre. »

Il s'arrêta et attendit leur jugement. Il paraissait plus détendu à présent. Doc versa une tasse de café et la lui tendit. Walt s'agitait sur son siège, le

visage blafard, secoué de tics, en proie, semblait-il, à une profonde agitation intérieure. Finalement, il dut poser sa tasse qui tremblait trop dans sa main et respira profondément, comme pour se détendre. Doc comprenait son trouble : cohabiter avec deux personnes qui étaient peut-être des monstres. Lui *savait* qu'il n'en était pas un, peut-être Rob le savait-il aussi, mais Walt ne pouvait en être sûr. Il était coincé entre eux deux.

« Il fait assez jour à présent », décida Doc.

Ils sortirent de l'appareil, Walt se tenant prudemment en arrière, son arme braquée dans leur dos. Dehors, rien n'avait changé. L'éclatant ciel vénusien illuminait déjà le petit cratère que le vaisseau avait creusé en se posant, la colline en face, la clairière et les buissons touffus qui la ceinturaient. Plus loin, l'entrée du boyau formait un trou noir et inquiétant.

Ils étaient presque à moitié chemin quand Walt poussa soudain un cri étranglé. Son bras tendu désignait un point sur leur gauche. Doc tourna la tête. Quelque chose était sorti des buissons, se déplaçant comme un animal. Des vrilles pendaient du tronc, les pattes étaient encore de véritables racines, mais il était indéniable qu'elle se mouvait de sa propre volonté.

C'est alors que l'horreur les submergea. La créature s'immobilisa et devant eux, se transforma. La partie supérieure se mit à palpiter, puis des traits commencèrent à apparaître – d'abord un nez, puis une fente s'ouvrit qui devint une bouche, puis des yeux, puis des oreilles. Une sorte de végétation apparut, formant bientôt une chevelure rousse parsemée de gris. En quelques instants, ce qui n'était une seconde avant qu'un morceau de bois était devenu un visage presque humain. Humain il l'était, mais pas parfaitement. Il était étrange, presque anormal – peut-être parce qu'il essayait d'être la synthèse des traits appartenant aux trois hommes en face de lui.

Les lèvres s'ouvrirent, découvrant une dentition humaine. Les yeux s'animèrent. La chose toussa, comme si elle voulait s'éclaircir la gorge.

Walt leva son arme, mais Rob d'un bond arrêta son geste et lui prit son arme. « Attends, dit-il. Pour l'instant, il n'y a que la tête. Nous avons encore le temps. »

La créature fit un essai de voix, émettant une sorte de son glissant comme un jeune garçon qui mue. Elle cligna des yeux sous l'éclat du ciel. « Dif... difficile communiquer. » Les mots râpaient et cognaient, presque incompréhensibles. « ... pas pouvoir... atteindre... dans têtes... sens... Conseil... inquiet... Conseil vouloir rapport... immé... dia... te... ment... »

Doc chancela un instant à la réminiscence de son cauchemar, mais il réussit à retenir les mots qui lui brûlaient les lèvres. La créature essayait de se retourner. Une série de violentes contractions secoua la zone où le cou de chair rejoignait le tronc de bois. Puis les contractions s'étendirent. Tout le corps bientôt fut pris de convulsions. Le visage aussi se déforma sous l'effet des grimaces qui le tordaient en tous sens. Des sons inarticulés filtraient à travers les lèvres retroussées par un affreux rictus.

Et puis soudain le visage se figea. Les yeux se fermèrent et la bouche

s'ouvrit en un hurlement muet. Les contractions secouèrent de plus en plus durement le tronc et les membres, comme si tout l'effort se concentrait là. Les secousses étaient trop fortes. Bientôt, la chose roula sur elle-même et chuta. Une fraction de seconde, tout s'arrêta. Et brusquement la créature se releva sur ses racines – ou sur ses membres – hésita un instant et projeta de toutes ses forces la tête inanimée contre un rocher. Le crâne explosa, découvrant la cervelle écrasée, dans un geyser de sang vermillon qui vira bientôt en une sorte d'ichor verdâtre. Le corps fut agité de quelques soubresauts puis s'affaissa, définitivement immobile.

Doc détourna la tête, évitant de penser. À côté de lui, il perçut le souffle de Walt, semblable à un sifflement, et un peu plus loin, Rob, figé comme une statue de pierre. Ils se regardèrent puis, d'un commun accord, ils repartirent. Ils avançaient silencieusement, incapables de parler.

À l'entrée du terrier, Doc hésita une dernière fois. Il appréhendait la vision de son propre cadavre – ou son absence, ce qui aurait été encore pire. Il laissa d'abord passer les deux autres, précédés de leurs torches lumineuses, puis il se glissa dans l'étroite galerie et les rejoignit au bout du boyau, là où le terrier s'élargissait pour former comme une petite cave.

Les deux dépouilles étaient là – son cadavre nu, et celui de Rob, vêtu, tous deux raidis par la mort.

Le regard affolé de Walt allait d'un corps à l'autre. « Mais... mais alors... quelle était la chose qui a appelé Doc tout à l'heure, quand nous avons pris le petit déjeuner ?

— Oui, qui était-ce ? » murmura Rob. Il gardait les yeux fixés sur son double sans vie. « Je ne me souviens plus si j'ai bien verrouillé le sas d'entrée.

— Je l'ai fermé, répondit le jeune géologue. Je l'ai... » Il resta figé, la bouche ouverte, les yeux exorbités.

Au-dessus d'eux leur parvenait un bruit de pas – des pas légers, foulant un tapis de feuilles sèches !

Les lèvres exsangues de Walt remuèrent, mais ce n'était pas lui qui parlait. La voix arrivait de l'embouchure du terrier. « Doc ? Je sais que vous êtes là. Je le sais. Il faut que vous m'aidiez, Doc. Vous devez tuer cette copie de moi qui est avec vous ! Oh ! Doc, ne m'abandonnez pas ! Je suis vrai, moi ! Ne les laissez pas m'assassiner comme Rob a assassiné l'autre ! Mon Dieu, si vous saviez ce que j'ai enduré depuis presque une semaine à me cacher comme ça, sachant que cette chose est avec vous, à *ma place* ! Je deviens fou, Doc ! Je n'en puis *plus* ! »

La phrase se termina en une sorte de cri, chargé d'une angoisse à la limite de la folie, auquel semblait répondre le visage torturé et convulsionné de Walt. La lumière des torches accentuait encore le caractère atroce de la scène. Doc hocha la tête, souriant doucement au jeune homme. Combien de fois, jeune médecin encore inexpérimenté et tendre, avait-il dû prendre sur lui pour inciser et opérer dans des chairs vivantes ? Peut-être était-ce cette expérience qui aujourd'hui lui permettait de supporter l'insupportable.

« Calmez-vous, Walt », dit-il tranquillement. Il ignorait à qui il s'adressait. Était-ce à Walt ou à son imitation ? « Nous allons essayer de ne pas commettre d'erreur. Vous savez, nous sommes embarqués sur la même galère. » Il perçut un soupir, comme celui d'un enfant affamé retrouvant le sein de sa mère. Il se tourna vers le jeune technicien à côté de lui. « Bon. Et si maintenant vous nous racontiez ce qui s'est passé ? »

L'histoire de Walt était étrangement semblable à la leur. Il avait été attaqué. D'après lui cela s'était passé le jour de leur arrivée sur Vénus. Il ne se souvenait de rien d'autre que d'une lutte cauchemardesque. Il s'était réveillé et avait découvert à côté de lui un double de son propre corps, gisant, inanimé, au milieu des buissons. Il l'avait frappé avec une pierre sur la tempe et avait passé une bonne partie de la journée à essayer de récupérer ses esprits avant de rentrer au vaisseau. Il n'avait rien dit, craignant que Rob et Doc ne veuillent pas le croire. Mais il n'avait pas cessé de le traquer à chaque occasion où il s'était trouvé seul. Il était presque sûr de ne pas l'avoir tué. Il voulait l'éliminer une fois pour toutes, ou du moins l'empêcher de monter à bord.

« C'était donc cela la raison du bruit que nous avons entendu contre la porte », constata simplement Doc.

Il fouilla dans ses souvenirs d'anatomie, tout en mesurant la distance qui le séparait de Walt – ou son imitation. La crosse du pistolet vint frapper le crâne de Walt à l'endroit exact, et le jeune homme s'effondra avec un gémissement plaintif. Rob releva vivement son arme, puis l'abaissa. Il laisserait Doc mener le jeu à sa guise, du moins pour l'instant.

« Walt, quelle est la première maison dans laquelle vous avez vécu ? » cria Doc.

La voix leur parvint, légèrement assourdie. « Une petite maison jaune de cinq pièces. Elle avait un toit de chaume. Il y avait aussi un puits derrière... » Doc interrompit le flot continu de détails, quand il remarqua que Walt reprenait conscience. Il attendit qu'il récupère tous ses esprits pour lui poser la même question. Un peu à l'écart, Rob approuva d'un signe de tête.

À peu de chose près, les réponses étaient absolument identiques. Cette fois, il ne pouvait s'agir de télépathie – Walt, ou son double, était évanoui et ni Rob ni Doc ne connaissaient ces détails.

Il était tout à fait impossible de désigner l'un ou l'autre comme réel ou comme monstre !

Et puis, soudain dans le silence, un bruit ! Une sorte de grattement, comme si un homme ou un animal rampait dans le boyau. Et tout à coup, dans la lumière fantomatique apparut une silhouette nue.

Le second Walt ! Le visage était maculé de poussière ; la partie temporale droite n'était qu'une horrible plaie où le sang avait figé. Les yeux fous paraissaient habités d'une terreur sans nom. Il se redressa lourdement. La bouche s'ouvrit spasmodiquement sans qu'aucun son n'en sortît. Doc se recula, devinant que l'attente à l'embouchure du terrier avait été le stade

ultime de ces jours passés dans la solitude, la peur et l'angoisse.

L'être qui se tenait maintenant devant lui était fou sans aucun doute. Doc essaya de penser à un moyen de le calmer.

Mais l'autre ne lui en laissa pas le temps. Poussant un cri d'animal enragé, il se rua sur lui !

Le pistolet de Rob cracha une seule fois, arrêtant net la charge. Un trou rouge apparut au milieu du front. Les genoux plièrent et le corps alla rouler sur les deux cadavres.

Rob s'avança, l'arme toujours braquée, prêt à tirer. Il considéra le corps désormais sans vie et se retourna vers ses compagnons. « Le même processus pour chacun de nous – toujours cet évanouissement. Qu'a-t-il pu se passer pendant cette période d'inconscience ? Cela signifie-t-il que nous sommes devenus tous trois des monstres ? L'adaptation à une forme humaine est-elle si pénible que nous n'avons pu la supporter et que tout notre système a flanché un instant, et cela serait la raison de cet évanouissement ? À quoi rime tout cela ? Bon Dieu, nous *devons* être vrais ! Les autres nous-mêmes ne sont jamais montés à bord. Nous, nous avons l'habitude de notre apparence humaine – c'est nous qui avons récupéré les premiers chaque fois. Nos imitations se sont toujours réveillées avec un temps de retard sur nous. Parce qu'elles avaient du mal à apprendre. Nous, pas. »

Doc s'approcha et s'agenouilla à côté du dernier cadavre. Le soleil et le froid avaient brûlé et tanné la peau comme ils l'auraient fait sur une peau humaine. Il prit une main et examina le petit doigt déformé et raide.

Il se releva alors. Il avait enfin la preuve de ce qu'il avait entrevu depuis si longtemps, sans oser le formuler. « Non, Rob – *nous* sommes des monstres, du moins en partie. Walt ne s'est pas plaint de son doigt depuis longtemps – je ne l'ai pas remarqué sur le moment, mais je me souviens qu'il l'a plié la dernière fois que nous avons pris du café. *Ceci* est le vrai Walt, avec son petit doigt blessé. Et vous, Rob, vous ne vous grattez plus. Fini... plus de démangeaisons. Mais le cadavre là montre encore des traces d'eczéma sur les membres. Ils reproduisent parfaitement nos corps, mais pas nos tares physiques. Vous êtes vos propres copies ! »

Walt poussa un cri étouffé, mais Rob l'arrêta d'un geste. « Vous avez tort, Doc. Je sais que je suis moi-même. Mais vous avez raison aussi. Je n'ai plus de démangeaisons ; je n'y ai même plus pensé depuis ce moment. Et vous, Doc, avez-vous remarqué que vous n'avez plus d'asthme ? »

Ils se considérèrent tous les trois. Comme Rob, Doc avait la certitude d'être lui-même, mais il était bien obligé de reconnaître que son asthme et sa transpiration avaient disparu. Comme eux, il était lui aussi un monstre. Peu importait qu'il se rappelât parfaitement bien ses plus lointains souvenirs dans les bras de sa mère, ou les différents symptômes de l'ataxie locomotrice, il était un monstre !

Walt était toujours aussi pâle. Les ongles avaient laissé des sillons sanglants dans la paume de ses mains, mais il semblait avoir quelque peu

recupéré. « Alors nous devons faire face à cette nouvelle situation, dit-il. Nous ne pouvons pas revenir sur la Terre ! »

Rob approuva de la tête. Il interrogea Doc du regard.

Doc, perdu dans ses pensées, ne le remarquait pas. Il revoyait la plante animale à tête d'homme, ses impressions quand il était sorti de son évanouissement – et pendant son rêve, ses inquiétudes à propos de la loi du soi-disant Conseil. Et après qu'il eût tout revécu, le biologiste considéra objectivement la monstrueuse forme de vie à laquelle désormais il appartenait.

Il se détendit quelque peu et avala goulûment l'air humide qui ne le gênait plus – la sueur ne coulait plus entre les plis de graisse qui lui barraient encore le ventre. « Eh bien, admit-il, nous sommes des monstres. Du moins sur Vénus. Cette malheureuse créature mi-végétale mi-humaine n'avait aucune chance contre nous. Pas plus que n'en avaient celles dont nous sommes issus. »

Il eut brusquement conscience, d'un point de vue presque scientifique, à quel point ses propres mots résonnaient d'une façon à la fois étrange et naturelle. Il se mit à rire. « Nous sommes des monstres, répéta-t-il. Il n'existe rien sur Vénus qui nous ressemble. Sur cette planète toute vie est instable – tout change perpétuellement de forme. La qualité de ces changements est sans importance – passage d'une forme intelligente à une non intelligente, par exemple – parce qu'un jour une autre transformation se produira. La vie ici est à même de reproduire parfaitement n'importe quel organisme. Et la télépathie n'est pas en cause comme nous l'avions cru, mais plus probablement une étrange et extraordinaire forme de résonance cellulaire. Le modèle est reproduit parfaitement et intégralement.

« Avec notre arrivée est intervenu un nouvel élément. Il s'agissait de reproduire un modèle terrien. Mais la vie sur notre planète est complètement stable ; il fallait donc que la copie soit stable elle aussi. C'est cette stabilité qui a tout dérangé. La créature végétale ne pouvait revenir en arrière – il ne lui restait plus qu'à se détruire... qu'à se tuer.

« Mais nous, nous sommes stables. Quelques imperfections ont disparu, mais cellule par cellule nous sommes exactement identiques à nos originaux. Même nos cellules reproductrices ont dû garder les mêmes caractéristiques, grâce à quoi nos enfants seront absolument les mêmes que les anciens nous-mêmes auraient pu avoir. Nous ne sommes plus dangereux, non plus, parce que nous ne pouvons plus changer – pas plus que nos originaux ne le pouvaient. »

Il lut le lent cheminement de ses paroles sur le visage de ses compagnons. « Nous allons rentrer chez nous, dit-il, dans un sourire. Nous allons rentrer chez nous... légèrement en meilleur état... »

Ils rampèrent vers la sortie. Le vaisseau là-bas les attendait. La réaction émotionnelle arriverait tôt ou tard, ils ne l'ignoraient pas, mais pour l'instant seul comptait leur soulagement.

Walt déverrouilla le sas d'entrée.

Rob hésita un instant avant d'embarquer. « Ça promet, dit-il, en faisant la grimace. À moins que la vie d'ici ne se fatigue d'imiter les hommes. Pensez à la chance que cela représente pour tous les invalides et les estropiés... se retrouver à nouveau entier ! Attention, Vénus, voici la Terre qui arrive ! »

Doc rit doucement. Il respira librement et caressa sa petite panse rebondie. Et les trois humains montèrent à bord.

Traduit par MICHEL RIVELIN.
Stability.

© Authentic Publication, 1962
© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LE ROBINSON DE L'ESPACE

Par Roger DEE

Chacun sait que Robinson Crusoé s'appelait en réalité Alexander Selkirk. Plus exactement, que c'est d'après les aventures vécues par un matelot anglais du nom de Selkirk que Daniel Defoe écrivit son chef-d'œuvre. En deux siècles et demi, Robinson Crusoé en est venu à personnifier un des archétypes du héros d'aventures. Quoi de plus naturel, dès lors, que de le voir invoquer, en même temps que son Vendredi à tout faire, par le premier explorateur humain arrivé sur la planète Mars ?

12 août 1971.

Premier matin sur Mars.

CE matin, en m'éveillant, j'ai trouvé avec surprise une offrande propitiatoire devant mon « ballon de couchage ».

Je constatai que les fruits – une poignée de baies couleurs corail pâle – étaient d'une espèce complètement inconnue de moi, mais il me fut facile d'identifier le liquide les accompagnant. C'était de l'eau, plus précieuse ici que n'importe quel nectar. Peut-être la valeur d'une tasse, soigneusement déposée dans une sorte de membrane transparente. Elle avait dû être péniblement recueillie goutte à goutte, à Dieu sait quelle source.

Un autre, dans la même situation que moi, aurait pu se sentir touché par la ferveur de mon admirateur nocturne, mais cette attention ne m'intrigua pas et je n'en éprouvai même aucun plaisir. C'est une condition singulièrement agréable que d'avoir une planète à soi, à soi tout seul – même une planète aussi spectaculairement morne et morte – mais une intrusion, si timide fût-elle, menaçait de détruire ma solitude et de me détourner de mon projet.

Assez ironiquement, au début de cette invraisemblable entreprise, j'avais éprouvé un certain amusement pervers à m'imaginer comme une sorte de Robinson Crusoé moderne, abandonné (bien que volontairement, dans l'intérêt de la science et de mon goût de l'auto-introspection) non dans l'isolement momentané d'une île déserte, mais dans un monde désert inaccessible à nul autre. Je pensais alors que ma misanthropie farouche devait m'éviter de partager le calvaire de Robinson ; ce dernier appartenait

essentiellement au type grégaire : il aspirait avec un tel désespoir au soutien social né de la vie en commun, qu'il était prêt à profiter de l'apparition de n'importe quel malheureux sauvage un peu servile pour établir cet état. Pour ma part, au contraire, je suis un reclus volontaire. Non seulement je me serais senti irrité par l'arrivée de son serviteur Vendredi, mais j'aurais jugé des rapports aussi inégaux profondément désagréables.

L'axiome qui prétend que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement est un poncif éculé. Mais le fait même qu'une histoire purement imaginaire puisse se répéter, et ce au-delà d'un golfe interplanétaire, est une constatation extrêmement troublante. Je ne partage aucun des besoins grégaires de Crusoé et, cependant, tout indique que je ne tarderai pas à avoir de la compagnie. Mais que ferai-je d'un « Vendredi » ? Comment adapterai-je mon attitude à une autre présence, particulièrement à une présence qui, non seulement pourrait échapper à mon expérience, mais même être au-delà de mon entendement ? Vendredi, le serviteur de Crusoé, était un indigène. Il en serait de même évidemment pour le mien. Mais à quoi ressemble un indigène *martien* ?

De telles méditations dégénèrent rapidement en conjectures qui ne riment à rien et tendent plus à troubler qu'à rassurer. Je crois qu'il serait plus profitable pour moi, bien que je n'aie pas eu l'intention de gaspiller un temps précieux à tenir un journal détaillé, de noter, dans l'ordre chronologique, les événements qui m'ont amené à mon anormale situation présente. Je choisis l'ordre chronologique, d'abord parce que je méprise le besoin constant qu'éprouve le journalisme populaire de vous servir l'essence d'une histoire avant son introduction, et, ensuite, parce qu'il m'a toujours semblé que la forme avait plus d'importance que le fond, de même que le vernis recouvrant une pièce de majolique italienne est plus remarquable que le corps grossier, en terre glaise, du pot lui-même et que la qualité d'un quatuor de Mozart dépasse le mérite personnel de son compositeur.

Mais toute récapitulation faite dans un but de clarté doit débiter par le commencement. Ce sera également le cas pour la mienne.

*

* *

Mon vol sur le *Médée* dura quelque trente-trois jours, ni plus ni moins intéressants ou déprimants les uns que les autres. Je passai tout mon temps, hormis les interruptions nécessaires pour satisfaire à mes besoins corporels, dans un hamac, où je partageai alternativement mes loisirs, d'une part, à analyser les dix-sept variations de l'attaque révolutionnaire de Joseph Sczhau au jeu d'échecs, et de l'autre, à essayer d'établir un équilibre pratique entre l'indéniable logique et l'absurdité monumentale de la métaphysique de Hegel.

Le trajet me parut très rapide. Trente-trois jours représentent un laps de temps ridiculement court pour une évaluation du système de Sczhau ou une étude minutieuse de la dialectique de Hegel.

Le *Médée* obéissant à ses propres commandes cybernétiques réglées à l'avance, choisit une région légèrement au sud de la calotte du pôle Nord et se posa doucement. Normalement, j'aurais dû en terminer avec les problèmes intérimaires que je m'étais posés, avant de me donner la peine de regarder ce qu'il pouvait y avoir à l'extérieur... car que pouvaient bien représenter quelques heures de plus ou de moins, quand j'avais environ deux ans à attendre que la Terre opérât sa révolution et se rapprochât suffisamment pour me permettre d'y retourner ? Mais le silence absolu qui suivit la brusque cessation des bruits de moteur, s'ajoutant à un malaise personnel insidieux provoqué par la pesanteur moins forte sur Mars, rendit toute concentration impossible.

Étant donné que le *Médée* ne possède pas de hublots – selon Sobieski, son constructeur, on n'en trouve que dans les bandes de dessins illustrés des journaux et dans les romans de science-fiction bon marché – je fus obligé de revêtir avec peine un scaphandre et de sortir hardiment à l'extérieur. J'avais pressenti quelque chose d'étrange et de rigoureusement désertique, mais rien de pareil à ce qui m'y attendait. Je crois qu'un homme plus susceptible que moi à un bouleversement émotif aurait été instantanément brisé par la tristesse étrange et sauvage qui régnait de tous côtés. J'ai passé ma vie à me former pour accepter ce qui est différent aussi bien que ce qui est logique et beau, mais je fus profondément saisi à la vue de mon nouveau domaine. Je ne suis pas un poète, et cependant je me surpris à penser chimériquement que c'était là un paysage comme aurait pu en peindre un Dali cosmique, en passant des milliards d'années à soigner les contrastes entre chaque détail, et en allant au bout de ses moindres intentions, dans la représentation d'un thème qui, de par sa propre nature, était surréaliste.

Partout la surface était érodée et ravinée sous l'action du vent et de l'eau, transformée en un labyrinthe de cheminées, de buttes et de canyons, vierge de tout chemin battu. Une contrée aussi pierreuse et désertique que les propres terres incultes de mon Arizona, mais à une échelle infiniment plus vaste. À plus d'un kilomètre au nord, la neige polaire, luisant avec un curieux effet de fluorescence, sous un soleil blanc rabougri, ondoyait dans un silence figé vers un horizon étrangement proche et escarpé. Au sud, s'étendait un terrain (quel mot anormal ici, mais quel autre y a-t-il ?) aussi accidenté, aussi morne, mais portant des myriades de touches de couleur, depuis le rouge sinistre jusqu'au noir, en passant par l'ocre, le roux, le safran et le violet. L'érosion, au long des ères, avait dû emporter tout le sol, avant même qu'il y eût un sol sur la Terre, pour le déposer avec les neiges fondantes dans le sud.

Il n'y avait rien qui pût suggérer la vie, pas la plus petite tache de verdure, porteuse de chlorophylle. Un monde mort, pensai-je. Loin d'offrir la moindre possibilité de promesse aux initiateurs de l'expédition qui m'avaient envoyé ici, il n'était propre qu'aux buts pour lesquels j'étais parti : la jouissance d'une solitude inviolable et la réflexion.

Peut-être passai-je plus de temps que je ne l'avais réalisé à méditer sur

cette ironie imprévue, car le soleil, déjà bas sur l'horizon, disparut brusquement de ma vue. Il n'y eut pas de crépuscule. L'obscurité tomba subitement, balayant tout dans un grand élan qui produisait un curieux effet de tonnerre insonore. Le ciel, noir comme des voiles de deuil et totalement vide de nuages ou de brumes, flambait d'un bord à l'autre, en un feu d'artifice éblouissant d'étoiles gelées.

Dans le froid qui augmentait rapidement, je me dirigeai vers le *Médée* avec l'intention de revenir à mes méditations interrompues sur Sczhau et Hegel, avant de m'attaquer à mon véritable projet. Mais une fois à l'intérieur, je me trouvai dans l'impossibilité absolue d'atteindre le degré nécessaire de concentration. Le silence de ma cabine métallique pesait sur moi, comme un poids réel, interrompu uniquement, à intervalles réguliers, par les craquements des tubes de propulsion qui continuaient encore à refroidir, ainsi que par le ronronnement et le gargouillement de mes purificateurs d'air.

Soudain, une étrange agitation s'empara de moi. Je décidai que j'aurai bien le temps de me livrer à mes méditations le lendemain, mais que ce soir il était préférable de m'accoutumer à mon avenir nouveau et d'aller dormir sous les étoiles.

Dans ce but je pris l'élément de couchage pliant, qui formait une partie de mon équipement de secours, et je ressortis. C'était un dispositif vraiment ingénieux et, comme Steven Sobieski l'avait promis, il fonctionnait à la perfection. Quand la membrane de matière plastique, gonflée à l'oxygène, eut refermé autour de moi un large ballon sphérique, tendu, je me dégageai en me tortillant de mon scaphandre inconfortable et me blottis douillettement dans le cocon élastique de mon lit.

Ainsi commença ma première nuit sur Mars.

*

* *

Cette nuit dans un cadre étrange fut elle-même étrange, mais je crois que ce fut la plus satisfaisante de ma vie.

Je passai d'abord une heure ou peut-être deux – je ne vérifiai pas, car quelle importance le temps pouvait-il avoir pour moi à présent ? – à étudier les étoiles et leurs dispositions relatives. Je n'ai que de faibles notions d'astronomie, mais il était évident que la vision qui s'offrait à mes yeux aurait tiré des larmes de joie à toute personne férue en la matière. À travers l'air raréfié de la nuit, les étoiles brillaient sans scintiller, comme des phares. Les rares que j'étais à même de reconnaître étaient beaucoup plus lumineuses que vues de la Terre et infiniment plus nombreuses. La Voie Lactée, loin d'avoir son aspect nébuleux familier, flamboyait d'un horizon à l'autre avec la froide et spectaculaire splendeur d'un pont en poudre de cristal, jeté pour le passage des Géants des glaces.

Les constellations semblaient être rangées curieusement de travers – je suppose que cet effet était dû à la divergence entre les inclinaisons axiales de

la Terre et de Mars – mais je découvris immédiatement la Grande Ourse, Cassiopée et les Gémeaux. Lorsque je trouvai Orion, il avait adopté une posture ascendante, comme si les bêtes mythiques qu'il poursuivait s'enfuyaient en remontant une pente, mais les diamants de son cadre se détachaient avec un tel éclat que j'étais capable de distinguer nettement la nébuleuse en forme de petit continent, pendue à sa ceinture.

Ce ne fut pas l'ennui qui me fit abandonner l'observation des étoiles, mais une diversion plus excitante qui se présenta à moi : me replonger dans le souvenir.

L'exercice délibéré de la mémoire, lorsqu'on possède de quoi l'alimenter suffisamment, est une occupation fascinante, connue de peu de gens et appréciée par un nombre encore moindre. Je crois que c'est une des raisons qui me différencient le plus nettement de la moyenne conventionnelle du genre humain. Par « exercice délibéré », je n'entends pas la récapitulation mécanique de données apprises par cœur et retenues sans avoir été digérées, mais la faculté semi-voluptueuse, semi-cérébrale, de revivre l'expérience elle-même, la nouvelle digestion esthétique de l'incident, du passage ou du thème qui, à l'époque, vous plaisait le mieux.

On éprouve un plaisir indescriptible à passer mentalement en revue une pièce de théâtre à laquelle on a rarement assisté (par exemple *Troilus*) et à se souvenir de l'attitude et de l'expression exactes d'un personnage secondaire, qui n'avaient jamais été destinées à être retenues au-delà de l'instant même. Malheureusement, ma mémoire n'est guère visuelle, cependant en m'en servant soigneusement, j'ai réussi à la développer à un degré surprenant. Je suis capable d'entendre à volonté les progressions de thèmes musicaux, gais ou tristes selon le choix de mon humeur, qui, sans aide mécanique, sont perdus pour la plupart des gens, ou d'être de nouveau ému par l'angoisse de l'Hécube d'Euripide se lamentant sur la fragilité de l'homme.

Mais pendant cette première nuit martienne, alors que j'étais étendu sur mon lit, enveloppé dans ma chrysalide isolante sans rien d'autre qu'une membrane de matière plastique, fine comme un derme, entre moi et la désolation glacée de l'extérieur, je ne me souvins de rien de tout cela. Par contre, je me surpris à reporter mes pensées en arrière, vers la genèse de cet instant, vers la chaîne incroyable d'actes et de décisions qui m'avaient conduit à être le premier homme sur Mars.

*

* *

Steven Sobieski, dont, autrefois, j'avais pris la peine de faire la connaissance d'une façon plus approfondie que quiconque, était responsable de ce choix. Lui aussi me connaissait mieux que personne. Il eut l'habileté d'envoyer jusqu'à ma retraite des Mogolons, dans l'Arizona, une délégation de spécialistes triés sur le volet, avec des propositions qui ne pouvaient que me séduire, plutôt que de m'adresser une meute de militaires arrogants ou de

commanditaires obèses. Je pouvais l'imaginer donnant ses instructions à ses émissaires.

« Il nous faut choisir un homme qui puisse rester sain d'esprit pendant deux années d'enfer, avait-il dû dire de sa voix au staccato caractéristique. Cet homme est Charles Bathory. Cela lui plaira – être sur Mars ou en Arizona lui est indifférent. C'est une sorte de pontife intellectuel, qui vit en ermite ; il a de l'eau glacée dans les veines au lieu de sang, mais il est intelligent. Un type dédaigneux – vous le détesterez – mais capable. Très capable. À son retour, il nous présentera un gentil petit rapport, fait de sang-froid, à moins qu'il ne nous envoie à tous les diables et qu'il reste sur Mars. »

La stratégie de Steven porta ses fruits, comme il savait pertinemment qu'elle ne pouvait manquer de le faire. Aucune intervention ordinaire ne m'aurait arraché à mes livres et à mes méditations, mais, par un étrange hasard, je venais justement de jeter les bases d'un projet qui exigeait une solitude totale, et la pensée d'une année d'isolement complet – sur Mars ou ailleurs, l'emplacement n'avait aucune importance – présentait pour moi un attrait irrésistible.

Je savais pouvoir me passer de confort. Les dangers ? Nous mourons tous. La solitude ? Je la recherche comme d'autres recherchent la compagnie et je l'apprécie plus que la richesse.

On me demandait si je voulais me rendre sur Mars. Je m'y rendrais.

Et j'y étais arrivé. J'avais inspecté mon nouvel ermitage et maintenant, couché sous les étoiles, dans un ballon fragile de matière plastique, je ruminais les raisons pour lesquelles je me trouvais là. Au cours de cette première nuit, je méditai sur une multitude de sujets différents, sans sélection consciente, mais toujours avec un certain fond d'à-propos : sur la lente ascension (ou le déclin, si vous êtes disciple de Spengler) de l'Homme, sur ses guerres, ses arts, ses religions et ses vices, ainsi que sur deux guerres atomiques, avec l'union planétaire finale qui promettait un état mondial et une rapide stagnation.

Enfin, ma pensée se tourna vers moi-même et je fus intrigué de découvrir que mes réflexions, généralement si directes et déterminées, s'étaient laissées entraîner si loin. Curieusement, je ressentis alors un net sentiment de libération et de détente, comme si je venais d'échapper à quelque fastidieux travail psychique et étais de nouveau capable de suivre mon penchant habituel avec ordre et méthode.

Mais je ne pus élucider ce mystère secondaire, car la tension exercée sur ma sensibilité m'obligeait à prendre du repos. Je m'endormis.

Je m'éveillai à l'aube, aux rayons d'un soleil rabougri qui faisait fondre, à l'extérieur, une couche arachnéenne de gelée blanche. Je me sentis tout rafraîchi, revigoré plutôt qu'éccœuré par le manque de pesanteur et poussé par une ardeur inattendue à me consacrer à mon projet.

J'étais sur le point de me lever pour me glisser péniblement dans mon scaphandre, lorsque j'aperçus l'offrande.

Elle était disposée à quelques centimètres de mon visage, de l'autre côté de la membrane transparente du « ballon de couchage », sous un infime glacis de gelée blanche qui fondait rapidement : un petit tas, soigneusement formé, de baies couleur corail et une peau difforme remplie d'une matière qui, d'après sa fluidité avant la congélation, ne pouvait être que de l'eau.

*

* *

Pendant un certain temps, je restai étendu sans bouger, un peu étourdi et assez démonté à l'idée qu'après tout je ne me trouvais pas seul ici. Il était difficile de concevoir qu'il pouvait y avoir de la vie dans un tel cadre – une vie manifestement intelligente, car le concept de l'offrande propitiatoire présuppose une certaine mesure d'imagination – cependant les preuves étaient indéniables. Je réprimai difficilement un frisson à la pensée qu'au cours de la nuit quelque chose avait pu se tenir debout (ou accroupi, ou rampant, ou perché ?) à côté de mon ballon à pression, à quelques pas de ma personne endormie, disposant sa petite offrande maladroite et observant le plumet blanc de ma respiration monter et retomber dans l'air froid, à l'intérieur du ballon. Mais mon malaise, dû plutôt à la surprise qu'à la peur, se dissipa rapidement.

Il était plus rassurant de conclure que la créature, quel que pût être son aspect physique, était tout au moins bien disposée et peut-être même amicale, car la membrane de mon ballon, interposée entre nous, n'aurait pu offrir qu'une piètre résistance si mon visiteur avait eu des intentions belliqueuses. En outre, la somme d'efforts nécessaires pour chercher quel cadeau me faire, laissait supposer une nature soit généreuse, soit timorée, étant donné que, par leur nature même, les cadeaux sont destinés soit à faire plaisir à quelqu'un, soit à se concilier ses bonnes grâces. Me souvenant d'avances similaires faites à des explorateurs par des aborigènes terrestres, je me demandai si le mobile de mon visiteur n'était pas simplement une terreur superstitieuse et mon offrande une pure oblation.

Cette pensée, loin de m'être agréable, me laissa plus troublé qu'auparavant. Je n'éprouvais pas le moindre désir de me faire adorer, même à distance. Mon projet était déjà arrêté dans tous ses détails ; il ne pouvait souffrir le moindre retard s'il devait être réalisé avant que les deux années de solitude qui m'étaient assignées fussent écoulées et que je sois obligé de retourner sur la Terre. Tout ce que je demandais était qu'on me laissât tranquille.

Mais rien n'est jamais résolu par des suppositions gratuites et il était évident que la créature n'était pas encore disposée à se montrer. En conséquence, je revêtis mon scaphandre, dégonflai mon ballon à pression une fois de plus et le repliai, puis je retournai à bord du *Médée*. Naturellement, je pris avec moi l'offrande fruste, car ignorer des avances aussi sérieuses eût été une piètre politique ; le sens commun exigeait d'accepter ce cadeau, sinon je risquais d'offenser une créature dont j'ignorais le tempérament et les capacités

physiques.

À bord de l'astronef, je préparai mon petit déjeuner – mon premier repas sur Mars – puis, dans un esprit moins de recherche scientifique que de simple curiosité, j'écrasai quelques-unes des baies couleurs corail et les analysai, au moyen d'une solution chimique destinée à révéler la présence de tout élément toxique. Elles étaient comestibles, mais je n'éprouvai pas le moindre désir de les goûter personnellement, aussi les enfermai-je dans un bocal sous vide et les oubliai-je.

C'était étrange, mais pour le moment je ne ressentais toujours aucun désir de mettre en œuvre le projet qui m'avait amené ici. Au contraire, poussé par cette même impatience qui m'avait agité dès le matin, je décidai d'ouvrir le compartiment de poupe contenant l'appareil auxiliaire du *Médée* – un minuscule hélicoptère, avec d'énormes pales pliantes conçues pour tirer le maximum de profit de l'air martien raréfié – et d'effectuer un vol vers le sud, en une tournée préliminaire de mon nouveau domaine.

Maintenant je suis prêt à entreprendre ce vol. J'ai mis mon journal à jour pour que toute personne qui pourrait me suivre ici sache, au cas où je ne reviendrais pas, dans quelle direction rechercher mon corps.

*

* *

Deuxième soir.

J'ai terminé ma reconnaissance initiale et la tension inhabituelle que j'éprouve, pour avoir piloté l'hélicoptère du *Médée* pendant un temps assez long, m'a fatigué à un point tel que je ne peux rien faire avant d'aller me coucher, si ce n'est mettre à jour mon journal. Le court délai qui me reste avant la nuit est sans importance ; les faits que j'ai découverts seront rapidement relatés.

Nulle part, lors de cette morne exploration qui a duré toute la journée, je n'ai trouvé le paysage au-dessous de moi très différent de la désolation érodée où le *Médée* s'était posé, mais mon inspection aérienne m'a révélé la nature de plusieurs phénomènes qui, depuis des décennies, ont intrigué les astronomes.

Les « canaux » existent bien en tant qu'accidents de terrain mais, en fait, ils sont d'une nature exactement opposée à l'idée de cours d'eau avancée par Schiaparelli et Lowell. Ce ne sont pas du tout des canaux, mais des affleurements de pierres et de couches minérales, qui ont résisté à l'usure des âges, des vents et des sables avec plus d'obstination que le sol qui les entourait, d'énormes traverses naturelles s'élevant à des centaines de mètres au-dessus de la monotonie habituelle des buttes et des canyons, s'étendant, par endroits, à des milliers de kilomètres en lignes presque droites.

Les régions plus sombres, fréquemment observées après les fontes printanières des neiges polaires, ne sont pas de la végétation, mais une sorte

de décoloration mouchetée provenant, je pense, d'une absorption inégale de vapeur d'eau par des surfaces nues, suffisamment élevées pour échapper aux sables constamment mouvants. Il y a des traînées vivaces d'une flore lichénique qui prolifère un peu mieux pendant la saison du dégel – j'ai découvert que les baies couleur corail pâle laissées pour moi, la nuit dernière, par mon timide visiteur, en sont les fruits – mais cette végétation est tellement clairsemée que tout examen approfondi serait une entreprise sans intérêt. Quelle tâche fastidieuse la créature a-t-elle dû s'imposer pour ramasser même une aussi petite quantité de baies !

Au cours de la journée, je n'ai découvert qu'un seul autre élément d'intérêt : les deux petites lunes, dont aucune n'est visible du *Médée*, à cause de l'interposition de la masse équatoriale de la planète. Deimos, la plus éloignée et la plus petite, est à peine visible le jour sous la forme d'une minuscule étincelle brillante, apparemment stationnaire, et presque confondue avec le fond d'étoiles luisant faiblement dans le ciel bleu-noir. Phobos n'est guère plus impressionnante, au mieux un petit disque de couleur presque safran, totalement démunie de toute marque distinctive.

J'ai pris un certain nombre de photographies panoramiques pendant mon vol, mais je me suis aperçu à mon retour sur le *Médée*, juste avant la tombée de la nuit, qu'aucune d'entre elles ne révélait plus que ce que j'avais pu observer à l'œil nu. Par conséquent, je les ai classées, en vue d'un examen ultérieur plus détaillé, et me suis occupé de préparer un repas de conserves et de pâte vitaminée.

Je suis prêt maintenant à me coucher dans mon hamac, pour une nuit calme, au cours de laquelle je me propose de méditer sur le projet qui doit m'occuper pendant mes deux années de séjour.

Deuxième matin.

Pour la première fois de ma vie d'adulte, la nuit dernière, j'ai échoué misérablement dans toute tentative de me concentrer. Les pensées que je croyais saisir glissaient comme un poisson prudent dans une mare d'eau trouble. Le gargouillement assourdi des purificateurs d'air du navire était un murmure irritant, qui s'infiltrait par le cadre tubulaire de mon hamac pour distraire mon attention. Les étroites limites métalliques de ma cabine paraissaient me cerner, comme si j'avais été emprisonné dans un caveau.

Par contre, la désolation du dehors me semblait propre et sans entraves, et tellement préférable à ce confinement dans l'astronef, devenu soudain odieux, que je me levai brusquement et enfilai mon scaphandre. J'avais déjà chargé sur mon épaule mon équipement de couchage de secours et j'étais sur le point d'ouvrir le sas à air de sortie, quand il me vint à l'idée que la créature aborigène qui avait déposé ses dons devant mon ballon la nuit dernière pourrait bien me rendre visite de nouveau.

Cette perspective n'était nullement agréable. Je n'hésitai qu'un instant,

pesant le pour et le contre, et lorsque j'eus mesuré le danger possible de dormir dehors, face à la certitude de passer une mauvaise nuit à bord de l'astronef, je trouvai le risque si infime qu'il était négligeable.

Je gonflai mon ballon à pression au même endroit que précédemment et, me glissant hors de mon scaphandre dans ma couche isolante, je pus aussitôt me détendre comme il m'avait été impossible de le faire à l'intérieur de la prison métallique du *Médée*. Le sac de couchage était bien chaud et confortable ; les perspectives érodées autour de moi, adoucies à la lumière des étoiles, et la faible lueur mouvante de Phobos au sud, s'étendaient comme un paysage de conte de fées surréaliste sous la splendeur apocalyptique d'un ciel constellé.

Le projet que j'avais l'intention de méditer ne se présenta pas immédiatement à mon esprit, mais le fait même qu'il m'échappait ne me sembla plus avoir d'importance. Au lieu de cela, je me laissai aller aux sentiments plutôt qu'aux pensées et bientôt, poussé par un mobile obscur dont je ne tentai même pas d'établir l'origine, je me trouvai de nouveau plonge dans des souvenirs.

*

* *

Ainsi que je l'ai fait remarquer, l'exercice contrôlé de la mémoire procure un plaisir intense et voluptueux. Cette nuit, la paix infinie et le silence de l'isolement total m'enveloppant comme une couverture douillette, je revécus des incidents et des impressions depuis longtemps bannis de ma mémoire comme étant sans objet, mais me revenant à présent avec une chaleur poignante, due moins à la nostalgie qu'à ma conviction qu'ils avaient un sens jamais soupçonné auparavant.

J'ai déjà dit que ma mémoire n'est pas à proprement parler visuelle, mais cette nuit elle fut bien davantage. Je revécus, avec une réalité tactile, les années de formation de ma jeunesse. Je revis mes parents, des gens tout simples, préoccupés de petits détails de la vie, mais suffisamment perspicaces cependant pour être intrigués et affligés par ma déviation hors de la norme ; je reparcourus mon chemin solitaire à travers les écoles et l'université, m'attardant un instant à mes rapports prudents avec Steven Sobieski et me demandant, pour la millièème fois, ce qui avait pu lui inspirer de s'attaquer, comme il l'avait fait, à l'isolement que je m'étais imposé à moi-même. J'évoquai la mort de mes parents, me souvenant, avec une clarté parfaite, de détails aussi insignifiants que la verdure soignée du cimetière et la douce caresse de la brise d'été sur ma tête découverte, le léger parfum sucré du chèvrefeuille et le chant assourdi des alouettes.

J'éprouvai de nouveau la lente formation de mon caractère, le sens croissant du détachement vis-à-vis des futilités mondaines qui montait en moi et m'avait finalement poussé à vivre seul, me consacrant tacitement à la découverte de la véritable réalité en fouillant mon propre moi.

Les souvenirs ne manquaient pas, si bien que la nuit était fort avancée quand ils furent épuisés et que je revins à songer à ma situation présente. Je ressentis alors un curieux sentiment de paix incomplète – si un tel terme peut avoir une valeur – comme si j’avais satisfait partiellement à un puissant besoin que je m’étais longuement refusé, et j’eus la conviction étrangement réconfortante que, malgré toute mon imperfection, je m’étais rapproché de quelque but indiciblement désirable.

Longtemps je fouillai mon esprit pour y découvrir un indice quant à la nature de ce but, mais je ne réussis à trouver que les plus vagues suggestions. Les constellations tournaient au-dessus de ma tête en une lente procession. Orion abandonna sa poursuite ascendante et descendit vers l’ouest, avant que je fusse à même de donner une forme cohérente aux conclusions à demi identifiées qui émergeaient de mes méditations.

Je sentais obscurément qu’en quelque sorte je n’étais pas une entité complète et finie – que nul homme isolé ne l’était et ne pourrait jamais l’être – et que l’insatisfaction où m’avaient laissé, tout le temps de ma vie, les réalités mineures que j’étais parvenu à résoudre, était due à ce manque de finition plutôt qu’à une quelconque imperfection inhérente au monde lui-même. Le fait que je fusse différent des autres hommes était absolument sans rapport avec le sujet, cette différence étant essentiellement de degré, plutôt que de condition ; les autres étaient même encore plus perdus dans la confusion que moi, puisqu’ils n’avaient jamais, à de rares exceptions près, deviné la nature incomplète de leur état. Le mien – je le comprenais désormais par intuition sans pouvoir définir précisément ce qui me manquait – n’était pas un inachèvement d’ordre mental ou moral, mais d’ordre psychique.

Sur cette conclusion assez particulière, mon humeur méditative me quitta aussi brusquement qu’elle m’avait envahi. Une torpeur s’empara de moi avec la puissance d’un effet hypnotique, et je m’endormis.

*

* *

À mon second réveil sur Mars, je découvris que j’avais devancé l’aube de quelques minutes seulement. Dans le ciel une lueur pâle, couleur saumon, indiquait au sud-est que le soleil était suspendu juste au-dessous de l’horizon, prêt à se lever. L’éclat des étoiles s’était légèrement estompé, bien que le ciel fût encore aussi noir que des voiles mortuaires, et un effet dû soit au froid intense de la nuit, soit à l’apparition imminente du soleil, avait déclenché un spectacle où le spectre solaire tenait un premier rôle, bondissant et dansant, au nord, en projetant des fuseaux fantomatiques vers les neiges polaires.

Un réveil bien étrange, mais une impression – aussitôt évanouie – de mouvement, à quelque distance, allait requérir mon attention plus immédiate : une ombre parmi des ombres plus épaisses, entre deux hautes formations de cheminées qui se dressaient telles des sentinelles, dans l’obscurité d’avant l’aube. Je me dressai rapidement et fus presque aveuglé par le brusque éclat

du soleil qui s'était levé d'un seul coup.

Lorsque je fus de nouveau capable de voir, en protégeant mes yeux des deux mains, contre le flot horizontal de lumière, mon visiteur était parti. Ses offrandes étaient disposées à l'extérieur du ballon, comme la veille à quelques centimètres de mon visage – la membrane tordue remplie d'eau gelée et la baie couleur de corail pâle qui scintillaient, blanches, sous le givre.

Mais cette fois-ci, il y avait quelque chose de plus. Au centre d'une tache lisse de gelée blanche, s'évaporant déjà malgré le peu de chaleur dégagée par le soleil, je vis l'empreinte de mon visiteur.

Au début elle était parfaitement distincte, une empreinte à peu près ovale, longue de dix centimètres peut-être et bordée à des intervalles réguliers par des traces moins précises, rayonnant vers l'extérieur, et qui auraient pu être faites par des griffes ou des serres. La gelée blanche disparut en quelques secondes, effaçant l'empreinte sur le rocher nu, mais je suis resté assis immobile plusieurs minutes, mon imagination travaillant pour reconstruire la créature entière d'après cette marque.

Un effort infructueux, étant donné que je n'avais nul moyen de savoir combien de ces pieds pouvait posséder la créature ni même si le membre ayant laissé cette empreinte pouvait, en réalité, correspondre au *pied*, tel que j'entendais ce terme. La créature pouvait fort bien en posséder un seul ou en avoir plusieurs ; elle pouvait en avoir d'autres, de nature différente, destinés à des fonctions différentes. En tout cas, l'empreinte qu'elle avait laissée ne me renseignait pas plus que je ne l'étais auparavant sur sa mentalité et ses dispositions à mon égard.

J'abandonnai mes conjectures sur ce point et retournai au *Médée* avec mon lit replié et la seconde offrande. Les corvées inévitables furent rapidement faites, car ce matin je n'avais aucune envie de traîner. Je me lavai, me rasai et préparai le petit déjeuner. Immédiatement après, je me mis à classer les notes que j'avais emportées pour commencer mon projet.

Mais c'était inexplicable. Encore une fois, comme hier, je me trouvai aussi peu disposé que possible à me mettre à la tâche. Les buts qui, sur la Terre, paraissaient être d'une importance extrême semblaient soudain devenus négligeables et lointains. Des pensées différentes vinrent me distraire et mon attention vagabonde persista obstinément à revenir à cette conviction intuitive de mon insuffisance personnelle, qui m'était déjà venue la nuit dernière sous les étoiles.

« Si l'homme est une entité incomplète, pensai-je, alors que lui faut-il pour devenir complet ? Quel est son complément et où se trouve-t-il ? »

Dans son essence, le problème est aussi ancien que l'homme lui-même et ne comporte aucune solution. À toutes les époques, des humains ont avancé des réponses imaginées pour s'accorder avec leur philosophie ou leurs croyances, en basant leurs conclusions sur une logique spécieuse ou d'aveugles hypothèses ; d'autres, avec un sophisme aussi vain ou une conviction aussi fanatique, ont nié catégoriquement l'existence de cet

inachèvement. Ma propre conviction, lorsque j'eus fini de considérer le problème, impliquait un paradoxe tellement saisissant que j'en fus sur-le-champ bouleversé et atterré.

Car je savais, avec une certitude aveugle, que le complément de ma déficience personnelle se trouvait ici même, tout en étant incapable d'identifier ni ce qui me manquait ni ce qui me compléterait – et avec la même certitude, qui balayait toute objection de la logique, je savais que je ne tarderais pas à connaître les réponses à ces deux questions.

Ce fut plus tard dans la matinée, alors que j'avais abandonné, en désespoir de cause, ce casse-tête stérile, que la méthode par laquelle j'étais arrivé à une conviction aussi singulière se dévoila à moi, avec une soudaineté d'autant plus troublante qu'elle ne comportait elle-même aucune explication.

Je m'étais *souvenu* que j'allais savoir.

*

* *

Cette conception très nette me laissa partagé entre l'anxiété et l'attente, effrayé que mon bon sens eût pu céder à mon insu, et avide cependant d'explorer les possibilités inhérentes à l'unique alternative qui restait.

Car le fait de se souvenir, avec une telle certitude, d'une chose *qui ne s'est pas encore produite* implique, de par la nature même de sa contradiction, soit la démence, soit la seconde vue. L'évidence même n'admet aucune autre conclusion. Je suis fou ou je suis doué de la faculté revendiquée par les médiums, mais jamais établie, de prédire l'avenir.

Naturellement, j'ai rejeté l'idée de la démence, non pas à cause d'une improbabilité réelle, mais parce qu'admettre ainsi la déraison rend plus qu'inutile toute tentative ultérieure d'analyse. J'ai considéré longuement l'alternative, rassemblant et classant chaque bribe de données pertinentes qui m'est venue à l'esprit.

Mes conclusions, bien qu'elles ne soient pas immédiatement démontrables, sont au moins logiques.

Pour commencer, je suis bien mieux qualifié que l'homme moyen pour développer un don comme celui de la double vue qui, par son essence, doit dépendre directement d'une virtuosité de perception acquise par l'entraînement. Je n'ai jamais été lié aussi étroitement que la plupart des hommes par les soucis étrangers qui, à toutes les époques, les ont détournés de la vérité. Ici, je suis en mesure de bannir totalement ces soucis et le résultat est une liberté de pensée jamais encore connue.

Dans cette morne désolation martienne, j'ai réalisé une solitude impossible même sur l'île déserte de Robinson Crusoé. Aucune pensée, aucune action humaine n'empiète sur cette solitude pour interdire la réflexion. Il s'ensuit naturellement que l'isolement total doit être la condition finale requise pour le développement d'une faculté telle que celle-ci, que la solitude absolue est une condition vitale pour la coopération réellement efficace de l'esprit et du

psychique. Il se peut que, du fait de mon entraînement antérieur et de ma situation présente, je sois le premier à approcher de la perfection dans la compréhension de l'Homme.

La pensée de mon visiteur timide se heurtait quelque peu à ma logique, mais ne l'ébranlait en rien. Au contraire, le souvenir de l'ombre fugitive aperçue à l'aube sembla pousser plus avant ma nouvelle faculté de mémoire anticipatrice. L'image mentale qui s'ensuivit m'électrifia littéralement par ce qu'elle impliquait.

Car, bien que je n'eusse jamais fait d'exploration en direction de ces cheminées jumelles, pas même par la voie des airs, *je me souvenais de ce qui se trouvait derrière elles.*

Cette sensation était indescriptible, cependant elle ressemblait plus que toute autre chose à ce que les Français appellent le *déjà vu*, ce phénomène étrange de double mémoire où le souvenir simultané d'une expérience semble venir se superposer sur l'expérience elle-même. Cet effet est relativement fréquent, mais a été catalogué par les psychologues comme dû à un mauvais fonctionnement paramnésiaque des processus normaux de la mémoire – une sorte de retour de flamme mnémonique – et négligé comme sans importance.

Or il n'est nullement sans importance. Je crois que le *déjà vu* représente les premières tentatives d'une faculté de perception encore dans l'œuf, se développant lentement pour pallier les désordres qui empêchent les communications entre les hommes.

Cette supposition doit être facile à vérifier. Je vais enfiler mon scaphandre et explorer le terrain, jamais vu, mais dont j'ai si bonne souvenance, qui s'étend derrière les cheminées jumelles de rocher érodé exactement au sud du *Médée*. Si j'y retrouve un paysage familier...

Nous verrons bien.

Troisième soir.

Depuis que j'ai consigné les notes ci-dessus, une légère compréhension du dessein que je poursuis s'est faite en moi, m'apportant une dose de confiance que je trouve surprenante lorsque je me rappelle la confusion d'esprit qui me chassa du *Médée* plus tôt dans la journée. Depuis, j'ai réussi à atteindre un calme relatif, mais à ce moment-là je m'étais enfui de mon astronef comme d'une prison.

Passer entre les cheminées jumelles me fit l'effet de franchir une grille familière. Au-delà se trouvait un couloir étroit et profond que je suivis sans hésitation, le reconnaissant à vue et ignorant le labyrinthe des canyons qui l'entrecoupaient.

Finalement, j'atteignis le point où mon visiteur timide avait disparu et je découvris, sans surprise aucune, qu'il s'était de nouveau enfui avant mon arrivée. Le couloir se terminait brusquement en une arène circulaire, dont les parois inclinées en pente douce évoquaient un amphithéâtre affaissé, percé au

sud et à l'ouest d'innombrables petits conduits, qui auraient pu offrir une issue à l'indigène, mais qui, manifestement, étaient trop étroits pour livrer passage à la masse de mon scaphandre.

Cependant je n'avais aucune raison de continuer, car ici se trouvait l'endroit dont je m'étais si clairement souvenu, l'habitat probable de mon Vendredi. Le sol de l'arène était dépourvu d'abri ou de litière, ce qui m'intrigua jusqu'au moment où je me rendis compte qu'une créature capable de supporter les terribles rigueurs de la nuit martienne n'éprouvait certainement aucun besoin de protection contre les éléments. En réalité, aucun signe ne manifestait que l'endroit eût été occupé, sinon un curieux symbole, dont la construction avait dû être interrompue par mon arrivée.

Au centre de l'arène, un cercle parfait d'environ trois mètres de diamètre avait été délimité par de petits blocs grossiers de minerai, de formes et de couleurs différentes, tous disposés avec un soin méticuleux, de sorte que chacun chevauchait le suivant pour former une chaîne continue tout au long de la figure. Aucune trace n'indiquait que les morceaux de minerai eussent été façonnés ou clivés ; il était évident que le constructeur aborigène les avait trouvés à leur état naturel.

À l'intérieur du cercle une autre figure, formée de blocs similaires mais plus grands, avait été commencée ; je déterminai le motif à demi terminé et découvris que, une fois achevé, il aurait formé un pentacle presque parfait, aux pointes touchant les limites du cercle.

Il était à la fois amusant et surprenant de découvrir un motif de ce genre ici : sur Terre, une étoile à cinq branches ainsi cerclée est un des plus anciens symboles cabalistiques, traditionnellement lié à l'évocation de démons. Pour la première fois depuis que j'avais mis le pied sur Mars – en fait, pour la première fois depuis de longues années – je me pris à éclater de rire, car l'idée d'un quelconque tour de passe-passe occulte en ces lieux était trop absurde pour mériter la considération.

Je décidai de ne pas m'arrêter à cet arrangement jusqu'à plus ample information, car, en tant que conception d'un esprit étranger, il était entièrement incompréhensible pour l'entendement humain. Il pouvait représenter n'importe quel concept, depuis l'impulsion brutale poussant l'aborigène vers une expression esthétique jusqu'au commencement – à des fins purement pratiques – d'un nid ou d'une demeure, et il ne révélait rien de plus que ce que je savais déjà de la nature de la créature.

Les matériaux employés étaient plus révélateurs. Je savais déjà qu'il était impossible de les trouver sur la surface balayée par les vents, donc, par simple déduction, ils avaient dû être ramassés quelque part dans le sous-sol. La croûte de la planète, sujette à des tensions extrêmement fortes et à l'érosion perpétuelle par les neiges fondantes, devait être fissurée et lacérée de couloirs et de cavités souterraines, qui pouvaient receler n'importe quelle quantité de ces fragments métalliques. Partant, la créature qui les avait ramassés avait dû fouiller le sol de Dieu sait quelles crevasses ou cavernes dangereuses.

Je me souvenais d'une caverne de ce genre.

Mon nouveau sens divinatoire me rappela l'endroit dans ses moindres détails : une vaste chambre difforme, dégouttante de stalactites et étouffée de silence, le silence d'un tombeau scellé depuis des éternités. Son sol était gondolé par l'érosion qui, durant des milliers de siècles, l'avait usé irrégulièrement, selon les couches minérales plus ou moins dures, et dans les caniveaux, parmi les arêtes rocheuses protubérantes, se trouvaient – je m'en souvenais – de riches éparpillements de blocs de minerai convenant pour achever le motif que je voyais à mes pieds.

L'entrée de cet endroit se trouvait exactement au nord du *Médée*, à une heure de marche. Je décidai immédiatement de m'y rendre le lendemain, aussitôt après le petit déjeuner, et d'en rapporter le plus possible de ces fragments, dont le besoin était urgent.

Mais pour le moment, il me fallait regagner en hâte mon astronef, car le soleil tombait obliquement sur les murs de l'amphithéâtre et la nuit, qui descendait comme se ferme un rideau de fer, était proche.

Donc je revins immédiatement à bord du *Médée* où je fis un repas hâtif et commençai à mettre mon journal à jour. Une fois ces notes terminées, je remettrai mon scaphandre et sortirai pour passer ma troisième nuit sous les étoiles ; j'en profiterai pour explorer ma nouvelle faculté à fond.

J'espère également trouver la réponse à une question qui vient seulement de m'apparaître pour me troubler plus encore : pourquoi, dans l'arène, ai-je décidé si spontanément d'aller à la caverne et d'entreprendre une mission dont je ne pouvais manifestement attendre aucun bénéfice personnel ?

Troisième matin.

La question qui terminait mon compte rendu d'hier soir a trouvé une réponse partielle : l'explication que je suis à même d'offrir se rapporte en effet uniquement à la conséquence et non à la cause.

Mon but, en ramassant des fragments de minerai d'un aspect et d'un volume particuliers, est de terminer immédiatement le symbole du pentacle encerclé, dans l'arène, mais la fin impliquée par une mission aussi inexplicable me dépasse encore. Je connaîtrai ce but une fois que la chose sera terminée – mes « souvenirs » de plus en plus vifs de ce qui doit arriver m'en convainquent – mais pour le moment, je dois me contenter du peu de renseignements que je possède.

J'ai préparé mon repas du matin et mis le café à bouillir ; pendant ce temps, je vais consigner rapidement tout ce que je suis capable de me rappeler de mes pensées et de mes « souvenirs » de la nuit dernière.

Dès le début, je fus plongé dans un état réceptif, coloré par un sentiment *d'attente* qui dépassait tout ce que j'avais pu éprouver au cours des nuits précédentes. Le merveilleux déploiement stellaire au-dessus de moi n'avait rien perdu de sa nature impressionnante ni le morne désert érodé de son

charme désolé ; je ressentais la présence terrifiante de l'un et de l'autre de façon plus aiguë que jamais, mais avec en plus une puissance de signification inconnue de moi jusqu'alors.

Mon intention n'était pas d'essayer de repenser aussitôt au projet qui m'avait amené ici, car j'avais appris par expérience que le plaisir du « souvenir » et le besoin pressant de savoir ne me permettraient pas de me concentrer sur un sujet aussi académique. Mais quelque caprice pervers d'association d'idées amena le sujet dans mon esprit et je sentis qu'à présent, il ne fallait pas le repousser.

Dans son essence, ce projet consistait à définir, non pas la réalité (car toute conception abstraite doit nécessairement être relative, donc sujette à de multiples variations), mais les réalités possibles, les probables et les inévitables. Schopenhauer a dit que le monde est l'Idée façonnée par la Volonté – mais l'Idée et la Volonté de qui ?

Cette nuit-là je compris, comme je n'aurais jamais pu le faire dans l'agitation fumeuse de la Terre, que mon projet était impossible à mener à bien, parce qu'il n'existe pas de telles réalités relatives dans le rayon de l'entendement humain. L'homme est une fourmi myope qui tâtonne sur les murs de son nid et qui émet des théories gratuites sur des valeurs qui n'ont de sens que pour lui-même. Je sais à présent qu'il existe des réalités fondamentales, mais elles ne nous intéressent pas, parce qu'elles se trouvent au-delà de notre imagination ; des races plus grandes que celle de l'homme les ont étudiées sans succès et se sont inclinées devant cette même finalité qui a causé ma défaite. L'univers est en lui-même une chose transitoire, éphémère comme la brume matinale, fragile comme une toile d'araignée dans le vent. Rien n'est éternel et de ce fait rien n'est réel, à moins que ce soit le silence qui est la négation ultime de l'action et de l'existence.

Aucune de ces définitions n'a été faite de mon propre chef. *Je m'en suis souvenu.*

J'ai même failli me souvenir – à tel point que je sursautai dans mon cocon isolé, un cri d'effroi sur les lèvres – *qui* me les avait soufflées.

*

* *

Mais cette réminiscence disparut aussitôt ou peut-être n'avait-elle jamais existé. Pendant un certain temps je restai couché, tendu et troublé, me torturant l'esprit pour expliquer la mort de mon détachement méthodique de jadis. Mais la douceur et la tiédeur de mon lit étaient infiniment confortables et l'attrait de pousser plus loin l'exploration de mon nouveau talent était irrésistiblement tentant. Finalement, je me détendis et m'abandonnai au plaisir exquis du souvenir.

Je me rappelai, entre autres choses, un traité affreusement terre à terre, où l'esprit était comparé à un calculateur électronique, avec des sections spécialement réservées pour emmagasiner des renseignements mnémoniques,

pourvu de banques complexes de neutrons dont chacune possédait un stock thésaurisé de détails infimes, prêts à être présentés sur demande. Une analogie très bien trouvée pour décrire l'opération globale d'une fonction mécanique, pensai-je, mais qui ne répondait pas à la réalité. Car, comment une mémoire purement réactive, au fonctionnement basé sur l'expérience et la récapitulation des expériences, pouvait-elle comporter une faculté telle que la mienne : le souvenir de choses encore non réalisées ?

Manifestement, la mémoire a un autre but que celui de simple enregistrement. Mais lequel ?

Ma réponse n'en était pas une, c'était simplement une promesse de réponse.

Je saurais certainement demain.

La somnolence m'envahit et je m'y abandonnai avidement, confiant dans la connaissance que j'allais avoir ma réponse, car je m'étais souvenu que je devais l'avoir.

En quelque vague point transitoire entre l'état de veille et le sommeil, je perçus confusément la présence d'une créature minuscule, qui passa devant mon ballon en sautillant et s'arrêta un instant pour m'observer d'un regard aveugle, mais la torpeur me reprit avant que la curiosité eût pu gagner le niveau de ma conscience.

Le soleil brillait à mon réveil et, pour la première fois, il n'y avait pas d'offrande devant mon ballon.

Je classai la question sans aucune surprise, me souvenant que, depuis le début, la chose n'avait été rien de plus qu'une ouverture préliminaire et que sa répétition à la longue n'était pas nécessaire. Je me rendis directement à bord du *Médée*, en emportant mon matériel de couchage.

À présent, j'ai pris mon petit déjeuner et je suis prêt à me diriger vers le nord, dans la caverne qui contient les fragments de minerai dont j'ai besoin.

La joie de vivre qui suit une nuit de sommeil sous les étoiles me possède encore. Je suis légèrement étonné d'avoir été si vite capable de renoncer à la logique égoïste de toute une existence pour me lancer dans une entreprise non projetée par moi, mais je ne ressens pas la moindre incertitude, car je viens de me souvenir qu'une autre récompense, infiniment plus désirable que le seul savoir, m'attend après l'accomplissement de ma mission.

Je suis avide de la revendiquer.

Quatrième soir.

Je ne prendrais pas la peine de consigner ces derniers détails sans l'obligation que je ressens envers ceux qui m'ont envoyé ici. Je leur dois au moins une relation complète de ce qui s'est produit ; qu'elle leur paraisse incroyable n'a rien à voir avec la question.

Un autre astronef viendra un jour – ce ne sera pas long, connaissant comme je connais l'impatience coercitive de mon espèce – et son équipage

trouvera mon journal, s'absorbera dans sa lecture et secouera la tête. Pauvre Bathory, diront-ils, il a toujours été bizarre, nous aurions dû savoir qu'il ne réussirait pas à tenir le coup.

Puis ils fouilleront le désert et les cavernes en contrebas, à la recherche de mes ossements, mais ils ne les trouveront jamais.

Je me rappelle avoir dit plus haut que la forme, en tant que fin esthétique, a toujours eu plus d'attrait pour moi que le fond, mais cette conviction a pris le chemin de bien d'autres, depuis que le *Médée* m'a amené ici. À partir de maintenant, j'abandonnerai toute prétention à l'exactitude sémantique ; il suffit que je laisse un message indiquant que j'ai découvert ce que tous les hommes cherchent et ont cherché depuis qu'il y a des hommes. Mais je dois me hâter, car le temps presse.

*

* *

Je trouvai la caverne exactement telle que je m'en étais souvenu, une vaste grotte silencieuse, torturée de stalactites étincelant comme de la glace à la lumière de ma lampe de poche. Le sol était rude et inégal, avec des ondulations transversales de couches rocheuses, et, parmi les arêtes, enfouis dans des couches de sable métallique luisant, trop lourd pour être emporté par les eaux torrentielles des fontes polaires, je trouvai les fragments de minerai que j'étais venu chercher.

Je n'eus aucune difficulté à faire mon choix, car je me souvenais, dans tous leurs détails, des formes, des tailles et des couleurs requises. Je déracinai les morceaux arrondis par l'eau avec plus d'avidité qu'un chercheur d'or, en éliminant certains et en laissant tomber d'autres dans le fort sac en matière plastique que j'avais apporté du navire. Lorsque ce sac fut rempli, je l'emportai hors de la caverne, sur mon épaule, comme un péon charriant du minerai dans les mines des conquistadores et retournai directement à l'arène au-delà des cheminées jumelles.

Une partie de ma récompense me fut accordée lorsque j'y pénétrai. La petite créature à la forme de pied qui avait laissé son empreinte sur la gelée blanche, à l'extérieur de mon ballon de couchage, s'y trouvait déjà, comme en attente ; elle avait l'air aussi aveuglément dénuée de curiosité que la nuit dernière, quand elle s'était arrêtée pour jeter un regard dans ma direction, mais je savais que sous son extérieur inexpressif, elle était aussi avide de savoir que moi.

Je me souvins de quantités d'autres choses encore. C'était le petit constructeur qui m'avait apporté des offrandes de baies et d'eau et qui avait travaillé jour après jour pour construire le symbole cercle-et-pentacle, jusqu'à l'état à demi achevé où il était à présent. La créature était native de cet endroit isolé – une forme de vie quasi intelligente, trop basse dans l'échelle de l'évolution pour avoir même une idée cohérente de soi-même en tant qu'entité distincte ; elle s'identifiait par une vague impulsion mentale correspondant,

sur le plan auditif, à un faible sifflement, et elle travaillait comme moi en vue d'une récompense.

Mais il y avait une différence. Cette créature ne ressentait rien de cette impression de carence qui m'avait bouleversé précédemment ; sa récompense ne lui était octroyée que pour le présent et plus tard elle oublierait, à sa façon obscure, qu'il s'était jamais produit quelque chose d'extraordinaire pour déranger son existence semi-sensible. Mon propre cas était une autre affaire – j'allais recevoir une récompense encore plus grande.

De qui ?

Je le saurais lorsque le symbole serait terminé. Je me souvins que je le saurais et ce souvenir était pour moi une garantie suffisante.

Je laissai le petit bâtisseur qui luttait avec une précision fanatique pour aligner les fragments que j'avais vidés de mon sac, et repartis immédiatement à la caverne en chercher d'autres.

Le motif était sur le point d'être terminé lorsque je revins. Le petit bâtisseur avait épuisé son tas de fragments et en attendait d'autres avec une patience immobile. Je vidai pour lui mon sac sur le rocher nu et me reposai un court moment, absorbant les souvenirs qui déferlaient sur moi en paiement de mon labeur.

Il était amusant d'apprendre – paradoxalement, par le souvenir ! – que j'avais vu juste en supposant que mon centre mnémonique était à double but : ces souvenirs n'en étaient pas, mais avaient été enregistrés en tant que tels, parce que la faculté de les percevoir directement n'existait pas en moi. Un sourd est incapable d'entendre le son, mais il peut sentir certaines vibrations plus assourdies et les interpréter par une traduction tactile en substituant un sens à l'autre. Il en était de même pour moi et, d'une manière différente, pour le petit Martien qui travaillait à mes pieds. Ce que nous ressentions, lui et moi, n'était pas une communication mais des harmoniques de communication.

Avec qui ?

Je le saurais lorsque le symbole serait terminé...

*

* *

Au retour de mon troisième voyage, le pentacle était à quelques minutes d'être achevé, mais cette fois je ne m'attardai pas pour recevoir ma rémunération. Le flot déclinant de la lumière solaire m'avertit que je devais me hâter si j'avais l'intention de terminer avant la tombée de la nuit, aussi vidai-je simplement le contenu de mon sac, laissant au petit Martien le soin d'en faire le tri, et retournai-je une fois de plus à la caverne.

Il n'était pas nécessaire que je m'attarde. Ma récompense vint avec moi.

Pendant tout le trajet de retour vers la caverne, je me rappelai, avec une clarté plus vive que dans tous les souvenirs, la nature de celui pour lequel je peinais.

Il vient d'un monde au-delà du semis d'étoiles connu de nous – un monde

parmi les myriades de mondes projetés à travers le Cosmos plus vaste, dont notre propre univers n'est rien qu'une facette mineure – mais comment pourrais-je dire où il se trouve, comment consigner en mots froids et stériles de tels concepts (l'espace et le temps n'en sont que deux parmi une multitude), des concepts au-delà de toute possibilité d'élucidation ?

Il n'est une entité corporelle dans aucun sens définissable, et il n'a pas à se servir de lourds astronefs disgracieux pour voyager d'un monde à l'autre et se projeter de-ci de-là à travers l'abîme, à son gré. Il a voyagé depuis des millénaires et voyagera pendant des millénaires. À ce propos une vérité ironique me vient à l'esprit : il s'est révélé à des hommes bien avant maintenant, brièvement et sous différentes apparences nées de leurs propres imaginations, par l'opération d'une fonction naturelle découverte fortuitement par nos anciens et saluée par eux comme une loi magique du symbolisme.

Car, alors qu'il n'a pas besoin d'un véhicule physique, il lui faut un support matériel, une « matrice » pour regrouper ses réserves d'énergie et projeter intacte sa force. Les hommes ont déjà bien souvent rencontré le modèle de cette matrice autrefois. Le cercle-et-pentacle en est une, ce grossier dispositif de fortune que nous construisons, le petit Martien et moi, est destiné à ce but ; il doit lui permettre de concentrer de nouveau ses énergies pour retourner vers le monde d'où il est venu.

Comment se fait-il qu'il ait échoué ici, impuissant, avant mon arrivée ? Je le sais, mais suis dans l'impossibilité d'expliquer les concepts que cela implique. Je me souviens d'une vaste confusion de forces en conflit, qui aurait pu être un ouragan cosmique fouettant les océans spatiaux entre les univers, un bizarre typhon intergalactique qui l'avait fait partir à la dérive.

Son nom, si la nette et forte résonance de pensée qui le distingue de ses semblables peut être appelée un nom, résonne en moi comme le pincement de la corde d'une contrebasse géante.

THRUMM !

Je suis l'instrument de son évasion et ma récompense est mon achèvement.

Car lui et son peuple sont les compléments naturels des hommes, et le seront universellement lorsque les hommes auront évolué suffisamment pour chercher la réponse à leur besoin séculaire. Tel qu'un esclave est sans son maître – je me sers de cette analogie avec fierté – tel je suis sans *Thrumm*.

Maintenant que je l'ai connu, je ne saurais supporter l'existence seul et c'est pourquoi nous ne serons plus jamais séparés.

*

* *

Je me suis arrêté sur le *Médée*, le temps suffisant pour terminer mes notes, mais à présent je dois me hâter. Je n'aurais pas risqué de m'attarder si je n'avais eu deux dettes que j'estimais devoir honorer : laisser un compte rendu détaillé pour ceux qui m'ont envoyé ici et avouer à Steven Sobieski que moi

qui, dans le temps, étais trop jaloux de ma liberté pour même tolérer l'amitié de tiers, je suis maintenant un serviteur et même moins que cela.

Mais je ne trouve pas ma nouvelle condition dégradante. J'en ressens plutôt une vanité sereine et un amusement rétrospectif à l'égard de l'égoïsme qui teinta mes pensées à partir du moment où, pour la première fois, je m'éveillai dans mon ballon de couchage et découvris à l'extérieur l'offrande de baies et d'eau.

Car j'avais cru comprendre que ce gage était donné, comme tout autre cadeau, en signe de conciliation ou d'apaisement. Je me trompais : ce n'était pas une offrande, mais une offre.

Comment fait-on pour gagner l'amitié d'un chien ? On lui parle doucement et on lui donne un os.

Je me trompais également en me prenant pour Crusoé et en considérant *Thrumm* comme un Vendredi suppliant, car, dès le début, nos positions véritables étaient exactement l'inverse. Mais j'ai racheté mon erreur. Mon labeur lui a procuré la possibilité de s'évader de la planète déserte où le destin avait fait de lui un naufragé et il me récompense en m'acceptant comme compagnon et en m'emmenant vers l'autre monde.

Nous partons ce soir, dès que son radeau de l'éther sera prêt – *Thrumm*, le maître, et moi, Bathory, son serviteur.

Titre original : *Man Friday*.

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LE GARDE

Par James H. SCHMITZ

L'homme a donc réussi à établir un contact avec le planétaire. Et ensuite ? Comment peut-il être certain des conditions de ce contact, de sa réalité même ? L'homme emportera en effet certainement ses fantasmes, individuels ou raciaux, dans le cosmos. La vision qu'il aura de ce cosmos risquera donc d'en être troublée, pour la tranquillité de son esprit, ou pour sa perte finale.

LA voix du commandant Lowndes émettait de la grande fusée d'exploration stationnée de l'autre côté de la planète : « Annoncez-lui que nous l'enregistrons officiellement sous le nom de planète de Hulman. Je pense que cela lui fera peut-être plaisir. »

Marder hésita avant de répondre. Par le hublot de la petite navette de reconnaissance, il contempla l'immense vallée pleine d'ombre qui s'étendait devant lui, les marais pourpres et verts, le miroitement d'eaux noires serpentant au travers. Une énorme vague de montagnes que bleuissaient des forêts s'élevait au-delà, leur crête tout juste effleurée par le soleil couchant. D'ici un quart d'heure, l'obscurité serait complète. Son regard se tourna, presque à regret, vers la réalité substantielle mais incongrue de la maison de Hulman, toute proche, son étage supérieur et son toit reflétés dans le minuscule lac du marécage.

« Non, cela ne lui ferait pas plaisir, dit-il. Boyce l'avait proposé au cours de notre première rencontre avec Hulman aujourd'hui. Il veut à la place que nous l'enregistrons sous le nom de – j'épelle – C-r-e-s-g-y-t-h. Cresgyth. C'est son interprétation phonétique du nom que lui donnent les gens d'ici.

— D'accord, acquiesça le capitaine, si c'est ce qu'il désire. »

Il demanda si Marder avait quelque chose à ajouter au présent rapport.

« Pas maintenant, répliqua Marder. Je vous rappellerai après que nous aurons vu sa petite amie.

— Sa femme, rectifia scrupuleusement Lowndes. Je suis content que ce soit vous et Boyce qui ayez trouvé Hulman. On peut vous faire confiance ; vous en particulier, Marder. Je n'ai pas besoin de souligner l'importance capitale que revêt la découverte fortuite par Hulman de ce qui est

apparemment la première race humaine authentique rencontrée en dehors de la Terre... » Il continua à souligner longuement cette évidence. « Boyce aurait tendance à brusquer les... heu, ouvertures diplomatiques, conclut-il. Vous agirez avec prudence à cet égard, Marder ?

— Grande prudence, promit Marder.

— Sur les deux continents que nous avons examinés à ce jour, nous n'avons repéré aucune trace d'habitants humains, de notre époque ou d'époque antérieure. Il est possible que les personnes que connaît Hulman soient les uniques survivants de l'humanité ici. Si nous affolons la tribu et qu'elle se cache, nous risquons de ne plus jamais établir de contact avec elle – et dans cent ans ou même moins elle sera peut-être éteinte.

— Je comprends.

— Parfait. Voyons... et ces autres créatures ? Qu'est-ce que Hulman en dit ?

— Depuis vingt ans qu'il est perdu dans cette vallée, il ne les a rencontrées en fait que trois ou quatre fois – des rencontres plutôt brutales de sa part. Après quoi, apparemment, elles ont appris à l'éviter. » Marder ajouta d'un ton pensif : « Il semble éprouver à leur égard une haine presque malade.

— Pas très étonnant ! » Lowndes eut un accent réprobateur qui rappela à Marder que Hulman était depuis quarante ans un des grands noms légendaires de l'exploration stellaire. « La navette de reconnaissance de Deems signale que deux spécimens ont été capturés il y a quelques heures et qu'elle les ramène. Leur description concorde avec celle que Hulman vous a donnée – un corps bleu vermiforme, avec des bras, des jambes et une tête. Hors de l'eau, ils ont l'air de porter une sorte de vêtement, probablement pour conserver l'humidité du corps. »

Marder convint que cela concordait.

« À part cela, nous les avons trouvés particulièrement adroits à nous éviter, poursuivit Lowndes. Il semble qu'il y ait eu une civilisation rudimentaire répandue le long des mers et du lac principal – des amphibiens aménageurs de cavernes, voilà ce qu'ils étaient à l'origine. Mais toutes les grottes que nous avons examinées sont abandonnées depuis des siècles au moins, ce qui suggère d'importantes migrations de l'espèce vers l'intérieur des terres. Les mers et les lacs sont presque complètement dépourvus de vie dépassant le niveau du plancton. »

— Il y avait eu, d'après Hulman, une sorte de catastrophe planétaire, expliqua Marder. La faim avait chassé les « serpents », comme il les appelait, de la chaîne de leurs grands lacs originels vers les terres marécageuses des vallées et en amont des rivières, repoussant devant eux dans leur lente migration les résidus de la mystérieuse race humaine et réduisant graduellement la zone de vie de ces humains. Hulman avait tué six de ces créatures bleuâtres pareilles à des vers dans cette partie de la vallée au cours des premières années qui avaient suivi son atterrissage en catastrophe sur la planète ; après quoi, elles avaient cessé de s'y montrer. Mais, jusqu'à présent,

il avait été dans l'impossibilité d'apporter aux humains une aide plus efficace.

*

* *

Après que Lowndes eut coupé le contact, Marder resta assis dans la navette pendant un moment, contemplant d'un regard perplexe, soucieux, l'immense vallée qui s'assombrissait. Au cours des vingt-deux années qui avaient suivi la destruction de sa fusée, Hulman avait vécu ici, séparé de l'humanité de sa planète par un nombre colossal d'années-lumière, par l'abîme noir de l'espace, mais en compagnie d'une femme qui appartenait à une race étrangère, en voie d'extinction.

« Ma femme ! avait dit Hulman, non pas avec défi, mais avec fierté, en parlant d'elle. Je l'ai appelée dès le début Celia et le nom lui a plu. »

Cachée quelque part dans les marécages envahis par l'ombre, la femme qu'il appelait Celia observait la grande maison de rondins de Hulman jusqu'à ce qu'elle surmonte la timidité que lui inspiraient les visiteurs de l'espace.

« Elle viendra bien pendant la nuit, avait dit Hulman en riant. Je laisse les portes ouvertes à son intention. Je lui parlerai un peu d'abord pour la rassurer, ensuite vous pourrez faire sa connaissance. Entre-temps, pourquoi ne jetez-vous pas un coup d'œil sur son portrait ? »

Marder était encore tout gamin quand il avait vu, voilà des années, les premières peintures où Hulman avait représenté les mondes extérieurs et, comme d'innombrables milliers d'autres avant et depuis, il avait senti son imagination s'exalter et s'amplifier sous l'effet de la grandeur cosmique de la vision qu'avait Hulman de la vie dans l'univers.

Les immenses horizons de l'espace s'étaient réduits à quelque chose d'apparemment beaucoup plus banal dans la cinquantaine de tableaux qu'il avait vus aujourd'hui dans la maison en rondins. L'imagination de Hulman semblait s'être rétrécie pour s'ajuster aux limitations physiques de la vallée où il était confiné. Il avait toutefois gardé une précision extraordinaire, caractéristique, dans les détails calqués sur le vif, notamment en ce qui concernait les êtres humains qu'il avait trouvés en ce lieu.

C'étaient de merveilleuses créatures ; mais les tableaux éveillaient chez Marder une répulsion où il décelait un vague élément de terreur. Le portrait de la femme nommée Celia que Hulman leur avait montré produisait cet effet d'une façon particulièrement forte. Marder ne comprenait pas pourquoi. Boyce y paraissait insensible et rien dans les paroles ou l'attitude de Hulman ne fournissait d'indices complémentaires.

En pénétrant à nouveau dans la maison, Marder regarda derrière lui le marais, par les portes que Hulman avait laissées ouvertes, avec un certain malaise. Au bout de vingt ans, Hulman devait savoir à quel danger s'attendre venant de là ; mais pour quelqu'un qui visite un monde nouveau « ça » et « eux » sont toujours présents dans l'inconnu des ténèbres extérieures – craintes qui sont habituellement imaginaires – habituellement, mais pas

toujours.

Marder eut un sourire un peu sarcastique à propos de ses présentes appréhensions et entra.

*

* *

Il trouva Hulman et Boyce dans un sous-sol vaste comme une caverne sous la maison même. Il était bien éclairé et comprenait des installations familières et rassurantes : groupes électrogènes, resserres, et même un jardin hydroponique. Les deux hommes se tenaient près de l'orifice, large de six mètres, d'un profond puits d'eau douce qui occupait le côté gauche de la salle principale de la cave.

« À dix-huit mètres de profondeur, il fait moins douze degrés », déclarait Hulman avec un désarmant orgueil de propriétaire. C'était un homme de haute taille, plutôt corpulent maintenant, avec une barbe brune coupée en carré qui n'avait que quelques poils gris. « Je me suis inspiré de l'exemple de Celia et des siens. L'eau des marais n'est pas trop saine ici à diverses saisons, mais le puits communique avec une rivière souterraine qui est d'une pureté idéale... » Il aperçut Marder. « Quelles nouvelles ? » Son visage était devenu soudain anxieux.

« Ils attendront là-bas avec la fusée, dit Marder, une semaine, ou plus si besoin est. Nous devons suivre votre avis en tout point pour ce qui est d'établir le contact avec les Cresgythiens.

— Bon ! » Hulman était visiblement soulagé. « Nous ne pouvons rien faire avant l'arrivée de Celia... et à ce moment-là, il nous faudra agir avec beaucoup de tact. Mais je suis certain que cela ne prendra pas une semaine.

— Qu'est-ce que nous avons qui leur fait si peur ? » questionna Boyce.

Une ombre passa sur le visage de Hulman. « Ce n'est pas vous, dit-il. C'est moi... ou une impression que je leur ai donnée sur la variété terrienne de l'espèce humaine. »

De retour en haut, quand tous trois furent confortablement assis dans la vaste salle de séjour, il s'expliqua. Il avait installé Boyce et Marder dans la même chambre à l'étage supérieur de la maison, de l'autre côté du petit palier où se trouvaient sa chambre et celle de sa femme.

« Je n'ai jamais beaucoup interrogé Celia sur les siens, dit-il. Il y a une espèce de tabou très puissant qui l'empêche d'en parler. Quand j'ai tenté de lui soutirer des détails au début, c'était presque comme si je commettais quelque chose de terriblement inconvenant. Mais je sais qu'ils haïssent la violence, la folie – tout ce qui n'est pas beau. Et, voyez-vous... »

Quand sa fusée s'était écrasée dans la vallée, il était le seul survivant des quatre hommes qui composaient l'équipage. « Banning avait perdu la raison deux jours auparavant et avait tué Niçois et Dawson », dit-il, les traits tirés et creusés, revivant ces événements vieux de vingt-deux ans. Il marqua un temps. « Alors j'ai tué Banning avant qu'il ne démolisse complètement la

fusée. » Son regard alla de l'un à l'autre. « C'était inévitable. Mais ils n'ont jamais compris cela, ces gens qui vivent avec Celia.

— Comment ont-ils su ? »

Mal à l'aise, Marder changea de position.

Hulman haussa les épaules. « Je suis resté inconscient pendant un mois environ et complètement aveugle encore six mois après. Ils m'ont sorti de l'épave et m'ont soigné mais, dès que j'ai été hors de danger, il n'y a que Celia qui ait voulu rester avec moi. Nous sommes demeurés seuls pendant des semaines avant que je recouvre la vue. Comment ils ont su ? Leur sensibilité s'exerce de bien des façons. Et il y avait ces cadavres dans la fusée. Ils... se sont éloignés de moi, dit-il avec une grimace, dès que je n'ai plus eu besoin de leur aide.

— Alors depuis tout ce temps, dit lentement Marder, vous n'avez jamais pu gagner leur confiance ? »

Hulman le considéra une minute, pesant apparemment les mots. « Ce n'est pas une question de confiance, répliqua-t-il enfin. C'est une question de... eh bien, j'essaie de vous l'expliquer ! Rester seul avec Celia ne m'ennuyait pas. » Il sourit soudain, presque comme un gamin. « Les autres demeuraient dans un petit village lacustre qu'ils avaient à trois ou quatre kilomètres plus haut dans la vallée, de l'autre côté des marais. Celia y allait tous les deux ou trois jours, mais elle ne ramenait jamais personne avec elle. Je supposais que c'était simplement parce que je suis un étranger. Je pensais qu'ils surmonteraient ça un jour ou l'autre. Celia n'avait pas l'air d'en être affectée outre mesure, si bien que le problème n'avait rien d'urgent... »

Il s'arrêta quelques secondes, fronçant les sourcils. « Un jour où elle était partie de nouveau, je me suis souvenu des jumelles que j'avais récupérées dans la fusée, je suis allé les chercher et je les ai réglées sur le village. Ce fut une expérience très curieuse... je ne me la suis jamais bien expliquée. L'espace d'un instant, j'ai tout vu parfaitement au point. Il y avait des enfants qui jouaient sur les plates-formes au-dessus de l'eau ; quelques adultes debout sur le seuil d'une maison. Et, soudain, tout est devenu flou ! » Hulman émit un bref rire sec. « Vous vous rendez compte ? Ils ne voulaient pas que je les regarde, alors ils m'ont brouillé la vue !

— Hein ? » Boyce fronçait les sourcils.

Marder resta figé sur son siège, stupéfait, se sentant de nouveau envahi par le malaise.

Hulman eut un sourire jaune. « C'est tout ce que je peux vous dire. Les jumelles avaient une portée de six à sept kilomètres et elles fonctionnaient à la perfection mais, à l'instant où je les ai braquées sur le village, le champ s'est brouillé. Jamais je ne me suis senti évincé avec autant d'élan et d'efficacité. »

Boyce émit un rire contraint et jeta un coup d'œil à Marder. Il était encore passablement impressionné par Hulman, par l'éblouissant personnage légendaire miraculeusement ressuscité de la tombe noire de l'espace ; mais lui aussi, conclut Marder, sentait confusément qu'il y avait ici quelque chose de

troublant, de pas normal. Eh bien, tant mieux. Ils seraient deux à parer les coups s'il y avait des coups à parer.

« J'avoue que ce tour de passe-passe m'a irrité, une fois dissipé le premier effet de surprise, poursuivit Hulman. Le lendemain, j'ai annoncé à Celia que j'allais au village. Elle n'a élevé aucune objection, mais elle m'a suivi de loin – probablement pour s'assurer que je ne me noierais pas en chemin. Le terrain regorge d'eau par ici. À la fin, j'ai, escaladé une butte et je me suis trouvé à une centaine de mètres du village, du côté de la terre. Presque aussitôt, je me suis rendu compte qu'ils l'avaient abandonné. Je m'y suis promené un moment et j'ai découvert des foyers aux braises encore rouges, mais personne n'avait attendu pour me recevoir. Je suis donc rentré chez moi, blessé et de très mauvaise humeur – j'ai même refusé de parler à Celia avant le lendemain matin ! »

Il rit. « Cela m'a vite passé. Et je me suis mis alors à nous bâtir une maison à nous, bien plus grande et plus confortable qu'aucune de leur village ; et cela a occupé entièrement mon temps pendant plusieurs mois. Durant toute cette période, je me suis désintéressé de mes voisins aussi complètement qu'ils s'étaient désintéressés de moi. »

Il adressa à ses invités un sourire un peu contrit. « Mais, voyez-vous, je n'ai pas pu continuer plus longtemps. Ils avaient quelque chose de si curieusement heureux et paisible, quand bien même ils me battaient froid. Et l'unique coup d'œil que j'avais pu jeter sur eux m'avait montré qu'ils étaient au point de vue physique les gens les plus beaux que j'aie jamais vus. Un jour où Celia n'était pas là, je suis retourné au village – avec exactement le même résultat que la première fois. Aussi ai-je décidé de chercher des voisins moins renfermés.

« J'avais remis la petite navette de ma fusée assez en état pour la faire décoller et atterrir ; et j'ai calculé que j'avais récupéré assez de carburant pour au moins vingt-quatre heures de voyage. Celia m'a regardé décoller. J'ai survolé de haut le village et je les ai vus en bas, qui m'ignoraient comme d'habitude. J'ai descendu ensuite la vallée pendant une soixantaine de kilomètres avant de rencontrer la première colonie des autres – les serpents ! »

Marder se rappela quelque chose qu'avait dit Lowndes. « Est-ce que les serpents vivent dans des cavernes ?

— Non ! répliqua Hulman avec dégoût. C'est ce qui m'a trompé. C'était un village sur pilotis implanté dans la partie supérieure d'un petit lac presque pareil à celui d'ici. Je me suis posé sur le lac, je me suis laissé dériver jusqu'au village, j'ai escaladé une échelle et je les ai vus ! »

Il frissonna. « Ils sont restés plantés là, dans le plus grand silence, à m'observer par les portes les fenêtres. Ce qui empirait encore les choses, c'est qu'ils avaient des vêtements – mais les habits n'en couvraient pas assez. Ces corps bleus, mous, ondulants, et ces yeux fixes ! J'ai redescendu l'échelle à reculons, prêt à tirer au cas où ils m'attaqueraient, mais ils n'ont pas esquissé un geste... »

Il avait découvert plus bas dans la vallée huit autres colonies de serpents, mais aucune trace d'une autre tribu de ses magnifiques humanoïdes. Il avait alors survolé la vallée en amont, jusqu'au cœur des montagnes, épuisant presque son carburant ; près d'un lac de montagne alimenté par un glacier, il y avait un minuscule village sur pilotis, bâti dans l'eau. Et ceux-là aussi étaient des serpents.

« À l'époque, je ne savais pas trop que penser. Il y avait la possibilité que mon village représente un avant-poste d'êtres humains dans un pays de serpents. Mais je soupçonnais – je sentais – déjà à ce moment-là que c'était la situation inverse ; que c'étaient les serpents qui empiétaient sur les humains. Alors, je me suis juré que tant que je vivrais, du moins, des êtres humains se maintiendraient dans cette partie de la vallée en toute tranquillité et sécurité.

« À mon retour, j'ai dit à Celia – elle se tenait à la place exacte où je l'avais vue en dernier, comme si elle n'en avait pas bougé : « Celia, il faut que je « parle aux tiens. Va les avertir que je reviendrai « demain et qu'ils ne doivent pas s'enfuir. » Elle m'a regardé en silence pendant un long moment, puis elle s'est détournée et est partie en direction du village. Elle est rentrée à une heure avancée de la nuit, s'est glissée dans mes bras et a dit : « Ils ont promis de t'attendre. »

« Je me suis mis en route le lendemain, plein de grands projets. Les serpents vivaient dans des colonies très éloignées les unes des autres, somme toute. Les villageois et moi, nous pouvions exterminer ces colonies l'une après l'autre, jusqu'à ce que nous ayons nettoyé le pays autour de nous ! C'était la solution logique, n'est-ce pas ? Je ne m'étais pas encore rendu compte à quel point les compatriotes de Celia différaient de nous, à certains égards ! »

Boyce demanda d'une voix contrainte : « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ce qui s'est passé ? répéta Hulman. Eh bien, j'ai gravi la butte et le village était là. Cette fois, je savais qu'ils étaient chez eux ! À ce moment-là, à moins de six mètres de mon sentier, j'ai vu deux serpents debout dans les broussailles ; l'un m'observait, l'autre avait les yeux fixés sur le village. Chacun portait une espèce d'arbalète rustique dans le dos ; et ils étaient invisibles du village... »

Il s'arrêta et secoua la tête. « Alors je les ai abattus tous les deux, avant qu'ils soient revenus de leur surprise. Il n'y a rien eu de plus. » Il les regarda de nouveau l'un après l'autre. « C'était la seule chose logique à faire, n'est-ce pas ? »

Boyce hocha la tête vaguement. Marder ne dit rien.

Hulman se pencha en avant. « Mais apparemment non, pas du point de vue des villageois ! Car lorsque j'en ai eu fini avec les serpents – il a fallu tirer à trois reprises sur l'un d'eux avant qu'il cesse de remuer – le village était de nouveau vide. Quand je suis rentré chez moi, la déception m'avait rendu littéralement malade. J'ai constaté alors que Celia avait disparu !

« J'ai eu là trois mauvaises journées. Mais elle est revenue après. Et le

matin de son retour j'ai découvert qu'ils avaient déménagé le village pendant la nuit et étaient partis. Je pense qu'ils ne sont pas plus de quinze ou trente kilomètres d'ici, mais je n'ai plus jamais cherché à les rencontrer. »

Boyce dit d'une voix déconcertée : « Mais je ne comprends pas...

— Moi non plus, je n'ai pas compris, l'interrompt Hulman, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. » Il émit nouveau son rire bref qui sonnait comme un aboiement ; il y tintait, Marder s'en rendit compte, une sorte de fureur contenue. « Ils ne veulent pas tuer leurs ennemis... ils sont trop polis pour cela ! Alors leurs ennemis les forcent petit à petit à disparaître. »

Les trois hommes s'étudièrent en silence pendant un instant. Puis Marder questionna d'une voix lente : « Capitaine Hulman, qu'attendez-vous que nous fassions dans cette situation ?

— Tuer les serpents ! riposta Hulman. Tous ceux que nous trouverons ! Si les êtres humains de ce monde ne veulent pas se défendre, nous devons nous en charger à leur place. Depuis que je suis ici, aucune bande de serpents n'a dépassé cette pointe de la vallée. Quelques-uns ont essayé ! » Une haine manifeste flamba dans ses yeux. « Mais je ne peux pas monter la garde ici éternellement. C'est à vous et aux autres hommes de la fusée qu'il incombe de faire le nécessaire ! »

*

* *

Si Boyce dormait d'un sommeil inquiet, Marder n'avait pas encore fermé l'œil. L'inquiétude l'habitait, lui aussi ; et en lui elle était assez forte pour contrebalancer la fatigue et l'excitation de la journée. De vagues bruits nocturnes entraient dans la chambre qu'ils partageaient, un frêle appel plaintif comme le cri lointain d'un oiseau. Pas très différents des bruits de beaucoup d'autres mondes qu'il avait visités et, comme dans tous les mondes qui sont nouveaux et inconnus, légèrement empreints de cette menace qui est pour une grande part un effet de l'imagination.

Mais Hulman lui-même était la principale cause du malaise de Marder.

Le visage du vieil explorateur, sa voix coléreuse, grondante, sa dévotion monomane envers les étranges humanoïdes ne cessaient de s'imposer à son esprit. Rien de ce que Hulman avait fait auparavant pour stimuler l'imagination des Terriens à l'égard de la laborieuse exploration de l'espace ne pouvait égaler cet ultime exploit fortuit : avoir rencontré les premiers autres humains que les Terriens aient découverts dans l'univers. Les hommes avaient regardé hors de leur monde comme des enfants qui plongent les yeux dans une vaste pièce sombre et inquiétante. Ils avaient constaté que l'espace était peuplé çà et là de vie intelligente – une vie qui était quelquefois horrible, quelquefois simplement bizarre, parfois magnifique de façon singulière, incompréhensible. Mais jamais assez semblable à l'Homme pour être acceptable ! La farouche insistance de Hulman à vouloir protéger malgré eux ceux qui semblaient être les survivants d'une race humaine en voie

d'extinction était quelque chose que Marder comprenait aisément. Il ne doutait pas que Boyce et les autres n'acquiescent avec enthousiasme à cette insistance. La preuve était là que la vie humaine peut surgir spontanément et indéfiniment dans toutes les galaxies, que l'univers, en fin de compte, est une pièce non pas plongée dans l'ombre mais éclairée à jamais par les foyers de l'humanité.

Ils devaient protéger cette preuve...

Chose curieuse, bien que Boyce fût endormi et lui éveillé, c'est Boyce qui parut avoir conscience le premier d'un mouvement dans la maison. Marder l'entendit respirer et remuer avec inquiétude, puis s'éveiller et s'immobiliser, l'oreille tendue, aux aguets. Il esquissa un sourire devant ces signes familiers – les nerfs en alerte, l'interrogation silencieuse du monde étrange autour d'eux : « Qu'est-ce que c'est ? Qui bouge ? » Dans beaucoup d'autres mondes étrangers, obscurs, il s'était trouvé au milieu de Terriens qui s'éveillaient en posant cette question. Et lui avec eux...

Il le perçut à ce moment-là : il y avait du mouvement dans la maison maintenant, derrière les murs. Peu à peu, cela se décomposa en pas lourds, lents sur le plancher recouvert de tapis ; et l'image de Hulman quittant sa chambre pour regarder du haut de l'escalier s'imposa avec tant de force dans son esprit qu'il retrouva aussitôt son calme. Et il se rendit compte que Boyce se détendait aussi.

Aucun d'eux ne parla. Au bout d'un moment, Hulman revint à sa chambre, marchant avec précaution pour ne pas déranger ses invités ; et la maison fut silencieuse. Marder essaya de reprendre le fil des idées dont il suivait le cours avant l'interruption, mais elles lui échappaient. La fatigue grandit en lui comme des vagues d'obscurité mentale, étouffant ce qui lui restait de malaise ; et il se laissa glisser à regret dans le sommeil.

L'explosion qui le réveilla semblait s'être produite presque à côté de sa tête.

Il se retrouva debout au milieu de la pièce, revolver dans une main, lampe de poche dans l'autre. Le large dos de Boyce était en train de disparaître par la porte dans le couloir sombre ; et le cri de Boyce résonnait dans ses oreilles :

« *Hulman ! Ils ont descendu Hulman !* »

Marder s'immobilisa une fraction de seconde, retenu par l'hésitation ridicule d'un homme qui ne veut pas aller et venir dans une maison étrangère sans être habillé ; puis il suivit Boyce. Comme il descendait quatre à quatre le vaste escalier jusqu'au rez-de-chaussée de la maison de Hulman, un souvenir lui traversa l'esprit : les armes que Hulman, coupé des sources d'énergie courantes, s'était fabriquées ici et leur avait montrées plus tôt dans la soirée. C'est la détonation d'un pistolet à missile qui l'avait réveillé ; un de ceux de Hulman.

Il perdit de vue pendant un instant la lumière de Boyce quand il arriva au rez-de-chaussée et s'immobilisa, ne sachant que faire, jusqu'à ce que, entendant une clameur étouffée à sa gauche, il se rappelle la descente dans les

caves. Au moment où il atteignit la porte, il y eut comme un cri coléreux de Boyce et un embrasement de lumière rosé provenant d'en bas. Boyce s'était laissé aller à tirer, il était donc en contact avec les intrus ; et on devrait maintenant en finir très vite – un pistolet à thermion n'est pas prévu pour servir d'arme à l'intérieur !

Quelques secondes plus tard, Marder était au pied de l'escalier des caves.

À droite une haie de flammes, régulière, impénétrable et silencieuse, partait du mur et décrivait un demi-cercle autour du puits. Elle les empêchait d'avancer ; elle avait probablement cerné leurs adversaires.

Boyce, vêtu d'un slip, tourna vers lui un visage violemment contracté.

« Il y en a un qui s'est réfugié derrière le coin, là-bas ! Il ne peut pas sortir. Il portait Hulman !

— Où est Hulman ?

— Là-bas... mort ! »

*

* *

Marder plissa les paupières pour lutter contre le reflet éclatant du feu. Quelque chose de sombre gisait en tas contre le mur de l'autre côté du puits ; c'est tout ce qu'il réussit à distinguer.

« Tu es sûr qu'il est mort ? » Sa voix était prudemment neutre.

« Naturellement ! » dit Boyce à côté de lui. La main qui tenait le pistolet tremblait. « Quand ça l'a lâché – quand je lui ai lancé un rayon – j'ai vu qu'il avait été atteint à la tête par son propre pistolet !

— Les indigènes ? questionna Marder, toujours avec circonspection.

— Non. Quelque chose – ces serpents dont il avait peur – un animal quelconque. Il a tourné le coin avant que je le voie bien nettement... »

Sa voix était devenue morne. Marder lui jeta un rapide coup d'œil. Boyce semblait avoir subi un choc, et ils n'avaient que quelques minutes avant que le feu ronge les murs au point de les empêcher de remonter et sortir de la maison. En ce qui le concernait, il n'éprouvait aucun scrupule à laisser le cadavre de Hulman et les assassins de Hulman rôtir ensemble – la coïncidence du meurtre cette nuit-là précisément était quelque chose qu'on pouvait élucider plus tranquillement par la suite – mais Boyce présenterait peut-être un problème.

Une voix, jaillie d'un couloir de l'autre côté du puits, s'adressa à eux.

« Vous qui étiez ses amis, dit-elle, voulez-vous m'écouter ? »

Marder sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête.

« Qui êtes-vous ? cria-t-il en réponse.

— Il m'appelait sa femme. »

Boyce eut un violent sursaut, mais Marder lui fit signe de se taire. La voix était féminine, chaude, un peu plaintive ; l'ajuster en esprit au portrait de la femme de Hulman n'était pas difficile.

« Pourquoi l'avez-vous tué ? »

Il y eut une pause.

« Mais j'ai cru que vous compreniez, dit la voix. Vos médecins diraient qu'il était insensé depuis vingt ans, selon sa manière de décompter le temps. Ils l'auraient forcé à redevenir normal. Je n'ai pas pu supporter l'idée qu'il subisse cette souffrance-là. »

Marder avala péniblement sa salive. « Quelle souffrance ?

— Êtes-vous tous bornés ? Lui était borné, ce qui ne m'empêchait pas de l'aimer. Il était incapable de voir au-delà de l'apparence des choses. Alors — ici parmi nous — il voyait les formes qu'il était en mesure de voir. Dans les moments où la lucidité lui revenait et où il distinguait vraiment ce qui était là... alors il tuait. Êtes-vous *tous* comme ça ? »

*

* *

Boyce regardait fixement Marder, la bouche tordue par des tics. « Qu'est-ce qu'elle raconte ? chuchota-t-il d'une voix rauque. Est-ce que le serpent est avec elle ?

— Monte, Boyce ! Attends-moi dehors !

— Est-ce que tu vas tuer le serpent ?

— Oui, je tuerai le serpent. » Boyce monta l'escalier et disparut.

« La maison brûle, mais il reste un peu de temps, dit alors Marder à la voix. Avez-vous un moyen de vous sauver ?

— Je peux partir par la rivière qui coule sous le puits, répliqua la voix, si vous ne me tirez pas dessus.

— Je ne tirerai pas sur vous.

— Puis-je prendre son corps ? »

Marder hésita. « Oui.

— Et vous vous en irez tous avec votre fusée ? Je l'aimais, bien que les miens l'aient trouvé étrange, difficile à accepter. Ils sont stupides aussi, mais moins que vous. Ils ont vu ce qu'il y avait dans son esprit et pas au-delà, c'est pourquoi ils avaient peur de lui. Mais il est mort maintenant et il n'existe rien que votre peuple et le mien puissent partager. Nous sommes trop différents. Partirez-vous ? »

Marder s'humecta les lèvres. « Nous partirons, dit-il, comprenant tout maintenant et content d'avoir envoyé Boyce en haut. Qu'avez-vous vu au-delà de ce qui était dans son esprit ?

— Une âme courageuse, encore que très effrayée, dit lentement la voix. Il s'est aventuré loin, loin, très loin dans le noir dont il avait peur. Je l'ai aimé pour cela ! » Elle se tut un instant. « Je viens, maintenant, reprit-elle, et je pense que vous feriez mieux de regarder d'un autre côté. »

Marder n'avait pas l'intention de regarder ailleurs mais au dernier moment, quand quelque chose bougea à l'angle du couloir, il le fit. Il ne vit qu'une ombre ondulante et rapide passer sur le mur, s'arrêter, se baisser vivement, se redresser avec un fardeau massif serré contre elle, filer de

nouveau et disparaître.

Il resta les yeux fixés sur le mur nu jusqu'à ce qu'un faible bruit d'éclaboussures ait résonné dans le puits, très loin au-dessous de lui.

*

* *

La grande fusée dérivait lentement au-dessus de la face obscure du monde qu'elle quittait, lorsque le commandant Lowndes vint rejoindre Marder devant le hublot d'observation.

« Boyce s'en sortira très bien, dit-il d'une voix morose. Il n'a deviné qu'une partie de la vérité, et c'est ce qu'on est en train de lui ôter de l'esprit. » Il examina pensivement Marder. « Si vous aviez regardé cette chose en face, nous aurions peut-être été obligés de vous soumettre au même traitement. Nos spécimens en bocaux sont fichtrement hideux. »

Marder haussa les épaules. Lowndes s'assit sur le bord d'une table.

« Une cécité hystérique qui dure vingt-deux ans – avec la variété d'hallucination artistique qui lui était propre par-dessus le marché ! Je ne peux pas m'empêcher de regretter que ce soit arrivé à Hulman.

— Il n'en a pas subi constamment les effets, répliqua lentement Marder. Et chaque fois qu'il les voyait nettement il les tuait...

— Qui n'en ferait autant ? dit Lowndes. J'en suis presque à vouloir démissionner pour abandonner l'espace à tout jamais ! »

On ne pouvait s'exprimer plus catégoriquement.

« Qu'est-ce que vous allez dire dans votre rapport ? questionna Marder.

— Que Hulman est mort ici, d'une fin parfaitement paisible, environ un an avant que nous le découvrions – en laissant un journal d'un courage exaltant et plein de ferveur pour l'exploration spatiale. Nous aurons amplement le temps de mettre ce journal au point. Comme cela, tout le monde sera content. Marder, dit-il soudain avec un geste de la main vers le hublot d'observation, croyez-vous qu'il y a vraiment... et bien, *des gens* là-bas ? Quelque part ? »

Marder contempla l'immensité noire et brillante avec son piquetis d'étoiles. « Je l'espère, dit-il.

— Croyez-vous que nous les découvrirons un jour ?

— Je ne sais pas, répliqua pensivement Marder. Ils ne nous ont jamais découverts. »

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The Caretaker.

© Crown, 1954

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LE VILLAGE ENCHANTÉ

Par A.E. Van VOGT

Beaucoup d'astronomes ont longtemps cru que Mars devait être une planète plus vieille que la Terre. À la fin du XIX^e siècle, Percival Lowell popularisa l'image présentant notre voisine céleste comme un monde dont les habitants menaient une lutte héroïque contre un dessèchement fatal. D'après d'autres théories, Mars a dû abriter une vie intelligente bien avant qu'un tel phénomène ne se développe sur la Terre, et cette vieille civilisation martienne a dû disparaître bien avant l'arrivée des premiers explorateurs terriens. Ses restes pourront-ils permettre la survie d'astronautes en détresse ?

L'ASTRONEF gisait, écrasé dans le désert martien. L'équipage avait péri dans la catastrophe.

Pendant un moment, Bill Jenner, l'unique rescapé, hurla rageusement la même imprécation entre les rafales d'un incessant sirocco : « Pionniers de l'univers ! Pionniers de l'univers ! » Ainsi les avait-on baptisés avant qu'ils ne s'envolent pour Mars. Il s'en voulait de son orgueil lorsque, pour la première fois, il s'était entendu surnommer de cette façon.

Sa fureur s'estompait au fil des kilomètres et le déchirement ressenti à la perte de ses camarades fit progressivement place à une douleur sourde. Lentement, il réalisait qu'il s'était grossièrement trompé dans ses calculs. Il avait nettement sous-estimé la vitesse à laquelle fonçait la fusée avant de percuter le sol martien. Il avait cru avoir environ six cents kilomètres à parcourir pour atteindre la mer polaire, cette mince pellicule d'eau que ses compagnons et lui avaient pu observer lors de leur approche de la planète rouge. En réalité, le vaisseau avait dû franchir une distance beaucoup plus considérable avant de s'écraser.

Les jours s'écoulaient, apparemment aussi innombrables que les grains de sable qui couvraient la surface de ce monde étranger et s'infiltraient dans ses vêtements en loques. Véritable épouvantail, il continuait sa progression au sein d'un paysage aride et sans limites. Il ne pouvait se permettre d'abandonner.

Bien avant d'aborder le mont devant lequel il se trouvait présentement, il avait vu la fin de sa réserve de nourriture synthétique. De ses quatre gourdes

d'eau, une seule lui restait encore et celle-ci presque vide, si bien qu'à peine osait-il humecter ses lèvres craquelées et sa langue desséchée lorsque sa soif devenait insupportable.

Ce n'est qu'après avoir gravi la plus grande partie de la pente qui se dressait devant lui qu'il se rendit compte que l'obstacle qui lui barrait le chemin n'était pas une dune banale. Il s'arrêta et, comme son regard se portait sur la montagne qui le dominait, il eut un moment de découragement. Durant quelques minutes, il réfléchit à l'absurdité de cette course insensée vers l'inconnu. Néanmoins, il atteignit le sommet. Devant lui, entourée de collines au moins aussi élevées que celle qu'il venait d'escalader, se trouvait une large dépression, sorte de cuvette naturelle. Au centre de ce cirque, dans la vallée formée par le flanc des coteaux, s'élevait un village.

De son observatoire, il pouvait distinguer des arbres et le sol dallé de marbre des cours intérieures de certains bâtiments. Une grappe de constructions se dressait autour de ce qui paraissait être la place principale du village. Il s'agissait surtout de maisons basses mais cependant, quatre tours aux lignes élancées découpaient leurs silhouettes sur l'horizon. Dans la lumière du matin, elles brillaient d'un lustre de marbre poli.

Soudain, lui parvint faiblement un son fluet, aigu et sautillant. Celui-ci augmentait d'intensité, s'évanouissait pour reprendre de plus belle ; alors même que Jenner courait vers sa source, ce bruit irritant, surnaturel et féérique déchirait ses tympanes.

Pour aller plus vite, il se laissait glisser sur les rochers et lors d'une chute se meurtrit cruellement. Il dévala comme un fou le versant qui surplombait la vallée. De près, les bâtiments conservaient leur apparence neuve et brillante. Leurs murs réfléchissaient les rayons du soleil en un kaléidoscope de couleurs irréelles. Tout à l'entour, une étrange végétation encerclait le village, buissons aux feuilles ocre, arbres d'un jaune-vert, chargés de fruits rouges et écarlates.

Le regard avide, Jenner plongeait vers l'arbre le plus proche. À courte distance, il lui apparut frêle et desséché. Le fruit de bonne taille qu'il arracha de la plus basse branche était cependant rebondi et juteux.

Au moment de le porter à sa bouche, il se remémora les conseils impératifs qui lui avaient été prodigués : ne rien boire ni manger qui n'eût été préalablement soumis à une analyse chimique sérieuse. C'était là une considération superflue pour un homme dont le seul équipement chimique disponible résidait à l'intérieur de son organisme.

Néanmoins, la conscience du danger le rendit méfiant. Il mordit prudemment dans le fruit qu'il tenait, le goût en était si acre que dès la première bouchée il le recracha précipitamment. Le peu de jus demeuré en sa bouche lui brûla les muqueuses. Il eut l'impression d'être ébouillanté tout vif et chancela, écœuré et vomissant. Ses muscles se contractaient spasmodiquement et il dut s'appuyer à un pan de marbre pour ne pas s'écrouler. Après ce qui lui sembla être une éternité, Jenner cessa de trembler

et sa vue s'éclaircit. Il leva des yeux désabusés et méprisants vers l'arbre, cause de son malaise. La douleur s'estompa progressivement, il se détendit. Une douce brise agita les feuilles sèches et crissantes. Les arbres voisins se mirent de la partie et ce mélodieux bruissement frappa Jenner. Il en remarqua soudain l'incongruité car le vent qui soufflait dans cette vallée n'était qu'un zéphyr, comparé aux tornades qui balayaient le désert, de l'autre côté de la montagne.

On n'entendait plus aucun bruit, Jenner se souvint brusquement du sifflement étrange et suraigu qu'il avait perçu auparavant. Il s'immobilisa, tendant l'oreille, mais seul lui parvenait le bruissement des feuilles. Ce son inquiétant s'était éteint. Il se demanda si ce n'était pas là un signal d'alarme destiné à prévenir les habitants du village de son arrivée.

Fiévreusement, il se redressa, cherchant son pistolet. Une sensation de désastre le submergea : celui-ci avait disparu. Son esprit restait vide puis, vaguement, il se souvint que, une semaine plus tôt, l'arme lui avait déjà fait défaut. Il observait les alentours mais ne distingua aucun signe de vie intelligente à l'affût. Il se reprit. Il ne pouvait abandonner ces lieux et n'avait nul havre où se réfugier. Le cas échéant, il se battrait jusqu'à la mort pour rester dans le village.

Précautionneusement, Jenner but une gorgée d'eau de sa gourde, humectant ses lèvres parcheminées et sa gorge desséchée. Puis, rebouchant soigneusement son bidon, il s'engagea entre une double rangée d'arbres, se dirigeant vers le bâtiment le plus rapproché. Il en fit le tour, l'observa sous tous ses angles. Sur une face, un large porche s'ouvrait, donnant accès à l'intérieur de la bâtisse. Par cette ouverture, il pouvait voir l'éclat caractéristique d'un sol dallé de marbre.

De l'extérieur, Jenner inspecta tous les bâtiments, se tenant toujours à respectable distance des porches béants. Il ne vit aucun indice de vie animale. Atteignant l'autre extrémité de la plate-forme de marbre sur laquelle le village était construit, il fit demi-tour sur place d'un air résolu. Il était temps pour lui d'explorer l'intérieur de ces constructions.

Il choisit l'un des quatre bâtiments où s'élevait une tour. Arrivé à quelques pas de celui-ci, il se rendit compte qu'il lui faudrait se « casser en deux » pour en franchir le seuil.

Sur le coup, les déductions consécutives à sa découverte le stoppèrent net. Ces maisons avaient donc été construites par une forme de vie très différente de l'« homo sapiens ».

Il reprit pourtant sa visite, se courba pour pénétrer dans la bâtisse, le cœur battant et les muscles tendus. Il se retrouva au centre d'une pièce nue. Le long de l'un des murs, des cloisons basses en marbre formaient un groupe de quatre stalles spacieuses dont chacune disposait d'un abreuvoir taillé à même le marbre du sol.

La seconde pièce était dotée de quatre plans inclinés en marbre, chacun d'eux surmonté d'un dais. En tout, il y avait quatre pièces au rez-de-chaussée.

De l'une d'elles partait une rampe en spirale qui menait sans doute à une chambre dans la tour.

Jenner limita ses investigations aux pièces du bas. Sa crainte première de rencontrer une vie étrangère faisait maintenant place à l'indiscutable conviction qu'il ne contacterait jamais personne. Pour lui, découvrir l'absence d'habitants signifiait son arrêt de mort : pas d'eau ni de nourriture, et plus aucun espoir de pouvoir s'en procurer. Dans une hâte frénétique, il passa de bâtiment en bâtiment, scrutant les pièces silencieuses et vides, s'arrêtant de temps à autre pour crier d'une voix rauque.

Finalement, aucun doute n'était plus possible. Il était seul, dans un village abandonné, sur une planète morte, sans vivres, sans eau ou presque, et sans espoir.

Ce fut dans la quatrième et la plus petite des pièces d'une des constructions surmontées d'une tour qu'il réalisa enfin la vanité de ses efforts. La chambre ne comprenait qu'une unique stalle, perpendiculaire à la paroi du fond. Épuisé, Jenner s'y laissa tomber. Il dut s'endormir presque instantanément. À son réveil, il prit successivement conscience de deux choses. La première lui fut perceptible avant même d'avoir ouvert les yeux : l'étrange sifflement qui l'avait accueilli à son entrée dans la vallée, ce son aigu et sautillant, était de nouveau dans l'air, bien qu'à l'extrême limite de l'audibilité. La seconde consistait en une fine aspersión de liquide qui lui tombait directement dessus du plafond. Ce produit avait une telle odeur que le technicien Jenner eut besoin d'en humer (à peine) une bouffée pour comprendre. Il évacua promptement la pièce, toussant, les yeux en larmes, la figure boursoufflée déjà par la réaction de ses tissus. Il sortit son mouchoir et se mit en devoir d'éponger soigneusement les parties atteintes de son organisme.

Une fois dehors, il s'arrêta, cherchant à s'expliquer ce qui venait de lui arriver. Le village présentait ! toujours le même aspect. Les feuilles bruissaient dans le vent. Le soleil brillait sur un des pics de la montagne. D'après la position de l'astre du jour, Jenner estima que c'était de nouveau le matin. La blanche clarté d'un ciel sans nuages baignait toute la vallée. À demi cachés par la végétation, les bâtiments chatoyaient dans la lumière. Il lui semblait être dans une oasis au cœur du désert. En fait, c'était bien une oasis, mais une oasis pour les Autres. Pour lui, avec ses fruits empoisonnés, ses demeures inhospitalières, cela se rapprochait plus du mirage que de l'oasis.

Il rentra dans le bâtiment et, prudemment, jeta un coup d'œil dans la pièce où il avait dormi. La douche toxique avait cessé et il n'en subsistait pas la moindre trace, l'atmosphère de la salle était fraîche et vivifiante. Il se pencha alors sur le seuil de la chambre, à demi tenté de faire un test. Il avait à l'esprit l'image d'un Martien, mort depuis longtemps déjà, et qui se prélassait sur le sol de la stalle pendant qu'une douche bienfaisante coulait sur son corps étendu. Le fait que cette substance fût mortelle pour l'homme soulignait simplement les différences de structure et de métabolisme entre les deux

rases. Il ne conservait aucun doute sur la nature de ce liquide, le bénéficiaire était accoutumé à une douche matinale...

Dans la « salle d'eau », Jenner s'étendit sur le sol, introduisant ses pieds à l'intérieur de la stalle. Il s'avança progressivement et lorsque ses hanches atteignirent l'entrée du box, du plafond apparemment sans fissure jaillit une giclée de liquide jaune qui arrosa ses jambes. Jenner évacua précipitamment les lieux. Aussi brusquement qu'elle était venue, la douche cessa. Il recommença l'expérience, pour s'assurer qu'effectivement le phénomène n'était que le résultat d'un processus automatique. Jenner tremblait d'excitation. Par extrapolation, il se disait que l'existence d'un système automatique pour les douches laissait prévoir des circuits cybernétiques analogues pour toutes les autres activités.

Le souffle court, il se précipita dans la pièce principale. Timidement, il s'enfonça dans l'une des stalles. Au moment où ses hanches y pénétraient, une bouillie fumante remplit l'abreuvoir à ses pieds.

Il contemplait ce mélange graisseux, fasciné et horrifié à la fois. De la nourriture et de la boisson ! Cependant il se souvenait trop bien de ses déboires avec les fruits martiens et cela le calmait un peu.

Il se força à se pencher en avant pour plonger un doigt dans cette mixture chaude et humide, puis il le porta à sa bouche pour y goûter. Cela avait une saveur fade et écœurante semblable à celle de la fibre de bois bouilli. Cette substance descendait lentement le long de sa gorge. Ses yeux commencèrent à pleurer, ses lèvres crevassées se tirèrent en un rictus convulsif. Il comprit aussitôt qu'il allait être malade et s'élança vers la sortie sans d'ailleurs parvenir à l'atteindre.

Lorsque finalement il eut suffisamment récupéré, pour se traîner au-dehors, il se sentit mou et sans énergie. C'est dans cet état de profonde dépression physique et morale que le sifflement lui parvint de nouveau.

Il s'étonna d'avoir pu, même pendant quelques instants, ignorer ce son horripilant. Cherchant à en déterminer la source, il observa soigneusement le paysage. Ce sifflement semblait naître de partout et de nulle part. Chaque fois qu'il approchait d'un endroit où le son lui paraissait être plus intense, celui-ci s'évanouissait ou se déplaçait, parfois jusqu'à l'autre extrémité du village. Il essayait d'imaginer les caractéristiques d'une civilisation qui semblait apprécier un bruit aussi infernal. Évidemment, le sifflement pouvait très bien être agréable aux autochtones. Il s'arrêta. Peut-être s'agissait-il là d'une forme de musique locale.

L'idée lui plut et il essaya de reconstituer dans son esprit une vision du village tel qu'il était des millénaires auparavant : sans doute, ces mélomanes vaquaient-ils à leurs tâches quotidiennes aux accents de mélodies de ce genre.

Le hideux sifflement continuait, avec des alternances d'intensité. Jenner tenta de se servir des bâtiments comme écran entre lui et le son. Il chercha refuge dans diverses pièces, espérant qu'au moins l'une d'elles serait insonorisée. Tout cela en pure perte car le sifflement le suivait partout. Il se

replia vers le désert et dut grimper à mi-pente d'une colline pour atteindre une zone où ce bruit était suffisamment lointain pour ne plus le déranger. Essoufflé, mais terriblement soulagé, il se laissa finalement choir sur le sable, se demandant ce qu'il lui restait à faire.

La scène qui s'étalait sous ses yeux : les sables rouges, les dunes abruptes, le petit village martien, tout cela avait pour lui l'apparence conjuguée du Ciel et de l'Enfer. Le tableau lui était maintenant trop familier et cette oasis étrange, si prometteuse et si décevante, Jenner était décidé à s'y accrocher.

Il l'observait, le regard fiévreux, passant sa langue parcheminée sur ses lèvres desséchées. Il se rendait compte qu'à moins de parvenir à modifier la chaîne automatique de distribution de nourriture, il était un homme mort. Celle-ci devait bien être cachée quelque part, soit dans l'épaisseur des murs, soit sous le plancher des maisons.

Dans les temps anciens, les survivants de la civilisation martienne avaient occupé ce village. Puis les habitants étaient morts mais le village était resté capable d'offrir l'hospitalité à un éventuel passant martien. Malheureusement, tous les Martiens s'étaient éteints, il restait seulement Bill Jenner, pilote de la première fusée terrienne sur Mars.

Il lui fallait modifier les mécanismes distributeurs de façon à leur faire préparer plats et boissons consommables pour un Terrien. Sans outils, avec une connaissance très schématique de la chimie, il devait contraindre les circuits alimentaires du village à changer leurs recettes.

Fébrilement, il leva sa gourde, but une autre lampée et lutta féroce pour ne pas se laisser aller à se gorger d'un seul coup du restant. Lorsque, une fois de plus, il eut remporté cette victoire sur lui-même, Jenner se leva et redescendit vers le village. Il pensait pouvoir tenir encore trois jours. C'est dans ce bref délai qu'il devait dompter le village.

Il avait déjà atteint les arbres lorsqu'il s'aperçut soudain que la « musique » s'était tue. Réconforté, il se pencha sur un buisson dont il se saisit et qu'il arracha. La plante céda aisément, montrant un morceau de marbre soudé aux racines. Jenner contemplait celles-ci, remarquant avec quelque étonnement que, contrairement à ses prévisions, les tiges du végétal ne poussaient pas au travers du socle de marbre sur lequel reposait le village. On eût dit que la plante était simplement collée sur le sable. Un examen plus approfondi lui fit en outre ressortir l'inexistence presque totale de racines. Automatiquement, Jenner regarda l'endroit d'où il venait de déterrer ce buisson. Il ne vit que du sable.

Jetant l'arbrisseau, il tomba à genoux, plongeant ses mains dans le sable. Celui-ci filtrait entre doigts ; de toutes ses forces, il enfonça son bras dans le sol, mais en profondeur comme en surface il n'y avait que du sable.

Il se releva d'un bond, empoigna la plante la plus proche et l'arracha. Celle-ci lâcha aussi aisément que la première. Elle n'avait pas de racines et sur son emplacement il n'y avait que du sable.

N'en voulant croire ses yeux, Jenner se rua comme un fou sur l'un des

arbres fruitiers. Il le saisit pleins bras, le secouant vigoureusement, après quelques instants de cet effort, le marbre sur lequel poussait sa victime se fendilla. Le tronc bascula dans un fracas de branches brisées, les feuilles et les brindilles se pulvérisant sous le choc. À la place où se dressait cet arbre, il n'y avait que du sable.

Du sable, du sable partout, une cité bâtie sur du sable. Mars entière était recouverte de sable. Peut-être n'était-ce pas entièrement exact car on avait observé une végétation saisonnière aux pôles. Mais, à l'exception des plus résistantes, toutes les plantes périssaient dès le début de l'été. Il avait d'ailleurs été prévu que la fusée se poserait près d'une de ces mers temporaires. En ne répondant plus aux commandes lors de son arrivée, l'astronef ne s'était pas contenté de se détruire, il avait en même temps saboté les chances de survie du seul rescapé.

Jenner sortit lentement de son rêve. Il eut soudain une idée. Ramassant un des buissons qu'il venait d'arracher, il posa le pied sur le morceau de marbre auquel la plante était soudée et tira, doucement d'abord, puis de toutes ses forces. Il réussit finalement à séparer le minéral du végétal mais il n'était pas douteux que les deux formaient un tout. L'arbrisseau était issu du marbre. Était-ce seulement du marbre ? Jenner s'accroupit près de l'un des trous qu'il avait ouvert dans le marbre en « déracinant » les taillis martiens. Examinant la pierre, il nota qu'il s'agissait probablement d'un type banal de calcaire qui n'avait rien à voir avec le marbre authentique. Se penchant sur la dalle dont il s'appropriait à détacher un fragment, il vit cette dernière changer soudainement de couleur. Stupéfait, Jenner fit un bond en arrière. Tout autour de la cassure, la pierre virait au jaune orangé. Jenner observait le phénomène, indécis sur la conduite à tenir. Il explora la pierre du bout des doigts.

Il eut l'impression d'avoir trempé sa main dans un bain d'acide. Les doigts brûlés, il se retira précipitamment, plus surpris qu'alarmé.

La douleur persistant, il se sentait défaillir. Oscillant, gémissant, son bras blessé collé le long de son corps, il s'adossa contre un arbre proche. Lorsque le supplice s'atténua, il regarda sa main atteinte et vit que la peau en était rongée, des phlyctènes sanglantes se formant déjà sur les tissus calcinés. Jenner reporta alors son attention sur la dalle de « marbre », celle-ci conservait son étrange coloration.

Le village était sur le qui-vive, prêt à se défendre contre de nouvelles attaques.

Épuisé, Jenner se traîna sous un arbre. À l'ombre de celui-ci, il réfléchit. Il n'y avait qu'une seule conclusion à tirer des phénomènes auxquels il venait d'assister : si improbable que cela parût, le village était vivant.

Jenner, allongé sur le sable, cherchait à s'imaginer l'énorme masse de substance vivante s'organisant, se métamorphosant en maisons, s'adaptant aux besoins d'une forme de vie étrangère, devenant le parfait serviteur dans toute l'acception du terme. Si cet être acceptait de se mettre au service d'une race, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour une autre ? Si le village avait

réussi à se régler sur métabolisme martien, sans doute pouvait-il s'accommoder à celui d'un Terrien... Cela présenterait bien des difficultés et Jenner songeait que le village risquait de manquer de certains éléments essentiels. L'oxygène nécessaire à la synthèse de l'eau était disponible dans l'atmosphère, le sable pouvait fournir des milliers de composés... Il s'endormit en pensant qu'un échec serait définitif malgré toutes les possibilités que lui offrait le village. Lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit. Jenner se mit péniblement debout, sa lassitude était telle qu'il s'en alarma. Il s'humecta les lèvres avec l'eau de sa gourde et se dirigea en trébuchant vers la plus proche construction. Seul le bruit de ses pas sur le « marbre » rompait le silence de la nuit. Il s'arrêta sur place, tous ses sens aux aguets. Le vent était tombé. Dans l'obscurité du soir, les montagnes qui encerclaient la vallée étaient devenues invisibles. Les bâtiments restaient cependant discernables, sombres silhouettes d'un monde d'ombres.

Pour la première fois, Jenner, en dépit d'un espoir nouveau, eut la conviction qu'il lui serait préférable de mourir. Même s'il parvenait à survivre, ses perspectives d'avenir restaient sombres.

Il ne se souvenait que trop bien de l'indifférence du public, des difficultés qu'il y avait eu à réunir les sommes nécessaires au financement de l'expédition, des obstacles techniques qui s'étaient présentés lors de la construction du vaisseau. En outre, certains des créateurs de l'appareil reposaient dans le désert martien.

Il s'écoulerait bien vingt ans avant qu'un autre astronef terrestre essaie d'atteindre la seule autre planète du système solaire à présenter des signes de vie. Durant tout ce temps, il serait seul, seul au fil des jours et des nuits, seul durant des années. C'était là ce qu'il pouvait espérer de mieux, s'il réussissait dans son entreprise.

Jenner agissait un autre problème alors qu'il cherchait à tâtons la pièce où se dressaient les dais bizarres : comment faire connaître au village son désir de le voir modifier ses mécanismes ?

Ce dernier avait cependant dû se rendre compte de l'intrusion de Jenner. Celui-ci se posait la question de savoir s'il existait un quelconque procédé lui permettant de faire comprendre à son hôte la nécessité d'un autre type de nourriture, d'une autre forme de musique, d'un système de douche différent où le liquide employé soit de l'eau et non un produit toxique...

Il s'assoupit ; le sommeil agité du technicien trahissait son affaiblissement. Il s'éveilla à deux reprises, les lèvres en feu, les yeux brûlants, le corps trempé de sueur. Plusieurs fois, il reprit conscience au son de sa voix rauque qui hurlait sa peur et sa colère au cœur de la nuit.

À ce moment-là, il crut qu'il allait mourir.

Il passa de longues heures à se tourner et retourner, baigné par des vagues de chaleur. Aux premières lueurs de l'aube, il s'étonna de se trouver encore en vie. Ne tenant plus en place, il sauta du dais où il était étendu et fonça vers la porte.

Un vent glacé soufflait qui rafraîchit son visage en feu. Il se demanda, à titre purement académique, si le taux de pneumocoques charriés dans son sang lui laissait une quelconque chance d'en finir rapidement. Il pencha pour la négative.

Quelques minutes plus tard, il frissonnait... Il rentra dans la maison et pour la première fois se rendit compte qu'en dépit du porche sans vantaux, le vent ne pénétrait nullement à l'intérieur du bâtiment. Les pièces étaient froides mais non venteuses.

Cette découverte déclencha une suite de questions dans son esprit enfiévré : d'où pouvait donc provenir la chaleur qui avait baigné son corps toute la nuit durant ? Il se pencha sur le dais qui lui avait servi de lit et, en un clin d'œil, se sentit enveloppé d'un cocon d'air sec et brûlant.

S'éloignant de la fournaise, il maudit sa propre stupidité. Selon ses estimations, il avait perdu dans sa nuit plus d'un demi-litre de sueur à somnoler sur cette dalle brûlante.

Le village n'était décidément pas fait pour des êtres humains. Même les lits étaient conçus pour des créatures qui se complaisaient à dormir dans des étuves sèches.

Jenner passa le restant de la journée à l'ombre d'un gros arbre. Il se sentait épuisé et ce n'était que par intermittence que le problème qui se posait à lui maintenant éveillait sa conscience. Lorsque le sifflement reprit, cela l'irrita tout d'abord ; mais comme il était trop fatigué pour bouger, il s'y habitua. Il parvenait même à ne plus l'entendre tant son épuisement lui émoussait les sens.

Tard en fin d'après-midi, il se souvint de l'arbuste et des buissons qu'il avait arrachés et s'interrogea sur leur sort. Il humecta ses lèvres et sa langue parcheminées grâce aux dernières gouttes d'eau de sa gourde, se redressa péniblement, et s'en alla à la recherche des débris desséchés.

Il n'en subsistait nulle trace ! Il ne put même pas retrouver les trous là où il avait arraché les plantes. Le village vivant avait absorbé le tissu mort et réparé les mutilations que l'intrus lui avait infligées.

Cette constatation galvanisa Jenner. Il se mit fébrilement à repenser la question des mutations, des réajustements génétiques, des formes de vie capables de s'adapter à différentes conditions climatiques... Il avait eu droit à des conférences sur ce sujet avant son départ de la Terre ; exposés, certes, généraux et synoptiques, destinés surtout à familiariser les astronautes aux différentes créatures qu'ils seraient susceptibles de rencontrer au cours de leur voyage. L'essentiel à retenir était simple : s'adapter ou mourir.

Le village devait absolument s'adapter à lui. Il n'espérait pas être en mesure de causer de sérieux dommages à celui-ci, mais il pouvait toujours essayer. S'il voulait vraiment survivre, vis-à-vis du village il devait avoir l'optique d'un ennemi.

Frénétiquement, il fouilla dans ses poches, pour en faire l'inventaire. Avant d'abandonner les débris de la fusée, il s'était muni de tout un petit

matériel : un couteau à lames multiples, une gamelle métallique une radio à circuits imprimés, une minuscule superbatterie que l'on pouvait recharger grâce à une petite dynamo à main et pour laquelle il avait emporté, entre autres choses, un puissant briquet électrique.

Jenner brancha le briquet sur la batterie et, délibérément, laboura le « marbre » du village avec l'extrémité incandescente de l'engin. La réaction fut rapide. La substance du village vira au rouge. Lorsque tout un secteur du village eut pris cette teinte écarlate, Jenner se précipita vers la plus proche stalle, y pénétrant suffisamment pour l'activer.

Il y eut un certain temps mort. Lorsque, finalement, la nourriture apparut dans l'abreuvoir, il était évident que le village avait compris les raisons de son étrange comportement.

En effet, ce coup-là, le village lui offrit une nourriture blanchâtre et crémeuse, alors que précédemment il lui avait présenté une substance d'un gris vénéneux. Jenner plongea un de ses doigts au sein de cette masse gélatineuse ; mal lui en prit, car c'est avec un hurlement de douleur qu'il arracha celui-ci de l'abreuvoir pour l'essuyer précipitamment. Pendant quelques minutes néanmoins, son doigt resta extrêmement sensible. Ce qui importait maintenant, c'était de savoir si le village lui avait délibérément fabriqué une nourriture qui lui soit fatale ou s'il s'était efforcé de l'apaiser en synthétisant un produit quelconque en raison de son ignorance du métabolisme exact de son visiteur imprévu.

Il décida de lui donner une nouvelle chance en pénétrant derechef dans l'une des stalles adjacentes. Le flot cendrex qui, cette fois, coula, était plus jaune que lors de ses premiers essais. Il n'attaquait pas les tissus humains mais, dès que Jenner eut goûté une pincée de cette matière, il la recracha instantanément. Il avait eu l'impression d'ingurgiter une bouillie à base de plâtre et de pétrole.

Plus assoiffé que jamais et indisposé par la saveur écœurante des mets qu'il venait de rejeter, Jenner ressortit du bâtiment pour essayer d'extraire de sa gourde les quelques gouttes qui y restaient. Dans sa hâte maladroite, il fit tomber un mince filet d'eau sur le dallage du village et se jeta à plat ventre pour laper le précieux liquide.

Plus d'une minute s'écoula et il restait toujours de l'eau qui semblait sourdre du « marbre ».

Jenner prit alors conscience du phénomène et, se relevant, il contempla, ravi, les gouttelettes d'eau qui scintillaient au soleil couchant.

Il se pencha de nouveau et, du bout de la langue, épongea chacune des gouttes visibles. Durant un bon moment, il demeura face contre le sol, dégustant avidement les quelques molécules d'eau que le village daignait lui fournir.

Le soleil couchant disparut progressivement derrière les collines qui entouraient le village. La nuit tomba d'un seul coup, plongeant le paysage dans la plus profonde obscurité. L'air se rafraîchit et devint bientôt glacial.

Jenner se mit à frissonner, le vent traversant ses vêtements en loques. Mais ce qui l'arrêta dans sa fureur à se désaltérer, c'est que le sol sur lequel il était étendu s'émietta soudain.

Surpris, Jenner se releva d'un bond et, dans le noir, passa à tâtons ses mains sur la surface qui l'avait abreuvé. Le « marbre » était devenu pulvérulent, ayant sans nul doute cédé au Terrien toute l'eau qu'il pouvait receler. Grâce à ce sacrifice, Jenner estima qu'il avait bu l'équivalent d'un grand verre d'eau.

C'était là une incontestable confirmation du désir du village de lui venir en aide, mais il devait pourtant conclure que cette réussite était alarmante. En effet, si à chaque fois que le village avait à lui donner à boire, celui-ci devait se désintégrer partiellement, il était évident que cette oasis n'avait pas des réserves inépuisables.

Jenner regagna le bâtiment où il avait dormi la nuit précédente et s'allongea sur l'un des dais. Il dut finalement abandonner sa couche, la chaleur menaçant de le cuire lentement... Il attendit un moment, pour essayer de faire comprendre à l'Intelligence qui régissait le village qu'un changement de température serait désirable puis, de nouveau, s'installa sur le dais. Ce fut peine perdue, la température restant toujours aussi élevée.

Il abandonna, autant parce qu'il était fatigué que parce qu'il se sentait trop endormi pour tenter de mettre au point une méthode de communication permettant de faire comprendre au village qu'un autre genre de lit lui serait nécessaire. Il s'assoupit, allongé à même le sol, convaincu que, finalement, son refuge ne pourrait jamais assurer bien longtemps sa subsistance. Plusieurs fois, au cours de la nuit, il s'éveilla en sursaut pour répéter d'une voix rauque : « Pas assez d'eau ! Quoi qu'il fasse, ça ne changera rien... » Puis il se rendormait, pour se réveiller de nouveau, l'esprit tendu et inquiet...

Néanmoins, le matin le trouva d'attaque, sa volonté indomptable lui était revenue qui l'avait soutenu tout au long du millier de kilomètres parcourus en plein désert.

Il se dirigea vers le plus proche abreuvoir. Cette fois, après l'avoir « activé », il s'écoula plus d'une minute avant que celui-ci ne réagisse. Mais, au fond du récipient, l'équivalent d'une timbale d'eau apparut soudain, faisant une maigre flaque.

Jenner la but avidement, puis attendit quelque temps le renouvellement du miracle. Lorsqu'il comprit que son attente était vaine, il réalisa alors que tout un groupe de cellules du village s'était sacrifié pour lui fournir ce verre de liquide.

Il décida donc, puisqu'il était impossible au village de se mouvoir, qu'il lui revenait de trouver personnellement une nouvelle source d'eau pour celui-ci. Pendant ce temps, le village aurait évidemment pour tâche de le garder en vie de telle sorte qu'il puisse utilement prospector les alentours. Cela signifiait également que son amphitryon devrait pourvoir à sa nourriture...

Il se mit à inventorier le contenu de ses poches.

Au moment où il voyait la fin de son maigre stock de nourriture, il se trouvait en possession de divers restants enveloppés dans des lambeaux de tissus. Ces vestiges s'étaient désagrégés dans ses poches et, durant sa randonnée, il avait souvent fouillé celles-ci à la recherche de quelque chose de comestible. Il dut défaire les coutures de ses vêtements pour dénicher de microscopiques fragments de viande et de pain, de graisse et d'autres substances inidentifiables.

Recueillant soigneusement ces miettes, il se pencha par-dessus la paroi qui le séparait du box voisin et y déposa religieusement le résultat de ses recherches. Le village ne pourrait sans doute lui offrir qu'une pâle copie de ses offrandes. Si celui-ci avait pu, du fait d'un accident, synthétiser l'eau indispensable à sa survie, il était à penser qu'un processus identique fournirait tous les éléments nécessaires à la fabrication de mets digestibles par un organisme humain.

Jenner attendit quelques instants, puis pénétra dans le box adjacent pour l'activer. Une bolée de bouillie épaisse et crémeuse tapissait le fond de l'auge, mais la parcimonie du village en la matière laissait supposer que ce brouet contenait de l'eau.

Il y goûta. Cela avait une saveur acre et répandait une odeur de moisi et de rance... Cette substance avait une consistance farineuse mais son estomac ne la rejeta point.

Jenner mangeait lentement, éminemment conscient qu'en l'occurrence le village le tenait entièrement à sa merci. Il ne pourrait jamais être certain que la nourriture offerte ne contiendrait pas un poison à action lente.

Lorsqu'il eut terminé son repas, il se dirigea vers l'une des stalles d'un bâtiment voisin. Il refusa d'ingérer la mixture que lui présentait le village et activa un autre box. Il bénéficia alors de quelques goulées d'eau.

Il s'en alla alors d'un pas décidé vers l'une des bâtisses couronnées d'une tour. Il s'engagea sur la rampe qui menait vers les pièces du haut. Il ne fit qu'une brève pause dans la pièce qu'il atteignit en premier car il l'avait déjà cataloguée comme l'une des chambres supplémentaires ; il y avait en effet dans cette salle trois dais oblongs caractéristiques.

Ce qui l'intéressait dans cette visite, c'était d'atteindre le haut de la rampe qui se continuait jusqu'au sommet de la tour. Il traversa une autre pièce de dimensions plus modestes, dont le rôle lui parut mystérieux. Puis il aborda la plate-forme qui recouvrait la tour, à quelque vingt-cinq mètres du sol. De son observatoire, il était en mesure de porter ses regards au-delà du cercle de collines qui enserrait le village. Il avait bien pensé auparavant à se hisser là-haut, mais la force lui en avait manqué. Des yeux, il fit un complet tour d'horizon, mais l'espoir qui l'avait jusqu'alors soutenu l'abandonna définitivement.

Le paysage était désertique et sans vie, aussi loin que sa vue portait s'étendait une plaine aride et sablonneuse et des tornades y cachaient les confins de la planète.

Jenner regardait, halluciné, ce spectacle effroyablement déprimant. S'il existait quelque part une quelconque mer martienne, elle était bien hors de portée de ses forces défaillantes.

Il eut une crispation rageuse des poings devant le sort inévitable qui l'attendait. Au pire, il avait escompté se trouver dans une région montagneuse, les mers et les montagnes composant les deux plus importants réservoirs naturels d'eau. Il aurait pourtant dû savoir que bien peu de massifs se dressaient sur ce monde moribond. En réalité, seul un extraordinaire concours de circonstances aurait pu l'amener dans l'un de ces massifs. Sa fureur s'apaisa lentement car toute émotion violente sapait sa vigueur chancelante. Il descendit la rampe d'un pas mécanique, le regard vide et hébété.

Son plan embryonnaire destiné à aider le village était mort dans l'œuf. Les jours s'écoulèrent sans qu'il en prit conscience. Chaque fois qu'il mangeait, il voyait sa ration d'eau diminuer. Jenner en vint à espérer que chaque repas serait le dernier... Il lui semblait impensable d'espérer le sacrifice du village alors que son sort ne pouvait plus faire de doute.

Ce qui devint rapidement plus sérieux, c'est que la nourriture fournie ne convenait pas à son métabolisme. Il avait induit le village en erreur en lui présentant des échantillons rances, toxiques et peut-être même corrompus. Il n'avait fait ainsi que prolonger son agonie ! Après chaque repas, il se sentait étourdi et en proie aux vertiges. Très souvent, il avait d'affreuses migraines et tout son corps tremblait de fièvre.

Le village faisait ce qu'il pouvait. Le reste lui incombait, lui qui n'était même pas capable de s'adapter à une nourriture terrestre avariée.

Pendant deux jours, il fut si malade qu'il n'eut même pas le courage de se traîner jusqu'à l'une des stalles proches. Des heures durant, il gisait comme mort sur les « dalles » du village. La seconde nuit, la douleur lui parut si insupportable qu'il prit une résolution désespérée.

« Si je parvenais à me hisser sur l'un de ces dais, se dit-il à lui-même, la chaleur seule suffira à me tuer et, par l'absorption de mon organisme, le village récupérera une partie de l'eau qu'il m'a cédée. »

Il lui fallut plus d'une heure pour s'installer sur l'un des dais et, lorsqu'il fut installé, il s'écroula sur place, comme mort... Sa dernière pensée consciente fut : « Mes chers compagnons, je viens vous rejoindre ! »

L'hallucination était si vivante en son esprit que, pendant un moment, il eut l'impression d'être de retour dans le poste de pilotage de la fusée où tous ses collègues se tenaient autour de lui.

C'est avec un soupir de soulagement que Jenner sombra dans un sommeil sans rêves. Il s'éveilla au son d'un violon qui chantait la complainte triste et amère d'une race morte depuis des millénaires.

Jenner écouta pendant un moment puis, d'un seul coup, réalisa la portée de l'événement. Cette symphonie était l'équivalent terrestre de ce sifflement suraigu qui l'avait tant importuné lors de son intrusion dans l'oasis. Le village avait adapté sa musique à son hôte.

D'autres sensations prirent alors possession de son corps et une impression générale de bien-être l'envahit. Le dais lui paraissait d'une agréable tiédeur et non plus brûlant...

Il descendit allègrement la rampe qui menait à la plus proche stalle. Alors qu'il rampait vers l'abreuvoir, le nez au ras du sol, l'auge se remplit d'une mixture fumante. L'odeur en était si alléchante et si agréable qu'il s'y plongeait le visage pour mieux laper ce festin ! Cela avait le goût d'une épaisse soupe à la viande et était chaud et apaisant tant à la bouche qu'aux lèvres. Lorsqu'il eut tout englouti, pour la première fois, Jenner n'eut pas besoin d'eau.

« J'ai gagné, pensa-t-il, le village a trouvé un moyen ! »

Quelques instants plus tard, il se souvint des douches et se traîna dans la salle de bain. Prudemment, il inspecta le plafond, puis, à reculons, s'installa confortablement dans le box. Un jet jaunâtre l'aspergea, frais et délicieux.

Transporté de joie, Jenner frétille sur place, agitant frénétiquement un appendice caudal long de quatre pieds. Il leva un mufle proéminent vers le ciel pour laisser de fins filets liquides asperger les débris alimentaires qui constellaient ses dents aiguës. Puis, se dandinant, il se dirigea vers l'extérieur, pour s'aller dorer au soleil en écoutant une musique intemporelle.

Traduit par R. CHOMET.

The enchanted village.

© Maurice Renault et Pierre Belfond, 1975.

Publié avec l'autorisation de l'agent de l'auteur, Forrest H. Ackerman.

OISEAU DE PASSAGE

Par Robert A. HEINLEIN

D'abord l'exploration de la Lune, puis l'établissement d'une base scientifique semi-permanente sur notre satellite, puis encore l'ébauche d'une véritable colonie, avec quelques villages probablement situés sous le sol et qui pourront devenir de vraies villes : ce sont là des étapes plausibles, où l'anticipation romanesque rejoint l'extrapolation scientifique lorsqu'il s'agit de décrire l'avenir de l'homme sur la Lune. L'adaptation de celui-là à celle-ci apparaîtra finalement comme l'aboutissement d'une évolution qui a commencé en 1969 avec Armstrong et Aldrin.

JE m'appelle Holly Jones et j'ai quinze ans. Je suis très intelligente, mais cela ne se remarque pas parce que j'ai l'air d'un ange à l'état d'ébauche. Insignifiante.

Je suis née ici même, à Luna City, ce qui semble surprendre ceux de la Terre. En réalité, je suis de la troisième génération ; mes grands-parents faisaient partie des pionniers qui fondèrent la Colonie n° 1, où se trouve maintenant le Monument commémoratif. J'habite chez mes parents, au groupe Artemis, le nouveau bloc d'immeubles coopératifs dans Pression Cinq, à deux cent quarante mètres au-dessous de la surface du sol, près de l'hôtel de ville. Mais je ne suis pas souvent à la maison ; je suis trop occupée.

Le matin, j'assiste aux cours du collège supérieur technique. L'après-midi, j'étudie ou je vais voler avec Jeff Hardesty – c'est mon coéquipier – ou bien, chaque fois qu'un astronef de tourisme vient d'arriver, je guide les rampants. Aujourd'hui, le *Gripsholm* a débarqué ses passagers à midi, aussi me suis-je rendue directement de l'école à l'American Express.

Le premier troupeau de touristes sortait par petits paquets des locaux du Service de Santé, mais je ne me précipitai pas pour prendre mon tour, car Mr. Dorcas, le directeur, sait bien que je suis la meilleure. Je ne sers de guide qu'à titre temporaire (je suis en réalité dessinatrice d'astronefs), mais quand on fait un travail, on doit s'appliquer à bien le faire.

Mr. Dorcas m'aperçut.

« Holly ! cria-t-il. Par ici, s'il vous plaît. Miss Brentwood, voici Holly Jones qui va vous guider.

— Holly, répéta la jeune fille à qui il s'était adressé. Ce nom me plaît. Êtes-vous vraiment guide, ma petite ? »

Je supporte les rampants avec patience – un certain nombre de mes camarades les plus sympathiques sont de naissance terrestre. Comme le dit papa, être né sur la Lune relève de la chance et non de l'entendement, et c'est le fait de la plupart des habitants de la Terre de rester collés à leur planète. Après tout, Jésus-Christ, Bouddha et Einstein étaient tous des rampants.

Mais ce qu'ils peuvent poser des questions irritantes par moments ! Si les étudiants ne leur servaient pas de guides, qui trouverait-on à engager pour ce travail ?

« Mon permis l'indique, en tout cas », dis-je d'un ton vif, et je la toisai de la même façon qu'elle avait de me toiser.

Son visage avait quelque chose de familier et je pensai que j'avais pu voir sa photographie à la rubrique mondaine des magazines terriens – une de ces riches filles à papa comme on en voit trop ici. Elle avait tant de charme que c'en était presque écœurant... peau soyeuse, cheveux souples et ondulés, décolorés en blond platine, mensurations approximatives : 90-60-90, et assez de ce qu'il fallait ici et là pour me donner l'impression d'être moi-même sèche comme un coup de trique. Ajoutez à cela une voix grave et caressante et tout le nécessaire pour que les femmes moins bien partagées pensent à des pactes avec le diable. Mais je ne me sentais pas intimidée ; c'était une rampante et les rampants ne comptent pas.

« Tous les guides de la ville sont des filles, expliqua Mr. Dorcas. Holly est très compétente.

— Oh ! je n'en doute pas », répondit-elle rapidement, sur quoi elle se mit à passer par la série de réactions caractéristiques du touriste moyen : surprise devant le fait qu'il fallait un guide simplement pour trouver son hôtel, étonnement devant l'absence de taxis, puis de porteurs, haussement de sourcils à l'idée de deux jeunes filles se promenant seules à travers « une ville souterraine ».

Mr. Dorcas fit preuve de patience et dit finalement :

« Miss Brentwood, Luna City est la seule métropole du système solaire où une femme soit réellement en sûreté – pas de ruelles sombres, pas de quartiers déserts, pas d'éléments criminels dans notre société. »

Je n'écoutais pas ; je tendis simplement ma carte de présence à Mr. Dorcas pour qu'il la timbre et je pris les bagages de Miss Brentwood. Normalement, les guides ne portent pas les bagages. D'ailleurs, la plupart des touristes sont enchantés de constater que les douze kilos qu'ils sont autorisés à transporter n'en pèsent plus guère que deux. Mais je ne voulais pas qu'elle reste là indéfiniment.

Nous étions dans le tunnel, dehors, et j'avais déjà un pied sur le trottoir roulant quand ma cliente s'arrêta et dit :

« J'ai oublié ! Je voudrais un plan de la ville.

— On n'en vend pas.

— Vraiment ?

— Il n'en existe qu'un. C'est pourquoi vous avez besoin d'un guide.

— Mais pourquoi n'en fournit-on pas ? Est-ce que cela ferait du chômage pour les guides ? »

Vous voyez comme ils sont ?

« Vous pensez que les guides se créent artificiellement du travail ? Miss Brentwood, sachez que la main-d'œuvre ici est si rare qu'on emploierait des singes si l'on pouvait.

— Alors pourquoi ne pas imprimer des plans ?

— Parce que Luna City n'est pas plate comme... (Je faillis dire : « ... comme les villes des rampants, » mais je me retins à temps.)... comme les villes terrestres, poursuivis-je. Tout ce que vous avez vu de là-haut avant d'arriver, c'est seulement le dôme de protection contre les météores. En dessous, la ville s'étend et s'enfonce dans le sol à une profondeur de plusieurs kilomètres en une douzaine de zones de pression.

— Oui, je sais, mais pourquoi pas un plan pour chaque niveau ? »

Les rampants disent toujours : « Oui, je sais, mais... »

« Je peux vous montrer l'unique plan de la ville. C'est un cylindre en stéréo de six mètres de haut et malgré cela vous ne pouvez y voir clairement que les choses les plus volumineuses, comme le palais du roi de la Montagne, les fermes de culture hydroponique et la grotte des Chauves-Souris. »

— La grotte des Chauves-Souris, répéta-t-elle. C'est là qu'on vole, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est là que nous volons.

— Oh ! je voudrais voir ça !

— D'accord. La grotte d'abord, ou le plan de la ville ? »

Elle décida d'aller d'abord à son hôtel. Le chemin normal pour se rendre au Zurich est d'emprunter le trottoir roulant qui tourne à l'ouest par Gray's Tunnel puis passe devant l'ambassade martienne, de descendre au temple des mormons et de traverser une vanne à pression jusqu'à Diana Boulevard. Mais je connais tous les raccourcis ; nous quittâmes le trottoir roulant aux magasins supérieurs Macy-Gimbel pour descendre par leur va-et-vient privé. Je pensais que cela lui plairait.

Mais quand, une poignée passant à sa portée, je lui dis de la saisir, elle regarda dans le puits vertical et se recula vivement.

« Vous plaisantez », dit-elle.

J'étais sur le point de rebrousser chemin pour lui faire prendre l'itinéraire normal quand une de nos voisines arriva en descendant par le va-et-vient.

« Hello ! Mrs. Greenberg, dis-je.

— Oh ! bonjour, Holly. Comment ça va chez toi ? » répondit-elle. Susie Greenberg est plus que grassouillette. Or elle se tenait pendue par une main et elle avait son jeune frère David sur son autre bras, ce qui ne l'empêchait pas de tenir de cette main-là la dernière édition du *Luna-Journal* et de lire tout en descendant. Miss Brentwood l'observa, se mordit la lèvre et me demanda :

« Comment dois-je faire ?

— Oh ! Servez-vous de vos deux mains, je vais me charger des bagages », lui dis-je. Je réunis les poignées des valises avec mon mouchoir et descendit la première.

Elle tremblait quand nous arrivâmes en bas.

« Grand dieu ! Holly, comment pouvez-vous supporter la vie ici ? N'avez-vous pas la nostalgie de la Terre ? »

Question numéro 6 du touriste moyen...

« J'y suis allée, sur la Terre », lui dis-je, et je laissai tomber le sujet.

Il y a deux ans, maman m'avait envoyée chez ma tante à Omaha et j'y avais été malheureuse en diable – j'y avais eu chaud, j'y avais eu froid, je m'y étais sentie sale, j'y avais été tourmentée par des bestioles. Je pesais une tonne et j'avais mal partout, et ma tante n'arrêtait pas de me faire la guerre pour que je sorte prendre de l'exercice alors que j'aurais voulu simplement aller me cacher sous un tonneau et broyer du noir en toute tranquillité. Et j'avais attrapé le rhume des foin. Vous n'avez probablement jamais entendu parler du rhume des foin – on n'en meurt pas, mais on souhaiterait en mourir pour être débarrassé.

Je devais entrer dans une pension pour filles, mais je téléphonai à papa et lui dis que j'étais trop malheureuse et il me fit rentrer. Les rampants ne parviennent pas à comprendre que c'est *eux* qui vivent dans la sauvagerie. Mais les rampants sont les rampants et les lunaires sont les lunaires et les deux ne s'entendent jamais.

Comme tous les meilleurs hôtels, le Zurich est dans Pression Un, du côté ouest, de sorte qu'il a vue sur la Terre. J'aidai Miss Brentwood à se faire inscrire par le robot réceptionniste et lui trouvai sa chambre ; celle-ci avait son propre hublot. Elle y alla aussitôt et se mit à contempler la Terre en poussant des Oh ! et des Ah !

Regardant dans la même direction, je vis qu'il était treize heures et quelques minutes : le soleil couchant attaquait juste l'extrémité inférieure de l'Inde. J'avais encore le temps de trouver un autre client à piloter.

« Puis-je disposer, Miss Brentwood ? »

Au lieu de me répondre, elle me dit, d'une voix tout émue :

« Holly, n'est-ce pas le plus beau spectacle que vous ayez jamais vu ?

— C'est joli », reconnus-je.

La vue de ce côté à vrai dire est monotone, si ce n'est qu'il y a la Terre qui circule là-haut dans le ciel – mais la Terre est ce que les touristes regardent toujours, bien qu'ils viennent juste de la quitter. Cependant, j'admets que la Terre est jolie. Les changements de temps sont intéressants à observer quand on n'a pas à les subir. Avez-vous déjà enduré un été à Omaha ?

« C'est magnifique, murmura-t-elle.

— Certainement, acquiesçai-je. Voulez-vous aller à un endroit quelconque ou voulez-vous signer ma carte ?

— Comment ? Excusez-moi, je rêvassais. Non, pas maintenant... Oh ! et

puis si ! Holly, je veux aller là, *dehors* ! Il le faut ! A-t-on encore le temps ? Combien de temps fera-t-il encore jour ?

— Hein ? Il reste deux jours avant le coucher du soleil. »

Elle parut surprise.

« Deux jours ! Comme c'est drôle. Holly, pouvez-vous nous procurer des vêtements spatiaux ? Il faut que j'aille dehors. »

Je ne bronchai pas. Je suis habituée aux réflexions des touristes. Je pense qu'ils confondent combinaison pressurisée et vêtement spatial. Je répondis simplement :

« Notre licence de guide, à nous autres filles, n'est pas valable pour l'extérieur. Mais je peux téléphoner à un ami. »

Jeff Hardesty, comme je l'ai déjà dit, est mon coéquipier dessinateur d'astronefs et c'est pourquoi je lui envoie des clients. À dix-huit ans, Jeff est déjà à l'Institut Goddard, mais je travaille ferme pour le rattraper afin que nous puissions ouvrir des bureaux à l'enseigne de Jones & Hardesty, Ingénieurs en Astronefs. Je suis très forte en mathématiques, ce qui compte avant tout dans l'industrie des engins spatiaux, aussi je compte bien avoir mes diplômes de bonne heure. En attendant, nous faisons des plans de ces engins.

Je ne donnai pas tous ces détails à Miss Brentwood, car les touristes ne croient pas qu'une fille de mon âge puisse être dessinatrice d'astronefs.

Jeff a organisé ses études de manière à pouvoir guider les touristes le mardi et le jeudi ; il se tient à la vanne ouest de la ville et travaille entre les clients. Je l'obtins au visiophone du chef de vanne. Jeff fit un large sourire et s'écria :

« Hello ! comment ça va, beauté ?

— Hello ! Tarzan. Tu peux te charger d'une cliente ?

— C'est que je devais guider une famille, mais elle est en retard.

— Annule ton engagement, Miss Brentwood... avancez dans le champ de l'appareil, s'il vous plaît. Je vous présente Mr. Hardesty. »

Les yeux de Jeff s'agrandirent en la voyant et j'en ressentis une impression désagréable. Mais il ne me vint pas à l'idée que Jeff pût être attiré par une *rampante*... bien qu'on doive admettre que les hommes sont les esclaves des réactions chimiques de leur organisme dans ces affaires-là. Je savais qu'elle était exceptionnellement plaisante à voir, mais il était inimaginable que Jeff pût être captivé par une rampante, si bien bâtie fût-elle. Les rampants et nous, nous ne parlons pas le même langage !

Je ne suis pas amoureuse de Jeff ; nous sommes de bons camarades de travail et c'est tout. Mais tout ce qui intéresse la raison sociale Jones & Hardesty m'intéresse aussi.

Quand nous le rejoignîmes à la vanne ouest, ma cliente lui fit un tel effet qu'il en eût tiré une langue comme un chien en présence d'une chienne en chaleur. J'eus honte de lui et, pour la première fois, j'éprouvai de l'appréhension. Pourquoi les hommes sont-ils si puérils ?

Miss Brentwood ne parut pas remarquer son émoi. Jeff est taillé en

athlète ; accourtré pour aller à l'extérieur, il a l'air d'un géant des frimas sorti de *L'Or du Rhin* ; elle le regarda en souriant et le remercia d'avoir bien voulu modifier ses plans. Il prit un air encore plus bête et lui dit que tout le plaisir était pour lui.

Je garde ma combinaison pressurisée quand je vais à la vanne ouest, de manière que lorsque j'aiguille un client sur Jeff, celui-ci puisse m'inviter ensuite à participer à la promenade. Cette fois-ci, ce fut à peine s'il m'adressa la parole quand il eut aperçu cette menace blond platiné. J'aidai néanmoins ma cliente à se choisir une combinaison et l'emmenai aux lavabos pour la lui passer. Ces costumes en location ont besoin d'être soigneusement mis en place, sinon ils vous pincement aux endroits sensibles dès que vous sortez dans le vide... sans compter ces petites particularités qu'ils ont et qu'il appartient à une femme d'expliquer à une autre femme.

Quand je ressortis avec elle, sans porter ma combinaison, Jeff ne me demanda même pas pourquoi je ne m'étais pas harnachée. Il la prit par le bras et l'entraîna vers la vanne. Je dus intervenir pour faire signer ma carte d'emploi par ma cliente.

*

* *

Les jours qui suivirent furent les plus longs de ma vie. Je ne vis Jeff qu'une seule fois... sur le tapis roulant de Diana Boulevard. Nous nous croisâmes. *Elle* était avec lui.

Bien que ne l'ayant vu que cette fois-là, je savais ce qui se passait. Il manquait les classes, et trois nuits de suite il l'emmena à la salle du Panorama terrestre de Duncan Hines. Je n'avais rien à y voir après tout. J'espérais seulement qu'elle avait moins de mal que moi à lui apprendre à danser. Jeff était un citoyen libre ; s'il lui plaisait de se rendre ridicule en négligeant ses études et en perdant le sommeil à cause d'une rampante plantureuse, cela le regardait.

Mais il n'aurait pas dû négliger les affaires de notre société.

Jones & Hardesty avaient du pain sur la planche, car nous travaillions aux plans du vaisseau interstellaire *Prométhée*. Il y avait un an que nous nous éreintions sur ce projet, n'allant voler que deux fois par semaine pour y consacrer davantage de temps – et, croyez-moi, c'était un sacrifice.

Il est évident que de nos jours on ne peut pas construire de vaisseaux interstellaires sur la Lune, faute de disposer de l'énergie appropriée. Mais papa pense que nous sommes à la veille d'une réussite technique qui permettra de construire des installations d'énergie fonctionnant par conversion de masse, d'où la possibilité de réaliser des navires interstellaires. Papa est bien placé pour le savoir ; il est ingénieur en chef pour les routes de l'espace et fait des conférences à l'Institut Goddard. C'est pourquoi Jeff et moi dressons les plans d'un navire interstellaire autonome en considérant cette prévision comme prête à se vérifier : quartiers pour l'équipage, salles de

machines auxiliaires, clinique, labos, tout.

Papa pense que ce n'est qu'une question de pratique, mais maman est plus perspicace ; maman est chimiste mathématicienne aux Produits synthétiques et elle est presque aussi fine que moi. Elle a compris que Jones & Hardesty comptent bien être prêts avec un projet achevé alors que les autres dessinateurs barboteront encore.

C'est pourquoi j'étais furieuse de voir Jeff perdre son temps avec cette créature. Nous avions exploité toutes les chances possibles. Jeff arrivait après le dîner, nous finissions nos devoirs, puis nous nous attelions au travail sérieux, le *Prométhée*... vérifiant mutuellement nos calculs, débattant âprement chaque détail et trouvant cela merveilleux. Mais le jour même de sa rencontre avec Ariel Brentwood, il ne parut pas. J'avais fini mes leçons et me demandais si je devais commencer ou l'attendre – nous apportions un changement radical dans le dispositif de protection antiradiations de l'installation d'énergie – lorsque sa mère m'appela au visiophone.

« Ma chère enfant, Jeff m'a demandé de vous prévenir qu'il dîne avec une cliente et qu'il ne pourra aller chez vous. »

Mrs. Hardesty m'observait à l'appareil, aussi je pris un air perplexe et répondis :

« Jeff croyait que je l'attendais ? Il a confondu ses rendez-vous. »

Je ne pense pas qu'elle me crut ; elle acquiesça trop vite.

Pendant toute cette semaine, j'acquis peu à peu la conviction que, hélas ! Jones & Hardesty étaient en liquidation. Jeff ne me faisait pas faux bond – comment le pourrait-on quand on n'a pas donné de rendez-vous ? – mais il ne passait plus me chercher pour aller voler le jeudi après-midi comme nous faisions toujours, à moins que nous n'ayons l'un ou l'autre à guider les touristes. Je savais où il était ; il l'emmenait patiner sur la glace dans la grotte de Fingal.

Je restais maintenant chez moi, à travailler sur les calculs du *Prométhée*. Mais je faisais des erreurs et par deux fois je dus chercher dans ma table de logarithmes au lieu de trouver les valeurs de mémoire... J'avais tellement l'habitude de discuter de tout avec Jeff que mon cerveau ne fonctionnait plus.

À un moment donné, je regardai l'en-tête de la feuille que je révisais. Elle portait « Jones & Hardesty » comme tout le reste. Je commençais à discuter avec moi-même : « Holly Jones, cesse de bluffer ; c'est peut-être la fin. Tu savais qu'un jour ou l'autre Jeff tomberait amoureux de quelqu'un.

« Naturellement... mais pas d'une *rampante*.

« Mais c'est pourtant ce qui est arrivé. Quel fichu ingénieur tu fais si tu n'es pas capable de regarder les choses en face. Elle est belle et riche... elle lui fera obtenir une situation par son père sur la Terre. Tu m'entends ? *Sur la Terre !* Alors cherche un autre associé... ou établis-toi à ton propre compte. »

J'effaçai « Jones & Hardesty » pour inscrire « Jones & Company » et je regardai longuement cette nouvelle appellation. Puis je l'effaçai aussi, mais je fis une tache ; j'avais laissé tomber une larme dessus. Comme c'était ridicule !

Le mardi suivant, papa et maman rentrèrent pour déjeuner, ce qui était inhabituel, car papa prend d'habitude son déjeuner à l'astroport. Je dois dire que papa ne serait capable de remarquer votre présence que si vous étiez un astronef, mais ce jour-là il s'avisa que je n'avais commandé au cadran qu'une salade et que je ne l'avais pas finie.

« Il te manque au moins huit cents calories, dit-il, regardant mon assiette. Tu ne peux pas faire de rendement sans combustible. Est-ce que tu ne te sentiras pas bien ?

— Si, très bien, merci, répondis-je avec dignité.

— Hum... maintenant que j'y repense, voilà plusieurs jours que tu as l'air d'avoir le cafard. Tu as peut-être besoin d'un examen médical complet, poursuivit-il en regardant maman.

— Je n'ai pas besoin d'examen médical ! »

Je n'avais pas le cafard. Une femme n'a-t-elle donc pas le droit de rester silencieuse ?

Mais je déteste que les médecins me tripotent, aussi ajoutai-je :

« Si je me contente d'un repas léger, c'est parce que je vais voler cet après-midi. Mais si tu insistes, je vais commander un ragoût et des pommes de terre et j'irai dormir au lieu d'aller voler.

— Allons, allons, mon petit oiseau, me répondit-il avec douceur. Je ne voulais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Tu prendras un casse-croûte quand tu auras fini... et dis bien des choses de ma part à Jeff. »

Je répondis simplement : « C'est entendu », m'excusai et quittai la table. Cela m'humiliait qu'il me considère comme incapable de voler sans Mr. Jefferson Hardesty, mais je ne voulais pas en discuter.

Papa me cria :

« Ne sois pas en retard pour le dîner.

— Voyons, Jacob... intervint maman, puis, s'adressant à moi : Vole jusqu'à ce que tu sois fatiguée, ma chérie ; tu n'as pas pris beaucoup d'exercice. Je garderai ton dîner au réchauffoir. Rien de particulier qui te plairait à manger ?

— Non, ce que tu commanderas pour toi me conviendra. »

Contrairement à mon habitude, la nourriture ne m'intéressait pas. En prenant le chemin de la grotte aux Chauves-Souris, je me demandai si j'avais attrapé quelque maladie. Mais mes joues n'étaient pas chaudes et j'avais beau ne pas avoir faim, je ne me sentais pas l'estomac dérangé.

Une horrible pensée me vint alors. Était-il possible que je fusse jalouse ?
Moi ?

La chose était inimaginable. Je ne suis pas romanesque. Je suis une femme entièrement accaparée par sa carrière. Jeff était mon associé et mon camarade et sous ma direction il aurait pu devenir un grand réalisateur d'astronefs, mais nos relations étaient sans équivoque... respect réciproque pour nos capacités

intellectuelles sans jamais nous laisser aller à flirter ou échanger des regards langoureux. Une femme qui exerce une carrière technique ne peut se permettre de tels enfantillages... Il suffit de songer à tout le temps professionnel que ma mère a perdu pour m'avoir !

Non, je ne pouvais pas être jalouse. Je me faisais simplement un souci terrible parce que mon associé s'était entiché d'une rampante. Jeff n'a pas grande expérience des femmes et, de plus, il n'est jamais allé sur la Terre et se fait des illusions sur cette planète. Si cette créature parvenait à l'y attirer, c'en était fait de Jones & Hardesty.

Et j'avais le sentiment que Jones & Company n'en prendrait pas la place ; le *Prométhée* pourrait n'être jamais construit.

J'étais à la grotte des Chauves-Souris quand j'en vins à cette pénible conclusion. Je n'avais pas beaucoup envie de voler, mais j'allai quand même au vestiaire et y pris mes ailes.

Presque tout ce qui a été écrit sur la grotte des Chauves-Souris donne une fausse idée de la chose. ; C'est le réservoir à air de la ville, comme en ont toutes les colonies établies ici – l'endroit où les pompes d'aspiration, enfouies à une grande profondeur, emmagasinent l'air jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Nous avons la chance que notre réservoir soit assez grand pour pouvoir y voler. Mais il n'a pas été nécessaire de le construire ; ce n'est qu'une énorme bulle volcanique de trois kilomètres de long et, si elle avait éclaté, voilà je ne sais combien de siècles, il n'y aurait à la place qu'un cratère.

Il arrive que les touristes nous plaignent, nous, lunaires, parce que nous n'avons jamais l'occasion de nous baigner. Eh bien, moi j'ai essayé à Omaha et j'ai eu le nez plein d'eau et j'ai cru en devenir folle de peur. L'eau est faite pour boire et non pour jouer dedans. Voler, c'est autre chose. J'ai entendu des rampants dire que pour leur part, ils avaient « volé » plusieurs fois. Mais je n'appelle pas cela *voler*. J'en ai fait l'expérience entre White Sands et Omaha. Je me suis sentie très malheureuse et j'ai eu mal au cœur. Ces appareils qu'ils appellent « avions » ne sont pas sûrs.

Je laissai mes chaussures et ma jupe au vestiaire et enfilai à mes pieds mes surfaces d'empennage, puis je me glissai dans mes ailes et demandai à quelqu'un de me nouer les bretelles. Mes ailes ne sont pas des ailes Condor de confection ; ce sont des Mouettes à démultiplication faites sur mesure, compte tenu de la répartition de mon poids et de mes mensurations. J'ai coûté à papa des tas d'argent en ailes, celles-ci ayant dû être remplacées souvent à mesure que je grandissais, mais cette dernière paire, je l'ai achetée avec ce que j'ai gagné comme guide.

Elles sont splendides ! – tiges en alliage de titane aussi légères et solides que des os d'oiseaux, pignon de poignet et articulations d'épaules à tension compensée, jeu naturel dans les fentes d'alules et battement automatique pour le vol cabré. La carcasse de l'aile est enrobée dans des toiles emplumées en styrène avec empennage individuel des plumes scapulaires et primaires. Elles volent presque d'elles-mêmes.

Je repliai mes ailes et entrai dans le sas. Tandis qu'il tournait, j'ouvris mon aile gauche et pressai du pouce sur la commande d'ailes de derrière – j'avais remarqué une tendance à glisser de côté la dernière fois que je m'étais élancée dans le vide. Mais les alules s'ouvrirent convenablement et j'en déduisis que j'avais dû me servir exagérément de ce contrôle, ce qui est facile avec les Mouettes à démultiplication, extrêmement manœuvrables. La lampe verte s'alluma à la porte ; je repliai mon aile et sortis rapidement tout en jetant un coup d'œil au baromètre. Dix-sept livres – deux de plus qu'au niveau de la mer sur la Terre et près de deux fois ce qui est fourni en ville ; même une autruche pourrait voler dans cet air. Je redressai fièrement la tête, pleine de pitié pour les rampants, tenus au sol par six fois leur poids et qui jamais, *jamais* ne pourraient voler.

Moi non plus, sur la Terre, je ne l'aurais pas pu. Ma charge d'ailes est inférieure à cinq kilos par, mètre carré, car je pèse moins de dix kilos, ailes comprises. Mais sur Terre, cela ferait plus de cinquante kilos et je pourrais bien battre des ailes : jusqu'à la fin des temps sans jamais décoller du sol.

Je me sentais si bien que j'en oubliais Jeff et sa faiblesse de caractère. J'étendis mes ailes, courus quelques pas, m'inclinai pour prendre appui sur : l'air, levai les pieds et m'envolai.

Je godillai doucement et me laissai glisser vers l'orifice d'entrée d'air, au milieu de la grotte ; nous l'appelons l'escalier roulant, parce qu'on peut se laisser porter par le courant d'air ascensionnel jusqu'au plafond, à huit cents mètres au-dessus, sans avoir à bouger une aile. Quand je sentis le courant d'air, je me penchai sur la droite, interceptai avec mes primaires droites, rectifiai l'inclinaison et partis en tournoyant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, portée par l'air en direction du plafond.

À soixante mètres d'altitude, je regardai autour de moi. La grotte était presque vide ; pas plus de deux cents personnes en l'air et la moitié de ce nombre perchée ou sur le sol ; suffisamment de place pour faire des acrobaties. Aussi, dès que j'eus atteint une hauteur de cent cinquante mètres, je me dégageai du courant d'air vertical et me mis à voler réellement.

Je montai jusqu'au toit en battant puissamment des ailes, augmentant mon angle d'attaque et ouvrant mes fentes d'alules pour me maintenir sans à-coups. Je montai ainsi à un angle qui aurait stoppé net la plupart des autres humains pratiquant ce sport. Je suis petite, mais toute en muscles et je vole depuis l'âge de six ans. Une fois là-haut, je me mis à planer tout en regardant autour de moi. À terre, près du mur sud, des touristes essayaient des ailes à planer, si l'on peut appeler cela des « ailes ». Le long du mur ouest, la galerie des visiteurs était pleine de touristes aux yeux écarquillés. Je me demandai si Jeff et sa Circé étaient là en bas et je décidai de descendre pour voir.

Je plongeai donc presque à la verticale en direction de la galerie que je longeai en un vol rapide. Je ne découvris pas Jeff ni sa rampante, mais je ne regardais pas où j'allais et je faillis entrer en collision avec une autre personne

qui volait devant moi. Je l'aperçus juste à temps pour me cabrer et passer en dessous et je perdis quinze mètres d'altitude avant de pouvoir contrôler mon élan. Nous n'étions en danger ni l'un ni l'autre, car la galerie a une hauteur de soixante mètres, mais j'avais l'air stupide et c'était bien ma faute ; j'avais violé une règle de sécurité.

Il y a peu de règles à observer, mais elles sont nécessaires. La première est que les ailes orange ont priorité – ce sont celles des débutants. Cette personne n'avait pas d'ailes orange, mais j'allais la rattraper. Celui qui se trouve en dessous d'un autre, ou qui est rattrapé par un autre, ou qui est le plus près du mur, ou encore qui tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre – dans cet ordre – a la priorité.

Je me sentais ridicule et me demandai qui m'avait vue, aussi je remontai tout en haut, m'assurai que l'espace était libre sous moi, puis fondis comme un aigle vers la galerie, ailes repliées, surfaces d'empennage levées, me laissant choir comme une pierre.

Je terminai mon plongeon devant la galerie, abaissant et étendant mes surfaces d'empennage avec tant de vigueur que j'eus l'impression que les muscles de mes jambes se nouaient, et j'étreignis l'air avec mes deux ailes, fentes d'alules écartées. J'opérai un redressement et longeai la galerie horizontalement à toute vitesse. Je voyais les spectateurs ouvrir des yeux immenses et pensai avec satisfaction : « Là, ça va leur faire voir ! »

Mais du diable si à ce moment quelqu'un ne se précipita pas *sur moi* ! Le déplacement d'air d'une personne freinant juste à temps pour ne pas me heurter faillit me faire perdre le contrôle. J'étreignis l'air et stoppai un glissement latéral, tout en tirant quelques jurons de mon répertoire et en regardant en tous sens pour voir qui avait failli me torpiller. Au dessin noir et or des ailes, je reconnus ! aussitôt Mary Muhlenburg, ma meilleure amie. Elle s'élança vers moi, pivotant sur l'extrémité d'une aile.

« Salut, Holly ! Je t'ai fichu la frousse, hein ?

— Pas du tout ! Tu ferais mieux de faire attention, le maître de vol va te mettre à pied pour un mois.

Rien à craindre ! Il est descendu pour boire le café. »

Je m'éloignai en volant, toujours contrariée, et commençai à m'élever. Mary m'appela, mais je fis semblant de ne pas l'entendre et pensai : « Mary, ma petite, je vais te tomber dessus et t'envoyer valser, tu m'en diras des nouvelles. »

C'était une idée stupide, car Mary vole tous les jours et elle a les épaules et les pectoraux d'une catcheuse. Le temps qu'elle me rattrapât, je m'étais un peu calmée et nous volâmes de concert tout en montant en direction du plafond.

« On se perche ? cria-t-elle.

— D'accord. »

Mary sait vous distraire par son charmant bavardage et d'autre part je n'étais pas fâchée de me reposer un peu. Nous nous dirigeâmes vers notre

perchoir habituel, une entretoise de plafond portant les projecteurs. On ne doit pas s'en servir comme perchoir, mais le maître de vol ne monte pour ainsi dire jamais par là.

Mary me précédait ; elle freina et stoppa net pour se poser avec une précision parfaite. Je dérapai légèrement, mais elle étendit une aile et me fit reprendre mon équilibre. Il n'est pas facile de se percher, surtout lorsqu'on est obligé d'approcher horizontalement. Il y a deux ans, un garçon qui venait de quitter la catégorie des débutants s'y essaya, mais il heurta un hauban avec son alule et ses primaires gauches, se mit à voltiger et dégringola de six cents mètres en tournoyant pour venir s'écraser au sol. Il aurait pu s'en tirer ; on peut regagner le sol avec une aile sérieusement endommagée en battant l'air de l'autre et sans s'opposer à une descente en vol plané plus rapide, puis en se cabrant brusquement au moment d'atterrir. Mais le pauvre gosse était trop inexpérimenté ; il se brisa le cou et périt comme Icare. Je ne me suis jamais servie de son perchoir depuis.

Nous repliâmes nos ailes et Mary s'approcha de moi.

« Jeff te cherche », dit-elle avec un sourire malicieux.

Mon cœur fit un bond, mais je répondis d'un ton froid :

« Vraiment ? Je ne savais pas qu'il était là.

— Si. Là en bas, ajouta-t-elle, désignant un endroit avec son aile gauche. Tu le vois ? »

Jeff porte des ailes rayées rouge et argent, mais elle me montrait la rampe d'envol des touristes, distante de plus d'un kilomètre.

« Non, dis-je.

Il est là-bas pourtant. » Elle me lança un regard de biais. « Mais je n'irais pas le chercher si j'étais toi.

— Pourquoi pas ? Ou pourquoi irais-je, quant à cela ? »

Mary est parfois exaspérante.

« Hein ? Parce que tu accours toujours quand il te siffle. Mais aujourd'hui encore il a cette sirène terrienne en remorque ; ça pourrait être gênant pour toi.

— Mary, de quoi parles-tu ?

— Allons, ne fais pas l'innocente, Holly. Tu sais ce que je veux dire.

— Sûrement pas, répondis-je, imperturbable et digne.

— Bah ! Alors tu es la seule personne de Luna City à ne pas comprendre. Tout le monde sait que tu en pincas pour Jeff ; tout le monde sait qu'elle te l'a soufflé... et que tu étouffes littéralement de jalousie. »

Mary est ma plus chère amie, mais un de ces jours je l'écorcherai pour m'en faire une descente de lit.

« Mary, c'est tout bonnement ridicule. Comment peux-tu imaginer une chose pareille ?

— Écoute, ma chérie, tu n'as besoin de rien me cacher. Je suis de cœur avec toi. »

Elle me tapota les épaules avec ses secondaires. Alors je la fis culbuter en arrière. Elle tomba d'une trentaine de mètres, se rétablit, décrivit un cercle et

remonta. Elle revint se poser près de moi, toujours souriante. Cela m'avait donné le temps de réfléchir à ce que j'allais dire.

« Mary, tu sauras d'abord que je n'en pince pour personne, pour Jeff Hardesty moins que pour n'importe qui. Nous sommes simplement bons amis, lui et moi. Alors ça ne tient pas debout de parler de ma « jalousie ». En second lieu, miss Brentwood est une fille bien élevée et elle ne s'amuse pas à « souffler » les amis des autres, les miens moins que ceux de quiconque. Troisièmement, ce n'est qu'une touriste que Jeff guide... une cliente, rien de plus.

— Bien sûr, bien sûr, approuva placidement Mary. Je me trompais. Pourtant... »

Elle eut un haussement d'ailes et se tut. « Pourtant quoi ? Mary, cesse de tourner autour du pot.

— Hum... je me demande comment tu as su que je parlais d'Ariel Brentwood, puisque tout ça est sans importance.

— Mais tu l'as nommée.

— Pas du tout.

— Ça se peut, après tout, reconnus-je. Mais c'est tout à fait simple. Miss Brentwood est une cliente que j'ai envoyée moi-même à Jeff, alors j'ai pensé tout naturellement que c'était la touriste dont tu parlais.

— Pas possible ? Je ne me souviens même pas avoir dit que c'était une touriste. Mais puisque ce n'est qu'une touriste que vous vous partagez, pourquoi ne la guides-tu pas à l'intérieur tandis que Jeff la promènerait en surface ? Je croyais qu'il existait un arrangement entre guides ?

— Comment ? S'il l'a pilotée à l'intérieur de la ville, je n'en ai rien su...

— Tu es la seule à l'ignorer.

— Et ça ne m'intéresse pas ; c'est le service des réclamations qui s'en occupera s'il est saisi d'une plainte. Mais Jeff ne se ferait pas payer pour guider quelqu'un à l'intérieur, en tout cas.

— Oh ! certainement pas. Pas en *argent*. Dis donc, Holly, puisque je me suis trompée, pourquoi n'aides-tu pas Jeff ? Elle veut apprendre à planer. »

Leur imposer ma présence était la dernière idée qui me serait venue.

« Si Mr. Hardesty a besoin de mon aide, il me la demandera. En attendant, je m'occuperai de mes affaires... C'est une tactique que je te recommande.

— Ne t'énerve pas, répondit-elle, nullement vexée. C'est un service que je te rendais.

— Merci, je n'en avais pas besoin.

— C'est bon, je m'en vais. Il faut que j'aille m'entraîner pour le gymkhana. »

Elle se pencha en avant et se laissa tomber. Mais elle ne fit pas d'exercices acrobatiques ; elle plongeait droit en direction de la rampe des touristes.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis je passai ma main gauche par la fente de ma poche pour prendre mon mouchoir, exercice difficile quand on porte des ailes, mais les lumières m'avaient amené les

larmes aux yeux. Je m'essayai les yeux, me mouchai et rangeai mon mouchoir, puis je remis ma main en place en me tortillant le poignet et vérifiai tout : pouces, orteils, doigts, avant de m'élancer de mon perchoir.

Mais je ne m'élançai pas. Je restai assise là, les ailes tombantes, m'abandonnant à mes pensées. Je devais admettre que Mary avait en partie raison ; Jeff avait la tête complètement tournée... par une *rampante*. Si bien qu'un jour viendrait où il partirait pour la Terre et où il n'y aurait plus de Jones & Hardesty.

Je me souvins alors que je m'étais promis de construire des astronefs, comme papa, longtemps avant de m'associer à Jeff. Je ne dépendais de personne. Je pouvais me débrouiller seule.

Je me sentis mieux, éprouvant une fierté froide et féroce, comme Lucifer dans *Le Paradis perdu*.

Je reconnus les ailes rouge et argent de Jeff alors qu'il était encore loin et je songeai à m'éclipser tranquillement. Mais Jeff peut me rattraper s'il le veut, aussi je me dis : « Holly, ne sois pas sottre ! Tu n'as aucune raison de t'enfuir... montre-toi seulement d'une politesse glaciale. »

*

* *

Il se posa près de moi, mais ne se glissa pas jusqu'à moi.

« Salut, virgule décimale.

— Salut, double zéro. Tu as volé beaucoup ces temps-ci ?

— Juste la Banque municipale, mais on me l'a fait remettre en place. » Il fronça les sourcils et ajouta : « Holly, est-ce que tu m'en veux ?

— Pourquoi, Jeff. Qu'est-ce qui te fait faire cette supposition ridicule ?

— Euh... quelque chose que m'a dit Mary Gueule d'Empeigne.

— Celle-là ? Ne fais donc pas attention à ce qu'elle raconte. La moitié de ses discours sont faux, et le reste, elle n'y croit pas elle-même.

— Oui, elle est court-circuitée entre les deux oreilles. Alors tu n'es pas fâchée ?

— Bien sûr que non. Pourquoi le serais-je ?

— Aucune raison à ma connaissance. Il y a quelques jours que je n'ai été travailler aux plans de l'astronef, mais j'ai été bougrement occupé.

— Ne t'en fais pas. J'ai été terriblement occupée moi-même.

— Oh ! parfait. Écoute, rends-moi un service. J'ai besoin que tu m'aides à propos d'une amie – c'est-à-dire une cliente – mais c'est une amie aussi. Elle veut apprendre à se servir d'ailes à planer. »

Je fis semblant de réfléchir à sa proposition.

« Quelqu'un que je connais ?

— Oh ! oui. En fait, c'est toi qui me l'as recommandée. Il s'agit d'Ariel Brentwood.

— Brentwood ? Il y a tant de touristes, Jeff. Voyons, une grande ? Blonde ? Très jolie ? »

Il me sourit bêtement et je le poussai à l'en faire presque tomber du perchoir.

« C'est ça même ! Ariel.

— Je me souviens d'elle... elle croyait que j'allais porter ses bagages. Mais tu n'as pas besoin d'aide, Jeff. Elle m'a paru avoir des dispositions et le sens de l'équilibre.

— Oh ! oui, certainement. Mais à vrai dire, je voudrais que vous fussiez connaissance toutes les deux. Elle est... eh bien, elle est merveilleuse, voilà tout, Holly. Une femme tout ce qu'il y a de bien. Elle te plaira quand tu la connaîtras mieux. Euh... l'occasion m'a semblé bonne. »

Je sentais la tête me tourner.

« C'est une délicate attention, Jeff, mais je me demande si cette fille tient vraiment à me connaître. Je ne suis qu'une domestique qu'elle a engagée... tu connais les rampants.

— Mais elle n'a rien d'une rampante ordinaire. Et elle veut te connaître mieux. Elle me l'a dit ! »

Après que tu le lui eus suggéré ! pensai-je. Mais j'étais maintenant dans une impasse. Si je n'avais été bien éduquée, je lui aurais répondu : « Fiche-moi le camp, grand cornichon ! Je me moque pas mal de tes amies rampantes », mais tout ce que je pus lui dire fut : « Entendu, Jeff », puis je rassemblai mes commandes sur ma poitrine et me laissai tomber en vol ; plané.

*

* *

J'appris donc à Ariel Brentwood à « voler ». Qu'il soit bien entendu que ces prétendues ailes qu'on fait porter aux touristes ont une surface sustentatrice de cinq mètres carrés, aucune commande sauf d'inclinaison des primaires, un dièdre incorporé pour qu'elles soient aussi stables qu'une table et quelques articulations limitées pour faire croire à la personne qui les porte qu'elle « vole » en agitant les bras. Le gouvernail arrière est rigide et taillé en oblique, de sorte que si l'on freine net (ce qui est presque impossible), on atterrit sur les pieds. Un touriste se contente donc de courir quelques mètres, de lever les pieds (il ne peut l'éviter) et de planer, soutenu par la densité de l'air. Et alors il pourra dire à ses petits-enfants comment il a volé, réellement *volé*, « exactement comme un oiseau ».

Un singe pourrait apprendre à « voler » de cette manière.

Je poussai l'humiliation jusqu'à me harnacher d'une de ces stupides choses et Ariel me regarda tandis que je me laissais enlever à une trentaine de mètres par l'Escalier roulant pour lui montrer qu'on pouvait réellement « voler » avec cet équipement. Puis je me débarrassai de celui-ci, fixai à mon élève une paire d'ailes plus grandes et endossai mes belles Mouettes à démultiplication. J'avais prié Jeff de nous laisser seules (deux instructeurs, c'est un de trop), mais quand il la vit s'élancer, il descendit à toute allure et

atterrit à côté de nous.

Je le regardai.

« Toi encore, dis-je.

— Hello, Ariel. Salut, toi. Dis donc, tu as trop serré ses courroies d'épaule.

— Ta, ta, ta, dis-je. Un moniteur à la fois, tu te souviens ? Si tu veux m'être utile, enlève ces nageoires en clinquant et mets des ailes à planer... et alors tu me serviras à lui montrer ce qu'il ne faut pas faire. Autrement, monte à soixante mètres et restes-y ; nous n'avons pas besoin de pilotes de salon. »

Jeff fit une moue de gamin, mais Ariel prit mon parti.

« Faites ce que vous dit le professeur, Jeff, vous serez gentil. »

Il ne consentit ni à mettre des ailes à planer ni à s'éloigner. Il se mit à décrire des cercles autour de nous, tout en nous observant et finit par se faire expulser par le maître de vol, parce qu'il causait de la perturbation dans l'espace réservé aux touristes.

Je dois reconnaître qu'Ariel était une bonne élève. Elle ne se fâcha même pas quand je lui dis qu'elle était un peu forte de la taille pour se maintenir en bon équilibre. Elle répondit simplement qu'elle avait remarqué que j'étais la plus mince de hanches de toutes celles qui étaient là et qu'elle m'enviait. Je cessai donc de lui chercher noise et j'en vins presque à la trouver sympathique, aussi longtemps que je ne pensais qu'à lui apprendre à voler. Elle faisait de son mieux et apprenait vite : elle avait de bons réflexes et (malgré ma remarque perfide) elle conservait très bien l'équilibre. Je l'en félicitai et elle m'avoua timidement qu'elle avait fait partie d'un corps de ballet.

Vers le milieu de l'après-midi, elle me dit :

« Pourrais-je essayer de vraies ailes ?

— Euh... ma foi, Ariel, je ne crois pas.

— Pourquoi ? »

Que répondre à cela ? Elle avait déjà fait tout ce qu'il était possible de faire avec ces atroces ailes à planer. Si elle devait en apprendre davantage, il lui fallait effectivement mettre de vraies ailes.

« C'est dangereux, Ariel. Cela n'a rien à voir avec ce que vous venez de faire, croyez-moi. Vous pourriez vous blesser, ou même vous tuer.

— Seriez-vous tenue pour responsable ?

— Non, vous avez signé un désistement quand vous êtes arrivée.

— Alors j'aimerais essayer. »

Je me mordis la lèvre. Si elle s'était tuée sans que j'y fusse pour rien, je n'aurais pas versé une larme, mais la laisser faire quelque chose de trop dangereux alors qu'elle était mon élève...

« Ariel, je ne puis vous en empêcher, mais je devrai enlever mes ailes et ne rien avoir affaire avec vous. »

Ce fut à elle de se mordre la lèvre.

« Si vous voyez les choses ainsi, je ne peux pas vous demander de m'apprendre. Mais je n'y renonce pas. Peut-être que Jeff acceptera.

— C'est probable, lançai-je, s'il est aussi fou que je le pense ! »

Son visage s'allongea, mais elle ne dit rien parce que, juste à ce moment, Jeff se posa à côté de nous. « De quoi discutiez-vous ? »

Nous essayâmes toutes deux de le lui dire et nous ne réussîmes qu'à l'embrouiller, car il se mit aussitôt dans la tête que c'était moi qui avais fait cette proposition et il me prit à partie. Étais-je devenue folle ? Est-ce que je cherchais à ce qu'Ariel se cassât les membres ? Avais-je perdu tout bon sens ? » « *Ça suffit !* hurlai-je, puis j'ajoutai, calmement, mais fermement : Jefferson Hardesty, tu as voulu que je donne des leçons à ton ami et j'ai accepté. Mais ne viens pas nous importuner et ne crois pas que tu me parleras sur ce ton. Maintenant, décampe ! Allez, ouste ! Du vent ! » Il se rengorgea et dit lentement : « Je m'oppose absolument à ce qu'elle vole. » Il y eut un long silence. Puis Ariel dit avec calme : « Venez, Holly. Nous allons me chercher des ailes. — D'accord, Ariel. » Mais les vraies ailes ne se louent pas. Chacun possède les siennes. Toutefois, on en trouve d'occasion, soit qu'elles aient appartenu à des enfants qui ont grandi, soit que leur propriétaire les ait dédaignées pour d'autres confectionnées sur mesure, ou pour toute autre raison. Je trouvai Mr. Schultz, qui garde la clef, et lui dis qu'Ariel avait l'intention d'en acheter, mais que je ne voulais pas la laisser faire avant qu'elle ait effectué un essai. Après en avoir remué une quarantaine de paires, j'en trouvai une dont un jeune homme s'était défait et qui était encore en très bon état. Je les examinai avec soin. Je pouvais difficilement atteindre les commandes avec mes doigts, mais elles convenaient parfaitement à Ariel.

Tandis que je l'aidais à enfiler les surfaces d'empennage, je lui dis :

« Je persiste à croire que vous avez là une mauvaise idée, Ariel.

— Je le sais. Mais on ne peut laisser les hommes s'imaginer qu'ils sont nos maîtres.

— Sans doute.

— Ils le sont, évidemment. Mais nous devons faire en sorte qu'ils l'ignorent. » Elle palpa les commandes des surfaces d'empennage. « Pour les étendre, c'est avec les gros orteils ?

— Oui. Mais ne vous en servez pas. Gardez les pieds l'un contre l'autre, les orteils pointés. Écoutez, Ariel, vous n'êtes pas préparée. Aujourd'hui vous allez simplement planer comme vous l'avez déjà fait. Promis ? »

Elle me regarda dans les yeux.

« Je ferai exactement ce que vous me direz... je ne m'envolerai même pas avant que vous m'y ayez autorisée.

— O.K. Prête ?

— Prête.

— Parfait. Oh ! zut ! Ce que je suis bête. Elles ne sont pas orange.

— Est-ce que cela a de l'importance ?

— Certainement. »

Il s'ensuivit une discussion fastidieuse avec Mr. Schultz qui ne voulait pas les vaporiser avec une peinture orange pour un vol d'essai. Ariel y mit fin en

les achetant, puis nous dûmes attendre que le solvant eût séché.

Nous retournâmes à la rampe des touristes et je la laissai planer, l'avertissant de tenir ses deux alules ouvertes avec ses pouces pour se mieux soutenir à faible vitesse, tout en se contentant de godiller avec ses doigts. Elle s'en tira à merveille et ne trébucha qu'une fois à l'atterrissage. Jeff se tenait à proximité, dessinant des huit au-dessus de nous, mais nous ne faisons pas attention à lui. Bientôt, je lui appris à exécuter un virage large à faible courbure.

Finalement, je me posai près d'elle et lui dis :

« Vous en avez assez ?

— Je n'en aurai jamais assez ! Mais je vais enlever mes ailes si vous voulez.

— Fatiguée ?

— Non. » Elle regarda par-dessus son aile en direction de l'Escalier roulant ; une douzaine de personnes montaient en spirale, les ailes immobiles, se laissant emporter paresseusement par le courant d'air ascendant. « Je voudrais bien en faire autant juste une fois. Ce doit être divin. »

Je réfléchis un instant.

« À vrai dire, plus vous êtes haut, plus vous êtes en sûreté.

— Alors pourquoi pas ?

— Hum... en sûreté à condition de savoir ce que vous faites. S'élever sur ce courant d'air, ce n'est pas plus difficile que de planer comme vous l'avez fait. Vous restez calmement allongée et vous vous laissez porter à huit cents mètres de hauteur. Puis vous redescendez de la même manière, en douceur, en décrivant des cercles de plus en plus larges. Mais vous serez tentée de faire quelque chose que vous ne comprenez pas encore... battre des ailes, ou faire quelque cabriolet. »

Elle secoua la tête avec solennité.

« Je ne ferai rien que vous ne m'ayez enseigné. »

Je restais soucieuse.

« Écoutez, il n'y a que huit cents mètres à monter, mais vous couvrez huit kilomètres pour y parvenir et encore plus pour redescendre. Une demi-heure au minimum. Vos bras supporteront-ils cet effort ?

— Je suis sûre que oui.

— Bon... vous pourrez redescendre quand vous voudrez ; vous n'êtes pas obligée d'aller jusqu'au bout. Fléchissez un peu les bras de temps à autre pour qu'ils ne s'engourdissent pas. Mais veillez à ne pas battre des ailes.

— C'est entendu.

— O.K. » J'étendis les ailes. « Suivez-moi. »

Je l'amenai dans le courant d'air ascendant, me penchai légèrement à droite, puis à gauche pour amorcer une montée en sens inverse des aiguilles d'une montre, tout en godillant très lentement afin qu'elle puisse se maintenir toujours à la même distance de moi. Lorsque nous fûmes bien engagées dans la colonne d'air, je lui criai : « Continuez comme ça ! » et, m'élançant

soudain, je pris de la hauteur pour me maintenir à dix mètres au-dessus d'elle.
« Ariel ?

— Oui, Holly ?

— Je vais rester au-dessus de vous. Ne vous démanchez pas le cou pour me voir. C'est à moi de vous surveiller. Vous marchez parfaitement bien.

— Je me sens parfaitement bien.

— Remuez légèrement. Ne vous raidissez pas. C'est loin jusqu'au plafond. Vous pouvez godiller plus fort si vous voulez. "«

— Bien, capitaine.

— Pas fatiguée ?

— Grand dieu non ! Voilà qui s'appelle vivre ! »

Elle eut un léger rire. « Et dire que maman prétendait que je ne serais jamais un ange ! »

Je ne répondis pas, car à ce moment, des ailes rouge et argent fonçaient sur moi. Elles freinèrent brusquement et se placèrent dans le cercle ascensionnel entre Ariel et moi. Le visage de Jeff était presque aussi rouge que ses ailes.

« Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous fichez là ? cria-t-il.

— Ailes orange ! hurlai-je. Laisse le passage !

— Descendez de là ! Toutes les deux !

— Sors d'entre mon élève et moi. Tu connais les règlements.

— Ariel ! lui cria-t-il. Sortez du cercle et faites une descente planée. Je reste à côté de vous.

— Jeff Hardesty, dis-je, hors de moi, je te donne trois secondes pour sortir d'entre nous deux – sinon je te signale pour violation de la Règle numéro un. Pour la troisième fois : *Ailes orange* ! »

Jeff grogna quelque chose, abaissa son aile droite et quitta la formation. L'imbécile glissa jusqu'à moins de deux mètres de l'extrémité de l'aile d'Ariel. J'aurais dû le signaler pour cela ; on ne laisse jamais trop de place à un débutant.

« Ça va, Ariel ? demandai-je.

— Ça va, Holly. Je regrette que Jeff soit en colère.

— Ça ne durera pas. Dites-moi si vous vous sentez fatiguée.

— Non. Je veux monter jusqu'en haut. À quelle hauteur sommes-nous ?

— Cent vingt mètres, peut-être. »

Jeff vola en dessous de nous un moment, puis prit de la hauteur pour nous survoler, peut-être pour la même raison qui m'avait fait me placer au-dessus d'Ariel, pour mieux voir. Il ne me déplaisait pas que nous soyons deux à la surveiller, dès l'instant qu'il n'intervenait pas. Je commençai à m'inquiéter du fait qu'Ariel pourrait ne pas se rendre compte que la descente serait aussi longue et fatigante que l'ascension et j'espérais qu'elle demanderait grâce. Moi, je savais que je pourrais planer jusqu'à ce que je meure d'inanition. Mais l'attitude crispée d'un débutant provoque vite la fatigue.

Jeff restait à peu près au-dessous de nous, sauf pour exécuter d'amples mouvements de va-et-vient – il est trop actif pour planer très longtemps –

tandis qu'Ariel et moi continuions de nous laisser emporter sans réagir vers le plafond Il me vint finalement à l'esprit, alors que nous étions à peu près à mi-chemin, que je pourrais moi-même demander qu'on arrête. Je n'avais pas besoin d'attendre qu'Ariel soit épuisée. Aussi lui criai-je :

« Ariel ? Fatiguée maintenant ?

— Non.

— Eh bien, moi je le suis. Ne pourrait-on redescendre ? »

Elle ne discuta pas et dit seulement : « Parfait. Que dois-je faire ?

— Penchez-vous sur la droite et quittez le cercle. » J'avais l'intention de lui faire faire cent cinquante mètres environ, de la mettre dans le courant de retour et de revenir au sol en décrivant une spirale semblable, mais descendante. Je regardai en l'air, cherchant Jeff. Je l'aperçus finalement à quelque distance, mais beaucoup plus haut que nous. Je lui criai : « Jeff ! On se retrouvera en bas. » Il ne m'avait peut-être pas entendue, mais il ne pouvait manquer de me voir. Je cherchai Ariel des yeux.

Elle avait disparu.

Enfin je l'aperçus, à trente mètres en dessous, battant lourdement des ailes et tombant, incapable de se gouverner.

J'ignorais comment cela avait pu arriver. Peut-être s'était-elle trop penchée, et, glissant latéralement, avait-elle pris peur et commencé à se débattre. Mais je n'essayais pas d'éclaircir ce point pour l'instant.

J'étais simplement remplie d'horreur. Il me parut que je restais figée là une heure tout en l'observant. Mais il me semble que je parvins à crier : « *Jeff !* » et je m'élançai pour la rejoindre.

Cependant, je ne parvenais pas à tomber. Je ne pouvais pas la rattraper. J'avais beau rabattre complètement mes ailes, je ne tombais pas ; elle était toujours aussi loin de moi.

Toute chute commence lentement, c'est l'évidence ; si les humains peuvent voler, cela est dû uniquement à notre faible pesanteur. Même une pierre ne tombe que d'un mètre au cours de la première seconde. Mais la première seconde fut pour moi interminable.

Je me rendis enfin compte que je tombais. Je sentais l'air qui me soufflait au visage – mais je ne paraissais pas me rapprocher d'elle. Les efforts qu'elle faisait avaient pourtant dû ralentir sa chute, alors que moi je plongeais intentionnellement, les ailes repliées au-dessus de ma tête, descendant le plus vite possible. L'idée extravagante me vint que si je parvenais à la rejoindre, je pourrais lui crier de faire une manœuvre sensée, de plonger puis de se redresser en vol plané. Mais je ne pouvais pas l'atteindre.

Le cauchemar dura des heures.

En réalité, nous n'avions guère plus de vingt secondes pour tomber ; il n'en faut pas plus pour descendre de trois cents mètres à la verticale. Mais vingt secondes, cela peut être horriblement long... assez long pour regretter toutes les bêtises que j'avais dites ou faites, assez long pour dire une prière ou deux... et pour dire adieu à Jeff au fond de mon cœur. Assez long pour voir le

sol se précipiter à notre rencontre et pour savoir que nous allions nous écraser toutes les deux si je ne la rattrapais pas très vite.

Je levai les yeux et vis Jeff qui descendait tout droit sur nous, mais qui se trouvait encore à bonne distance. Je regardai en dessous de moi et je vis alors que je la rattrapais... je la dépassais... *j'étais en dessous d'elle !*

Alors je me mis à freiner de toutes mes forces, à m'en arracher les ailes. J'étreignis l'air, je le retins, et je me mis à le battre sans même me redresser en vol horizontal. Je battis l'air une fois, deux fois, trois fois... et je heurtai Ariel de dessous, nous contusionnant toutes les deux.

Et alors ce fut le sol que nous heurtâmes.

*

* *

Je me sentais faible et vaguement satisfaite. J'étais dans une pièce sombre, couchée sur le dos. Je crois que maman était près de moi et je suis sûre que papa était là. Le nez me démangeait et j'essayais de le gratter, mais mes bras ne voulaient pas obéir. Je me rendormis.

Je m'éveillai, en ayant faim et en étant parfaitement consciente. J'étais dans un lit d'hôpital et mes bras ne voulaient toujours pas remuer, ce qui n'avait rien d'étonnant, car ils étaient tous deux dans le plâtre. Une infirmière s'approcha avec un plateau.

« Faim ? questionna-t-elle.

— Terriblement, avouai-je.

— Nous allons remédier à cela. »

Elle commença à me donner à manger comme à un bébé.

Je détournai la tête à la troisième cuillerée et demandai :

« Qu'est-il arrivé à mes bras ?

— Chut ! » fit-elle en m'appliquant la cuiller sur la bouche.

Mais un médecin très aimable vint ensuite et répondit à ma question. « Ce n'est pas grand-chose. Trois fractures sans gravité. À votre âge cela se guérit en un rien de temps. Mais votre compagnie nous plaît, alors je vous garde en observation pour le cas où vous auriez quelque complication interne.

— Je n'ai rien de cassé à l'intérieur, lui dis-je. En tout cas, je ne souffre pas.

— Je vous ai dit que ce n'était qu'un prétexte.

— Dites-moi, docteur ?

— Quoi donc ?

— Est-ce que je pourrai voler de nouveau ? » J'attendis, anxieuse.

« Certainement. J'ai vu des hommes beaucoup plus touchés que vous et qui une fois guéris volaient comme avant.

— Oh ! Merci. Docteur, qu'est-il arrivé à l'autre fille ? Est-elle... a-t-elle... ?

— Miss Brentwood ? Elle est ici.

— Elle est ici même, fit Ariel, à la porte. Puis-je entrer ? »

J'ouvris la bouche toute grande de surprise, puis je dis :

« Oui, bien sûr. Entrez.

— Ne restez pas longtemps, dit le docteur, et il nous laissa.

— Asseyez-vous donc, dis-je.

— Merci. »

Elle sautillait plutôt qu'elle ne marchait et je remarquai qu'elle avait un pied bandé. Elle s'assit au pied de mon lit.

« Vous êtes blessée au pied ?

— Ce n'est rien, dit-elle avec un mouvement d'épaules. Une foulure et une déchirure musculaire. Deux côtes fêlées. Mais j'aurais pu me tuer. Vous savez pourquoi je m'en suis tirée ? »

Je ne répondis pas. Elle toucha un de mes plâtres.

« Voilà pourquoi. Vous avez amorti ma chute et je suis tombée sur vous. Vous m'avez sauvé la vie et vos bras ont été cassés.

— Vous n'avez pas besoin de me remercier. Je l'aurais fait pour n'importe qui.

— Je le crois et je ne vous en remerciais pas. On ne peut suffisamment remercier quelqu'un qui vous a sauvé la vie. Je voulais simplement être sûre que vous saviez que je m'en étais rendu compte. »

Je ne voyais pas de réponse à cela et je dis : « Où est Jeff ? Est-il sain et sauf ?

— Il sera là bientôt. Jeff n'est pas blessé... quoique je sois surprise qu'il ne se soit pas cassé les deux chevilles. Il a atterri si brutalement à côté de nous que c'aurait été normal. Mais Holly... Holly, ma chère petite, je suis venue ici pour que nous puissions parler de lui avant son arrivée. »

Je me hâtai de changer de sujet de conversation. On avait dû me faire prendre quelque chose qui me rendait rêveuse et me donnait une sensation de bien-être, mais je n'en étais pas moins embarrassée.

« Ariel, que s'est-il passé ? Vous marchiez très bien et puis soudain vous vous êtes trouvée en difficulté. »

Elle prit un air timide.

« C'est ma faute. Vous avez dit que nous allions redescendre, alors j'ai regardé en bas. Réellement regardé, je veux dire. Avant cela, j'avais concentré toutes mes pensées sur une ascension jusqu'au toit ; je n'avais pas réfléchi à la hauteur où j'étais par rapport au sol. Quand j'ai regardé en bas, la tête m'a tourné, j'ai été prise de panique et mes nerfs ont lâché. » Elle haussa les épaules. « Vous aviez raison. Je n'étais pas prête. »

Je réfléchis à ses paroles et approuvai de la tête.

« Je comprends. Mais ne vous tracassez pas. Quand mes bras seront guéris, je vous remmènerai. »

Elle me toucha le pied et dit :

« Ma chère Holly, je n'aurai plus l'occasion de voler. Je retourne là où est ma place.

— Sur la Terre ?

— Oui. Je prends le *Billy Mitchell* mercredi.

— Oh ! je suis navrée. »

Elle fronça légèrement les sourcils. « Vraiment ? Holly, vous ne m'aimez pas, pourtant ? »

Je fus tellement surprise que je dus avoir l'air bien stupide. Que répondre à une telle question ? Surtout quand ce n'est que la vérité.

« Ma foi, dis-je lentement, vous ne m'êtes pas antipathique. C'est seulement que je ne vous connais pas bien. »

Elle fit oui de la tête.

« Et moi, je ne vous connais pas très bien... quoique, en quelques secondes, j'ai eu l'occasion de vous connaître mieux. Mais Holly... écoutez-moi s'il vous plaît, et ne vous fâchez pas. C'est au sujet de Jeff. Il n'a pas été très gentil avec vous ces derniers jours... depuis que je suis ici, je veux dire. Mais ne lui en veuillez pas. Je m'en vais et tout redeviendra comme avant. »

Elle abordait le sujet si franchement que je ne pouvais pas m'en tirer par une ruse, parce que si Je ne lui répondais pas avec la même franchise, elle supposerait toutes sortes de choses qui n'existaient pas. Je dus donc lui expliquer... que j'étais une technicienne... que si j'avais eu l'air désorienté, c'était simplement l'ennui d'avoir à dissoudre la société Jones & Hardesty avant même que son premier navire interstellaire fût achevé... que je n'étais pas amoureuse de Jeff, mais que je l'estimais simplement comme ami et comme associé... mais que si Jones & Hardesty ne pouvaient subsister, Jones & Company prendraient la place.

« Vous voyez donc, Ariel, qu'il n'est pas nécessaire que vous renonciez à Jeff. Si vous avez cru m'être redevable de quelque chose, n'y pensez plus. Vous ne me devez rien. »

Elle cligna des yeux et je remarquai avec étonnement qu'elle retenait ses larmes.

« Holly, Holly... vous ne comprenez pas du tout.

— Je comprends fort bien. Je ne suis plus une enfant.

— Non, vous êtes une femme... mais vous n'avez pas encore trouvé. » Elle leva un doigt. « Premièrement, Jeff ne m'aime pas.

— Je n'en crois rien.

— Deuxièmement, je ne l'aime pas.

— Je ne crois pas cela non plus.

— Troisièmement, vous dites que vous ne l'aimez pas... mais nous verrons cela dans un instant. Holly, est-ce que je suis jolie ? »

Changer de sujet est un trait féminin, mais je n'ai pas encore appris à le faire si vite. « Comment ?

— J'ai dit : est-ce que je suis jolie ?

— Vous savez fichtre bien que oui.

— Oui. Je sais chanter un peu et danser, mais j'obtiendrais peu de rôles si j'étais laide, parce que je ne suis jamais qu'une actrice de troisième ordre. Alors il faut que je sois jolie. Quel âge me donnez-vous ? »

Je réussis à ne pas broncher.

« Euh... plus âgée que Jeff ne croie. Vingt et un ans au moins. Peut-être vingt-deux. »

Elle soupira.

« Holly, je suis presque assez vieille pour être votre mère.

— Hein ? Je ne vous crois pas là non plus.

— Je suis heureuse que cela ne se voie pas. Mais c'est pourquoi, bien que Jeff soit un garçon charmant, il n'y avait aucune chance que je tombe amoureuse de lui. Mais peu importe les sentiments qu'il m'inspire ; ce qui est important, c'est qu'il vous aime.

— *Quoi ?* C'est la chose la plus stupide que je vous aie entendue dire ! Oh ! il a de l'amitié pour moi, ou il en avait. Mais c'est tout. » J'avalai la boule qui m'obstruait la gorge. « Et c'est tout ce que je désire. Tenez, je voudrais que vous entendiez sur quel ton il me parle.

— Je l'ai entendu. Mais les garçons de son âge ne savent pas dire ce qu'ils ressentent. Ils ne trouvent pas les paroles.

— Mais...

— Attendez, Holly. J'ai vu quelque chose que vous n'avez pas pu voir parce que vous aviez perdu connaissance. Quand nous nous sommes télescopées, savez-vous ce qui s'est passé ?

— Non.

— Jeff est arrivé comme un ange vengeur, une fraction de seconde derrière nous. Il enlevait ses ailes au moment même où il touchait le sol, pour dégager ses bras. Il ne m'a même pas regardée. Il a sauté par-dessus mon corps et vous a ramassée et tenue dans ses bras tout en pleurant comme un gosse.

— C'est vrai ?

— C'est la pure vérité. »

Je tournai et retournai cette révélation dans ma tête. Peut-être ce grand dadais éprouvait-il pour moi quelque tendresse après tout.

« Alors vous voyez, Holly, poursuit Ariel, que même si vous ne l'aimez pas, vous devez être très douce avec lui parce qu'il vous aime et que vous pouvez lui faire beaucoup de mal. »

Je m'efforçai de réfléchir. Une femme qui a choisi une carrière technique doit se garder de toute sentimentalité, mais si Jeff me voyait vraiment avec ces yeux-là... eh bien, serait-ce compromettre mon idéal que de l'épouser simplement pour le rendre heureux ? Pour maintenir l'unité de notre société ? De notre société restant à fonder, naturellement ?

Mais si je l'épousais, ce ne serait pas Jones & Hardesty, mais Hardesty & Hardesty.

Ariel continuait de parler :

« ... Vous pourriez même tomber amoureuse de lui. Ce sont des choses qui arrivent, ma petite, et si tel était le cas vous regretteriez de l'avoir repoussé. Une autre fille lui mettrait le grappin dessus ; il est vraiment gentil.

— Mais... » Je me tus, car j'entendais le pas de Jeff – je le reconnais

toujours. Il s'arrêta à la porte et nous regarda, sourcils froncés.

« Salut, Ariel.

— Salut, Jeff.

— Salut, Holly. » Il me regarda attentivement. « Sapristi ! Dans quel état tu es !

— Tu n'es pas si brillant toi-même. On m'a dit que tu avais les pieds plats.

— À titre permanent. Comment te brosses-tu les dents avec ces choses sur tes bras ?

— Je ne me les brosse pas. »

Ariel se laissa glisser au bord du lit, posant précautionneusement son pied valide le premier.

« Il faut que je me sauve. À bientôt, les enfants.

— Au revoir, Ariel.

— Au revoir, Ariel. Et... merci. »

Quand elle fut sortie en clopinant, Jeff ferma la porte, revint près du lit et dit d'un ton bourru :

« Ne bouge pas. »

Et alors il m'entoura de ses bras, me souleva légèrement et me donna un baiser.

Je ne pouvais pas l'en empêcher, n'est-ce pas ? Avec mes deux bras cassés ? De plus cela était conforme aux nouveaux projets concernant la société. J'étais abasourdie parce que Jeff ne m'embrasse jamais, sauf quand nous nous souhaitons notre anniversaire, ce qui ne compte pas. Mais j'essayai de lui rendre son baiser et de montrer que cela me plaisait.

J'ignore quelle drogue on m'avait donnée, mais mes oreilles se mirent à siffler et je sentis que ma tête tournait de nouveau.

Il se pencha sur moi.

« Mon petit trognon, dit-il d'un ton éploré, ce que tu as pu me faire de la peine.

— Crois-tu que la vie a été belle pour moi ces jours-ci, mauvaise tête ? répliquai-je avec dignité.

— Non, sans doute. » Il me regarda, soudain triste. « Pourquoi pleures-tu ? »

Je ne m'étais pas rendu compte que je pleurais. Je me rappelai soudain pourquoi.

« Oh ! Jeff. J'ai cassé mes jolies ailes !

— On en achètera d'autres. Oh ! Attention à tes bras. Je sens que je vais recommencer.

— Oui. »

Il recommença.

Je suppose que Hardesty & Hardesty est plus agréable à l'oreille que Jones & Hardesty. Oui. Vraiment, cela sonne mieux.

The menace from Earth.

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LA FORÊT ENCHANTÉE

Par Fritz LEIBER

Quelle sera la place cosmique de l'homme, dans un avenir très lointain ? Celle d'un explorateur, celle d'un colonisateur, celle d'un « bon sauvage », celle d'un aventurier ? L'univers sera peut-être assimilable à un archipel de planètes que sillonneront des marchands, des pionniers, des pirates, recherchant chacun son profit, et opposant leurs intérêts de façon souvent imprévisible. L'histoire pourra apparaître comme un éternel recommencement – dans lequel il y aura toutefois place pour d'étranges surprises.

L'OBSCURITÉ sentait le renfermé comme les feuilles d'arbre de Formalhaut Aa ; elle avait l'âcreté d'un feu de brousse sur Rigel ; elle était agitée d'une trépidation comme les maisons de danse des Hors-la-loi. Elle était emplie d'un bourdonnement grave et vibrant pareil à celui d'une guêpe blessée sur la Terre.

Un mécanisme ronronna mollement. Une porte ovale s'ouvrit dans l'ombre. Par l'interstice filtra une douce lumière verte – ainsi que la senteur unique, ici chargée d'arômes et d'acidité végétale, d'une planète nouvelle.

La teinte verte de la lumière provenait des rameaux épineux qui s'entrecroisaient devant l'orifice de la porte. À des yeux qui sortaient des mornes perspectives du subespace, cet ovale éclatant garni de branches entrelacées, épaisses comme le poing, était un spectacle propre à serrer le cœur.

Une main humaine émergea de l'ombre et se dirigea vers la barrière verte. Les épines translucides et longues comme le doigt frémirent, se rétractèrent avec lenteur, puis frappèrent – en manquant la main d'un millimètre, car elle avait arrêté sa progression.

La main ne recula pas mais s'attarda à portée des épines, comme si elle caressait le danger. Un rire vif et joyeux lamina le vrombissement de guêpe blessée de l'obscurité.

Il va falloir que je pulvérise cette sale armée de petits poignards verts pour pouvoir sortir de l'épave, songea Elven. Mais heureusement quand même qu'ils étaient là. C'est cette forêt de ronces qui a amorti la chute de

l'astronef et qui m'a sauvé la vie.

Puis il se raidit. Le bourdonnement qui résonnait derrière lui prenait forme et se muait en mots :

« Vous êtes rapide, Elven.

— Plus rapide qu'aucun de vos chasseurs, opina flegmatiquement Elven sans se retourner. Plus rapide même que la lumière.

— Vous êtes allé loin, Elven. À des dizaines d'années-lumière.

— Des vingtaines, corrigea Elven.

— Et pourtant je vous parle, Elven.

— Mais vous ne savez pas où je suis. J'ai plongé à l'aveuglette à travers le subespace. Et vous ne pouvez prendre aucun repère. C'est à l'infini que s'adresse votre discours, Fedris.

— Mais si vite et si loin que vous alliez, insista la voix de guêpe blessée, il faudra bien que vous vous posiez. Alors nous vous retrouverons. »

Elven, les yeux toujours fixés sur l'encadrement vert de la porte, eut un nouveau rire joyeux :

« Vous me retrouverez ! Et où me retrouverez-vous, Fedris ? Sur laquelle des millions de planètes de la Confédération ? Sur laquelle des centaines de millions qui n'en font pas partie ? »

La voix blessée se faisait plus faible :

« Votre monde natal est mort, Elven. De tous les Hors-la-loi, vous êtes le seul à avoir franchi nos barrières. »

Cette fois Elven ne répondit pas. Il se tâta la gorge et sortit précautionneusement d'un médaillon qui s'y trouvait accroché une petite sphère blanche, pas plus grosse qu'une abeille. Il la tint comme un objet précieux dans sa paume, en l'examinant avec une sombre ironie. Puis, la maniant toujours comme s'il s'agissait d'une sorte d'amulette ou de fétiche, il la replaça dans le médaillon.

La voix blessée n'était plus qu'un murmure spectral :

« Vous êtes seul, Elven. Seul avec les mystères et les terreurs de l'univers. L'inconnu vous retrouvera avant nous, Elven. Le temps, l'espace et le destin s'uniront pour conspirer contre vous. Le hasard lui-même sera... »

La voix fantomatique transmise par radio s'éteignit tandis que s'annihilait la dernière bribe d'énergie qui subsistait dans l'équipement détérioré de l'astronef. Le silence envahit les entrailles éventrées de l'appareil.

Silence qui fut rompu par un dernier rire strident d'Elven. Fedris le psychologue ! Fedris le fou ! Est-ce que Fedris avait pensé pouvoir lui saper le moral avec des menaces de sorcier primitif faisant appel au pouvoir de la suggestion ? Comme si l'un quelconque des Hors-la-loi pouvait être amené à croire au surnaturel !

Et pourtant il existait dans l'univers des choses qui dépassaient l'entendement, d'étranges beautés nées du danger et de l'ultime expression de soi. Mais seuls les Hors-la-loi les connaissaient. Elles resteraient à jamais ignorées des pauvres masses domestiquées de la Confédération, qui ne

respectaient que la sécurité et la lâcheté comme la plupart des humains l'avaient toujours fait, et qui haïssaient les adeptes de la beauté et du danger. Tout comme elles haïssaient les Hors-la-loi au point de les avoir tous détruits... à l'exception d'un seul.

Seul, avait dit Fedris ? Elven eut un sourire énigmatique, toucha le médaillon suspendu à son cou et se leva d'un bond léger.

Peu après, il avait trouvé l'objet qu'il voulait dans l'épave de l'astronef.

« Et maintenant, Fedris, murmura-t-il, j'ai un travail de création à accomplir. Ou devrais-je dire de re-création ? »

Il dirigea vers l'orifice vert le canon d'un pulvérisateur. Il n'y eut aucun bruit de détonation, mais les rameaux furent agités d'une secousse ; ils noircirent tandis que les épines disparaissaient, et se réduisirent en une fine poudre couleur de cendre qui s'éparpilla au vent. Elven s'avança vers la porte et se tint un instant sur le seuil, les cheveux blonds, les lèvres froides, les yeux rieurs, beau comme un jeune dieu ou un démon adolescent, dans sa tunique noire brodée de platine. Puis il se pencha à l'extérieur et braqua vers le bas son pulvérisateur à ultrasons, en dégageant une zone nette dans la forêt de ronces. Quand cette tâche fut achevée, il sauta à terre et ses pieds, en touchant le sol, firent voltiger la couche de fine poussière.

*

* *

Elven débrancha son pulvérisateur, essuya la sueur de son visage, eut un rire de dérision à l'égard de son exaspération croissante et regarda la forêt de ronces qui l'entourait de tous côtés. La physionomie de celle-ci était restée strictement identique au cours des kilomètres qu'il avait parcourus. Toujours les mêmes épines pareilles à des pointes de verre et les mêmes buissons aux feuilles acérées poussant dans une terre rougeâtre. Aucun signe d'un autre paysage.

Et pas la moindre trace d'une présence vivante, si l'on exceptait celle des épines elles-mêmes, qui le « repéraient » chaque fois qu'il s'approchait de trop près. À titre d'expérience il avait laissé l'une d'elles – une minuscule, encore un bébé – le piquer, et le résultat avait été abominablement cuisant.

Drôle d'environnement ! Quelle pouvait en être la signification ? S'agissait-il d'une plantation plutôt que d'une forêt naturelle ? Ou bien d'une plante qui saturait de poison tout son entourage, tout comme le séquoia terrestre son propre corps ligneux ? Il se força à sourire pendant qu'un frisson traversait sa colonne vertébrale.

Et, en l'absence de toute vie animale, quel pouvait être le rôle des épines ?

Quelle forêt ridicule ! Elle évoquait dans sa monotonie les forêts enchantées des anciens contes de fées de la Terre. Une idée qui aurait ravi le docteur Fedris !

Si seulement il avait eu une quelconque idée des coordonnées spatiales de la planète, il aurait pu supputer avec plus de précision ses autres formes de

vie. Les spores qui donnent naissance à la vie dérivent d'un monde à l'autre à travers l'espace, aussi les systèmes solaires et même les rassemblements stellaires tendent-ils à avoir des similitudes biologiques. Mais il avait effectué trop vite son voyage, trop vite même pour observer les étoiles, dans l'astronef le plus rapide des Hors-La-loi, et il lui était impossible de savoir où il se trouvait.

Tout autant, se souvint-il, qu'il était impossible à Fedris de le localiser.

Ou à n'importe quel système de vigie spatiale, s'il en existait un sur cette planète, d'avoir remarqué son arrivée. Car il ne l'avait pas prévue lui-même. Il avait simplement émergé du subspace pour entrer en collision avec cette météorite, et l'astronef en perdition avait dérivé instantanément jusqu'à la plus proche planète.

Peut-être, quand la nuit serait tombée et que les étoiles se lèveraient, pourrait-il s'orienter. Si du moins la nuit tombait sur ce monde. Et si les nuages denses qui planaient en hauteur se dispersaient.

Il consulta sa boussole. L'aiguille de cet instrument primitif mais utile fonctionnait. À tout le moins cette planète avait des pôles magnétiques.

Et probablement aussi une alternance de jours et de nuits, pour entretenir la vie végétale et une température aussi douce.

Une fois qu'il serait sorti de cette forêt, il serait en mesure de mettre sur pied un plan d'action. Qu'on lui donne au moins des villes ! Une seule ville !

Il rangea la boussole dans sa tunique tout en tapotant d'une manière étrangement affectueuse, presque respectueuse, le médaillon qui se trouvait à son cou.

Puis son regard se porta à nouveau sur l'entrelacs de végétation qui s'étalait devant lui. Oui, exactement l'équivalent de ces forêts magiques où les chevaliers des contes maniaient avec tant de fougue leur épée pour parvenir à se frayer une voie.

C'était plus facile avec un pulvérisateur – et dans ses recharges ultrasoniques il avait encore de quoi se tailler des kilomètres et des kilomètres de chemin.

Il se retourna pour considérer le tunnel qu'il s'était tracé jusqu'ici.

À travers les cendres couleur d'ardoise qui jonchaient le sol, des pousses vertes commençaient déjà à pointer.

Elven rebrancha son arme.

*

* *

Les buissons de ronces étaient si épais qu'Elven fut pris par surprise en débouchant dans la clairière. L'instant d'avant il regardait un entrecroisement touffu de rameaux noircir sous le rayon invisible du pulvérisateur. Puis le vide se fit à la place et, au bout de quelques pas, il se retrouva non pas au pays des fées mais dans le genre d'endroit où les contes de fées furent narrés à l'origine.

La clairière avait près d'un kilomètre de diamètre. La forêt de ronces l'entourait d'un cercle compact. À une centaine de mètres sur la droite d'Elven, une rivière sortait en clapotant de la végétation vénéneuse et elle traversait la clairière le long d'une vallée faiblement encaissée. À quelque distance de la rivière s'élevait une petite colline, au flanc de laquelle s'éparpillait un groupe de bâtiments gris. Un panache de fumée montait de l'un des toits. Quelques charrettes et des outils agricoles rudimentaires se voyaient à l'extérieur.

En dehors de l'espace occupé par les maisons, toute la superficie de la clairière était soumise à une culture intensive. Les pentes de la colline étaient plantées à intervalles réguliers de petits arbres porteurs de fruits jaunes et rouges. La partie plate, elle, était garnie de jardins potagers et de champs de céréales qui ondoyaient sous la brise. Néanmoins toute végétation s'arrêtait apparemment à un mètre de la limite de la forêt.

Un meuglement se fit entendre. Un troupeau de bétail contournait le flanc de la colline, conduit vers les maisons par un homme vêtu d'une grossière tunique. Un petit animal, apparemment un chat, sortit de la maison dont la cheminée fumait et vint à la rencontre des bêtes en se frottant contre leurs pattes. Une jeune femme vint sur le seuil et observa la scène, les bras croisés.

Il se dégageait de ce spectacle une atmosphère de paix champêtre à laquelle Elven était sensible. La Terre des temps anciens avait dû renfermer ce genre d'endroits idylliques. Ses muscles relâchèrent leur tension sous l'effet de cette vision apaisante.

Une autre jeune femme sortit d'un taillis juste devant lui et lui fit face, les yeux écarquillés. Elle était habillée d'une tunique verte faite de fibres végétales finement tissées. Elven décelait en elle un certain charme, mi-primitif, mi-sophistiqué. Elle ressemblait à l'une des compagnes des Hors-la-loi en costume rustique. Mais son visage était celui d'une enfant frappée d'effroi.

Il s'avança vers elle à travers les épis bruissants. Elle tomba à genoux.

« Vous... vous... », murmura-t-elle avec difficulté. Puis, en un débit plus rapide, et avec un usage parfait de la langue terrienne : « Épargnez-moi, seigneur. Acceptez ma vénération.

— Je vous épargnerai si vous répondez à mes questions, répliqua Elven en tirant aussitôt parti de la situation. Quel est ce lieu ?

— C'est le Lieu, répondit-elle.

— Mais lequel ?

— Le Lieu, simplement. Il n'y en a pas d'autres.

— Alors, d'où suis-je donc venu ? » demanda-t-il.

Les yeux terrifiés de la jeune femme s'élargirent encore plus :

« Je ne sais pas. »

Ses cheveux étaient roux et elle était d'une grande beauté.

Elven fronça les sourcils :

« Quel est le nom de cette planète ? »

Elle l'observa d'un air perplexe :

« Qu'est-ce qu'une planète ? »

Peut-être qu'après tout il allait y avoir des difficultés de communication, songea Elven. Il poursuivit son interrogatoire :

« Quel est son soleil ?

— Qu'est-ce qu'un soleil ? »

Il leva le bras en l'air en un geste impatient : « Ce qui est là-haut, ça ne s'en va jamais ?

— Vous voulez demander, fit-elle d'une voix tremblante, si le ciel ne s'en va jamais ?

— Est-ce que le ciel est toujours pareil ?

— Quelquefois il devient plus clair. Maintenant ça va être la nuit.

— L'extrémité de la forêt est à quelle distance d'ici ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. » Le regard de la jeune femme, dérivant alors derrière Elven, se fixa sur l'orifice du tunnel qu'il avait pratiqué avec son pulvérisateur. L'expression d'effroi quasi religieux qu'elle avait eue jusque-là se chargea d'horreur.

« Vous avez vaincu les aiguilles empoisonnées, murmura-t-elle. (Elle se prosterna et sa chevelure vint balayer le sol.) Ne me faites pas de mal, ô tout-puissant, fit-elle d'une voix haletante.

— Je ne peux encore le promettre, rétorqua Elven sèchement. Quel est ton nom ?

— Sefora, dit-elle dans un souffle.

— Eh bien, Sefora, conduis-moi à ton peuple. » Elle se releva et se mit à courir en direction des maisons comme une colombe effarouchée.

*

* *

Lorsque Elven arriva devant la maison dont la cheminée fumait, de la démarche lente qui convenait – pensait-il – à la dignité de son rôle, le comité d'accueil était déjà formé. Deux jeunes hommes mirent un genou en terre devant lui, et la femme qu'il avait aperçue debout sur le seuil lui apporta un plat rempli de fruits pourpres et orangés. Le Vainqueur des Aiguilles Empoisonnées y goûta, puis écarta le présent avec un bref signe approbateur, bien qu'il eût trouvé le fruit délicieux.

À son entrée dans la ferme, il fut accueilli par Sefora, rougissante, qui portait des linges et une bassine d'eau chaude. Elle désigna timidement les bottes qu'il avait aux pieds. Il lui indiqua comment les défaire et, quelques moments plus tard, il était allongé sur une couche de peaux de bêtes bourrées de feuilles aromatiques, tandis qu'elle lui lavait respectueusement les pieds.

Peu soucieux d'acquérir des informations importantes pour l'instant, il se contenta de converser paresseusement avec Sefora. Il apprit ainsi qu'elle avait vingt ans. Elle menait une vie de travaux de ferme et de jeux rustiques. L'un des jeunes gens, nommé Alfors, était récemment devenu son compagnon.

Au-dehors, le ciel gris s'assombrissait rapidement. L'autre jeune homme, celui qu'Elven avait vu la première fois conduire le bétail et qui s'appelait Kors, apporta des bûches et en alimenta le feu qui se mit à pétiller en lançant de hautes flammes claires. Pendant ce temps Tulya, qui était la compagne de Kors s'affairait à ses fourneaux d'où montait une succulente odeur de cuisine.

L'ambiance était intime mais quelque peu guindée. Après tout, se dit Elven, ce n'est pas tous les jours qu'on reçoit chez soi un dieu à dîner. Toutefois, à la fin du repas où lui furent servis du ragoût de viande, du pain fraîchement sorti du four, des fruits en conserve et du vin léger, il condescendit à sourire en signe de satisfaction et l'atmosphère devint moins compassée, et même tout à fait joyeuse. Alors chanta des hymnes à la nature en s'accompagnant d'une harpe grossièrement façonnée, puis Sefora et Tulya dansèrent. Kors s'occupait à activer le feu et à remplir de vin la coupe d'Elven, tout en disparaissant de temps à autre, sans doute pour prendre soin des animaux.

Elven se sentait de bonne humeur. Ces êtres frustes n'étaient pas sans ressembler à ses propres congénères, les Hors-la-loi. Ils possédaient une trace de cet esprit libre et insouciant que haïssaient tant les habitants de la Confédération. (Au bout d'un certain temps, d'ailleurs, la ressemblance s'avéra pénible et, d'un geste impérieux, il refréna leur gaieté et leur enthousiasme.)

Entre-temps, il n'oubliait pas de se documenter en observant ce qui l'entourait et en posant des questions. Mais ce qu'il apprit était plus surprenant qu'utile. Ces quatre jeunes gens étaient les seuls habitants de leur communauté. Ils ne connaissaient l'existence d'aucun autre groupe semblable au leur. Ils n'avaient jamais vu le soleil ni les étoiles. Il s'agissait évidemment d'une planète dont les axes de rotation et de révolution étaient parallèles, ce qui donnait un climat invariable sous chaque latitude, et la présente zone était située sous une ceinture de nuages. Plus tard, Elven pourrait vérifier le fait en observant si les jours et les nuits étaient toujours de longueur égale.

Chose plus étrange, les deux couples ne s'étaient jamais aventurés au-delà des limites de la clairière. La forêt de ronces, qui dans leur esprit s'étendait à l'infini, était pour eux un obstacle insurmontable. Les feux grésillaient sur elle sans l'entamer. Les haches s'émoussaient à vouloir l'attaquer. Et les épines dotées d'une vie diabolique leur inspiraient une sainte terreur.

Ces informations menèrent Elven à une question qui s'imposait :

« Où sont vos parents ? » demanda-t-il à Kors.

Celui-ci haussa les sourcils :

« Nos parents ? »

— Vous voulez parler des êtres brillants ? interrompit Tulya avec un air triste. Ils sont partis.

— Les êtres brillants ? fit Elven assez ironiquement. Des gens comme vous ?

— Oh ! non. Des êtres de métal avec des roues en guise de pieds et de

longs bras qui se courbaient dans toutes les directions.

— Comme j'aurais aimé être faite comme eux, commenta Sefora songeusement. Avoir des roues au lieu de ces affreux pieds, et une voix douce qui ne change jamais, et un esprit qui sait tout et qui ne se met jamais en colère.

— Ils nous ont dit quand ils sont partis pourquoi ils devaient s'en aller, reprit Tulya. C'était pour que nous apprenions à vivre par nous-mêmes en ne comptant que sur nos propres moyens, comme le font tous les êtres vivants. Mais nous les aimions et nous les avons toujours regrettés. »

Elven utilisa ses facultés spéciales de sondage de la pensée et dut se rendre à l'évidence : ils disaient la vérité. Ces quatre personnes avaient bien été élevées par des robots ! Mais pour quelle raison ? Une douzaine d'hypothèses aussi fantastiques qu'improbables se présentèrent à son esprit. Il se rappela ce que Fedris avait dit à propos des mystères de l'univers et sourit froidement.

Ce fut alors leur tour de poser des questions, ce qu'ils firent d'une voix hésitante et toujours marquée d'une crainte respectueuse. Il se contenta de leur répondre :

« Je suis un ange noir venu d'en haut. Quand Dieu a créé son univers, il a décidé que ce serait un endroit mortellement ennuyeux s'il ne s'y trouvait quelques âmes prêtes à assumer tous les risques et à courir tous les dangers. Aussi a-t-il introduit çà et là, parmi les troupeaux infinis de ses anges domestiques, quelques parcelles de tempérament sauvage, afin qu'il y en ait toujours certains qui ruent dans les brancards et sautent par-dessus les barrières. Qui brisent les barrières également, afin d'exposer les masses domestiques à la nuit avec ses beautés inconnues et ses dangers. (Il eut un sourire espiègle, tandis que les flammes allumaient sur son visage d'étranges reflets.) Tout comme j'ai brisé la barrière de votre forêt de ronces. »

Dehors il faisait nuit noire. La jarre de vin était presque vide. Elven bâilla. Immédiatement ses hôtes firent des préparatifs pour assurer son repos. Le chat couché devant le foyer se leva et vint se frotter contre les jambes d'Elven.

*

* *

La première lueur de l'aube éveilla Elven et il sortit de son lit en faisant si peu de bruit qu'il ne dérangea personne, pas même le chat. Il hésita un moment dans la chambre grise où flottait l'odeur des braises éteintes et les relents du vin. L'idée lui vint qu'il serait agréable de mener ici son existence tel un dieu sylvestre adoré par les paysans et les nymphes.

Puis il toucha le médaillon à son cou et il secoua la tête. Ce n'était pas ici qu'il pourrait accomplir sa mission – il y avait trop peu d'individus. Il lui fallait des villes, de grandes villes. Après un dernier regard à ses hôtes endormis – la chevelure de Sefora commençait à rougeoyer dans la lumière grandissante – il quitta la maison.

Comme il s'y était attendu, la forêt avait déjà réparé les dommages qu'il

lui avait infligés, et elle s'était reformée à l'endroit de la brèche qu'il s'était frayée. Il prit la direction opposée, traversa la clairière en contournant la colline et, de l'autre côté, se retrouva face à la muraille verte. Consultait sa boussole, il s'orienta vers le point opposé à celui où son astronef avait fait naufrage. Puis il mit son pulvérisateur en action.

Au début de l'après-midi – en évaluant le temps d'après le changement d'intensité de la lumière – il avait parcouru une quinzaine de kilomètres et se disait qu'il aurait peut-être mieux fait de rester suffisamment longtemps auprès de l'épave pour essayer de rafistoler un lévitateur. Si seulement il avait pu s'élever ne serait-ce que d'une centaine de mètres pour voir un peu la topographie de cette ridicule forêt !

Car elle l'entourait toujours, éternellement pareille à elle-même, comme les forêts des légendes qui s'étendent sans fin. Les épines continuaient à se rétracter et à frapper chaque fois qu'il les frôlait de trop près, et derrière lui les jeunes pousses vertes ne cessaient de percer la couche cendreuse qu'il laissait sur son passage.

Quelle transition, songea-t-il : passer du vol ultra-photonique dans un astronef à cette reptation de ver de terre. De quoi pousser même un Hors-la-loi au désespoir et l'inciter à y réfléchir à deux fois avant de s'adonner aux délices simples de la vie d'un dieu champêtre.

Mais, une fois de plus, il tâta son médaillon, en l'ouvrant pour en retirer la petite sphère dont il contempla l'éclat dans sa paume. Un sourire étirait ses lèvres.

Un seul membre des Hors-la-loi s'était évadé de leur planète assiégée, avait prétendu Fedris.

Mais que savait Fedris au juste ?

Il savait qu'avant d'atteindre son astronef Elven avait échappé, sous un déguisement, aux redoutables cordons de police de la Confédération. Et qu'au cours de cette fuite il avait été fouillé par deux fois si minutieusement qu'il n'aurait pu, à moins d'un miracle, dissimuler sur lui quelque chose de plus gros que ce minuscule objet.

Mais l'objet en question suffisait. À lui seul il renfermait tous les Hors-la-loi. Les humains d'autrefois avaient été fascinés par le mythe de l'homme invisible. Mais il ne leur venait pas à l'idée que l'homme invisible a toujours existé, que chacun de nous à l'origine est un être invisible : la simple et unique cellule à partir de laquelle chaque individu évolue.

Et cette sphère contenait les éléments génétiques de l'ensemble des Hors-la-loi, les chromosomes et les gènes de chacun d'entre eux. Vlana aux yeux de feu, Nar le téméraire, Forten au doux rire : ils étaient tous là, ainsi qu'un milliard d'autres ! Les répliques de tous les habitants détruits de la planète des Hors-la-loi, qui n'attendaient pour renaître que d'être incorporées dans des cellules dénudées, puis nourries dans la matrice d'une mère.

C'était là ce qui concernait l'héritage physique. Quant à l'héritage social, Elven était là pour le transmettre.

Et alors tout pourrait recommencer. Une fois de plus les Hors-la-loi pourraient s'abandonner à leurs rêves fous et grandioses, dignes d'ébranler le cosmos, et faire face à leurs splendides dangers. Une fois de plus ils pourraient mener leurs recherches pour créer l'atome géant, germe de nouveaux univers, recherches à cause desquelles la Confédération les avait exterminés. Au début de l'âge de la science, les physiciens avaient émis l'hypothèse de l'atome géant primitif, source unique ayant donné naissance à l'univers tout entier. Et maintenant le temps était venu de chercher à fabriquer de tels atomes à partir de l'énergie puisée dans le subespace. Et qu'importait si les nouveaux univers à naître pourraient – ou devraient – détruire l'ancien ? Qu'importait la peur des masses domestiquées de la Confédération ?

Tout cela *devait* recommencer, songeait Elven.

Pourtant, tout autant que sa résolution solennelle, c'était le contact des pousses de ronces sous ses pieds qui le faisait aller de l'avant.

Une heure plus tard son pulvérisateur désintégra un fouillis de branches entremêlées pour révéler le ciel à l'arrière-plan. Il déboucha dans une clairière de près d'un kilomètre de diamètre. Devant lui clapotait une rivière dont le cours déterminait une petite vallée, autour de laquelle s'étendaient des moissons. Un peu en retrait, se dressait une petite colline aux flancs couverts de vergers. Sur son côté le plus rapproché étaient disséminées des maisons grises et basses. Un panache de fumée montait de l'une d'elles. Un homme apparut au détour de la colline, conduisant du bétail.

*

* *

Elven chassa en hâte la première pensée qui lui venait, pour se dire que sa boussole devait être dérégulée, qu'une force inconnue l'avait régulièrement désaxée pour le faire tourner en rond et finir par le ramener à son point de départ. (Sa première pensée, elle, aussitôt censurée, avait été qu'il s'agissait là de l'un des mystères surnaturels annoncés par Fedris.)

Puis, comme si le temps lui aussi revenait en arrière selon un mouvement circulaire – idée qu'il ! repoussa encore plus précipitamment – il vit Sefora debout devant le taillis qu'il reconnaissait bien juste devant lui.

Un peu surpris du plaisir qu'il éprouvait à la revoir, Elven la héla et vint à sa rencontre.

En le voyant, elle leva le bras pour lui lancer quelque chose. Il essaya de l'attraper au vol, pensant qu'il s'agissait d'un de ces fruits aux couleurs éclatantes.

Puis il fit un saut de côté juste à temps. C'était un couteau à la lame brillante et bien affûtée.

« Sefora ! » cria-t-il.

La nymphe aux cheveux roux tourna les talons et s'enfuit en hurlant : « Alfors ! Kors ! Tulya ! » Elven courut à sa poursuite.

Juste après le premier bâtiment, il tomba dans une embuscade

apparemment improvisée sur-le-champ. Alfors et Kors surgirent d'une grange en proférant des menaces à son adresse, l'un brandissant une scie, l'autre un marteau. Un peu plus près, Tulya sortit par la porte de la cuisine avec un couperet à la main.

Elle arriva à lui la première et Elven l'immobilisa en lui saisissant le poignet, la déséquilibrant momentanément. Avec répugnance, n'obéissant qu'à la nécessité, il envoya ensuite une brève décharge de son pulvérisateur en direction du plus proche des hommes. Kors tituba et porta au niveau de ses yeux sa main réduite en poussière. C'était Alfors maintenant qui arrivait à l'assaut. L'énorme scie qu'il tenait avait des dents longues de plusieurs centimètres. Sa partie inférieure fut pulvérisée en même temps que la main d'Alfors, pendant que l'autre moitié, projetée en avant, fendait l'air à proximité de la tête d'Elven.

Kors, hurlant de douleur, revint à l'attaque en ayant transféré le marteau dans sa main valide. Elven le balaya d'une décharge à pleine intensité qui transforma sa poitrine en un volcan de cendres béant. Puis il se retourna et coupa en deux Alfors, au moment même où Tulya, qui avait profité de ces quelques secondes pour se dégager, abattait le couperet vers sa nuque. Il esquiva de justesse, plongea vers le sol en entraînant Tulya avec lui et lui pulvérisa la gorge à bout portant.

En frottant furieusement de la main la fine poussière qui avait jailli sur son visage, Elven leva les yeux pour voir Sefora qui se précipitait à son tour vers lui, précédée par les trois dents menaçantes d'une fourche.

« Sefora ! » cria-t-il en essayant de se lever sans y parvenir, car le corps d'Alfors était tombé en travers de ses jambes. « Sefora ! » cria-t-il encore sur un ton implorant, mais elle ne semblait pas l'entendre et son visage n'était qu'un masque de haine. Aussi actionna-t-il à nouveau le pulvérisateur et les dents de la fourche ainsi que le visage de Sefora et sa chevelure flamboyante se réduisirent en un nuage de poudre grise. Son corps décapité, cabré selon un angle bizarre, tournoya puis s'abattit en roulant deux fois sur lui-même, tandis que la fourche aux dents disparues se plantait dans le sol. Et ce fut enfin le silence, troublé seulement par le mugissement lointain d'une vache.

Elven se dégagea des restes d'Alfors et se releva : en tremblant. Il contempla la scène avec des yeux horrifiés et une quinte de toux le secoua. Avec répulsion, il s'éloigna du nuage de poussière grise qui recouvrait les lieux. Parvenu à l'air libre, il reprit son souffle en vidant profondément ses poumons plusieurs fois, puis, après un dernier regard morne aux quatre formes sur lesquelles la poussière s'amoncelait, il tenta de réfléchir à ce qui s'était passé.

Manifestement une force magnétique avait complètement dévié sa boussole, le faisant ainsi revenir sur ses pas. Pourtant ni le climat ni le cycle des jours et des nuits n'était de nature polaire. Mais, après tout, il n'y avait pas de raison pour que l'axe de rotation d'une planète et son axe magnétique ne soient pas très éloignés l'un de l'autre.

L'inexplicable comportement de ses hôtes de la veille était un problème beaucoup plus ardu. Il était difficile de croire que sa simple disparition, fût-il un dieu à leurs yeux, les avait offensés au point de les pousser au meurtre. Bien sûr, les anciens peuples de la Terre avaient déjà exécuté des dieux ou des symboles de la divinité, mais cela constituait l'objet d'un rituel et non pas la manifestation d'une frénésie sanguinaire.

Était-il imaginable que Fedris ait infecté leurs esprits en les prévenant contre lui ? Fedris possédait-il quelque moyen ultra-luminique de rendre l'univers entier allergique à Elven ? Non, ce n'était là qu'un fantasme morbide et absurde.

Peut-être ses charmants hôtes campagnards avaient-ils été victimes d'une sorte de folie cyclique ?

Après un haussement d'épaules, il se résolut à entrer dans la maison et se mit en demeure de se préparer à manger. Quand son repas fut prêt, le ciel s'était assombri. Il alluma le feu dans la cheminée et entreprit de construire, à partir des matériaux contenus dans son paquetage, une petite gyroboussole. Il travaillait adroitement et en même temps de façon machinale, comme s'il était en train de fabriquer un jouet pour enfants. Il aperçut à plusieurs reprises le chat qui l'observait sur le seuil, mais l'animal prenait la fuite chaque fois qu'il l'appelait, et il refusa de se laisser attirer par la nourriture qu'il déposa devant l'âtre. Aux poutres du plafond étaient suspendues les jarres de vin, mais il préféra ne pas y toucher.

Au bout de quelque temps il s'installa sur la couche que Kors et Tulya avaient occupée la nuit précédente. Le feu se mourait et l'obscurité emplissait la pièce. Il s'efforçait de chasser de son esprit le souvenir de ce qui gisait au-dehors, mais une fois ou deux il ne put s'empêcher d'évoquer le corps décapité de Sefora s'affaissant, bizarrement replié sur lui-même. Sur le seuil de la porte, les yeux du chat luisaient dans l'ombre.

*

* *

Il faisait grand jour quand il s'éveilla. Il rassembla ses affaires, emportant un fruit au passage. Le chat s'écarta de lui quand il sortit. Il détourna son regard du champ de bataille de la veille. Déjà des mouches y bourdonnaient. Il contourna la colline en se dirigeant vers le point par lequel il s'était réintroduit, le matin d'avant, dans la forêt de ronces. Cette dernière, avec sa ridicule luxuriance de conte de fées, avait entièrement comblé la brèche. Il mit en marche le petit moteur de sa gyroboussole, braqua son pulvérisateur sur la muraille verte et le fit entrer en action.

La tâche était aussi monotone qu'auparavant, mais cette fois il l'accomplissait avec une sombre détermination et un lugubre entêtement. Il consultait la gyroboussole à intervalles réguliers, tout en se détournant précautionneusement pour considérer le couloir qui se rétrécissait déjà au loin derrière ses pas, à mesure que se reformait cette maudite forêt.

En esprit, il entretenait des projets d'avenir à long terme. Il pouvait espérer rester le temps d'une génération libéré de Fedris et des forces de la Confédération. Avant l'expiration de ce délai, il lui faudrait trouver une importante civilisation, de préférence urbaine, ou une société comportant un grand nombre d'animaux domestiques supérieurs, et en devenir le maître probablement par l'établissement d'une nouvelle religion. Tous les préparatifs seraient alors faits pour la reproduction, et les germes des Hors-la-loi agglutinés dans le médaillon seraient séparés, puis inséminés dans des mères vivantes ou non vivantes.

Mais plus vraisemblablement vivantes. Et sans doute non humaines, afin de pallier les difficultés sociologiques.

Cela l'amusait de penser aux Hors-la-loi réengendrés par des brebis ou des chèvres, sinon par quelque race de mammifères totalement étrangère, et il s'imagina avec ironie menant ses troupeaux étranges au long de pâturages vallonnés, en jouant de la flûte tel l'ancien dieu Pan – jusqu'au moment où il s'avisa que son cerveau forgeait aussi l'image de Sefora et de Tulya dansant auprès de lui, perspective qui interrompit désagréablement ses rêveries.

Il faudrait ensuite élever les Hors-la-loi, à la fois matériellement et intellectuellement. Son hypothétique communauté soumise à ses ordres prendrait en charge la première de ces tâches ; quant à la seconde, elle lui incomberait personnellement, et les microbandes de la bibliothèque éducative de l'astronef naufragé complèteraient ses propres connaissances. Il lui serait nécessaire d'avoir recours à des robots d'un modèle ou d'un autre. Se rappelant la conversation de la soirée passée, d'où il ressortait qu'il y avait eu des robots sur cette planète, il se perdit dans une fragile méditation – non sans continuer d'observer sa gyroboussole.

Ainsi la journée passa-t-elle pour Elven qui, heure après heure, marchait dans le nuage de poussière soulevé par son pulvérisateur, jusqu'au moment où, même étant sur ses gardes, il finit par en être hypnotisé. Une horde de souvenirs perturbants vint envahir sa mémoire : les ténèbres du subespace ; les yeux du chat sur le seuil, la caresse de sa fourrure contre sa cheville ; la gorge de Tulya réduite en poussière ; le corps cabré de Sefora s'effondrant sur le sol selon une étrange trajectoire ; une vision imaginaire de la planète des Hors-la-loi réduite en cendres et recouverte de résidus radioactifs ; le bourdonnement de guêpe de la radio dans l'épave de l'astronef ; le murmure fantomatique de Fedris : « L'inconnu vous retrouvera, Elven... »

Il fut totalement pris au dépourvu quand la forêt de ronces fit place brusquement à un espace dégagé.

Il était au bord d'une clairière d'environ un kilomètre de diamètre. Une rivière clapotante y coulait, entourée de champs de céréales. Plus loin, il y avait une petite colline plantée de vergers, avec des maisons grises et basses dispersées sur sa pente. L'une d'elles était surmontée d'un panache de fumée.

Il sentit à peine la piqure des épines tandis qu'il reculait de quelques pas, tout en réfléchissant désespérément. Il devait être la proie d'une force capable,

à l'instar d'un aimant, de détraquer même une gyroboussole, capable peut-être d'aller jusqu'à altérer sa vision de l'espace environnant.

Il n'y avait pas d'autre explication. Sinon, il lui fallait admettre qu'il se trouvait vraiment dans une forêt enchantée de conte de fées, où par un sortilège tous les chemins vous ramènent inexorablement à un point initial...

Il se demanda s'il allait apercevoir le nuage de mouches qui devait planer à proximité des bâtiments. Puis il entendit un bruissement dans le taillis devant lui, et une voix aux accents atrocement familiers appela d'un ton pressant : « Tulya ! Viens vite ! »

*

* *

Il se mit à trembler. Puis ses muscles recommencèrent à se mouvoir de façon mécanique, et il s'avança comme un automate, pour s'arrêter à nouveau subitement au bout de quelques pas, au milieu des épis qui lui montaient jusqu'aux hanches. Son regard était fixé sur un double mouvement qui dessinait deux traînées parallèles à travers les épis, deux traînées qui venaient dans sa direction à partir du taillis, sans rien d'autre de visible.

Puis, brusquement, Sefora et Tulya surgirent du couvert des épis comme deux enfants espiègles et bondirent sur lui, les yeux brillants, les traits hilares. Un rire malicieux agitait la gorge de Tulya qu'il avait vue la veille réduite en poussière. Et les cheveux roux de Sefora, qui s'étaient résorbés sous ses yeux en un nuage grisâtre, flottaient et dansaient dans la brise.

Il voulut s'enfuir vers la forêt mais elles lui barrèrent la route, se saisissant de lui avec des rires joyeux. Il lui sembla que toute force l'abandonnait au contact de leurs mains, et il se laissa entraîner par elles en trébuchant, avec l'impression que ses os étaient réduits à une pulpe glacée.

« Nous ne vous ferons pas de mal, lui assurait Tulya entre deux éclats de rire.

— Tu as vu, Tulya, comme il est timide ?

— Il y a sûrement quelque chose qui le rend malheureux, Sefora.

— Je sais quoi : il a besoin d'amour, Tulya ! » Et Elven sentit les bras de Sefora se refermer autour de son cou, ses lèvres humides chercher les siennes. Avec un frisson de répulsion, il tenta de la repousser, et la bouche qui se trouvait contre la sienne fut à nouveau secouée d'un rire. Fermant les yeux, il se mit à sangloter.

Quand il les rouvrit, il se tenait à côté des maisons grises. On lui avait passé des guirlandes de fleurs autour du cou et pressé des fruits sur le menton. Alfors et Kors avaient à leur tour fait leur apparition, et les quatre habitants de la clairière dansaient avec exubérance autour de lui dans le crépuscule grandissant, la main dans la main, échangeant d'interminables rires.

Sous l'effet d'une impulsion irrépressible, Elven se mit à rire lui aussi, de plus en plus fort, encouragé par leurs regards chaleureux, puis à tourner sur lui-même au centre de la ronde qu'ils formaient autour de lui, tandis qu'ils lui

adressaient de joyeuses mimiques complices. Puis il brandit son pulvériseur et, tout en continuant de tourner comme une toupie, il les balaya jusqu'à ce que leur ronde fût réduite à un cercle de poussière amoncelée. Ensuite, toujours sans cesser de rire, il se sauva en courant de l'autre côté de la colline, accompagné par un chat qui gambadait à ses côtés. Et ce fut seulement en se heurtant au mur de ronces qu'il se rappela la présence de l'arme à sa main et la mit en action. L'amas des buissons épineux commença à se dissoudre et, en entonnant un chant, Elven s'engagea dans la voie qu'il se frayait.

Il marcha toute la nuit sans s'arrêter de chanter, ne faisant halte que pour recharger son pulvériseur avec une sorte d'allégresse machinale ou pour sortir de son paquetage une ampoule-éclair de lumière froide, qui révélait le petit monde d'épines vertes et de poussière floconneuse qui l'entourait. Il chantait le plus souvent un vieux lied centaurien dont le refrain était :

*Je tombe au long des étoiles, ma Deborah,
Au fil des écheveaux de lumière,
Je laisse la Galaxie loin derrière moi, Deborah,
Mais je garde tes baisers sur mes lèvres.*

Simplement il lui arrivait parfois de chanter « Sefora » au lieu de « Deborah », et quand il en venait aux baisers sur les lèvres il ne pouvait se défendre, par intervalles, d'avoir un frisson en pensant à cette étreinte dont elle l'avait gratifié avant qu'il la tue pour la deuxième fois. Par moments il avait l'impression d'être suivi par des brebis et des chèvres cabriolantes, et par toutes sortes de monstres étranges qui étaient en réalité ses frères et ses sœurs. À d'autres périodes, seules deux nymphes accompagnaient ses pas, l'une d'elles aux cheveux de flammes. Elles dansaient à ses côtés et chantaient avec lui à l'unisson avec des voix claires et douces, tout en lui adressant des sourires pervers. Vers le matin, recru de fatigue, il détacha son sac à dos et l'abandonna derrière lui ; un peu plus tard, il arracha le médaillon de son cou et le jeta par terre.

Comme le ciel commençait à pâlir, nymphes et bêtes s'évanouirent ; il se souvint qu'il était un personnage important et dangereux, et qu'il lui était arrivé quelque chose d'impossible. Mais s'il parvenait à réfléchir assez en profondeur, afin de démêler le pourquoi du comment...

Brusquement la forêt de ronces s'interrompt. Il se trouvait à l'orée d'une clairière d'un kilomètre environ de diamètre, traversée par une rivière au-delà de laquelle se dressait une colline couverte de vergers. Des moissons s'étendaient de part et d'autre de la vallée, et des maisons grises étaient éparpillées à flanc de colline. De l'une d'elles s'élevait un panache de fumée.

Et il vit Sefora qui venait vers lui, s'avançant doucement au milieu des épis ondoyants.

Avec un hurlement il braqua sur elle son pulvériseur. Mais elle était trop éloignée pour être à sa portée, et seule une partie du champ, à mi-chemin entre eux, fut réduite en cendres. Elle fit demi-tour et se mit à courir en direction des bâtiments, pendant qu'il la poursuivait en tirant par hasard et en

foudroyant tout sur son passage.

Au moment où il se rapprochait suffisamment d'elle pour l'atteindre, elle disparut entre deux bâtiments. Au même instant, quelque chose se resserra comme un serpent autour des genoux d'Elven. Il bascula en avant, tandis qu'un autre étau lui emprisonnait le torse, immobilisant ses coudes entre ses côtes. Son pulvérisateur lui échappa des mains et il s'écroula sur le sol.

Allongé sur le dos, hors d'haleine, il vit Alfors et Kors qui le regardaient tout en resserrant autour de lui leurs lasso, pour l'immobiliser plus étroitement. Il entendit Alfors demander : « Sefora, tu n'as rien ? » et une voix féminine répondre : « Non. Laisse-moi le voir. » Puis le visage de Sefora apparut dans son champ de vision, nimbé du nuage de poussière que son pulvérisateur avait tout à l'heure déclenché. Elle l'observait avec une curiosité impersonnelle, et l'extrémité de ses cheveux vint lui caresser la joue. Alors Elven ferma les yeux et hurla, hurla et hurla encore...

*

* *

« Tout cela est très simple et, bien sûr, il n'y avait là rien de surnaturel, déclara à Fedris le directeur de l'Institut de recherches humaines, tout en buvant à une coupe une gorgée de vin de Magellan, couleur de miel. Elven n'a pas cessé de progresser en ligne droite. »

Fedris fronça les sourcils. C'était un petit homme dont les traitements psychanalytiques les plus approfondis n'avaient pu effacer l'expression soucieuse.

« La Galaxie vous doit une dette de reconnaissance infinie pour avoir capturé Elven, répondit-il. Nous n'aurions jamais pensé qu'il pouvait être allé aussi loin. Je n'ose imaginer les horreurs auxquelles nous avons échappé.

— Je n'y ai aucun mérite, fit remarquer le directeur. Tout a été une question de hasard, et c'est uniquement parce que ses nerfs ont craqué qu'Elven a couru à sa perte. Bien sûr, vous aviez préparé le terrain en lui suggérant qu'il pourrait être victime du surnaturel.

— Ce n'était qu'une menace creuse et dépourvue de sens, prononcée en un instant de désespoir, dit Fedris en rougissant un peu.

— Il n'empêche qu'elle a eu son influence. Et Elven a eu ensuite la malchance diabolique d'atterrir au beau milieu de notre projet sur Magellan 37. Ce qui, je l'admets, était de nature à effrayer n'importe qui », ajouta le directeur avec un sourire.

Fedris releva la tête :

« Qu'est-ce au juste que ce projet ? Tout ce que j'en sais, c'est qu'il est entouré du secret. »

Le directeur se renversa en arrière dans son siège :

« L'explication scientifique du comportement humain a toujours présenté d'extraordinaires difficultés. Depuis les temps anciens, les hommes ont voulu analyser leurs données sociales de la même manière que les problèmes posés

par la physique ou la chimie. Ils ont cherché à savoir avec précision quelles causes produisent tels effets déterminés. Mais ils se sont toujours heurtés à un obstacle majeur.

— L'impossibilité d'exercer un contrôle précis ajouta Fedris.

— Exactement, approuva le directeur. Avec les rats, par exemple, c'est chose facile. On prend, disons, deux groupes de rats, ayant chacun la même hérédité et les mêmes conditions de vie. Puis on modifie un certain facteur à l'intérieur de l'un des groupes et l'on observe les résultats. Et ces résultats sont dignes de foi car l'autre groupe sert de groupe témoin, permettant de vérifier ce qui se passe quand aucun facteur n'est altéré.

— Est-ce que vous voulez dire que... ? demanda Fedris d'un air étonné.

— C'est le même genre d'expérience que nous menons sur Magellan 37, opina le directeur. Mais, au lieu de rats, nous utilisons des êtres humains. Leurs cages sont des clairières d'environ un kilomètre de diamètre, possédant le même climat, le même terrain, les mêmes plantations, les mêmes animaux, chacune d'elles identique jusqu'au moindre détail. Les barreaux des cages sont constitués par la forêt de ronces, qui a été spécialement implantée par nos botanistes pour la circonstance. Les pensionnaires des cages – les cobayes humains expérimentaux – sont tous des jumeaux identiques... bien que le terme de centuplés soit plus valable en l'occurrence. Chaque groupe est élevé de la même façon par des robots tenant lieu de nurses et d'éducateurs, qui leur inculquent un ensemble de tâches invariables. Les robots sont retirés quand leurs pupilles ont acquis une maturité suffisante pour dépendre d'eux-mêmes et devenir ainsi nos sujets d'observation. Bien sûr, les observations en question sont secrètes... ainsi qu'intermittentes, ce qui a permis à Elven, malheureusement, de faire quelques sérieux dégâts avant d'être capturé.

« Est-ce que vous comprenez maintenant ce qui s'est passé ? Dans la forêt de ronces où a abouti Elven, il y avait approximativement une centaine de clairières identiques, disposées à intervalles réguliers les unes à la suite des autres. Chacune était pareille, et toutes contenaient une Sefora, une Tulya, un Alfors et un Kors. Elven croyait tourner sur lui-même, alors qu'en réalité il ne cessait de se déplacer en ligne droite. Chaque jour il débouchait sur une nouvelle clairière. Chaque soir il rencontrait une nouvelle Sefora.

« Chaque groupe en présence duquel il était mis était identique, à l'exception d'un seul facteur – ce facteur de base qui est la variante sur laquelle porte notre expérimentation – et cela n'a servi qu'à lui rendre la situation encore plus affreuse et insupportable. Car, voyez-vous, les groupes sur lesquels il est tombé étaient programmés pour l'examen des réactions d'une communauté humaine face aux étrangers. ; Nous avons introduit certaines modifications respectives dans leur éducation robotique, en fonction desquelles le premier groupe était soumis envers les étrangers, le second violemment hostile, le troisième exagérément amical et le quatrième extrêmement soupçonneux. Dommage qu'il n'ait pas rencontré le quatrième groupe en premier, quoique à vrai dire ils ne seraient pas parvenus à le

maîtriser s'il n'avait été à ce point paralysé et rendu à demi fou par une terreur surnaturelle. »

Le directeur finit sa coupe de vin et adressa un sourire à Fedris :

« Comme je vous le disais donc, tout cela n'a été qu'un pur hasard. Nul n'a été plus surpris que moi quand j'ai découvert, au cours d'un contrôle fortuit, que mes sujets d'observation avaient fait prisonnier, en le réduisant complètement à l'impuissance, cet intrus divaguant. Et je suis tombé des nues quand j'ai appris qu'il s'agissait d'Elven. »

Fedris hocha la tête en émettant un sifflement :

« Je ne peux m'empêcher d'éprouver de la compassion pour le pauvre diable. Et je comprends aussi pourquoi votre projet reste secret.

— Hé oui, fit le directeur, l'expérimentation pratiquée sur des êtres humains est un concept que la plupart des gens se refuseraient à admettre. Et pourtant cela vaut mieux que de diriger toute l'humanité sans aucun contrôle. De plus, nous avons beaucoup d'égards pour nos « cobayes ». Dès que nous avons fini notre étude sur chacun de leurs groupes, nous les intégrons, après la rééducation qui convient, au sein de la Confédération.

— En tout cas... commença Fedris songeusement.

— Vous pensez que ça ressemble un peu à certaines idées des Hors-la-loi ?

— Un peu, admit Fedris.

— C'est aussi ce que je me dis quelquefois », reconnut le directeur avec un sourire, avant de servir à son invité une nouvelle rasade de vin.

*

* *

Et pendant ce temps-là, dans la forêt de ronces de Magellan 37, des pousses vertes rapidement muées en rameaux épineux se refermaient sur un médaillon contenant une petite sphère blanche, emprisonnant tous les Hors-la-loi – à l'exception d'Elven – dans une minuscule tombe végétale.

Titre original : *The enchanted forest.*

© Street and Smith Publication, Inc. 1943.

© Casterman, 1971 (Extrait de : *Après-demain, la Terre...*).

LA DÉESE DE GRANIT

Par Robert F. YOUNG

Un géographe allemand du siècle dernier, Oskar Peschel, résuma un jour ainsi les mobiles qui animaient les grands explorateurs de l'âge des découvertes : les Espagnols, dit-il en substance, sont allés là où il y avait de l'or ; les Portugais, là où il y avait des épices ; et les Russes, là où il y avait des fourrures. Une boutade analogue naîtra peut-être un jour, mutatis mutandis, sous la plume d'un historien de quelque renaissance de l'ère cosmique. Mais un tel historien devra très certainement tenir compte en plus de motivations intérieures. Des hommes pourront être attirés par des planètes pour des raisons purement psychologiques, qui ne seront pas moins impérieuses que les autres.

I

LORSQU'IL atteignit le rebord supérieur de l'avant-bras, Marten s'arrêta un moment. L'ascension ne l'avait pas fatigué, mais le menton était encore à des kilomètres de là et il voulait conserver le plus de forces possible pour l'ascension finale du visage. Il jeta un regard en arrière, le long de la pente que formait l'avant-bras, jusqu'à la paume de la main, longue de deux kilomètres ; jusqu'aux doigts gigantesques de granit, qui faisaient saillie comme des promontoires au milieu de l'eau. Il vit le canot qu'il avait loué se balancer dans la baie bleue, entre le pouce et l'index, et au-delà de la baie, l'espace étincelant de la mer du sud.

Il arrangea son paquetage de façon plus confortable, vérifia l'équipement attaché à sa ceinture : le pistolet à crampons dans sa gaine à ouverture automatique, la provision de crampons, le paquet scellé qui contenait les tablettes d'oxygène, sa gourde. Satisfait, il but une petite gorgée d'eau de sa gourde qu'il remplaça dans l'étui réfrigérant. Puis il alluma une cigarette dont la fumée monta vers le ciel du matin.

Le ciel était d'un bleu profond, sans nuage, et Alpha Virginis scintillait dans tout ce bleu, jetant sa chaleur et son éclat sur le massif montagneux rappelant par son relief un gigantesque corps de femme et connu sous le nom de la Vierge.

La Vierge était étendue sur le dos, et les deux lacs bleus de ses yeux regardaient éternellement vers le ciel. De l'endroit où il se trouvait, sur l'avant-bras, Marten voyait nettement se profiler les deux monts que formait la poitrine. Il les contempla songeusement. Ils s'élevaient à 2 500 mètres au-dessus du plateau que constituait le torse, mais comme ce dernier était à 3 000 mètres déjà au-dessus du niveau de la mer, l'altitude réelle des monts dépassait 5 000 mètres. Marten ne se sentit pas découragé pour autant. Ce n'étaient pas ces monts qu'il voulait atteindre. Il détourna son regard des crêtes enneigées et reprit sa marche en avant. Le rebord de granit s'éleva un moment, puis s'abassa, s'élargissant graduellement pour former les rondeurs du bras. Marten voyait nettement la tête de la Vierge, bien qu'il ne se trouvât pas encore assez haut pour en distinguer le profil. La falaise de 3 000 mètres que formait sa joue était impressionnante à voir, et ses cheveux se révélèrent tels qu'ils étaient vraiment : une immense forêt s'étendant jusqu'aux basses-terres, vigoureuse, étalée autour des épaules massives presque jusqu'à la mer. Elle était verte, à cette époque. En automne, elle tournerait au roux ; en hiver, elle serait noire.

Des siècles de pluie et de vent n'avaient pas abîmé les contours gracieux du bras. Marten avançait d'un pas rapide. Néanmoins, il était près de midi lorsqu'il atteignit la courbe de l'épaule, et il se rendit compte qu'il avait sous-estimé l'immensité de la Vierge.

Les intempéries par contre avaient endommagé l'épaule et Marten dut ralentir l'allure pour éviter les gouffres et les crevasses. De temps à autre, le granit cédait la place à d'autres variétés de roches ignées, mais la couleur du corps de la Vierge restait partout la même : un blanc-gris teinté de rose rappelant étonnamment la nuance de la peau humaine. Marten songea à ceux qui avaient sculpté la Vierge et, pour la millième fois, il se demanda la raison d'être de cette sculpture. En bien des points, l'énigme était analogue à celles que posaient les pyramides d'Égypte, la forteresse de Sacsahuaman et le temple du Soleil à Baalbek. Elle n'avait jamais été résolue et ne le serait probablement jamais, car la vieille race qui avait autrefois habité Alpha Virginis IX s'était éteinte de nombreux siècles auparavant, ou bien elle avait émigré vers les étoiles. Quoi qu'il en fût, elle n'avait laissé derrière elle aucun document écrit.

Toutefois, l'énigme était de nature différente. Lorsqu'on contemplait les pyramides, la forteresse ou le temple, on ne se demandait pas *pourquoi* ils avaient été construits, mais *comment*. En ce qui concernait la Vierge, c'était le contraire qui se produisait. Elle avait commencé par être un phénomène naturel – un énorme soulèvement géologique – et tout ce que les sculpteurs avaient fait (ce qui avait été néanmoins un travail herculéen) avait été de

fignoler l'œuvre de la nature, d'ajouter les touches finales, et d'installer le système de pompes automatiques souterraines qui, pendant des siècles, avaient fourni l'eau de la mer aux lacs artificiels des yeux.

Peut-être la réponse se trouvait-elle là, songea Marten. Peut-être le seul but des sculpteurs avait-il été d'embellir la nature ? Elles n'avaient certainement aucune base valable, les hypothèses théosophiques, sociologiques et psychologiques avancées par une cinquantaine d'anthropologues terriens (dont aucun n'avait réellement vu la Vierge) dans une cinquantaine d'ouvrages techniques. Peut-être la réponse était-elle aussi simple que cela.

Les surfaces méridionales de l'épaule étaient moins érodées que celles du nord et du centre et Marten avança progressivement vers la crête sud. Il avait une vue splendide sur le flanc gauche de la Vierge et il contempla, fasciné, l'escarpement admirable, baigné dans une ombre pourpre, qui s'étendait à perte de vue. À sept kilomètres de sa jonction avec l'aisselle, il se rétrécissait brusquement pour former la taille ; cinq kilomètres plus loin, il s'élargissait pour former la hanche gauche ; et juste avant de se perdre dans l'horizon mauve, il dessinait la courbe gigantesque de la cuisse.

L'épaule n'était pas particulièrement escarpée, mais, malgré tout, Marten avait le souffle court et les lèvres sèches lorsqu'il en atteignit le sommet. Il décida de se reposer un moment, se débarrassa de son paquetage et s'y adossa. Puis il prit une longue gorgée de sa gourde et alluma une autre cigarette.

De cette nouvelle éminence, il avait une vue bien meilleure sur la tête de la Vierge et il la contempla, fasciné. Le plateau formant le visage demeurait encore dissimulé à ses yeux, à l'exception de l'extrémité du nez ; mais les détails de la joue et du menton se distinguaient clairement. La pommette était représentée par un éperon arrondi qui se fondait imperceptiblement avec la joue. Le menton orgueilleux était une colline qui tombait à pic – beaucoup trop pour l'escalade, songea Marten – jusqu'aux gracieux contours du cou.

Évidemment, en dépit de la méticuleuse attention que les sculpteurs avaient accordée aux détails, la Vierge, vue de si près, n'avait pas la beauté et la perfection désirées. Cela était dû au fait qu'on ne voyait qu'une partie du corps à la fois : la joue, les cheveux, le sein, la cuisse. Mais quand on la contemplait à l'altitude voulue, l'effet était différent. Même à une hauteur de 15 000 mètres, sa beauté sautait déjà aux yeux ; à 25 000 mètres, elle était indéniable. Mais il fallait monter plus haut encore, trouver en fait le niveau exact pour être en mesure de la voir telle que les sculpteurs avaient souhaité qu'on la vît.

À sa connaissance, Marten était le seul Terrien qui eût jamais trouvé ce niveau, qui eût jamais vu la Vierge comme elle était vraiment : une réalité inoubliable, dont jamais on ne rencontrerait l'équivalent.

Peut-être le fait d'être le seul explorateur Terrien dans ce cas avait-il eu de l'influence sur la réaction de Marten à l'égard de la Vierge ; à l'époque, il était âgé de vingt ans. Vingt ans, se dit-il rêveusement. Il en avait maintenant trente-deux. Pourtant les années écoulées ne formaient qu'un mince rideau, un

riedeu qu'il avait écarté un millier de fois.

Il l'écarta de nouveau...

*

* *

Après le troisième mariage de sa mère, il avait décidé de devenir pilote interstellaire. Il avait quitté le collège et s'était engagé comme garçon de cabine sur *l'Ulysse*, dont la destination était Alpha Virginis IX ; le but de ce voyage était de repérer des gisements éventuels de minerais.

Marten avait évidemment entendu parler de la Vierge. Elle était cataloguée comme l'une des sept merveilles de la galaxie. Mais il n'y avait jamais songé... jusqu'au moment où il l'aperçut par le hublot principal de *l'Ulysse*. À partir de ce moment, elle occupa souvent ses pensées et, plusieurs jours après le débarquement, il « emprunta » l'un des canots de sauvetage de l'astronef et s'en fut à l'aventure. Cet exploit lui avait valu une semaine d'arrêts après son retour, mais cela lui avait été égal. La Vierge en avait valu la peine.

L'altimètre du canot marquait 16 000 mètres lorsqu'il l'avait aperçue pour la première fois et ce fut à cette altitude qu'il s'en approcha. Il vit bientôt les bords admirables des mollets, les contours des cuisses, le désert blanc du ventre, la coupe délicate du nombril. Le canot flottait au-dessus des montagnes jumelles qui formaient la poitrine, en vue du visage même, lorsque l'idée vint à Marten qu'en prenant de la hauteur, il obtiendrait une perspective bien meilleure.

Il passa de l'horizontale à la verticale et poussa sur le bouton d'altitude. Le canot monta lentement : 20 000 mètres, 25 000, 30 000. Son cœur se mit à battre follement. 35 000 mètres. Le cadran à oxygène indiquait une pression normale, mais Marten pouvait à peine respirer.

40 000 mètres. Pas tout à fait assez. 42 000 mètres... *Tu es belle, ô mon amour, comme Tirzah, gracieuse comme Jérusalem, terrible comme une armée avec ses oriflammes...* 43 000 mètres... *Les jointures de tes cuisses sont comme des bijoux, tes mains sont l'œuvre d'un ouvrier habile...* 45 000 mètres...

Il pressa durement sur le bouton d'altitude, mit au point le viseur. Il ne pouvait plus respirer du tout... du moins pendant le premier moment d'extase. Jamais il n'avait rien vu de semblable. Le printemps commençait et les cheveux de la Vierge étaient noirs, ses yeux d'un bleu de porcelaine. Et il lui sembla que le visage reflétait la compassion, que le granit rouge de la bouche dessinait un sourire plein de douceur.

Elle était étendue immobile près de la mer, beauté gigantesque sortie de l'eau pour baigner éternellement dans le soleil. Les basses-terres stériles étaient une plage ; les ruines scintillantes d'une cité voisine étaient une boucle d'oreille tombée du visage ; la mer était un lac estival, le canot, une mouette de métal volant au-dessus du littoral...

Et, dans le ventre transparent de cette mouette, était assis un homme microscopique qui ne serait jamais plus le même...

*

* *

Marten ferma le rideau, mais un certain temps se passa avant que le souvenir ne s'évanouît. Lorsque le souvenir finit par disparaître, Marten s'aperçut qu'il regardait avec fixité la distante falaise formant le menton de la Vierge.

Il en estima grossièrement la hauteur. Le sommet était à peu près au même niveau que la crête de la joue. Donc, environ à 3 500 mètres. Pour calculer la distance jusqu'au plateau du visage, il fallait simplement déduire le niveau du cou. Soit environ 2 500 mètres. Il restait donc 1 000 mètres.

C'était impossible. Même avec un pistolet à crampons, c'était impossible. Le roc était vertical et, d'où Marten était assis, il ne pouvait pas discerner la moindre fissure ou la moindre prise sur la surface de granit.

Je n'y arriverai jamais, se dit-il. Jamais. Il serait absurde d'essayer, ce serait risquer sa peau. Et même s'il y parvenait, même s'il pouvait grimper ce précipice jusqu'au visage, comment redescendrait-il ? Le pistolet à crampons rendrait la descente possible, mais Marten aurait-il assez de force pour l'accomplir ? L'atmosphère sur Alpha Virginis IX s'amenuisait rapidement au-delà de 3 000 mètres et les tablettes d'oxygène ne servaient que pour une période de temps limitée. Après quoi...

Mais ces arguments n'étaient pas nouveaux. Il les avait déjà pesés mille et mille fois... Il se leva, résigné. Il remit son paquetage en place. Il jeta un dernier regard vers la pente longue de près de quinze mille mètres qui allait depuis le bras jusqu'aux doigts géants allongés dans la mer, puis il se tourna vers la montée du cou, au-delà de la surface de la poitrine.

II

Le soleil avait déjà dépassé le zénith lorsque Marten arriva au col entre les montagnes. Un vent froid soufflait sur les pentes, un vent parfumé car les montagnes devaient être pleines de fleurs – un genre de crocus, peut-être – qui poussaient sur les pics enneigés.

Il se demanda pourquoi il ne voulait pas les escalader, pourquoi il leur préférerait le visage. Elles présentaient la plus grande difficulté, elles lançaient un défi. Pourquoi ne voulait-il pas le relever ?

Peut-être, se dit-il, parce que la beauté des montagnes était superficielle, qu'elle n'avait pas la signification profonde de celle du visage. Elles ne lui donneraient jamais ce qu'il cherchait, dût-il les gravir mille fois. C'était le

visage qui l'attirait, avec ses lacs d'un bleu admirable.

Il détourna les yeux des montagnes et contempla la longue pente menant au cou. L'escalade était douce, mais traîtresse. Il avançait lentement. Un faux pas pouvait l'envoyer rouler sans qu'il pût se raccrocher à quoi que ce soit. Il s'aperçut qu'il haletait, se demanda pourquoi, puis se rappela l'altitude. Mais il ne prit pas encore de tablette d'oxygène ; elles lui seraient beaucoup plus utiles ultérieurement.

Lorsqu'il eut atteint la crête du cou, le soleil baissait dans le ciel. Mais Marten avait déjà renoncé à l'idée de s'attaquer le jour même à la falaise du menton. Ç'avait été de la présomption de sa part que de se croire capable de conquérir la Vierge en un seul jour.

Il en faudrait au moins deux.

La crête avait près de deux kilomètres de large et sa courbe était à peine perceptible. Marten avançait rapidement, conscient du fait que la falaise du menton se dressait toujours plus haute au-dessus de lui, mais il ne la regardait pas, il avait peur de la voir, jusqu'au moment où elle fut si près qu'elle lui cacha le ciel. Alors il fut forcé de la regarder, de lever les yeux plus haut que le gonflement rocheux de la gorge et de les fixer sur le mur effrayant qui lui barrait l'avenir.

L'avenir était sombre. La falaise n'offrait aucune prise, aucune fissure, aucune saillie. Marten éprouva un certain soulagement, car si aucune possibilité ne s'offrait de grimper la falaise, il faudrait bien renoncer. Mais, d'autre part, il se sentait profondément déçu. Atteindre le visage était plus qu'une ambition, c'était une obsession ; et l'effort physique que demandait cette tâche, le danger, les obstacles – tout cela faisait partie intégrante de l'obsession.

Il pouvait revenir sur ses pas, le long du bras, jusqu'à son canot et jusqu'à la colonie isolée ; il pouvait louer un avion aux indigènes taciturnes et rudes, aussi facilement qu'il avait loué le canot. Et une heure plus tard, il pourrait atterrir sur le visage de la Vierge.

Mais ce serait là tricher et il le savait. Non pas tricher envers la Vierge, mais envers lui-même.

Il y avait un autre moyen, mais il le rejeta pour la même raison qu'il l'avait antérieurement rejeté. Le sommet de la tête de la Vierge constituait un élément inconnu et, bien que les arbres de sa chevelure eussent peut-être rendu l'ascension plus facile, la distance à franchir était trois fois supérieure à la hauteur de la falaise du menton, et la pente probablement aussi escarpée.

Non, c'était le menton ou rien. Et, vu la façon dont les choses se présentaient, l'ascension était impossible. Marten se consola en songeant qu'il n'avait examiné qu'une section relativement petite de la falaise. Peut-être les autres parties seraient-elles moins abruptes. Peut-être...

Il secoua la tête. Se forger des espoirs ne servirait à rien. Il serait temps d'espérer *après* avoir trouvé le moyen d'arriver là-haut, pas avant. Il se mit à longer la base de la falaise, puis s'arrêta. Tandis qu'il était demeuré immobile

à contempler cette muraille effrayante, Alpha Virginis était descendu doucement dans la mer en fusion. La première étoile était déjà visible à l'est, et la teinte des seins de la Vierge était passée de l'or au pourpre.

À regret, Marten décida de remettre son exploration au lendemain. Cette décision s'avéra raisonnable. L'obscurité tomba avant qu'il eût eu le temps d'ouvrir son sac de couchage, et avec la nuit vint le froid pénétrant pour lequel la planète était célèbre dans toute la galaxie.

Il plaça le thermostat sur le sac, se déshabilla et se coucha. À l'intérieur du sac, il faisait chaud. Marten mangea un biscuit et avala deux gorgées d'eau. Brusquement, il songea qu'il n'avait pas déjeuné... et qu'il ne s'en était même pas aperçu.

Il y avait là une réminiscence quelconque, un élément de déjà-vu. Mais le rapport était si ténu que Marten ne put retrouver le souvenir. Il restait là, étendu, les yeux fixés sur les étoiles. La masse sombre du menton de la Vierge s'élevait devant lui, cachant la moitié du ciel. Il aurait dû se sentir isolé, effrayé même. Mais au contraire, il avait une sensation de bien-être et de sécurité. Pour la première fois depuis des années, il était heureux.

Il y avait, presque au-dessus de sa tête, une constellation étrange. Elle faisait songer à un homme assis sur un cheval. L'homme portait sur l'épaule un objet de forme allongée qui aurait pu être n'importe quoi suivant la façon dont on observait les étoiles qui le dessinaient : un fusil, une planche, peut-être une canne à pêche.

Aux yeux de Marten, cela paraissait être une faux...

Il se tourna sur le côté, jouissant de sa petite oasis de chaleur. Le menton de la Vierge baignait dans la lumière douce des étoiles, la nuit avait une silencieuse splendeur... C'était là une phrase écrite par lui-même, songea Marten, une bribe du fantastique fatras de mots qu'il avait assemblé onze ans auparavant sous le titre de : *Lève-toi, mon amour !* Ce livre lui avait apporté la renommée, la fortune et Lelia.

Lelia... Elle paraissait si lointaine et, en un sens, elle l'était. Et pourtant, elle semblait, d'une étrange et poignante façon, appartenir au passé immédiat.

*

* *

La première fois qu'il l'avait vue, elle était debout dans un de ces petits bars à l'ancienne mode, si populaires alors dans Old York. Elle était là, toute seule, grande, brune, junonienne, buvant son jus de fruits comme si les femmes pareilles à elle étaient le phénomène le plus courant de la galaxie.

Il aurait juré, avant même qu'elle eût tourné la tête, qu'elle avait les yeux bleus, et il ne se trompait pas ; ils étaient bleus comme les lacs de montagne au printemps. Hardiment, il s'approcha d'elle, sachant que l'occasion ne se représenterait jamais, et lui demanda s'il pouvait lui offrir à boire.

À son étonnement, elle accepta. Elle ne lui dit pas immédiatement qu'elle l'avait reconnu. Il était à l'époque tellement naïf qu'il ne se savait même pas

célèbre dans Old York, bien qu'il eût dû le savoir. Son livre avait été un grand succès.

Il l'avait terminé l'été précédent – l'été où *l'Ulysse* était revenu d'Alpha Virginis IX ; l'été où il avait cessé d'être un garçon de cabine et renoncé à l'ambition d'être un pilote interstellaire. Pendant le temps qu'avait duré le voyage, sa mère s'était remariée une fois de plus, et quand il l'eut appris, il loua un cottage dans le Connecticut, aussi loin d'elle que possible. Puis, poussé par des forces indépendantes de sa volonté, il s'assit et se mit à écrire.

Lève-toi, mon amour ! traitait de l'odyssée interstellaire d'un jeune explorateur cherchant un substitut de Dieu qu'il finissait par découvrir dans une femme. « Épique ! » avaient crié les critiques, et les psychanalystes freudiens, qui n'avaient pas renoncé à leurs théories après quatre siècles d'adversité, avaient passé le roman au crible de leurs analyses. Les divers comptes rendus de presse s'étaient conjugués heureusement pour éveiller l'intérêt du monde littéraire et avaient mené le livre vers une seconde édition, puis une troisième. En une nuit, Marten était devenu le plus incompréhensible de tous les phénomènes littéraires : un romancier célèbre.

Mais il n'avait pas encore compris que cette célébrité lui valait d'être reconnu en public.

« J'ai lu votre livre, Mr. Marten, lui dit la fille brune debout à ses côtés. Et il ne m'a pas plu.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il. Puis : Pourquoi ?

— Lelia Vaughan... Parce que votre héroïne est impossible.

— Il ne me semble pas qu'elle soit impossible, dit Marten.

— Vous allez bientôt prétendre qu'elle a un modèle.

— Peut-être. » Le barman les servit et Marten prit son verre, dégustant le liquide bleuâtre du cocktail martien. « Pourquoi est-elle impossible ?

— Parce que ce n'est pas une femme, dit Lelia. C'est un symbole.

— Un symbole de quoi ?

— Je ne sais pas. En tout cas, elle est inhumaine. Trop belle, trop parfaite... Elle est un critère.

— Vous lui ressemblez étrangement », dit Marten. Elle baissa les yeux et resta un moment silencieuse. Puis elle reprit :

« Il y a un vieux cliché qu'on pourrait reprendre pour l'occasion : je parie que vous dites ça à toutes les femmes que vous rencontrez... mais, chose curieuse, je ne le crois pas.

— Et vous avez raison, dit Marten. Mais il fait chaud ici, si nous allions nous promener ?

— Si vous voulez... »

Old York était un anachronisme, maintenu vivant par une poignée d'intellectuels, qui cultivaient le prestige émanant des vieux bâtiments, des vieilles rues et des vieilles traditions. C'était une plaisanterie sinistre comparée à l'élégante ville jumelle sur Mars. Mais au cours des années, Old York avait pris la couleur et l'atmosphère qui avait été jadis celle de la Rive

gauche à Paris, et lorsque c'était le printemps et qu'on était amoureux, Old York était un endroit agréable.

Ils marchèrent le long des avenues mélancoliques et désuètes, dans l'ombre fraîche des maisons dont le temps avait estompé les couleurs. Ils traversèrent la solitude de Central Park et le ciel avait un bleu printanier, les arbres avaient le vert pâle des feuilles naissantes. Ce fut le plus joli des après-midi et, ensuite, la plus belle des soirées. Jamais les étoiles n'avaient brillé avec autant de clarté, jamais la lune n'avait été si ronde, les heures si fugitives, les minutes si douces. Marten s'était senti la tête légère et c'était d'un pas mal assuré qu'il avait reconduit Lelia chez elle. Mais ce ne fut que plus tard, assis sur les marches menant à son propre appartement, qu'il se rendit compte à quel point il était affamé ; et il se rappela qu'il n'avait rien mangé depuis le matin...

Dans la nuit étrangère, Marten remua, puis s'éveilla. Les formes bizarres des constellations l'étonnèrent un moment, puis il se rappela où il était et ce qu'il allait faire. Le sommeil l'envahit à nouveau et il se retourna rêveusement dans la chaleur de son cocon électronique. Libérant un bras, il toucha du doigt la surface rassurante de la falaise. Et il poussa un soupir.

III

L'aube rose s'avança à travers le paysage. La matinée suivit, portant le soleil comme un joyau étincelant.

Marten avait les nerfs tendus par l'attente et l'inquiétude. Il s'obligea à ne pas penser. Méthodiquement, il mangea son petit déjeuner d'aliments concentrés, plia son sac de couchage. Puis il commença un examen systématique du menton de la Vierge.

À la lumière du matin, la falaise ne semblait pas aussi inaccessible que la veille au soir. Mais son altitude demeurerait la même et sa surface lisse n'avait pas changé. Marten fut à la fois soulagé et peiné.

Puis, près du rebord occidental du cou, il découvrit la cheminée.

C'était une fissure creuse, qui avait peut-être deux fois la largeur de son corps, et qu'avait sans doute formée une récente secousse sismique. Il se rappela soudain d'autres signes d'activité sismique qu'il avait observés dans la colonie, mais au sujet desquels il avait négligé de poser des questions. Une douzaine d'habitations en ruine, c'est sans importance lorsqu'on se sent sur le point de résoudre un problème qui vous harcèle depuis douze ans.

La cheminée montait en zigzag à perte de vue ; elle offrait, du moins pendant les trois cents premiers mètres, un moyen d'ascension relativement rapide. Elle comportait d'innombrables saillies rocheuses présentant des

prises. Mais Marten n'avait aucune possibilité de savoir si celles-ci – ou la cheminée elle-même – continuaient jusqu'au sommet.

Il se reprocha amèrement de ne pas avoir emporté de jumelles. Puis il nota que ses mains tremblaient, que son cœur battait durement contre ses côtes ; et il comprit soudain qu'il allait faire l'ascension de la cheminée, que rien ne l'arrêterait, pas même sa propre raison. Pas même le fait de savoir – s'il avait pu le savoir – que la cheminée était sans issue. Il prit son pistolet à crampons et y inséra l'un des douze chargeurs qu'il portait à la ceinture. Il visa avec soin, pressa sur la détente. Les longues heures qu'il avait passées à s'exercer pendant qu'il attendait d'être emmené du planétoport jusqu'à la colonie, avaient du moins servi à quelque chose et le crampon, traînant son fil de nylon presque invisible, pénétra dans la saillie qu'il avait choisie pour commencer l'escalade. Le bruit de la seconde détonation se répercuta jusqu'à lui en se fondant dans les derniers échos de la première, et Marten comprit que les racines d'acier du crampon s'étaient enfoncées profondément dans le granit, garantissant sa sécurité pour les deux cents premiers mètres.

Il remit le pistolet dans la gaine. À partir de ce moment et jusqu'à ce qu'il atteignît l'arête rocheuse, la corde s'enroulerait automatiquement dans le chargeur au fur et à mesure de l'ascension.

Il commença à grimper.

Ses mains ne tremblaient plus et son cœur battait normalement. Une mélodie chantait en lui, vibrant silencieusement à travers tout son être, l'imprégnant d'une force qu'il n'avait jamais ressentie auparavant et ne ressentirait peut-être jamais plus. Les premiers deux cents mètres furent presque ridiculement faciles. Les prises étaient si nombreuses presque tout le long du chemin que Marten avait l'impression de grimper à une échelle de pierre, et aux rares endroits où les saillies faisaient défaut, les murs présentaient l'espacement idéal permettant au corps de s'arc-bouter. Lorsqu'il atteignit le crampon, Marten était à peine essoufflé.

Il décida de ne pas se reposer. Tôt ou tard, la raréfaction de l'atmosphère se ferait sentir et mieux valait qu'il grimpât le plus haut possible tandis qu'il se sentait encore en forme. Il se dressa courageusement et arma le pistolet à crampons. Un autre crampon jaillit, halant la nouvelle cordée et délogeant l'ancienne, en pénétrant dans la base d'une autre saillie, à quelque 70 mètres au-dessus de celle où il se trouvait. La portée d'un pistolet était de 300 mètres, mais l'étroitesse de la cheminée et la position précaire de Marten limitaient ses possibilités d'action.

Il reprit son ascension, sa confiance croissant avec chaque mètre franchi. Mais il prenait soin de ne pas regarder vers le bas. La cheminée se trouvait tout au bout du rebord occidental du cou et un regard tout en bas aurait découvert non seulement la distance que Marten venait de parcourir, mais la chute de 3 000 mètres depuis l'arête jusqu'aux basses-terres. Il ne se croyait pas malgré tout capable de supporter le choc visuel causé par une altitude aussi formidable.

L'escalade jusqu'au second piton fut aussi banale que la précédente. De nouveau, Marten préféra ne pas faire halte et, enfonçant un nouveau crampon dans une troisième saillie à environ 80 mètres plus haut, il reprit son ascension. À mi-chemin, les premiers symptômes du manque d'oxygène se manifestèrent par une lourdeur dans les bras et les jambes et une respiration plus difficile. Marten glissa entre ses lèvres une tablette d'oxygène et reprit sa marche en avant.

La tablette lui redonna des forces et, lorsqu'il atteignit le troisième crampon, il ne sentit pas encore l'envie de s'arrêter. Mais il se força à s'asseoir sur l'étroite saillie rocheuse et, appuyant sa tête contre la paroi de la cheminée, il essaya de se détendre. Le soleil le frappa aux yeux et il se rendit compte brusquement que la rapidité de son ascension avait été subjective ; en fait, il s'était passé des heures depuis qu'il avait quitté le rebord du cou de la Vierge et Alpha Virginis était déjà au zénith.

Mais il ne pouvait plus se reposer, il n'en avait plus le temps. Il fallait qu'il atteignît le visage avant la tombée de la nuit, sinon il ne l'atteindrait peut-être jamais. En un instant, il fut sur pied, le pistolet chargé et prêt à tirer.

*

* *

Pendant un certain temps, l'ascension acquit un caractère différent. La confiance de Marten ne diminuait pas. La chanson silencieuse qu'il entendait en lui-même suivait une cadence de plus en plus rapide et sa respiration devint de plus en plus haletante. L'aventure prenait un caractère d'irréalité, qui disparaissait pendant les courts intervalles de lucidité que lui procurait l'absorption de chaque tablette d'oxygène.

Toutefois l'aspect de la cheminée n'avait que peu varié. Elle s'élargit un moment, mais il s'aperçut qu'en appuyant son dos contre l'une des parois et ses pieds contre l'autre, il pouvait avancer avec un minimum d'effort. Puis la cheminée se rétrécit à nouveau et il revint à son mode premier d'ascension.

Il s'enhardissait de plus en plus. Il n'avait pas peur de glisser : la ligne du crampon en service l'arrêterait avant qu'il soit tombé de très haut. C'est effectivement ce qui se serait passé... si la cartouche qu'il venait de tirer n'avait pas été défectueuse. Dans sa hâte, il ne remarqua pas que la corde de nylon ne s'était pas réenroulée sur elle-même et, lorsque la pierre sur laquelle il venait de se poser de tout son poids céda sous son pied, sa terreur instinctive fut tempérée par la pensée que la chute serait courte.

Mais elle ne le fut pas. Elle fut lente d'abord, irréelle. Il comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas. Près de lui, quelqu'un hurlait. Il ne reconnut pas tout de suite sa propre voix. Puis la chute fut rapide. Les parois de la cheminée vacillèrent sous ses mains crispées et des débris de roche plurent sur son visage angoissé.

*

À six mètres plus bas, il heurta une saillie sur un des flancs de la cheminée. Le choc le projeta de l'autre côté, puis le rebord qu'il avait quitté un moment auparavant parut s'élancer entre ses pieds et il s'étala sur le ventre, le souffle coupé, les yeux pleins du sang qui coulait d'une coupure à son front.

Lorsqu'il reprit sa respiration, il remua doucement chacun de ses membres, pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé. Puis il respira profondément. Ensuite il demeura longuement étendu sur le ventre, heureux de savoir qu'il était vivant et indemne.

Il avait fermé les yeux ; inconsciemment il les rouvrit et en essuya le sang. Il jeta un regard sur la chevelure de la Vierge, à 3 500 mètres plus bas. Poussant une exclamation, il essaya de s'agripper au granit du rebord. Pendant un instant, le vertige le prit, puis le quitta graduellement et sa terreur disparut.

La forêt s'étendait presque jusqu'à la mer, flanquée par les magnifiques précipices du cou et de l'épaule, par l'escarpement du bras. La mer étincelait, toute dorée, sous le soleil de l'après-midi, et les basses-terres formant plage étaient d'un vert roux.

Il y avait là une analogie... Marten fronça les sourcils, essayant de se rappeler. N'était-il pas, longtemps auparavant, demeuré étendu sur un rocher – ou une falaise – à regarder une autre plage, une vraie plage ? À regarder... ?

Brusquement, il se souvint et le souvenir lui fit monter le sang au visage. Il essaya de rejeter l'image indésirable dans son subconscient, mais elle glissa entre les doigts de son esprit et demeura nue, dans le soleil. Il fut bien forcé de l'affronter...

Après leur mariage, Lelia et lui avaient loué le cottage du Connecticut où *Lève-toi, mon amour !* avait pris naissance et Marten s'était mis à écrire son second livre.

Le cottage était charmant, perché sur une falaise surplombant la mer. Tout en bas, accessible par un escalier en spirale, s'étendait une petite plage de sable blanc, protégée des curieux par deux promontoires boisés. C'était là que Lelia passait ses après-midi à prendre, nue, des bains de soleil, tandis que Marten les occupait à emplir de mots vides et de phrases plates le manuscrit sur sa table de travail.

Le second livre ne marchait pas. La spontanéité qui avait caractérisé la création de *Lève-toi, mon amour !* s'était enfuie. Les idées ne venaient pas et, lorsqu'elles venaient, Marten était incapable de les transcrire. Il savait que cela était en partie dû à son mariage. Lelia était en tout comme doit être une jeune épouse, mais il y avait quelque chose qui lui manquait, quelque chose

d'intangible qui hantait jour et nuit son mari.

Cet après-midi d'août avait été chaud et humide. Une brise soufflait de la mer, mais bien qu'elle fût assez forte pour agiter les rideaux du bureau, elle ne l'était pas assez pour franchir le barrage d'air stagnant et rafraîchir Marten, assis misérablement à sa table.

Cependant qu'il luttait, là, avec les mots, les idées et les phrases, il prit conscience du grondement du ressac, sur la plage, et l'image de Lelia étendue, brune ; et dorée sous le soleil, se leva dans son esprit.

Il se demanda quelle position elle avait prise : étendue sur le côté ou peut-être sur le dos, avec le soleil baignant ses cuisses, son ventre, sa poitrine...

Le sang se mit à battre aux tempes de Marten et il joua nerveusement avec le crayon posé sur sa table. Lelia étendue, immobile devant la mer, ses cheveux bruns flottant autour de sa tête et de ses épaules, ses yeux bleus fixés sur le ciel...

Quelle image donnerait-elle vue d'en haut, du sommet d'une colline, par exemple ? Ressemblerait-elle à cet autre corps de femme allongé devant une autre mer – qui avait troublé Marten de façon étrange et qui lui avait donné son inspiration ?

Il se posa la question et sa nervosité s'accrut. Le battement du sang dans ses tempes s'intensifia, puis se ralentit et prit le même rythme que celui du ressac.

Il consulta la pendule de son bureau : 2 h 45. Il lui restait peu de temps. Dans une demi-heure, Lelia monterait prendre une douche. Il se leva péniblement. Il traversa le bureau, entra dans le living-room, arriva jusqu'au porche qui s'ouvrait sur la pelouse et, plus loin, sur la falaise et la mer étincelante.

L'herbe était douce aux pieds et le soleil, le grondement de la mer, tout inclinait à la rêverie. Arrivé près du rebord de la falaise, il se mit à quatre pattes, avec la sensation d'être ridicule, et rampa précautionneusement, puis tout au bord, il s'allongea sur le ventre, écarta doucement l'herbe haute et contempla la plage blanche, tout en bas.

Lelia était étendue juste au-dessous de lui, le dos au sol. Son bras gauche était allongé vers la mer, ses doigts jouaient avec l'eau. Elle avait plié un genou, dont la chair était dorée, de même que la surface lisse de son ventre et les doux promontoires de ses seins. Son cou était un magnifique passage menant au superbe précipice du menton et au visage bronzé. Les lacs bleus de ses yeux étaient clos en un sommeil paisible.

L'illusion et la réalité se mêlèrent. Le temps s'enfuit, l'espace s'anéantit. De nouveau, Marten survolait la Vierge... Au moment crucial, les yeux bleus s'ouvrirent.

Elle l'aperçut immédiatement. Son visage refléta la surprise, puis la compréhension (bien qu'elle n'eût pas compris du tout). Finalement, ses lèvres formèrent un sourire tentateur et elle leva les bras vers Marten. « Descends, chéri, appela-t-elle, viens me voir ! »

Le bourdonnement du sang aux tempes du jeune homme noya le grondement de la mer tandis qu'il descendait l'escalier menant à la plage. Elle attendait là, près de l'océan, comme elle l'avait toujours attendu, lui ; et soudain il eut l'impression de devenir les basses-terres, ses épaules frôlant le ciel, tandis que le sol tremblait sous ses pas immenses.

Tu es belle, ô mon amour, comme Tirzah, gracieuse comme Jérusalem, terrible comme une armée avec ses oriflammes...

*

* *

Une brise, née dans les ombres pourpres entre les montagnes, arriva jusqu'à son refuge, rafraîchissant son visage enflammé et fortifiant son corps épuisé. Lentement, il se mit sur pied. Il regarda les parois de la cheminée, se demandant si elles continuaient à s'élever pendant les quelque trois cents mètres qui le séparaient du sommet.

Il tira son pistolet à crampons et jeta la cartouche défectueuse ; puis, visant soigneusement, ils appuya sur la détente. En remplaçant le pistolet, il éprouva un vertige et chercha instinctivement la trousse à oxygène attachée à sa ceinture. Ses doigts fébriles finirent par trouver les petites agrafes qui, elles, étaient restées accrochées alors que la trousse était tombée pendant la chute.

Pendant un instant, il demeura immobile. Il ne lui restait qu'une solution logique : redescendre jusqu'à l'arête du cou, y passer la nuit et revenir le lendemain matin à la colonie ; puis se faire conduire au planétoport et prendre le premier astronef en partance pour la Terre. Il oublierait la Vierge et...

Il faillit rire tout haut. La logique était un joli mot et un concept louable, mais il y avait beaucoup de choses sur la terre et dans le ciel auxquelles elle ne s'appliquait pas, et la Vierge en était une. Il se remit à grimper.

*

* *

Au voisinage de 700 mètres, la cheminée commença à se modifier.

Marten ne remarqua pas tout d'abord le changement. Le manque d'oxygène avait affecté sa lucidité d'esprit et il avançait dans une sorte de léthargie, levant péniblement un membre, puis l'autre, son corps pesant allant d'une position précaire à l'autre, s'approchant lentement du but. Lorsqu'il remarqua enfin le changement, il était trop las pour avoir peur, trop hébété pour perdre courage.

Il venait de ramper sur le refuge offert par un rebord étroit et levait les yeux à la recherche d'une autre saillie où accrocher un crampon. La cheminée était faiblement illuminée par les derniers rayons du soleil couchant et, pendant un moment, il crut que la lumière déclinante affectait sa vision.

Il n'y avait plus de saillies...

Il n'y avait plus de cheminée non plus. Elle s'était élargie toujours

davantage pendant un certain temps. Maintenant elle formait soudain une pente concave qui s'étendait jusqu'au sommet. À dire vrai, il n'y avait jamais eu de cheminée. En fait, la fissure ressemblait beaucoup plus à la section transversale d'un entonnoir gigantesque : la partie qu'il avait déjà escaladée représentait le tube et celle qu'il avait encore à grimper, la bouche.

Il vit d'un seul regard que cette dernière partie ne serait pas facile. La pente était beaucoup trop lisse. D'où il était assis, il ne voyait pas une seule prise. Cela ne signifiait pas obligatoirement qu'il n'y en avait plus, néanmoins s'il en existait, elles ne seraient pas assez importantes pour permettre l'emploi du pistolet à crampons. Comment en aurait-il enfoncé un, si aucune prise ne s'y prêtait ?

Il regarda ses mains. Elles tremblaient de nouveau. Il voulut prendre une cigarette, se rappela brusquement qu'il était à jeun depuis le matin et prit à la place un biscuit. Il le mâcha lentement et l'avalait avec une gorgée d'eau. Sa gourde était presque vide. Il eut un faible sourire. Maintenant, il avait une raison logique de grimper jusqu'au visage : remplir sa gourde aux lacs bleus.

Il prit une cigarette et l'alluma cette fois, jetant la fumée vers le ciel qui s'assombrissait. Il entourait ses genoux de ses bras et se berçait doucement, en chantonnant tout bas. C'était un vieux, vieux refrain datant de sa première enfance. Tout à coup il se rappela où il l'avait entendu et qui le lui avait chanté et il se leva, irrité, jetant sa cigarette dans l'ombre croissante, puis il se tourna vers la pente.

La marche en avant reprit.

Ce fut une ascension mémorable. La pente était aussi mauvaise qu'elle en avait l'air. Il était impossible d'y grimper à la verticale et il dut la traverser, en zigzaguant avec, pour tout appui, des dénivellations larges comme le doigt. Mais son bref repos et son repas lui avaient redonné des forces et, au début, il n'éprouva aucune difficulté.

Graduellement, néanmoins, la raréfaction toujours croissante de l'atmosphère le gêna de nouveau. Il avançait de plus en plus lentement. Parfois il se demandait s'il faisait le moindre progrès. Il n'osait pas renverser la tête en arrière pour regarder vers le haut, car les prises de pied étaient si minimes que le moindre déséquilibre pouvait entraîner une chute. Bientôt la tombée des ténèbres lui apporta un nouvel élément d'inquiétude.

Il regretta de ne pas avoir laissé son paquetage sur la dernière saillie. C'était un fardeau malaisé qui semblait devenir à chaque mètre plus lourd. Il en aurait dénoué les courroies et l'aurait fait glisser de ses épaules s'il avait pu se servir de ses mains.

La sueur lui coulait dans les yeux. Il essaya une fois d'essuyer son front humide contre le granit, mais il ne réussit qu'à rouvrir sa blessure. Le sang se mêla à la sueur, l'aveuglant complètement. Il se demanda si la falaise montait jusqu'au ciel. Enfin il parvint à s'essuyer les yeux sur sa manche, mais il n'y voyait toujours pas, car l'obscurité était totale. Le temps cessa d'exister, Marten se demandait si les étoiles avaient paru et, lorsqu'il trouva une série de

prises plus larges que les précédentes, il leva la tête et regarda au-dessus de lui. Mais à nouveau la sueur et le sang l'aveuglèrent.

Il fut surpris lorsque ses doigts sanglants découvrirent l'arête.

En examinant la pente, il n'avait pourtant aperçu aucune saillie. Mais il y en avait une. Tremblant, il souleva son corps fatigué centimètre par centimètre vers le haut jusqu'à ce qu'il eût trouvé un appui pour ses coudes. Puis il projeta sa jambe droite sur la surface granitée et se hissa en sûreté.

C'était une vaste saillie dont il réalisa l'étendue lorsqu'il roula sur son dos et laissa tomber ses bras à ses côtés. Il demeura là tranquillement, trop las pour bouger. Un peu plus tard, il leva une main et essuya de ses yeux le sang et la sueur. Les étoiles avaient paru. Le ciel était parsemé de centaines de constellations d'une palpitante beauté. Directement au-dessus de lui se trouvait celle qu'il avait observée la nuit précédente : le cavalier à la faux...

Marten soupira. Il aurait voulu rester étendu là pour toujours, avec la douce lumière des étoiles sur le visage, et la rassurante présence de la Vierge ; rester là dans cette paix bienheureuse, éternellement suspendu entre le passé et l'avenir, dégagé du temps et du mouvement.

Mais le passé ne le permit pas. En dépit des efforts de Marten pour l'en empêcher, Xylla écarta le rideau sombre et entra en scène. Alors, le rideau se dilua derrière elle et le spectacle commença.

*

* *

Après l'échec de son troisième roman (le second s'était vendu grâce à la réputation du premier et avait connu un succès éphémère), Lelia était allée travailler dans une affaire de parfums afin que son mari pût continuer à écrire. Plus tard, pour le libérer des corvées domestiques, elle avait engagé une bonne.

Xylla était une extraterrestre, originaire de Mizar X. Les habitants de Mizar avaient deux caractéristiques remarquables : leur corps gigantesque et leur cerveau minuscule. Xylla ne faisait pas exception à la règle. Elle avait plus de deux mètres et une intelligence fort au-dessous de la moyenne.

En dépit de sa haute taille, elle était bien proportionnée, gracieuse même. En fait, si elle avait eu un visage un peu agréable, elle aurait pu passer pour une femme séduisante. Mais la figure était plate, avec de gros yeux bovins et des pommettes larges. La bouche était beaucoup trop épaisse et la lèvre inférieure formait une moue qui la faisait paraître plus épaisse encore. Et les cheveux qui auraient pu, s'ils avaient eu la teinte voulue, donner un peu d'originalité à ce visage, étaient d'un brun terne.

Marten lui jeta un seul regard lorsque Lelia les présenta l'un à l'autre, puis ne songea plus à elle. Si Lelia pensait que cette géante pouvait faire les travaux domestiques mieux que lui, il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'elle les fit.

Cet hiver-là, Lelia fut transférée sur la côte occidentale et, pour ne pas

avoir deux maisons à entretenir, ils abandonnèrent le cottage du Connecticut et allèrent en Californie. La Californie avait une population aussi clairsemée que celle d'Old York. La Terre Promise avait depuis longtemps pris le chemin des étoiles, elle s'étendait à travers des milliers de systèmes solaires encore en friche. Mais il y avait un bon côté dans l'éternel désir qu'éprouve l'homme moyen à découvrir de verts pâturages : ceux qu'il laissait derrière lui embellissaient en son absence ; il y avait de la place pour les sédentaires et les entêtés. Et la Terre, après quatre siècles d'opportunisme, avait finalement accepté son rôle de centre culturel de la Galaxie.

On trouvait de belles villas, style vingt-troisième siècle, tout au long de la côte californienne. Elles étaient presque toutes charmantes et presque toutes vides. Lelia en choisit une peinte en rose, non loin de son travail, qui restait le même à ceci près qu'elle faisait partie de l'équipe de l'après-midi au lieu de celle du matin. Et Marten se mit en devoir d'écrire son quatrième livre.

Du moins, il essaya.

Il n'avait pas eu la naïveté de penser qu'un changement de décor le sortirait de sa torpeur intellectuelle. Il savait bien que tous les mots et les combinaisons de mots dont il nourrissait la machine à écrire devaient venir de lui. Mais il avait espéré que deux échecs successifs (le second livre déjà avait été un échec, en dépit de son bref succès financier) le stimuleraient assez pour qu'il n'en connût pas un troisième.

Il se trompait. Sa léthargie ne fit que croître. Il sortait de moins en moins, se réfugiait de plus en plus tôt dans son bureau. Mais il ne travaillait pas. Il lisait Tolstoï et Flaubert, Dostoïevski et Stendhal, Proust et Cervantès, Balzac. Et plus il lisait Balzac, plus il s'étonnait que cet homme gras au visage rougeaud eût été si prolifique, alors que lui-même demeurait aussi stérile que le sable blanc de la plage sous les fenêtres de son bureau.

Vers dix heures, chaque soir, Xylla lui apportait son brandy dans le grand verre de cristal que Leila lui avait offert pour son anniversaire et il demeurait étendu sur sa chaise longue devant la cheminée (où Xylla avait allumé un feu de sapin). Il buvait, il rêvassait. Parfois il s'assoupissait, puis se réveillait en sursaut. Finalement, il se levait, allait dans sa chambre et se couchait. (Lelia avait commencé à faire des heures supplémentaires peu de temps après leur arrivée et elle rentrait rarement avant une heure du matin.)

La présence de Xylla s'imposa à lui peu à peu. Tout d'abord, il n'avait même pas conscience de cette présence. Puis un soir il observa la façon dont elle marchait : légèrement, pour une créature si robuste, d'une allure presque rythmée ; le soir suivant, il nota le gonflement virginal de ses seins énormes ; le troisième soir, la ligne gracieuse de ses cuisses d'Amazone sous sa jupe grossière. Finalement, le jour vint où, sur une impulsion – du moins le crut-il à ce moment-là – il lui demanda de s'asseoir auprès de lui et de bavarder un instant.

« Si vous voulez, monsieur », dit-elle et elle s'assit sur un tabouret aux pieds de Marten.

Il ne s'était pas attendu à cela et il se trouva momentanément embarrassé. Toutefois, tandis que le cognac commençait à s'infiltrer dans son sang, il se mit au diapason. Il observa le jeu de la lumière sur les cheveux de la géante et s'aperçut qu'ils n'étaient pas d'un brun si terne, après tout ; ils avaient une touche de roux, d'un roux paisible qui contrebalançait la lourdeur du visage.

Ils parlèrent de choses diverses – surtout du temps, parfois de la mer. D'un livre que Xylla avait lu, enfant (le seul qu'elle eût jamais lu) ; de Mizar X. Lorsqu'elle évoquait Mizar X, sa voix changeait. Elle prenait une douceur enfantine et ses yeux, que Marten avait trouvé mornes, s'illuminaient, s'arrondissaient. Il crut même y discerner une trace de bleu. Une trace infime – mais c'était un commencement. Il lui demanda alors, chaque soir, de parler avec lui. Elle ne refusa jamais et s'assit toujours, l'air soumis, sur le tabouret aux pieds de Marten. Même assise, elle le dominait, mais il ne trouvait plus sa taille inquiétante, du moins dans le sens où il l'entendait naguère. Sa présence gigantesque le calmait, lui procurait une sorte de paix. Il commença à attendre avec de plus en plus d'impatience ces visites nocturnes.

Lelia continuait de faire des heures supplémentaires. Parfois elle ne rentrait qu'à deux heures du matin. Au début, il s'était fait du souci à ce sujet et lui avait reproché de travailler si dur. Mais insensiblement, il finit par ne plus y penser du tout.

Brusquement, il se souvint de la nuit où Leila était rentrée de bonne heure ; la nuit où il avait touché la main de Xylla...

Il y avait longtemps qu'il désirait toucher cette main. Soir après soir, il l'avait vue posée immobile sur le genou de la géante et il en avait admiré la symétrie et la grâce, se demandant si elle était beaucoup plus grande que sa main à lui, si elle était douce ou rugueuse, chaude ou froide. Finalement, le temps vint où il ne put plus se dominer davantage : il se pencha... les doigts géants s'entremêlèrent aux siens, il sentit sa chaleur toute proche. Les lèvres de Xylla étaient près des siennes et, dans le visage immense, les yeux avaient pris la couleur d'un lac. Les épais sourcils effleurèrent le front de Marten, les lèvres rouges s'appuyèrent doucement sur les siennes et les bras géants le pressèrent contre les montagnes jumelles de la poitrine...

Alors, il y avait eu Lelia, debout, figée sur le seuil de la porte, qui disait : « Je vais prendre mes affaires... »

*

* *

La nuit était froide et des particules de givre flottaient dans l'air, captant la lumière des étoiles. Marten frissonna et se redressa. Il jeta les yeux vers les profondeurs pâles, puis les leva vers la beauté éblouissante des montagnes jumelles. Il se mit sur pied et se tourna vers la pente, levant instinctivement les mains à la recherche d'une nouvelle saillie. Elles rencontrèrent le vide.

Il n'y avait plus de saillie ni de pente. Il n'y avait jamais eu de saillie. Devant lui, c'était le visage de la Vierge qui s'étendait, pâle et poignant à la

IV

Marten avança lentement. La lumière stellaire ruisselait comme une pluie. Lorsqu'il approcha de la bouche rocheuse, il pressa ses lèvres contre la pierre froide et dure. « Lève-toi, mon amour ! » murmura-t-il.

Mais la Vierge demeura immobile sous ses pieds et il continua son chemin, longeant la ligne orgueilleuse du nez, cherchant à obtenir un aperçu des deux lacs.

Il marchait comme dans un rêve, les bras ballants. Il ne se rendait pas compte qu'il avançait. Les lacs, maintenant qu'ils étaient si proches, l'attiraient irrésistiblement. Les beaux lacs aux profondeurs bleues et leur promesse de délices. Il n'était pas étonnant que Lelia, puis Xylla eussent fini par le lasser. Ni qu'aucune des autres femmes mortelles qui lui avaient appartenu n'eût été capable de lui donner ce qu'il voulait. Rien d'étonnant à ce qu'il fût revenu, après douze années stériles, à son seul amour véritable.

La Vierge était unique. Aucune femme ne pouvait se comparer à elle. Aucune.

Il était presque arrivé à la pommette, mais il n'apercevait encore aucune tache bleue qui brisât la monotonie du visage. Ses yeux lui faisaient mal, tant il les contraignait à chercher. Ses mains tremblaient sans qu'il pût les contrôler.

Puis, soudain, il se trouva au bord d'un énorme bassin vide. Il le fixa, stupéfait. Levant les yeux il aperçut, contre le ciel, le fourré formant sourcil. Il en suivit la ligne jusqu'à ce qu'elle s'arrondît vers l'intérieur et devînt la colline stérile qui avait été jadis l'isthme séparant les deux lacs d'eau bleue...

Avant que l'eau se fût écoulée. Avant que le système de pompage souterrain eût cessé de fonctionner, probablement à la suite de la même secousse sismique qui avait engendré la cheminée.

Marten avait mis trop d'impétuosité et d'ardeur à vouloir posséder son seul amour. Jamais il ne lui était venu à l'idée qu'elle avait pu changer, que...

Non, il ne voulait pas y croire ! Cela signifierait que toute cette ascension de cauchemar avait été accomplie en vain. Que toute sa vie à lui n'avait aucun sens.

Il baissa les yeux, espérant à demi voir l'eau bleue monter à nouveau dans les orbites creuses. Tout ce qu'il vit fut le fond du lac... et ses résidus.

Des résidus étranges. Un amas d'objets gris, qui ressemblaient à des bâtons aux formes curieuses, parfois joints ensemble. Presque comme des...

Marten fit un pas en arrière. Il s'essuya furieusement la bouche. Il se

détourna et se mit à courir.

Mais il n'alla pas loin, non seulement parce qu'il fut aussitôt à bout de souffle, mais parce qu'il lui fallait d'abord prendre une décision. Instinctivement, il s'était dirigé vers le menton. Mais devenir un tas d'os brisés sur l'arête du cou rocheux vaudrait-il mieux que de se noyer dans un des lacs ?

Il s'arrêta, tomba à genoux. Une nausée le prit. Comment avait-il pu être aussi naïf, même à vingt ans, pour croire qu'il était le seul ? Il était certainement le seul Terrien... mais la Vierge était une vieille, vieille femme qui avait eu beaucoup d'admirateurs dans sa jeunesse, et eux l'avaient conquise par des moyens divers pour mourir ensuite, de façon symbolique, au fond de ses yeux bleus.

Leurs ossements attestaient sa popularité.

Que fait-on lorsqu'on apprend que sa déesse a des pieds d'argile ? Que fait-on lorsqu'on découvre que son seul amour est une fille publique ?

Il y a une chose en tout cas que l'on *ne fait pas*...

On ne couche pas avec elle.

L'aube était une promesse indécise à l'orient. Les étoiles commençaient à pâlir. Marten, debout sur le rebord de la falaise, attendait le jour.

Il se rappela un homme qui, bien des siècles auparavant, avait escaladé une montagne et y avait enterré une barre de chocolat au sommet. Un rite quelconque, incompréhensible pour le non-initié. Debout sur le plateau du visage, il enterra plusieurs choses. Il enterra son adolescence et il enterra *Lève-toi, mon amour !* Il enterra la villa de Californie et le cottage du Connecticut. Et enfin – à regret, mais définitivement – il enterra sa mère.

Il attendit jusqu'à ce que le matin irréel se fût épanoui, jusqu'à ce que les doigts dorés du soleil eussent touché son visage las. Puis il commença la descente.

Traduit par CATHERINE GRÉGOIRE.

Goddess in granite.

© Robert F. Young (Extrait de : *A glass of stars*).

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

ATTITUDES

Par Philip José FARMER

Après le contact entre humains et planétaires viendra la communication. Après la communication, la possibilité d'échanges : échanges de biens matériels, certainement, mais aussi échanges de connaissances, d'idées et de notions abstraites, pour autant que les planétaires possèdent une intelligence. De part et d'autre, il y aura une tentation : la tentation d'interpréter les manifestations extérieures accompagnant de tels échanges, et d'y voir des préoccupations propres à l'espèce, voire à l'individu, qui observe.

I

ROGER TANDEM se dissimulait derrière ses cartes à jouer, comme s'il se retranchait derrière une batterie de boucliers. Ses yeux couraient comme ceux d'une belette sur les visages des autres joueurs assis autour d'une table du salon du navire interstellaire *Dame Chance*.

« Père John, dit-il, enfin, j'ai réussi à vous comprendre. Vous êtes gentil avec moi, vous blaguez avec moi, vous jouez aux cartes avec moi et de temps en temps vous prenez même un verre de bière avec moi. Et, quand je commence à me dire que vous êtes vraiment un chic type, vous m'entraînez progressivement vers un sujet ou un autre. Vous attaquez sous un certain angle, vous esquivez dès que je me fâche ou que vous me sentez devenir inquiet, mais vous y revenez constamment et quand je ne suis plus sur mes gardes, vous faites apparaître les flammes de l'enfer devant mes yeux en m'invitant à y jeter un coup d'œil, espérant me terroriser suffisamment pour me faire bondir immédiatement sous l'aile protectrice de notre sainte mère l'Église. »

Les yeux bleu pâle du père John se levèrent de ses cartes juste le temps nécessaire pour qu'il réponde avec beaucoup de douceur :

« Vous avez raison en ce qui concerne la seconde moitié de votre exposé.

Quant au reste, qui sait ?

— Vous êtes une fine mouche, mon père, habitué à exploiter l'aspect religieux des choses, mais avec moi ça ne prend pas. Et savez-vous pourquoi ? Parce que votre attitude n'est pas la bonne. »

Les sourcils des cinq autres joueurs se levèrent aussi haut qu'il était possible. Le capitaine du *Dame Chance*, Rowds, toussa à en devenir écarlate, puis, crachotant et soufflant dans un mouchoir, il dit :

« Diantre ! Tandem ! que... hum... que voulez-vous dire en prétendant que... hum... que *son* attitude n'est pas la bonne ? »

Tandem sourit, très sûr de lui et répliqua :

« Je sais que vous estimez qu'il me faut un certain culot pour parler ainsi. Comment ! Roger Tandem, joueur professionnel, collectionneur et marchand d'objets d'art interstellaires, se permet de faire des remontrances à un prêtre. Mais je n'ai pas encore fini. Non seulement je crois que le père John n'adopte pas la bonne attitude, mais je pense la même chose de chacun de vous, messieurs. »

Personne ne répondit. Les lèvres de Tandem ébauchèrent une sorte de sourire sarcastique, mais ses compagnons de jeu ne pouvaient le voir, car il dissimulait sa bouche derrière ses cartes.

« Vous êtes tous plus ou moins croyants, poursuivit-il. Et pourquoi ? Parce que vous avez peur de courir un risque, voilà pourquoi. Vous vous dites que vous n'avez aucune certitude qu'il y ait une autre vie après celle-ci, mais qu'il se pourrait tout de même qu'il y en ait une. Aussi vous prenez la décision de parer à toute éventualité et vous vous embarquez dans l'une ou l'autre des religions, exactement comme vous feriez de l'auto-stop. Y en a-t-il deux d'entre vous à pratiquer la même religion, messieurs ? Non, et cependant, vous avez tous quelque chose en commun : vous croyez ne rien avoir à perdre en avouant croire en tel ou tel dieu. D'autre part, vous pensez qu'en reniant l'existence d'un dieu, vous risquez de vous trouver du côté des perdants et tout perdre. Alors pourquoi ne pas avouer une croyance ? C'est plus sûr ! »

Il posa ses cartes sur la table, alluma une cigarette et souffla un nuage de fumée qui forma un écran devant son visage.

« Quant à moi, je ne crains pas de prendre un risque. Je joue gros jeu. Ma soi-disant âme éternelle contre la croyance qu'au-delà de cette vie il n'existe plus rien. Pourquoi m'astreindrais-je continuellement à *ne pas* faire ce dont j'ai envie, me transformant ainsi en un être misérable et hypocrite alors que j'ai la possibilité de bien m'amuser ?

— Voilà en quoi vous commettez peut-être une erreur, observa le père John Carmody. À mon avis, c'est vous qui adoptez la mauvaise attitude. Nous sommes tous engagés dans une partie ne pouvant être gagnée que par un seul moyen : la foi. Aussi, à mon point de vue, votre tactique de jeu n'est pas une méthode rationnelle, car même s'il s'avérait que vous avez vu juste, vous ne le saurez jamais. Comment ferez-vous pour empocher vos gains ?

— Mais j'empoche mes gains pendant ma vie, mon père, et cela me suffit,

objecta Tandem. Après ma mort, il ne me fera ni chaud ni froid de savoir que quelqu'un m'a « possédé ». À propos, permettez-moi de vous faire remarquer, mon père, que vous feriez bien d'avoir un peu plus de succès avec votre foi que vous n'en avez avec vos cartes. Vous n'êtes pas ce que l'on appellerait un très bon joueur, vous savez. »

Le prêtre sourit. Son visage rond, légèrement bouffi, était loin d'être beau, mais lorsqu'il était amusé, il avait une expression plaisante et avenante. Le père John donnait l'impression qu'un diapason était enfermé au fond de son être, diapason qui le faisait vibrer d'une gaieté qu'il vous invitait à partager avec lui.

Tandem aimait l'humeur joviale du prêtre, sauf lorsque le rire semblait être à ses dépens. Alors sa bouche se tordait et adoptait cette expression qu'elle avait si fréquemment lorsqu'elle était dissimulée derrière les cartes.

À cet instant, une voix forte retentit dans l'inter-communiqué et une lumière jaune se mit à clignoter au-dessus de la porte du salon. Le capitaine Rowds se leva en disant :

« Hum... voulez-vous m'excuser, messieurs. On... hum... on me réclame au poste de pilotage. Nous sommes sur le point de sortir de translation. N'oubliez pas que nous serons... hum... en chute libre dès que la lumière rouge paraîtra. »

La partie n'était pas terminée. Les cartes furent rangées dans des boîtes dont un côté aimanté restait attaché à une plaque de fer incrustée dans la table de jeu. Les joueurs se calèrent confortablement dans leurs fauteuils, attendant que le *Dame Chance* sorte de translation et passe en chute libre pendant une dizaine de minutes, tandis que le calculateur automatique prenait ses repères.

Si la sortie du navire interstellaire de l'espace annulé⁽¹⁾ s'était effectuée au point voulu, il poursuivrait sa route vers sa destination en propulsion spatiale normale.

Tandem embrassa le salon d'un regard circulaire et poussa un soupir. Au cours de ce voyage la récolte avait été bien maigre. La plupart du temps il avait joué pour la gloire avec le père John, le capitaine Rowds, le missionnaire de la Lumière universelle et les deux professeurs de sociologie. Il était très regrettable que ses compagnons de voyage n'eussent pas un sou vaillant, tout en se croyant des hommes du monde. S'ils avaient joué de l'argent, ils auraient été offensés que quelqu'un insiste pour brancher un détecteur P.C. ou P.E.S au-dessus de la table de jeu. Tandem n'aurait éprouvé alors aucun scrupule à se servir de l'un ou de l'autre de ces moyens dont il était doué. Il estimait que du moment qu'il en était doté, c'était pour s'en servir. D'où il les tenait, cela ne l'avait jamais inquiété.

Il avait gagné de l'argent pendant le bond de B Velorum à Y Scorpii, ayant fait la connaissance d'un jeune homme passionné du jeu de dés, un type qui se serait considéré personnellement offensé si l'on avait disposé un révélateur sur la table de jeu. C'était un *vrai* joueur. C'est-à-dire qu'il pensait qu'un joueur doué de P.C. devait être capable de détecter lui-même, pendant une partie, si

un de ses partenaires se servait d'énergies supposées interdites. Mais il concevait, par contre, qu'un des risques les plus stimulants du jeu était de se trouver vis-à-vis de quelqu'un d'aussi fort que soi. Ou plus fort.

Lorsque, dans une partie, deux joueurs « doués » se rencontrent avec des adversaires non-P.C., il peut se passer n'importe quoi, mais aucun des deux ne dévoilera jamais que l'autre est un tricheur. À ce moment, la partie prend l'allure d'un duel entre les deux joueurs qui se croient des « aristocrates » du jeu. Ils abandonnent les plébéiens à la porte, dans le froid, et à la fin de la partie les pauvres plébéiens se retrouvent sans un sou, sans en avoir pour cela acquis plus de sagesse.

Tandem avait eu fort à faire avec le jeune homme riche. Malheureusement, juste au moment où il était parvenu à l'amener au point où il allait jouer gros jeu, le *Dame Chance* (un navire mal nommé s'il en fut un !) s'était translaté(2) hors de sa destination. La partie fut interrompue et peu après le pigeon quitta le navire.

Et à présent Tandem était non seulement sur le point de se trouver complètement fauché, mais, ce qui était plus grave, il s'ennuyait. Même sa longue discussion avec le père John – s'il est permis de qualifier de discussion un entretien aussi plaisant – ne l'émoustillait plus. Aussi ce fut sans doute ce manque d'émotions fortes et le vague sentiment que le prêtre avait eu le dessus, qui le poussèrent à agir comme il le fit. En effet, lorsque la lumière rouge se mit à clignoter, Tandem déboucla la ceinture de sécurité qui le retenait dans son fauteuil et donna un léger coup de pied afin de se propulser vers le haut. Tandis qu'il flottait doucement vers le plafond, il porta ses mains jointes à ses lèvres, dans un remarquable mélange de bêtise et de bigoterie.

« Hé ! père John ! s'écria-t-il. Regardez ! saint Joseph de Copertino ! »

Il y eut des regards gênés et quelques rires timides de la part des autres passagers. Même l'apôtre de la Lumière universelle, quoique concurrent direct du père John, fronça les sourcils en voyant cette facétie qu'il estima être de très mauvais goût et, en quelque sorte, une marque de mépris envers ses propres croyances.

« Attitude déplacée, grommela-t-il. Attitude vraiment déplacée. »

Le père John cligna des yeux avant de se rendre compte que Tandem était en train de parodier un saint du Moyen Age, très connu pour ses tribulations avec les lévitations involontaires. Toutefois, loin de s'en offusquer, il sortit calmement un carnet de sa poche et se mit à y écrire quelque chose. Quel que fût l'événement, il cherchait toujours à en tirer profit. Il estimait qu'il fallait même rendre grâces au diable pour les exemples que celui-ci fournissait. Les pitreries de Tandem lui avaient inspiré une idée pour un article. S'il le terminait à temps pour le faire partir par la fusée postale, il pourrait paraître dans le prochain numéro d'un périodique de son ordre.

Et cet article serait intitulé : *La chute libre de l'homme : vers le bas ou vers le haut ?*

Tandem avait pensé un moment descendre à la prochaine escale, Wildenwooly. C'était une planète vierge où les colons avaient beaucoup de travail et bien peu de distractions. Le jeu en était une. – Mais par malheur il n'y avait que bien peu d'hommes sur Wildenwooly à être vraiment en fonds et, de plus, ils s'emportaient très facilement. La veine persistante de Tandem aurait pu éveiller leur suspicion et si par hasard il existait des détecteurs de P.C. sur cette planète, ils n'auraient pas manqué de les utiliser. Il n'aurait pas été plus avantageux pour Tandem de ne faire usage de ses dons que partiellement. Le résultat d'une telle tactique aurait été aussi désastreux pour lui qu'une déveine persistante.

Tout le monde jouit d'une certaine capacité de P.C., mais les enregistreurs existants n'étaient sensibles qu'aux émissions puissantes. Or, Tandem et les hommes de son genre ne pouvaient contrôler leur force de P.C. de façon permanente pour se maintenir dans les limites du « non-contrôle », qu'à la condition d'exercer une surveillance très stricte de leur potentiel d'énergie. Mais au cours d'une partie ils s'énervaient toujours et succombaient à la tentation de se servir de quantités anormales d'énergie. Ce qui avait pour conséquence de les faire démasquer. Pour éviter de pareils inconvénients, il leur fallait ne pas se servir du tout de leurs possibilités, ce qui les rendait aussi suspects, tout le monde étant doué d'un minimum de P.C. Même si les Wooliens ne parvenaient pas à *prouver* qu'il trichait, ils étaient fort capables de rendre justice eux-mêmes.

Tandem n'aimant pas précisément être rossé et n'ayant aucun goût pour les conduites de Grenoble – une désagréable survivance d'une coutume terrienne des temps passés – il décida de rester à bord du *Dame Chance* jusqu'à l'escale de Po Chu I. C'était une planète grouillant de Célestes aux poches bourrées de bons du Trésor fédéral et leurs yeux brillaient de leur passion ancestrale pour dame Fortune.

Avant d'atteindre Po Chu I, le navire fit escale à Weizmann où un autre jeune homme riche monta à bord. Tandem se frotta les mains et pluma le pigeon jusqu'à son dernier duvet. Voilà où était la beauté de l'âge technologique. Quels que soient les progrès, on retrouvait toujours le même vieux type d'être humain ne demandant qu'à se laisser plumer. Le jeune homme riche et Tandem trouvèrent plusieurs partenaires qui ne demandaient pas mieux que de jouer avec eux jusqu'au moment où les enjeux devinrent trop gros. Tant qu'il entassa les jetons, Tandem ignora ses anciens partenaires : le capitaine, les professeurs et les deux révérends pères. Malheureusement, juste avant le départ du navire de Po Chu I le jeune homme devint maussade. Il se disputa avec Tandem au sujet de quelque chose qui n'avait aucun rapport avec le jeu et lui colla un magnifique œil au beurre noir.

Tandem ne rendit pas le coup. Il déclara au jeune homme riche qu'il allait déposer une plainte contre lui auprès d'un tribunal terrestre pour avoir violé son libre arbitre. En effet, il n'avait autorisé personne à le frapper. Il ajouta qu'il, se soumettrait volontairement à une piqûre de Telol et que, sous l'action de cette drogue, il révélerait au cours de son interrogatoire qu'il n'avait pas triché.

Pour une raison que Tandem n'arriva pas à comprendre, plus personne, excepté le père John, ne voulut lui parler pendant tout le reste du voyage. Comme Tandem n'avait aucune envie de s'entretenir avec le prêtre, il jura qu'il quitterait le navire à la prochaine escale quelle que soit la faune qu'il y trouverait.

Le *Dame Chance* le déçut en descendant sur une planète qui, pour les Terriens, était toujours « terra incognita ». Jusqu'à présent, aucune colonie humaine ne s'y était encore installée. La seule raison pour laquelle le navire y fit escale était le besoin d'eau pour réapprovisionner les réservoirs de carburant. Le capitaine Rowds annonça aux passagers et à l'équipage qu'ils pourraient fouler le sol de Kubei pour se dégourdir les jambes, mais leur enjoignit de ne pas s'aventurer au-delà du lac.

« Hum... mesdames, messieurs... hum... il se fait que l'agent sociologique de la Fédération a... hum... a conclu un accord avec les aborigènes, aux termes duquel nous sommes autorisés à utiliser cette région, mais à condition de n'avoir aucun contact avec les... hum... les Kubeiens eux-mêmes. Ces gens ont différentes coutumes très particulières et nous... hum... nous, Terriens, pourrions les offenser par... hum... si vous voulez bien m'excuser de m'exprimer ainsi... hum... par ignorance. Certaines de leurs coutumes sont... hum... si je puis dire... hum... sont plutôt bestiales. Les personnes... hum... prudentes se le tiendront pour dit. »

Tandem découvrit que le navire mettrait au moins quatre heures à se réapprovisionner. Il se dit que par conséquent il disposait de plus de temps qu'il ne lui en fallait pour procéder à une petite exploration. Il avait décidé de se faire une légère idée d'ensemble de Kubei, mais la position du navire dans une petite vallée boisée le lui interdisait. S'il pouvait seulement escalader une colline et grimper sur un arbre, il pourrait voir la ville des indigènes, dont il avait aperçu les immeubles blancs à travers un hublot, pendant la descente du *Dame Chance* vers cette planète étrangère. En réalité, il n'était poussé par aucun intérêt personnel, l'interdiction du capitaine mise à part. Pour Tandem, celle-ci équivalait à un ordre formel de faire le contraire. Même enfant il avait toujours éprouvé un délicieux ravissement à désobéir à son père. Comme adulte, il continuait à ne jamais s'incliner devant l'autorité.

La tête légèrement penchée vers le sol, sa main caressant comme à l'habitude sa bouche et son menton, il contourna lentement le navire gigantesque. Il ne trouva personne pour lui intimer l'ordre de rebrousser chemin. Il allongea le pas. Au même instant il entendit une voix :

— Attendez-moi ! Je vous accompagne un bout de chemin. »

Il se retourna. C'était le père John.

Tandem se raidit. Le prêtre souriait, ses yeux bleu pâle brillèrent. Il était ennuyeux que Tandem n'eût pas confiance en cet homme dont l'attitude variait si souvent. Il était toujours impossible de prévoir ce qu'il allait faire. On le rencontrait aussi velouté qu'une peau de pêche, pour le quitter, l'instant d'après, aussi rugueux qu'une barbe de trois jours, et cela, sans raison apparente.

Le joueur professionnel laissa retomber sa main et découvrit sa bouche tordue en ce mi-sourire mi-rictus, qui lui était si particulier.

« Mon père, si je vous demandais de m'accompagner un kilomètre, votre foi vous commanderait d'en faire au moins deux en ma compagnie.

— Je les ferais avec grand plaisir, mon fils, mais le capitaine nous l'a interdit et, je suppose, non sans raison valable.

— Écoutez, mon père, quel mal peut-il y avoir à jeter un petit coup d'œil à l'extérieur de cette vallée ? Les indigènes considèrent cette région comme tabou. Ils ne nous inquiéteront pas. Alors, pourquoi ne pas faire cette petite promenade ?

— Je ne vois aucune raison de transgresser les ordres du capitaine. Sa juridiction temporelle sur le navire est totale, c'est son petit univers à lui. Il connaît son métier et je respecterai ses ordres à la lettre.

— Entendu, mon père, drapiez-vous dans votre petite robe de soumission. Vous y serez peut-être en sécurité, mais vous ne verrez jamais rien et ne jouirez jamais de rien de ce qui se trouve en dehors d'elle. Quant à moi, je vais prendre ce risque qui, certainement, n'en est pas un.

— J'espère que vous ne vous trompez pas.

— De grâce, mon père, faites disparaître cette expression funèbre de votre visage. J'ai simplement l'intention de monter en haut de cette colline et de grimper dans un arbre. Et puis je redescendrai tout de suite. Y a-t-il un mal quelconque à cela ?

— C'est à vous de le savoir.

— Mais je le sais, répondit Tandem en parlant entre ses doigts qui recouvraient à nouveau sa bouche. Tout dépend de l'attitude que l'on adopte, mon père. Marchez hardiment, soyez sans crainte, ne vous cachez de qui que ce soit ou de quoi que ce soit et vous récolterez de la vie exactement ce que vous y aurez semé.

— Je suis d'accord que l'on récolte de la vie exactement ce que l'on sème, mais je ne suis pas d'accord quant à la première partie de votre profession de foi. Vous ne marchez pas hardiment. Vous avez peur. Vous vous cachez. »

Tandem qui s'était déjà détourné pour poursuivre son chemin, s'arrêta et pivota sur ses talons. « Que voulez-vous dire ?

— Tout simplement que vous sentez constamment que vous avez à vous cacher de quelqu'un ou de quelque chose. Autrement, pourquoi masqueriez-vous tout le temps vos lèvres avec votre main, ou, si ce n'est pas avec la main, avec un bouclier de cartes à jouer ? Et lorsque vous êtes obligé de montrer

votre visage, vous tordez votre bouche en un rictus, comme si vous méprisiez le monde. Pourquoi ?

— Écoutez, là nous tombons dans le domaine de la psychiatrie, grogna Tandem. Restez ici, mon père, collé dans votre petite vallée, moi, je vais aller voir ce que le reste de Kubei peut m'offrir.

— N'oubliez pas que nous appareillons dans quatre heures !

— J'ai une montre », dit Tandem. Il rit et ajouta :

« Elle me servira de conscience.

— Les montres se détraquent.

— Les consciences également, mon père. » Tandem s'éloigna en continuant de rire. À mi-chemin du sommet de la colline il s'arrêta pour jeter un regard en arrière, à travers les arbres. Là-bas, le père John était debout, petite silhouette noire et solitaire qui l'observait. Mais au même instant le prêtre dut bouger légèrement, juste à un angle approprié pour permettre au soleil de se refléter sur le croissant de son col blanc et éblouir Tandem. Celui-ci cligna des yeux, jura, alluma une cigarette et se sentit beaucoup mieux lorsque le rideau de fumée bleu s'éleva lentement devant son visage. Décidément, il n'y avait rien de meilleur qu'une bonne cigarette pour détendre un homme.

III

On aurait pu dire de Tandem qu'il passait toute sa vie à chercher des « pigeons » à plumer et il n'allait pas avoir la moindre difficulté à en trouver maintenant.

De son observatoire dans les branches d'un grand arbre sa vue plongeait dans la vallée voisine. Et là-bas, il en voyait des « pigeons », même sur Kubei.

Il était impossible de se tromper sur le but que poursuivait la foule massée en deux cercles concentriques au pied de la colline. Ceux du plus petit cercle d'êtres, à l'intérieur, tous à genoux fixaient intensément un objet placé au centre. Derrière eux, il y avait un cercle plus important de personnes qui, également, observaient intensément cette chose qui ressemblait, pour autant que Tandem s'en rendît compte, à une girouette. Visiblement, ce n'en était pas une. D'après les attitudes de ceux qui entouraient la chose, Tandem réalisa immédiatement le but qu'ils poursuivaient. Et son cœur bondit de joie. Aucune erreur n'était possible. Tandem était capable de flairer une partie de passe anglaise à un kilomètre de distance. Le jeu qui se jouait à ses pieds était peut-être une forme légèrement différente de la version terrienne, mais au fond c'était la même chose.

Il descendit rapidement de son perchoir et dévala la colline en se faufilant

parmi les troncs d'arbres. Un coup d'œil sur sa montre-bracelet lui apprit qu'il lui restait encore trois heures et demie avant l'appareillage du navire, en outre, il était inconcevable que le capitaine Rowds puisse partir en abandonnant un de ses passagers. Tandem tenait absolument à voir de près ce jeu de hasard kubeien. Naturellement, il n'y participerait pas, car il ignorait les règles et n'avait pas de monnaie locale pour miser. Il regarderait tout simplement pendant un bon moment, puis retournerait au navire.

Son cœur battait une sarabande, les paumes de ses mains devenaient moites. Voilà sa raison de vivre : cette tension, cette incertitude et ces émotions. Courir un risque ! Gagner ou perdre ! Roulez, petits dés, et sortez-moi un brelan d'as !

Intérieurement il ricana. À quoi pensait-il ? Il lui était impossible de prendre part à cet amusement. En outre, il fallait aussi envisager la possibilité que l'apparition d'un Terrien bouleverserait les Kubeiens à un point tel que la partie s'arrêterait. Il en doutait. Les joueurs sont notoirement des êtres blasés. Il n'y a que la police ou un cataclysme pour les arracher à une partie, aussi longtemps qu'il reste encore de l'argent à gagner.

Avant de révéler sa présence il examina les joueurs. C'étaient des humanoïdes à la peau brune. Leurs têtes rondes étaient couvertes de cheveux bruns drus et courts. Leurs visages triangulaires étaient vierges de système pileux, mis à part six poils raides, semi-cartilagineux, sur leur longue lèvre supérieure. Leurs nez étaient noirs et ressemblaient à un gant de boxe. Les lèvres également noires et tannées comme du cuir. Ils avaient les dents aiguës des carnivores et des mentons très développés. Une collerette de cheveux auburn poussait, pareille à un boa, autour de leurs cous.

Tous portaient de longues vestes noires et des pantalons blancs s'arrêtant au genou. Un seul arborait un chapeau. Cet indigène-là paraissait être en quelque sorte le maître de cérémonies, ou, comme Tandem le nomma, le croupier. Il était plus grand et plus maigre que les autres et était coiffé d'un genre de mitre, munie d'une grande visière verte pour protéger les yeux. Il restait tout le temps à la même place, arbitrait les disputes au sujet des enjeux et donnait le signal de début de chaque partie. Tandem comprit que ce serait le croupier qui orchestrerait l'opinion de la foule envers le nouvel arrivant.

Il aspira profondément, adopta son rictus familial et sortit de derrière les broussailles.

Il ne s'était pas trompé au sujet de l'attitude des Kubeiens envers les étrangers. Ceux du cercle extérieur levèrent leurs yeux bridés, les écarquillant légèrement et dressèrent leurs oreilles, pareilles à celles du renard. Mais après s'être assurés d'un regard que le nouvel arrivant était inoffensif, ils reportèrent tout leur intérêt sur la partie. Peut-être était-ce une habitude de leur part que de feindre l'indifférence ou peut-être étaient-ils réellement aussi accommodants qu'ils semblaient l'être. Quels que fussent leurs motifs, il décida d'en tirer profit.

Il essaya doucement de se faufiler à travers la foule des spectateurs et les

trouva tout disposés à le laisser passer et à s'effacer devant lui. Très vite il atteignit le premier rang. Il regarda le croupier droit dans les yeux. Celui-ci lui jeta un regard interrogateur, le scruta, puis leva les deux bras au-dessus de la tête. Deux des doigts de chacune de ses mains étaient croisés. La foule poussa un seul cri, un genre d'abolement et imita son geste. Puis le croupier laissa retomber ses mains et le jeu se poursuivit comme si le Terrien était un habitué. Tandem, après avoir étudié la partie intensément pendant un bon moment, fut convaincu qu'il était bien dans son élément et que ce qui se passait là n'était rien d'autre qu'une version améliorée du jeu de roulette.

Le centre d'attention était la statue d'un Kubeien étendue horizontalement, face au sol. Elle mesurait bien deux mètres. Ses deux bras étaient écartés à angle droit de chaque côté du tronc et les jambes étaient en prolongement du corps. La statue tournait librement sur son nombril posé sur un axe dont l'autre bout était cimenté dans un grand bloc de marbre.

La tête de la statue était peinte en blanc. Ses jambes étaient noires. Un bras était rouge, l'autre vert. Le reste du corps était gris d'acier.

Le cœur de Tandem ne fit qu'un bond. Cette statue, il en était certain, était en platine.

Il observa. Un des joueurs saisit un des bras de la statue en psalmodiant une invocation dans son langage exotique, un chant dont les tonalités étaient exactement les mêmes que celles d'un Terrien faisant appel à la chance avant de jeter ses dés. Puis, sur un signal du croupier, le Kubeien donna une vigoureuse poussée au bras de la statue qui se mit à tourner de plus en plus vite, le soleil se reflétant sur elle en éclairs rouges, verts, blancs, noirs et argentés. Dès qu'elle commença à ralentir, les joueurs s'accroupirent, haletant d'impatience et tendant les bras vers elle en poussant des invocations qui sont les mêmes à travers toute la Galaxie, quelle que soit la langue.

Entre-temps les spectateurs paraient aussi bien que les joueurs. Chacun avait une ou plusieurs reproductions plus petites de la statue centrale. Pendant que celle-ci tournait, l'assistance faisait de grands gestes en caquetant, puis tous jetaient leurs figurines en l'air en les faisant tourner. Tandem était certain que ces statuettes également étaient en platine.

La grande statue s'arrêta, son bras vert dirigé vers un des joueurs. Un cri s'éleva de la foule. De nombreux joueurs s'avancèrent et déposèrent leurs figurines devant l'homme désigné par le bras de la statue. Celui-ci donna au toton – comme Tandem l'appelait maintenant – une nouvelle poussée. À nouveau le toton se mit à tourner de plus en plus vite.

Maintenant le Terrien avait analysé le jeu. Vous preniez un de vos petits totons et le jetiez en l'air. Si, en retombant, un de ses membres ou sa tête s'enfonçait dans le sol mou et que cette extrémité était de la même couleur que celle du grand toton, lorsqu'il s'arrêtait et vous désignait, vous ramassiez toutes les statuettes retombées sur une autre couleur.

Si le grand toton pointait en votre direction alors que votre statuette s'était enfoncée dans le sol par un membre d'une autre couleur, la partie était nulle,

vous ne perdiez rien et ne gagniez rien, cependant, vous aviez le droit de faire tourner encore une fois le grand toton. Autrement, la personne suivante, dans la queue des joueurs, prenait votre place et tentait sa chance.

Tandem se frotta les mains mentalement. Il fit voir sa montre à son voisin en lui indiquant par gestes qu'il aimerait bien la troquer contre un toton. L'indigène naïf, après avoir reçu un signe d'acquiescement de la part du croupier, accepta immédiatement ce marché et en parut ravi bien qu'en réalité il perdît au change.

Tandem commença par placer plusieurs paris avec les spectateurs et gagna. Armé de ses petits totons il pénétra hardiment dans le cercle intérieur. Une fois là, il fit froidement agir son P.C. pour ralentir le grand toton et l'arrêter devant la personne qu'il fallait et sur exactement la bonne couleur. Il était assez intelligent pour faire en sorte que lui-même ne soit que rarement gagnant, édifiant la plus grande partie de sa fortune rapide en faisant des paris avec des spectateurs. Parfois il perdait volontairement, d'autres fois le hasard en décidait ainsi. Il était certain que de nombreux Kubeiens étaient doués de P.C., quoiqu'ils en fussent inconscients, et cette énergie était obligée de travailler pour eux s'ils étaient en nombre suffisant pour se concentrer sur la même couleur. Par-ci, par-là, il parvenait à découvrir des traces d'émanations de P.C. mais sans réussir à les localiser. Elles étaient perdues dans la mêlée générale.

Mais cela n'avait aucune importance. Les indigènes ne pouvaient pas atteindre sa force à lui. Il s'était entraîné pendant des années à développer ses facultés P.C.

Aussi oublia-t-il tout cela et se mit-il à observer les réactions de la foule. Il s'était déjà trouvé seul parmi des étrangers et les avait vus devenir méchants lorsqu'il se mettait à gagner trop régulièrement. Il était tout disposé à commencer à perdre pour les laisser se calmer ou, si cette tactique était inopérante, à prendre la fuite. Il ne réfléchit même pas comment il pourrait arriver à faire de la vitesse avec le poids de ses gains qui l'alourdirait, car il avait la certitude qu'il s'en tirerait d'une façon ou d'une autre.

Rien de ce à quoi il s'attendait ne se produisit. Aucun des indigènes ne perdit son ricanement malicieux et leurs yeux, couleur rouille, paraissaient sincèrement amicaux. Lorsqu'il gagnait, ses voisins lui tapaient dans le dos. Certains l'aiderent même à empiler des totons. Il les surveillait de très près pour s'assurer qu'ils n'essayaient pas d'en faire disparaître sous leurs longues vestes noires, tellement semblables aux soutanes des prêtres terriens. Mais personne n'essaya de le voler.

L'après-midi passa en un tourbillon vertigineux d'éclairs verts, rouges, blancs, argentés et noirs. Les totons aux pieds de Tandem commencèrent à former un joli petit monticule, lentement et sans ostentation.

Extérieurement froid, il était ivre intérieurement. Mais son ivresse n'avait pas atteint un degré suffisant pour qu'il oublie de jeter de temps en temps un regard sur la montre attachée au poignet velu du Kubeien à qui il l'avait

troquée. Chaque fois il constatait qu'il avait encore largement le temps de participer à une nouvelle partie et d'encaisser.

Quoique très absorbé, Tandem remarqua que la foule des spectateurs augmentait. Ce jeu était comme n'importe quel jeu de hasard, dans n'importe quelle partie de l'univers. Qu'une partie s'engage et par quelque mystérieux fluide psychologique, qu'il est impossible d'expliquer, tous ceux se trouvant à proximité en entendaient parler. À travers les passages étroits les indigènes, par douzaines, affluaient dans la petite vallée, bavardant à haute voix, sifflant, applaudissant, manifestant par d'étranges cris ressemblant à des aboiements et créant une énorme puanteur sous le soleil intense, par suite de l'accumulation de leurs corps suants et velus. Les yeux rouille, en amande, brillaient, les cheveux auburn des collerettes se dressaient, de longues langues rouges dont la pointe ressemblait à un oignon vert, léchaient les lèvres noires, parcheminées, partout des mains s'élevaient vers le ciel dans un geste particulier, toujours avec deux des doigts croisés.

Mais tout ceci ne dérangeait Tandem en aucune façon. Il avait entendu – et senti – des foules semblables à celle-ci bien avant ce jour-là. Lorsqu'il gagnait, il se vautrait dans sa veine et s'en réjouissait.

Que le toton tourne ! Que les statuettes volent en l'air ! Que les richesses s'accumulent à ses pieds ! Voilà quelle était la belle vie ! Même l'alcool et les femmes ne parvenaient pas à produire le même effet chez lui.

Le moment vint où quatre indigènes seulement restèrent encore avec des statuettes devant eux. C'était au tour de Tandem de lancer le toton. Il jeta sa statuette très haut en l'air et la vit s'enfoncer dans le sol mou, les jambes noires en avant, puis il s'approcha du grand toton pour le faire tourner. Il jeta un regard de côté vers le croupier et vit ses yeux rouille emplis de larmes.

Tandem fut surpris, mais n'essaya même pas de deviner quelle pouvait bien être la cause de cette étrange émotion. Il n'avait qu'un seul désir, celui de jouer, et l'indigène venait de lui donner le signal de lancer le toton.

Mais au moment même où il posait la main sur le bras vert et dur de la statue, il entendit un cri qui domina le hurlement de la foule et en fut saisi au point de ne plus pouvoir faire un seul mouvement.

C'était la voix du père John. Il hurlait :

« Arrêtez, Tandem ! Pour l'amour de Dieu, *arrêtez !* »

IV

« Que diable venez-vous faire ici ? aboya Tandem. Essayeriez-vous de me porter la poisse ?

— J'ai parcouru le second kilomètre, mon fils, dit le père John. Et

heureusement pour vous. Une seconde de plus et vous étiez perdu. »

Des torrents de sueur déferlaient le long de ses lourdes bajoues pour disparaître dans son col qui tournait au gris, par la poussière et la transpiration. Un triple sillon rouge, qui avait dû être creusé par une branche, zébrait sa joue. Ses yeux bleu pâle vibraient en accord avec le diapason enfoui au fond de son corps rondelet, mais à présent ce n'était plus une note de gaieté.

« Arrière, Carmody ! s'écria Tandem. C'est mon dernier coup et puis je rentrerai. Je rentrerai riche !

— Non, vous ne le ferez pas. Écoutez, Tandem, il ne nous reste plus beaucoup de temps...

— Hors de mon chemin ! Ces gens-là pourraient profiter de cette situation pour arrêter la partie. »

Le père John jeta un regard désespéré au ciel. Au même instant le croupier quitta l'emplacement où il était resté debout pendant toute la durée de la partie et avança, la main tendue vers le prêtre. Sur le visage du prêtre John l'espoir fit place au désespoir. Avidement, il fit une série de gestes en direction du croupier.

Tandem, quoique exaspéré, ne pouvait faire autrement que d'observer la scène et espérait que ce prêtre importun qui s'occupait de ce qui ne le regardait pas, serait envoyé sur les roses. Il était irrité, presque au point d'en pleurer. Être si près du triomphe complet et le voir, en une minute, détruit par ce puritain au long nez !

Le père John, lui, ne prêtait pas la moindre attention à Tandem. Ayant accroché le regard des yeux rouille et mouillés du croupier, il pointa le doigt vers lui-même et vers Tandem et décrivit un cercle autour d'eux. L'expression du visage du croupier ne changea pas. Sans se laisser intimider le père John pointa alors un doigt en direction des indigènes et décrivit un cercle autour de ceux-ci. Il répéta cette pantomime deux fois. Brusquement les yeux bridés du croupier s'écarquillèrent, le regard rouille brilla. Il tourna rapidement la tête en un mouvement qui semblait vouloir être une affirmation. Apparemment il avait saisi ce que le prêtre essayait de lui faire comprendre, c'est-à-dire que les deux Terriens étaient d'une classe différente des Kubeiens. Alors le père John pointa le doigt en direction du grand toton, geste qu'il poursuivit en désignant le croupier. De nouveau il traça un cercle, cette fois-ci y englobant clairement l'indigène et la grande statue étendue face à terre. Puis il refit un autre cercle autour des deux Terriens, après quoi il leva le crucifix qui pendait à son cou, de sorte que toute l'assistance puisse le voir nettement.

Un seul cri s'éleva de la foule. En quelque sorte il résonnait plutôt comme une déception que comme une surprise. Les indigènes se pressèrent en avant, mais un aboiement du croupier les fit reculer. Alors lui-même avança et scruta le symbole, les yeux avides. Lorsqu'il en eut assez, il regarda le père John, attendant de nouveaux signes de lui. Des larmes roulaient de ses yeux.

« Qu'êtes-vous en train de faire, Carmody ? dit Tandem, durement. Cela

vous porterait préjudice si je gagnais une fortune ?

— Silence, malheureux ! J'ai presque réussi à leur faire comprendre ce que je voulais. Nous pourrions peut-être encore annuler cette partie, mais je n'en suis pas certain, car vous êtes déjà trop profondément engagé.

— Dès mon retour sur la Terre ou dès que nous ferons escale dans un grand port, je vous attaquerai devant les tribunaux pour avoir fait obstruction à mon libre arbitre. »

Tandem savait parfaitement que c'était une menace vaine, car la loi ne s'appliquait pas à ce cas particulier, néanmoins il se sentit mieux après l'avoir proférée.

Le père John ne l'avait cependant pas entendue. À présent, il était figé en une attitude de crucifixion, les bras étendus horizontalement, les pieds joints, une expression d'agonie sur le visage. Dès qu'il vit que le croupier tournait à nouveau la tête pour faire signe qu'il avait compris, le prêtre pointa le doigt en direction de Tandem. Le croupier parut effrayé, surpris. Son nez noir, en gant de boxe, se crispait, mû par une émotion inconnue. Il haussa les épaules et leva ses mains, les paumes tournées vers le haut.

Le père John sourit, son corps tout entier paraissait chanter en accord avec son diapason invisible. Cette fois-ci c'était une note de détente.

« Vous avez de la veine, mon garçon, dit-il à Tandem, que peu après votre départ, je me sois souvenu d'un article que j'avais lu dans le *Bulletin interstellaire des religions comparatives*, écrit par un anthropologue qui avait passé un certain temps ici, sur Kubei, et... »

Le croupier l'interrompt par des gestes vigoureux. Visiblement le père John s'était trompé en interprétant son geste précédent.

La bouche et les mâchoires du prêtre s'affaissèrent et il gémit :

« Tandem, ce type-là a également entendu parler du libre arbitre. Il insiste pour que vous décidiez vous-même si vous désirez... »

Tandem n'attendit pas le reste de la phrase et poussa un cri de joie.

« Messieurs ! La partie continue ! »

Il entendit à peine le cri de protestation du prêtre au moment où il saisit le bras vert du toton et lui donna une poussée violente qui le fit tourner de plus en plus vite sur son nombril. Il était également incapable d'entendre un traître mot de ce que lui disait le père John, tant il était absorbé dans l'attente de l'instant où le mouvement de la statue se ralentirait au point où il allait pouvoir commencer à exercer les petites poussées ou les légers freinages qui amèneraient les jambes noires du toton à pointer tout droit en sa direction.

Le toton tournait et tournait et tandis qu'il tournait, les statuette des parieurs du cercle des spectateurs étincelaient au soleil. Parmi les indigènes des fortunes s'échafaudaient et se perdaient. Tandem était debout, légèrement accroupi, immobile, hautain car il savait qu'il ne pouvait pas perdre. Individuellement ou collectivement les quatre Kubeiens en face de lui ne pouvaient pas avoir la même influence que lui sur la statue. Voilà ! Le toton ralentissait de plus en plus, il entamait son dernier tour. Le bras vert passa

devant Tandem, les pieds noirs passèrent. Une petite poussée, une petite poussée en sens contraire les ramènerait en arrière, puis une très légère traction pour leur faire maintenir leur vitesse et finalement une fraction de poussée en sens contraire pour les faire s'arrêter pointant directement vers lui.

C'est ainsi que ça se passerait. Les voilà qui arrivaient, ces jambes longues et noires, avec leurs pieds stylisés en prolongement. Les voilà qui arrivaient... hue... hue... doucement... doucement. a-a-ah !

« Hah ! »

La foule qui retenait son souffle l'avait expiré en une poussée énorme, un hurlement de surprise et de désillusion.

Et Tandem était toujours figé dans son accroupissement. Son cerveau ne voulait pas comprendre ce que ses yeux voyaient. Les poils de sa nuque picotèrent lorsqu'il découvrit *l'énergie subite et irrésistible qui venait de jaillir et avait poussé les jambes de la statue suffisamment pour qu'elles le dépassent* et que le bras vert aille pointer en direction de l'un de ses antagonistes.

Ce fut le père John qui le secoua et lui dit :

« Venez ! Vous n'êtes plus dans le coup ! »

Hébété, Tandem regarda le croupier en larmes donner le signal aux indigènes qui s'abattirent comme un essaim de guêpes sur son monticule de statuettes et les transportèrent de l'autre côté du cercle, pour les déposer aux pieds du gagnant. Quoiqu'il ne s'en soit pas encore rendu compte, les règles du jeu paraissaient être changées maintenant, car le gagnant prenait tout.

Avant de laisser partir les deux Terriens, le croupier s'approcha du prêtre et lui tendit une des statuettes. Le père John hésita, puis enlevant la chaîne de son cou, lui tendit le crucifix.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? »

— Courtoisie professionnelle, répondit le prêtre en guidant Tandem par le coude, à travers la foule des Kubeiens qui bondissaient sauvagement en hurlant. C'est un brave type. Pas jaloux le moins du monde. »

Tandem ne tenta même pas de découvrir le sens de ces mots. Sa rage qui bouillait sous son insensibilité apparente, se déchaîna.

« Que le diable emporte ces indigènes, ils avaient caché la puissance de leur P.C. ! Mais même alors, ils n'auraient certainement pas été fichus de m'avoir si vous n'aviez pas interrompu la partie au moment où vous l'avez fait, leur permettant ainsi de m'attaquer de concert. Du reste ce n'était que par chance pure qu'ils travaillaient la main dans la main ! Si vous n'aviez pas été un sacré puritain de trouble-fête, j'aurais certainement gagné ! Je serais riche ! Riche !

— J'accepte l'entière responsabilité de mon acte. Entre-temps, permettez-moi d'expli... Attention ! »

Tandem trébucha et serait tombé sur le nez si le père John ne l'avait pas retenu. Le joueur recouvra ses esprits et son équilibre et parut être encore plus furieux qu'auparavant. Il ne voulait absolument rien devoir au prêtre.

Ils poursuivirent silencieusement leur lente marche à travers la végétation opulente, jusqu'à ce qu'ils atteignissent une clairière. Ici, cédant à la pression douce, mais insistante, que le père John exerçait sur son coude, Tandem se retourna. À travers une avenue d'arbres, leurs regards plongeaient dans la vallée qu'ils venaient de quitter.

« Voyez-vous, Roger Tandem, j'avais lu cet article du Bulletin dont je vous parlais. Il avait pour titre *Attitudes* et c'est bien heureux pour vous, car ce furent nos précédents entretiens au sujet des attitudes qui le ramenèrent dans mon esprit. Je décidai sur le champ de – si vous voulez bien excuser l'égotisme apparent de cette déclaration – faire le second kilomètre, ou même le troisième si cela avait été nécessaire.

« Voyez-vous, Roger, lorsque vous avez vu ces gens, vous avez interprété la scène qui se déroulait sous vos yeux selon les signes et les symboles auxquels vous êtes habitué. Vous avez vu ces indigènes réunis autour d'une installation qui semblait nettement avoir le jeu pour but. Vous avez vu d'autres preuves de votre point de vue : des gens à genoux, engageant fiévreusement des paris, et vous entendiez des incantations, des suppliques à dame Fortune, des grognements, des exclamations, des hurlements de triomphe, des gémissements de défaite. Vous avez vu un maître des cérémonies, un chef des joueurs, un patron de tripot.

« Ce que vous avez perçu n'étaient que certaines similitudes entre les attitudes et les bruits caractéristiques de joueurs acharnés et ceux qui marquent les réunions de certains genres de sectes religieuses frénétiques, dans n'importe quel coin de l'univers où vous puissiez vous trouver. Elles sont très semblables. Observez les joueurs d'une ardente partie de passe anglaise, puis observez les simagrées des adeptes déchaînés de certaines réunions rituelles primitives. Y a-t-il beaucoup de différence ?

— Que voulez-vous dire ? »

Le père John pointa du doigt vers la vallée.

« Vous avez failli devenir un adepte. »

Le gagnant se tenait fièrement debout auprès de l'énorme pile de statuettes à ses pieds. Il semblait exulter intérieurement de sa victoire. Il se tenait droit comme un chêne, silencieux, les mains collées aux cuisses. Mais il ne resta pas longtemps dans cette position. Un certain nombre de joueurs trapus avancèrent et le saisirent par-derrière. Ses bras furent étendus et attachés à une poutre de bois. Une autre poutre fut placée à angle droit par rapport à la première et appliquée à son dos. Il y fut attaché par les pieds, les hanches et la tête. Ainsi crucifié il fut soulevé et porté en avant.

En même temps d'autres Kubeiens avaient enlevé le grand toton du poteau.

Tandem ne comprit ce qu'aurait été son sort qu'à l'instant où l'indigène fut placé sur le poteau servant d'axe, face contre terre, et quand la pointe acérée du poteau s'enfonça dans son nombril. Alors un des adorateurs saisit le bras étendu et lui donna une violente poussée.

Si le toton vivant poussa un cri, il ne put être entendu au-dessus des hurlements des fidèles assemblés. Il tourna jusqu'à ce que la pointe du poteau s'insérât dans la poutre de bois attachée à son dos. Tout le temps qu'il tournait, la foule chantait.

Le père John priait à mi-voix.

« Si je suis intervenu, je l'ai fait pour cet homme et parce que je suis obligé de choisir selon ce que me dicte mon cœur. Je savais que l'un des deux devait mourir, Seigneur, et que je ne croyais pas que cet homme fût prêt. Peut-être que l'être de ce monde-ci ne l'était pas non plus, mais je ne disposais d'aucun moyen de m'en rendre compte. Il participait à la partie sachant pleinement ce qui l'attendait s'il gagnait, alors que cet homme ici, Tandem, ne le savait pas. En outre, Tandem est un Terrien, comme moi, Seigneur, aussi devais-je présumer que, à moins d'avoir des indications ou des ordres contraires, je devais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour le sauver afin qu'un jour il puisse faire de son mieux pour se sauver de lui-même. Cependant, si je me suis trompé, ce n'est que par ignorance et par amour. »

Lorsque le père John eut terminé sa prière, il conduisit Tandem pâle et tremblant vers le sommet de la colline.

« Quels que soient les joueurs, quelles que soient les mises, c'est celui qui fait jouer qui gagne toujours, dit le père John, lui-même assez pâle. Cet homme que vous preniez pour le croupier était le grand prêtre. Les larmes que vous avez vues la première fois dans ses yeux étaient celles de la joie d'avoir fait un adepte et celles que vous avez vues ensuite, étaient des larmes de dépit d'en avoir perdu un. Il désirait vous voir gagner à ce jeu rituel millénaire. Si vous aviez gagné, vous auriez été le premier Terrien à être l'incarnation de leur déité, à être sacrifié de cette manière particulièrement douloureuse. Vos gains auraient été enterrés avec vous, offrande au dieu dont vous deveniez l'image vivante.

« Mais, comme je viens de vous le dire, celui qui fait jouer ne perd jamais. Plus tard, le grand prêtre aurait déterré ces statuettes et les aurait ajoutées au trésor de son église.

— Voulez-vous dire par là que tous ces signaux que vous avez fait à ce crou... ce prêtre... avaient pour but de le convaincre que je...

— Que vous apparteniez au Dieu de la Croix Verticale et non pas à celui de la Croix Horizontale. Et je l'avais presque convaincu, lorsque subitement il a dû penser au libre arbitre et a tenu à vous accorder une dernière chance d'adhérer à sa secte. Comme vous l'avez si bien dit, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. »

Tandem s'arrêta pour allumer une cigarette. Sa main tremblait, mais après avoir tiré quelques bouffées, la fumée passant doucement devant ses yeux en un voile bleu, il se sentit mieux.

Redressant ses épaules et relevant le menton, il dit : « Écoutez, père John, si vous croyez que tout ceci me fait peur et que je vais me précipiter à l'abri des ailes protectrices de notre sainte mère l'Église, vous vous mettez le doigt

dans l'œil. Je veux bien admettre que j'ai commis une erreur, mais vous serez obligé de convenir que ce n'en était que la moitié d'une, car ces types-là *étaient bel et bien en train de jouer*, et n'importe qui aurait pu s'y tromper. De toute façon je n'avais nullement besoin de votre aide.

— Vraiment ?

— Eh bien, votre venue a peut-être été une bonne chose... et puis non, ce n'était pas une bonne chose. J'ai perdu, mais je n'aurais jamais pu gagner avec ces quatre indigènes se coalisant contre moi. Aussi, qu'avais-je à perdre ? Je me suis très bien amusé et je n'en suis pas de ma poche.

— Vous avez perdu votre montre. »

Le père John ne semblait pas encore remis de l'ombre qui l'avait envahi depuis qu'il avait emmené Tandem de la vallée. Le diapason dans son for intérieur chantait une note basse et noire.

« Écoutez, mon père, dit Tandem. Laissons tomber toute cette morale et tous ces symboles, voulez-vous ? Pas de parallèles entre ma montre et ma conscience, hein ? Vous savez bien qu'il est très facile d'étendre ce genre de discussions hors de toutes proportions. »

De façon à dépasser le prêtre, Tandem contourna d'un pas rapide la grande courbe du navire. Mais brusquement il s'arrêta. Une pensée qui était tapie dans l'ombre de son cerveau venait de jaillir brusquement à la lumière. Il pivota sur ses talons et revint sur ses pas.

« Dites-moi, mon père, et ces quatre indigènes qui restaient en fin de partie ? J'aurais cependant juré qu'ils ne possédaient pas suffisamment d'énergie pour... »

Il s'interrompit. Le père John était à une vingtaine de mètres de lui, lui tournant le dos. Ses épaules étaient légèrement rejetées en arrière et il y avait quelque chose dans l'attitude de tout son corps qui prouvait que le diapason commençait à vibrer sur une note plus légère.

Tandem ne perçut tout ceci que dans un état semi-conscient. Ce qui le frappa et attira toute son attention, c'étaient les faits et gestes du père John.

Le prêtre lançait la statuette en l'air, où elle tournoyait et la regardait atterrir sur ses jambes noires. Il répéta l'expérience quatre fois. *Quatre fois ce furent les jambes qui s'enfoncèrent dans la poussière...*

Même à la distance où il se trouvait du père John, Tandem sentit l'énergie qui la forçait à tomber ainsi en croix verticale.

Titre original : *Attitudes*.

© Philip José Farmer, 1958.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

SE BATTRE ET MOURIR

Par Idris SEABRIGHT

Après la découverte, après le contact, après la communication, après les échanges, viendra... quoi ? Si l'homme n'y prend sérieusement garde, l'histoire pourra se répéter, dans ce qu'elle eut de moins glorieux sur notre propre Terre : entre les « indigènes » ou les « naturels » d'antan et les « planétaires » de l'ère cosmique, il pourra apparaître des analogies qui risqueront d'éveiller chez l'homme ses instincts les plus bas.

KERR avait coutume d'entrer au tepidarium du Bureau d'identification pour y faire ses exercices vocaux. Le tepidarium était une vaste salle, presque entièrement occupée par le bassin de liquide antiputride qui miroitait à la lumière, et Kerr en trouvait l'acoustique excellente. Les cadavres de ceux qu'on appelait le peuple-oiseau oscillaient doucement dans le fluide transparent tandis qu'il chantait et il aimait les contempler ainsi. Si le tepidarium était un endroit plutôt morbide pour y exécuter des vocalises, il ne l'était pas plus, pensait Kerr, que le reste du monde dans lequel il vivait. Quand il avait chanté aussi longtemps qu'il le jugeait bon pour sa voix – il n'avait pas de professeur – il allait à l'une des fenêtres pour observer les traînées lumineuses qui indiquaient que le peuple-oiseau était de nouveau en train de se battre. Les traînées descendaient lentement en flottant dans le ciel nocturne comme si elles eussent été faites de poussière stellaire. Mais après avoir fait la connaissance de Rhysha, Kerr mit fin à ses habitudes.

Rhysha se présenta au Bureau un soir, au moment où il prenait son service. Elle venait réclamer un corps. Les corps des créatures ailées séjournèrent souvent au Bureau pendant un temps assez long. Les moyens de transport ordinaires étaient interdits au peuple-oiseau à cause de son origine extraterrestre et il était difficile à ces êtres de parvenir jusqu'au Bureau pour identifier leurs morts. Rhysha reconnut le corps – c'était celui de son frère – tira d'une bourse fatiguée la somme nécessaire au paiement des frais de garde et indiqua sur la formule réglementaire ce qu'elle désirait qu'on fît du cadavre. Elle restait calme malgré tout, dominant son chagrin. Kerr avait suivi une ou deux fois à la télévision les batailles que se livraient entre eux les membres du peuple-oiseau, mais jamais encore il ne s'était trouvé en face

d'un de ces êtres en chair et en os. Il la regarda avec intérêt et curiosité, puis, bientôt, avec une admiration qui lui causait une sensation délicieuse.

Ce qui frappait le plus chez Rhysha, c'était son plumage éclatant d'un profond bleu turquoise. Il la couvrait de la tête aux pieds comme si elle eût été moulée dans un manteau de velours. Sa couleur était tellement plus intense que celle des corps conservés au tepidarium que Kerr aurait juré qu'elle appartenait à une espèce différente.

Ses traits, sous l'aigrette dorée, étaient tout à fait humains comme l'étaient les doigts effilés de ses mains en forme de feuilles, mais il y avait dans ses mouvements une merveilleuse légèreté, une grâce aérienne telles que jamais être humain n'en avait montré. Sa voix grave possédait l'ample résonance du violoncelle. Tout en elle, pensa Kerr, était rare, délicieux et étrange. Pourtant, une ombre voilait ses traits comme si la gaieté qui lui était naturelle eût été refoulée par la rigueur accablante de sa situation.

« Où faut-il que je fasse envoyer les cendres ? » demanda Kerr, prenant la formule.

En signe de perplexité elle tira légèrement sur sa lèvre inférieure, couleur de rose.

« Je ne sais pas au juste. Le gérant vient de nous donner congé pour ce soir et nous ne savons où nous irons. Pourrai-je repasser quand les cendres seront prêtes ? »

Les règlements s'y opposaient, mais Kerr fit signe que oui. Il garderait la capsule de cendres dans son coffre en attendant qu'elle revienne. Il se réjouissait à la pensée de la revoir.

Elle revint, quelques semaines plus tard, prendre livraison des cendres. Dans l'intervalle, plusieurs batailles avaient eu lieu chez le peuple-oiseau et, dans le tepidarium le bassin était plein. Tout en la regardant, Kerr se demandait combien de temps s'écoulerait encore avant qu'elle aussi trouve la mort.

Il s'enquit de sa nouvelle adresse. Elle habitait à une distance impossible dans la partie la plus mal famée de la ville. Après quelques hésitations, il lui dit que, si elle pouvait attendre jusqu'à ce qu'il eût fini son service, il se ferait un plaisir de la raccompagner.

Elle le regarda avec un air de doute.

« C'est très aimable à vous, mais... mais un Terrien a été gentil avec nous un jour. Après cela, les enfants lui ont jeté des pierres. »

Kerr ne s'était jamais beaucoup soucié de la situation des races non humaines dans le monde où il vivait. Si on leur faisait un sort injuste, si elles étaient traitées sans ménagements, ce n'était, pensait-il simplement, qu'un exemple parmi tant d'autres de la cruauté et de la stupidité générales. Mais maintenant, il frémissait de colère.

« Peu importe, dit-il avec rudesse. Si toutefois vous ne voyez pas d'inconvénient à m'attendre. »

Rhysha esquissa un sourire.

« Mais non, je vous attendrai », fit-elle.

Comme il lui restait encore quelques heures avant la relève, il l'emmena dans un petit salon de réception et lui désigna une chaise longue.

« Essayez de dormir », lui dit-il.

Peu avant trois heures, il vint la réveiller et la trouva reposant paisiblement, mais éveillée. Ils quittèrent le bureau par une porte latérale.

La ville était aussi calme que chaque jour à cette même heure. Tous les panneaux indicateurs lumineux et la plupart des lampadaires avaient été éteints pour des raisons d'économie et même les puissantes voix dépersonnalisées qui tonnaient dans l'air toute la journée et la moitié de la nuit étaient presque silencieuses. Grâce à cette obscurité et à ce silence, il leur fut facile de s'entretenir tout en parcourant les rues de la ville.

Ce n'est que plus tard que Kerr comprit combien il avait dû la juger compréhensive pour lui parler avec autant de franchise. Et il fallait qu'elle eût en lui une confiance égale, car, au bout de très peu de temps, elle lui racontait sans la moindre réserve des fragments de sa vie et du passé de son espèce.

« Après que les Terriens eurent conquis notre planète, dit-elle, ils prirent tout ce qui était à leur convenance et il ne nous resta plus rien. Mais il nous fallait manger. Alors, nous découvrîmes qu'ils aimaient nous regarder combattre.

— Vous vous battiez avant l'arrivée des Terriens ? demanda Kerr.

— Oui, mais pas comme maintenant. C'était alors un rite qui se déroulait avec solennité et auquel on sacrifiait avec beaucoup de courtoisie et de correction. Nous ne combattions pas pour nous dépouiller mutuellement, mais pour découvrir qui était brave et digne de nous commander. Ce rite exaspérait le peuple de la Terre : il voulait nous voir livrer des combats qui feraient des victimes de part et d'autre, beaucoup de victimes. C'est ainsi que nous apprîmes à nous battre comme nous le faisons à présent, avec l'espoir de mourir. Autrefois, quand pour la première fois nous quittâmes notre planète pour nous rendre sur d'autres mondes dont les habitants aimaient nous contempler, nous étions nombreux. Il y a eu beaucoup de batailles depuis et maintenant le vide s'est fait dans nos rangs. »

Au carrefour, un mendiant s'approcha d'eux d'un pas lourd, Kerr lui donna une pièce de monnaie. L'homme se retournait en remerciant quand il aperçut l'aigrette dorée de Rhysha. « Sacrée engeance extraterrestre ! dit-il, explosant de rage. Saleté ! Et vous, un homme, vous baladant avec ça ! Tenez ! » Et il lui jeta sa pièce au visage.

« Jusqu'aux mendiants ! dit Rhysha. Comment se fait-il, Kerr, que vous nous haïssez tant ?

— Parce que nous vous avons fait du tort, répondit-il, et il savait que c'était la vérité. Sommes-nous toujours aussi cruels, cependant ?

— Comme le mendiant l'a été ? Hélas ! Souvent c'est pire.

— Rhysha, il faut que vous partiez d'ici.

— Pour aller où ? demanda-t-elle simplement. Notre peuple en a discuté si

souvent ! Il n'existe pas de planète où il n'y ait déjà des milliards d'individus venus de la Terre. Votre population s'accroît si vite ! Et d'ailleurs, cela n'a pas d'importance. Vous n'avez pas besoin de nous. Il n'y a pas de place pour nous. Cela nous tourmentait jadis, mais c'est fini maintenant. Nous sommes si las – tous sans exception, même les jeunes comme moi – nous sommes si las d'essayer de vivre.

— Il ne faut pas parler ainsi, dit Kerr d'un ton âpre. Je ne vous le permettrai pas. Il faut persévérer. Si nous n'avons pas besoin de vous maintenant, Rhysha, cela viendra un jour. »

Du pâté de maisons vers lequel ils se dirigeaient venait la lueur blafarde d'un écran municipal de télévision. En dépit de l'heure tardive, un groupe compact de spectateurs s'était formé devant, suivant avec des yeux brillants de passion le combat qui tourbillonnait vertigineusement sur l'écran.

Rhysha tira doucement Kerr par la manche :

« Il vaut mieux que nous les évitions », dit-elle dans un murmure. Kerr se rendit compte avec un serrement de cœur que les téléspectateurs feraient du vilain s'ils voyaient un homme, un des leurs, en compagnie de quelqu'un d'une race non humaine. Il lui obéit et changea de direction.

Ils avaient atteint le coin de rue suivant, lorsque Kerr – qui n'avait pas cessé de méditer – reprit la parole :

« Ceux de ma race ont choisi la mauvaise voie, Rhysha, voici environ deux cents ans. Ce fut lorsque le conseil refusa l'institution, même en principe, d'une forme quelconque de limitation de la population. Aujourd'hui, nous étouffons sous la pression de notre propre multitude. Elle nous écrase en une masse sans forme. Tout a dû céder devant ce seul problème essentiel : nourrir un nombre de plus en plus grand de bouches affamées. Plus de moralité, seule compte la nécessité de se nourrir. Et nous avons le spectacle des batailles télévisées pour nous tenir l'esprit occupé.

« Mais je pense – je suis persuadé – que nous retrouverons le vrai chemin un jour ou l'autre. J'ai étudié l'histoire dans les livres, Rhysha. Ce n'est pas la première fois que nous nous sommes fourvoyés. Un jour, il y aura de la place pour votre peuple, Rhysha, ne serait-ce... il hésita, ne serait-ce qu'à cause de cette beauté que vous avez. »

Il l'enveloppa d'un long regard. Elle lui montrait un visage lointain, pâle et triste. Une idée lui vint en la voyant ainsi :

« Avez-vous déjà entendu quelqu'un chanter, Rhysha ?

— Chanter ? Non, je ne connais pas ce mot.

— Alors, écoutez. » Il fit mentalement la revue de son répertoire et se décida, bien que la musique n'en fût pas tellement adaptée à sa voix pour la mélodie de Tamino inspirée par le portrait de Pamina. Tandis qu'ils cheminaient il la lui chanta aussi fort que la prudence le permettait.

Peu à peu les traits de Rhysha se rassérénèrent. « J'aime beaucoup cela, dit-elle quand la chanson fut terminée. Chantez encore, Kerr.

— Comprenez-vous ce que j'essayais de vous dire ? fit-il enfin, après lui

avoir interprété plusieurs autres airs. Si nous avons été capables de composer des mélodies comme celles-là, Rhysha, ne pensez-vous pas que nous devons garder espoir ?

— Vous, peut-être, mais pas nous », répondit Rhysha. Il y avait du courroux dans sa voix.

Mais lorsqu'ils se séparèrent, elle lui étreignit la main et lui suggéra un endroit où se revoir. « Vous êtes vraiment notre ami », lui dit-elle, sans que cette réflexion lui eût été inspirée par le simple désir de lui plaire.

*

* *

Quand il la revit, Kerr s'écria :

« Je vous ai apporté un cadeau. Tenez ! » Il lui tendit un paquet. « Et j'ai aussi des nouvelles pour vous. »

Rhysha ouvrit le petit paquet. Ses lèvres laissèrent échapper une exclamation joyeuse :

« Oh ! Que c'est joli ! Quelle adorable petite chose ! Où avez-vous acheté cela, Kerr ? »

— Dans un magasin qui vend de vieux bijoux dans l'arrière-boutique. » Il ne lui avoua pas que le petit médaillon de turquoise lui avait coûté dix jours de salaire. « Mais les pierres sont plus claires que je ne croyais. Je voulais quelque chose qui fût de la teinte de votre plumage. »

Rhysha secoua la tête.

« Non, c'est la teinte qui convient. C'est parfait. » Elle se mit le médaillon au cou et le regarda avec satisfaction. « Et maintenant, quelles sont les nouvelles que vous m'apportez ? »

— Un de mes amis, qui est employé dans la ville des Archives, me dit qu'une nouvelle planète, près de Cassiopée Gamma, va être ouverte à la colonisation.

« J'ai déposé les papiers et tout est en règle. L'audience aura lieu vendredi. J'y prendrai la parole au nom des Ngayirs, votre peuple, et je demanderai qu'il leur soit fait une place sur ce nouveau monde. »

Rhysha pâlit à ces mots. Il se précipita sur elle, mais elle le repoussa du geste. De l'autre main, elle serrait toujours le médaillon dont la couleur s'harmonisait avec son plumage.

« Cela fait tellement mal, dit-elle, tellement mal... d'espérer. »

*

* *

Les débats eurent lieu dans un petit auditorium, au sous-sol de l'Immeuble des Colonisations. Des représentants d'une douzaine de groupes ethniques intervinrent avant Kerr.

« Le représentant des Ngayirs appela l'arbitre-juge, lisant une formule

qu'il tenait en main. S 3687 Kerr. Et qui sont les Ngayirs, S-Kerr ? Quelque groupe indien ?

— Non, monsieur, dit Kerr. C'est l'espèce que l'on désigne communément sous le nom du peuple-oiseau.

— Oh ! un rétrograde ! » L'arbitre considéra Kerr, non sans bienveillance. « Je suis au regret, mais votre demande n'est pas acceptable. Elle n'aurait pas dû être déposée. Par ordre supérieur, l'immigration dans cette nouvelle planète est réservée aux humains... »

Kerr appréhendait le moment où il lui faudrait annoncer son échec à Rhysha, mais elle prit la nouvelle avec un calme parfait.

« Après votre départ, j'avais compris que c'était impossible, dit-elle.

— Rhysha, je veux que vous me promettiez quelque chose. Je me sens impuissant à vous exprimer ma certitude qu'un jour viendra où l'humanité aura besoin de votre peuple. C'est la vérité, Rhysha. Je vais continuer à essayer. Je n'abandonnerai jamais.

« Promettez-moi, Rhysha, que ni vous ni les membres de votre groupe ne prendrez part à des batailles avant d'avoir d'autres nouvelles de moi.

— C'est promis, Kerr », lui dit-elle avec un sourire.

*

* *

On n'assure pas sans danger la conservation de corps que la vie a quittés à la suite de maladies variées. Kerr ne prit pas son service cette nuit-là, ni la suivante, ni de longtemps. Son chef de dortoir, après qu'il l'eut entendu crier dans son délire pendant quelques heures, appela un médecin qui remplit une fiche pour réquisitionner un lit d'hôpital.

Il fut gravement malade et ne reprit des forces que lentement. Près de cinq semaines s'écoulèrent avant qu'on le laissât sortir.

Il voulait par-dessus tout retrouver Rhysha. Il se rendit à son dernier domicile où il apprit qu'elle était partie. Personne ne put lui en dire davantage. Finalement, il alla au Bureau d'Identification et demanda à reprendre son ancien emploi. Pour le retrouver, Rhysha, il en était sûr, ne pouvait manquer de venir au Bureau.

Il se sentait encore les jambes bien faibles quand il arriva pour prendre son service la nuit suivante. Il entra au tepidarium vers neuf heures, au cours de la ronde normale dans les locaux. Rhysha était là.

Il ne la reconnut pas immédiatement. Le ravissant bleu turquoise de son plumage avait viré au jaune sale. Mais le petit médaillon qu'il lui avait donné était encore à son cou.

Il alla chercher les grandes pinces articulées dont on se servait pour tirer les corps du bassin et les mit en place. Il la souleva avec une grande douceur et la déposa sur le rebord du bassin. Il ouvrit le médaillon. Il y trouva une note.

« *Cher Kerr*, lut-il, de la belle écriture moulée de Rhysha. *Il faut me*

pardonner d'avoir failli à ma promesse. On n'a pas voulu me laisser aller jusqu'à vous quand vous étiez malade, et nous avons tous tellement faim. Et puis vous aviez tort de penser que les humains auraient un jour besoin de nous. Il n'y a pas de place pour nous en ce monde. J'aurais voulu vous entendre chanter encore. J'aimais tant quand vous chantiez. Rhysha. » Kerr releva la tête, jeta un regard sur le visage de Rhysha, puis, de nouveau sur la note. Cela faisait trop mal. Il ne voulait pas se faire à l'idée qu'elle était morte.

Dehors, une des voix tonitruantes qui déversaient du ciel un flot de paroles emphatiques la moitié de la nuit annonçait : *« Ne manquez pas le spectacle sportif le plus original, le plus dynamique. Assistez aux batailles de Durgas, les combats les plus sanglants jamais télévisés. Plus amusants que les combats du peuple-oiseau, plus palpitant qu'une guerre Andas. Vous... »*

Kerr poussa un cri et courut fermer la fenêtre. Il pouvait encore entendre la voix. Mais c'était tout ce qu'il pouvait humainement supporter.

Titre original : *Brightness falls from the air.*
Publié avec l'autorisation de l'agence Hoffman.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LA PLANÈTE MORTE

Par Edmond HAMILTON

Et il restera toujours, pour les futurs explorateurs du cosmos, le risque d'arriver trop tard : trop tard pour connaître une civilisation jadis sublime, trop tard pour communiquer avec ses créateurs disparus, mais pas trop tard, peut-être, pour découvrir sa grandeur et ses mérites passés.

UN petit monde qui n'avait rien de tellement sinistre, à première vue. Il paraissait sombre, froid, sans vie, mais sans le moindre indice de ce qui y couvait. Seule question à se poser à nos esprits : allions-nous périr quand notre vaisseau endommagé s'y écraserait ?

Tharn tenait les commandes. Nous avions tous les trois revêtu nos combinaisons pressurisées dans l'espoir qu'elles nous sauveraient peut-être si nous nous posions en catastrophe. Dans les massifs scaphandres de métal, nous ressemblions à trois étranges et gros robots, à trois globes de métal munis de bras et de jambes articulés et mécaniques.

« Si seulement ce n'était pas arrivé ici ! lança la voix désespérée de Dril dans l'interphone. Ici, dans la partie la plus désolée et la plus inconnue de toute la Galaxie !

— Nous avons encore de la veine de nous être trouvés à portée d'un système solaire quand les groupes d'énergie ont lâché, murmurai-je.

— De la veine, Oroc ? répéta Dril d'un ton amer. De la veine, de prolonger notre vie de quelques jours d'agonie ? C'est tout ce que nous pouvons espérer là-dessus. »

De fait le système qui s'offrait à nous paraissait décourageant pour des explorateurs stellaires naufragés. Situé dans une zone clairsemée à l'extrême bord de la Galaxie, il avait pour centre un soleil rouge sombre, ancien, qui se mourait.

Six mondes décrivaient leurs orbites autour de cette étoile sur le déclin. Nous tombions vers la plus intérieure des six planètes, qui nous paraissait la plus habitable... peut-être. Mais à présent nous étions en mesure de distinguer clairement que nulle vie n'y était possible. C'était une sphère sans atmosphère, enveloppée de neiges et de glaces éternelles.

Les cinq autres planètes étaient encore plus désespérantes. Et de toute

façon il nous était devenu impossible de changer de direction. Nous nous demandions seulement si les deux groupes d'énergie, encore en circuit mais surchargés, seraient capables de nous fournir assez de puissance pour diminuer notre vitesse d'atterrissage et nous sauver de l'anéantissement immédiat.

La mort était proche, nous le savions, et pourtant nous restions fermes au poste. Nous n'avions certes rien de héros. Mais nous appartenions au Service stellaire, et si cela vous confère la gloire, vous n'en vivez pas moins dans l'ombre de la mort, et par conséquent vous vous y habituez.

Bien des membres du Service avaient trouvé la mort en procédant à la vaste entreprise – infinie même – qui consistait à relever la carte de la Galaxie. De tous les petits vaisseaux d'exploration qui partaient comme le nôtre pour noter les étoiles les plus distantes, les deux tiers seulement – et même moins – rentraient au port. Les autres avaient subi des accidents... comme par exemple l'éclatement de nos génératrices surchargées quand nous avions tenté de nous arracher rapidement à une masse de débris interstellaires.

La voix calme de Tharn nous parvint.

« Nous n'allons plus tarder à toucher. Je vais tenter de redresser, mais les chances sont faibles. Vous feriez bien de vous boucler. »

En maniant gauchement les bras métalliques de nos combinaisons, nous nous accrochâmes aux souples harnais qui nous assureraient peut-être une chance de survivre.

Dril examinait le grand globe qui grossissait au-dessous de nous.

« Il semble y avoir d'épaisses couches de neige par endroits. Ce serait un peu moins dur à l'arrivée.

— Oui, répondit Tharn sans s'émouvoir. Mais la nef va s'engloutir sous la neige. Sur la glace, même si elle se démolit, on la verra, le cas échéant. Quand un autre vaisseau passera, il nous découvrira et nos relevés ne seront pas perdus. »

Eh bien, durant un instant, cela me rendit si fier du Service stellaire que je faillis mépriser le danger qui se précipitait vers nous.

C'est ce merveilleux courage qui fait du Service ce qu'il est, qui a permis à notre race de s'éloigner de son petit monde jusqu'aux secteurs les plus reculés de la Galaxie. Les explorateurs pourraient mourir les uns après les autres, mais la conquête de l'univers par le Service se poursuivrait.

« On y est », murmura Dril, regardant toujours en bas.

La face blanche et glacée du monde désolé se précipitait sur nous à une vitesse de cauchemar. Les nerfs tendus, j'attendais que Tharn agisse.

Il tarda jusqu'au dernier instant. Alors, il actionna la barre de puissance et les deux dernières génératrices se déclenchèrent dans un violent grondement.

Elles ne pouvaient supporter une telle surcharge plus de quelques instants avant de sauter à leur tour. Mais cela suffit à Tharn pour braquer le vaisseau qui tombait, en utilisant la décharge de vibrations propulsives comme frein.

Atterrir en crabe, c'est plus affaire de chance que d'habileté. L'esprit est

dans l'impossibilité d'évaluer les différences infinitésimales entre le désastre et la survie. Un rien de puissance en trop et on rebondit contre le but. Un rien en moins et on se fracasse en menus morceaux.

Tharn eut de la veine. Ou était-ce plutôt son instinct de pilote ? Bref tout fut terminé en un instant. La nef s'abattit, les génératrices hurlèrent, il y eut un choc brutal, puis le silence.

Le vaisseau gisait sur le flanc, sur la glace. La poupe s'était froissée et fendue en un endroit. L'air était sorti d'un coup, mais dans nos scaphandres cela n'avait pas grande importance. Et comme prévu les deux dernières génératrices avaient claqué sous la surcharge imposée pour amortir notre chute.

« On a réussi ! » Dril passait soudain du désespoir à l'espoir. « Je ne croyais même pas que nous avions l'ombre d'une chance. Tharn, tu es l'as des as de tous les pilotes ! »

Mais Tharn semblait souffrir d'une réaction consécutive à sa tension nerveuse. Il se déboucla en même temps que nous et se leva, silhouette massive dans son scaphandre arrondi, pour aller regarder par les hublots de quartz.

« Nous avons sauvé nos peaux pour le moment, marmonna-t-il, mais nous sommes dans un sale pétrin. »

Cette vérité nous pénétra quand nous allâmes le rejoindre. Cette petite planète à l'extrême bord de la Galaxie était l'une des plus désolées que j'eusse jamais vues. Elle n'offrait que glace, ténèbres et froid.

La glace étalait de toutes parts sa blancheur. Il n'y avait pas d'atmosphère... les neiges épaisses que nous avions vues n'étaient sans doute que de l'air congelé. La plaine gelée s'écrasait sous un ciel sombre dont les deux tiers n'étaient que vides. Dans le tiers inférieur brillait le vaste amas des étoiles de la Galaxie. Le système où nous avions atterri en constituait une sorte d'avant-poste.

« Nos génératrices ont grillé et nous n'avons pas assez de fils d'alliage pour en renouveler tous les bobinages, observa Tharn. Nous ne pouvons pas lancer d'appel, même à un dixième de la distance qui nous sépare de chez nous, avec notre petit émetteur. Et notre air finira par s'épuiser.

« Notre seule chance, poursuivit-il avec décision, c'est de trouver sur ce monde assez de tantale, de terbium et autres métaux nécessaires à la fabrication de l'alliage à haute résistance, puis de fabriquer des bobinages neufs. Dril, sors la radiosonde. » C'était l'instrument qui nous servait au cours de nos relevés cartographiques pour noter les ressources en métaux des planètes inconnues. La sonde fonctionnait en projetant de larges faisceaux de vibrations qu'on pouvait accorder de façon à les réfléchir sur tout élément souhaité ; cet astucieux engin détectait et calculait à la fois la position du gisement.

Dril prit l'instrument et en régla les fréquences sur la demi-douzaine de métaux rares qu'il nous fallait. Puis il attendit tout en promenant les tubes de

projection selon leurs angles de balayage, l'œil fixé sur les cadrans.

« Une chance incroyable ! s'écria-t-il enfin. La sonde indique du terbium, du tantale et les autres métaux qu'il nous faut, tous groupés et en quantités appréciables. Ils sont juste sous la glace et pas loin d'ici !

— C'est presque trop beau pour être vrai, dis-je, stupéfait. On ne trouve jamais tous ces métaux ensemble. »

Tharn établit rapidement ses plans.

« Nous allons construire tant bien que mal un traîneau sur lequel nous placerons un groupe auxiliaire de courant et le grand faisceau désintégrateur pour trancher dans la glace. Il faudra aussi prendre des câbles et des poulies pour monter une chèvre. »

Tout fut bientôt prêt et on partit sur la glace, halant le traîneau improvisé et son lourd chargement de matériel.

Nous nous sentions opprimés par le monde glacé, sinistre sous le ciel ouvert sur le néant de l'espace extragalactique. Nous avions déjà rencontré des mondes insolites, mais jamais de plus triste.

L'amas d'étoiles qui était notre Galaxie plongea sous l'horizon tandis que nous avançons, et il fit encore plus sombre. Nos lampes au krypton découpaient un sentier blanc dans le noir, et nous allions, trébuchant souvent, car les pieds de métal de nos combinaisons glissaient fréquemment sur la glace.

Dril faisait souvent halte pour vérifier les données de la sonde. Enfin, après des heures de marche pénible, il releva la tête, qu'il tenait penchée sur les cadrans, et nous fit signe.

« Voici la position, déclara-t-il. Il doit y avoir des dépôts de métaux nécessaires à une centaine de pieds de profondeur, au-dessous de nous. »

Cela ne paraissait guère encourageant. Nous nous trouvions au sommet d'une ondulation de la glace et ce n'était pas avec une topographie pareille qu'on se serait attendu à trouver des gisements de métaux rares.

Toutefois, on ne discuta pas les affirmations de Dril. On descendit le groupe auxiliaire du traîneau, on mit en marche sa petite turbine atomique et on brancha les fils conducteurs au grand projecteur du faisceau désintégrateur qu'on avait démonté de la proue du vaisseau.

Tharn braquait les rayons sur la glace avec une grande habileté. Il eut rapidement découpé un conduit de dix pieds dans la couche de glace. Le trou se creusa sur une centaine de pieds comme par un couteau dans du beurre, puis il y eut un retour soudain de flammes et d'étincelles. Tharn coupa vivement le courant.

« Nous avons dû toucher la roche contenant le métal », dit-il.

Il y avait de l'étonnement dans la voix de Dril quand il répondit : « Il faudrait pourtant s'enfoncer encore de soixante-dix à quatre-vingts pieds pour atteindre les gisements, d'après les données de la sonde.

— On va descendre voir, fit Tharn. Aidez-moi à monter la chèvre. »

Nous avons emporté de lourdes poutrelles qui furent bientôt disposées en

trépiéd massif au-dessus du conduit. De solides câbles passaient sur les poulies accrochées au support, fixés à une vaste caisse de métal dans laquelle nous pouvions descendre en laissant filer le câble sur le jeu de poulies.

À la vérité, deux seulement d'entre nous auraient dû quitter la surface. Mais personne ne désirait rester en attente sur la glace sombre, et personne ne voulait plonger seul. Aussi on se tassa comme on put dans le caisson.

« Nous nous conduisons comme des gosses et non comme des explorateurs stellaires aguerris, grommela Tharn. Je communiquerai à nos psychologues une note sur les effets bouleversants des conditions qui règnent sur ces mondes en bordure de la Galaxie.

— Avez-vous pris vos pistolets à faisceaux ? » demanda soudain Dril.

Nous nous en étions munis tous les trois. Sans cependant savoir trop bien pourquoi. Quelque obscure appréhension nous avait incités à nous armer alors qu'il n'y en avait apparemment nul besoin.

« Allons-y, commanda Tharn. Oroc, accroche-toi au câble et aide-moi à le laisser filer. »

J'obéis et on commença à couler en douceur le long du puits ouvert dans la glace. Nous n'avions d'autre lumière que celle des kryptons que Dril braquait vers le fond.

Cent pieds environ et nous poussâmes tous des exclamations. Nous voyions à présent l'obstacle auquel s'était heurté le faisceau désintégrateur. Sous la glace, il y avait une couche épaisse d'un métal transparent et le faisceau avait eu à la percer.

Plus bas que le trou brûlé dans ce métal, il n'y avait... rien. Rien que le vide, un grand espace ménagé sous la glace.

La voix de Tharn vibrait d'excitation nerveuse.

« C'est bien ce que je soupçonnais déjà. Regardez, là ! »

Le rayon de krypton, braqué dans le vide au-dessous de nous, nous révélait un spectacle stupéfiant.

Une cité s'étendait sous la glace. Une grande métropole de bâtiments en ciment blanc, vaguement visibles dans la faible clarté des lampes. Et toute la ville était protégée par un immense dôme de métal transparent qui supportait le poids de la glace accumulée durant des ères.

« Notre faisceau a coupé dans la glace, puis dans le dôme même, expliquait Tharn, tout remué. Il se peut que cette ville morte repose ici depuis des éternités. »

Une ville morte ? Oui, elle l'était bien. Nous ne distinguons pas trace de mouvement dans les rues sombres, tandis que nous poursuivions notre descente.

Les blanches avenues, les façades, les galeries et les tours de la métropole restaient silencieuses et vides. Il n'y avait pas d'air en ce lieu. Il ne pouvait donc pas y avoir d'habitants.

Notre coffre heurta la rue. On amarra les câbles et on sortit de la nacelle improvisée, pour jeter des regards étonnés alentour. Puis tous les trois en

même temps, nous poussâmes des cris de stupéfaction.

Il arrivait une chose incroyable. Une clarté se mettait à grandir autour de nous. Ce fut d'abord comme la première lueur rose de l'aube, puis une clarté douce baigna toute l'étendue de la ville.

« Cet endroit ne peut être mort ! s'écria Dril. Cette lumière...

— L'éclairage pourrait être déclenché par des relais automatiques, dit Tharn. Ces gens possédaient des connaissances scientifiques très poussées... sûrement étaient-ils capables d'installer un mécanisme de cet ordre.

— Cela ne me plaît pas, murmura Dril. J'ai l'impression que la cité est hantée. »

— J'avais le même sentiment. Je ne suis pourtant en général pas sensible au mystère, à l'insolite. Sinon, on ne m'aurait pas accepté dans le Service stellaire !

Toutefois un sombre pressentiment, une oppression comme je n'en avais jamais connus, pesaient maintenant sur mon esprit. Tout au fond de ma conscience grouillait une vague appréhension de l'horreur qui planait sur cette cité du silence sous la glace.

« Nous sommes venus chercher du métal et nous allons le trouver, déclara fermement Tharn. La lumière ne nous fera pas de mal, au contraire, elle nous aidera. »

Dril activa la sonde radio et consulta de nouveau les indications. Elles montraient que les métaux nécessaires se trouvaient en un point de la cité pas tellement éloigné de nous.

Il y avait là un édifice énorme, une haute construction dont la flèche touchait presque le dôme. Nous la prîmes pour but et repère et nous nous mîmes en route.

Les semelles métalliques de nos combinaisons pressurisées sonnaient à notre marche sur le sol de ciment lisse. Nous devions former un étrange tableau, progressant tous les trois dans nos grotesques armures à travers cette métropole du silence et de la mort, illuminé de façon mystérieuse.

« La ville est certainement ancienne, observa Tharn à voix basse. Avez-vous remarqué que les bâtiments n'ont pas de toitures ? Ce qui signifie qu'ils sont plus vieux que...

— Tharn ! Oroc ! » hurla soudain Dril en faisant vivement un écart tout en empoignant son pistolet à rayons.

Nous vîmes la chose au même moment. Elle fonçait vers nous d'une rue latérale que nous venions de dépasser.

Je ne saurais la décrire. Elle ne ressemblait à aucune autre forme de vie. C'était une monstruosité qui émettait des sons inarticulés, une masse de chair noire qui changeait de formes – toutes plus hideuses les unes que les autres – avec une rapidité foudroyante, tout en *coulant* vers nous.

L'horreur et la haine qui nous envahirent l'esprit n'étaient pas indispensables pour nous prouver que la chose était hostile. Nous tirâmes tous les trois dessus simultanément.

La créature s'aspira en arrière à une vitesse incroyable et disparut en un éclair entre deux bâtisses. On se mit à courir, mais elle était bien partie.

« Par tous les démons de l'espace ! s'écria Dril, la voix tremblante. Qu'était-ce que *cela* ? »

Tharn semblait tout aussi effaré que nous.

« Je ne sais pas. C'était vivant, vous l'avez vu. Et sa prompte retraite quand nous avons tiré indique à la fois intelligence et volonté.

— La chair normale ne pourrait pas exister dans ce vide glacé... commençai-je.

— Il y a peut-être davantage de formes de vie et de chair que nous ne le croyons, murmura Tharn. Pourtant ce ne sont certainement pas ces choses qui ont pu construire une ville comme celle-ci... »

Je l'interrompis :

« En voilà une autre ! »

La deuxième horreur noire se propulsait comme un énorme ver. Mais à l'instant même où nous levions nos armes, elle fila à l'abri.

« Il faut continuer, reprit Tharn, bien que sa voix eût perdu un peu de sa fermeté. Les métaux dont nous avons besoin sont dans cette grande tour, ou à proximité, et si nous ne nous les procurons pas, nous n'avons plus qu'à mourir sur la glace.

— Il y a peut-être des morts plus affreuses que d'être congelé là-haut en surface », fit Dril, d'un ton rauque. Mais il continua de marcher près de nous. Notre avance à travers les rues brillantes de cette ville blanche, spectrale, devint de plus en plus atroce.

Les monstres noirs paraissaient vivre en essaims dans la métropole morte. Nous en aperçûmes des douzaines et ouvrîmes le feu sur eux. Puis nous cessâmes de les irradier car nous n'avions pas l'impression de les atteindre.

Ils ne s'approchaient pas pour nous attaquer. Ils paraissaient plutôt nous suivre et nous *surveiller* ; leur nombre allait croissant, leur apparence menaçante s'accroissait, à chaque pas que nous faisions vers la tour.

Et plus terrifiantes que ces créatures inexplicables étaient les ondes d'horreur et de crainte qui nous torturaient maintenant l'esprit. J'ai mentionné l'oppression dont nous avons souffert dès notre entrée dans la cité. Elle devenait plus pénible de minute en minute.

« Nous sommes évidemment soumis à une attaque psychologique de la part d'une source hostile, marmonna Tharn. Et il semblerait que ce soit parce que nous approchons de ce bâtiment élevé.

— Ce système est à la limite de la Galaxie, lui rappelai-je. Il se peut que quelque créature inimaginable – ou plusieurs – venues du noir espace aient choisi d'habiter ce monde éteint. »

Je crois qu'à ce moment nous aurions fait demi-tour pour battre en retraite si Tharn ne nous avait calmés en disant :

« Quelle que soit la chose qui se donne tant de mal pour nous forcer à nous replier, elle ne le fait que par peur de nous ! Ce qui indique que nous pouvons

au moins rencontrer cette force sur une base d'égalité. »

Nous approchions du large perron qui menait à l'entrée voûtée de la grande tour. Nous marchions à présent dans une sorte d'étourdissement, presque terrassés par la terrible attaque psychologique qui sapait rapidement notre courage.

Puis vint le moment suprême. Les hautes portes de la tour s'ouvrirent lentement. Et de l'intérieur de la bâtisse sortit une chose qui se traînait en décrivant des lacets, et dont l'aspect nous figea sur place.

« Cela n'est jamais venu d'une partie quelconque de notre Galaxie ! » lança Dril d'une voix rauque.

La chose était noire, massive comme une montagne, d'une forme qui bouleversait d'horreur le cerveau. On eût dit un monstrueux crapaud accroupi, à la chair vaseuse et noire, d'où partaient des membres noirs, comme des bâtons, qui n'étaient ni tout à fait des tentacules ni vraiment des bras.

Ses yeux étaient trois fentes disposées en triangle et laissant passer un feu vert et froid, et qui nous observaient avec une intensité hypnotique. Sous cette face hideuse dépourvue de menton, une poche de respiration s'enflait et se vidait péniblement tandis que la créature dévalait les degrés en bavant, avançant dans notre direction.

Nos rayons balayèrent frénétiquement cette monstrueuse atrocité. Sans avoir sur elle le moindre effet. Elle continuait à descendre par secousses. Et, chose plus fantastique encore, ses lignes générales suggéraient affreusement et subtilement sa parenté avec les horreurs plus petites qui hantaient la ville derrière nous.

Dril poussa un cri et pivota pour s'enfuir, je virai à mon tour pour le suivre. Mais Tharn lança une brusque exclamation :

« Attendez ! Regardez cette chose ! Elle *respire* ! »

Il nous fallut un moment pour comprendre. Puis, vaguement, l'idée se fit jour en moi. La créature respirait visiblement. Et pourtant il n'y avait pas d'atmosphère en ces lieux !

Tharn s'avança soudain. Jamais encore je n'avais vu membre du Service accomplir un acte aussi courageux. Il alla à grands pas, droit vers l'horreur énorme et baveuse.

Et brusquement, alors qu'il allait l'atteindre, cette montagne obscène s'évanouit. Elle disparut comme l'image sur un écran de télévision quand on coupe le contact. Et dans le même instant l'essaim noir derrière nous dans la ville disparut aussi.

« Ce n'était donc pas une réalité ? s'étonna Dril. — Ce n'était que la projection d'une illusion hypnotique, déclara Tharn. Comme les autres que nous avions rencontrées auparavant. C'est le fait de la voir respirer ici, sans air, qui m'a donné à penser qu'elle était irréaliste.

— Mais alors, ce qui a déclenché ces attaques hypnotiques se trouve à l'intérieur de ce bâtiment ? demandai-je d'une voix lente.

— Oui, avec les métaux qu'il nous faut. Nous allons y entrer », répondit

Tharn d'un ton résolu.

Les ondes continues chargées de pensées horribles nous assaillirent avec une violence accrue quand nous montâmes les degrés. La folie me paraissait régner sous mon crâne quand nous ouvrîmes les hauts battants.

Et puis, dès que nous eûmes pénétré dans la vaste nef d'un blanc éclatant, cet assaut massif et oppressant cessa d'un coup.

Nos esprits en délire étaient libérés de l'horreur pour la première fois depuis notre entrée dans la cité morte. On avait l'impression de sortir d'une des immenses poches de ténèbres de la Galaxie pour piquer de nouveau dans l'espace limpide.

« Écoutez, souffla Tharn. J'entends... »

J'entendais également. Et ce n'était pas entendre à proprement parler. Ce n'étaient pas des sons mais des ondes mentales qui imposaient à nos cerveaux l'illusion de sons.

Une musique. Faible et lointaine au début, mais grandissant en un crescendo de voix harmonieuses et d'instruments.

Musique, d'ailleurs, telle que nous n'en avions jamais entendu. Mais elle s'emparait de nous au fur et à mesure que s'affirmaient ses accents triomphants.

Ces accords tonnants évoquaient les luttes titanesques, les espoirs et les désespoirs de toute une race. Nous restions figés, le souffle suspendu, en écoutant cette symphonie surnaturelle de gloire et de défaite.

« Ils viennent », fit Tharn à voix basse, en scrutant les lointains blancs de la grande nef.

Je les voyais. Cependant, chose curieuse, je n'avais plus peur à présent, bien que ce fût encore le plus étrange qui nous fût arrivé.

Une longue procession de silhouettes s'avancait vers nous. C'était la population de ce monde mort depuis longtemps, le peuple du passé.

Ils ne nous ressemblaient pas, mais c'étaient des bipèdes qui se tenaient droits et leur corps avait dans l'ensemble une morphologie qui rappelait la nôtre. Je ne saurais les décrire plus clairement tant ils paraissaient étrangers à nos yeux.

La musique s'enfla, grandiose, puis s'éteignit ; les silhouettes en marche s'immobilisèrent à quelque distance et nous regardèrent. Le premier d'eux tous, sans doute leur chef, prit la parole et sa voix parvint à nos esprits.

« Qui que vous soyez, dit-il, vous n'avez plus rien à craindre. Il n'y a pas de vie dans cette ville. Toutes les créatures que vous avez vues, toute l'horreur qui vous a assaillis, même nous qui vous parlons, nous ne sommes que fantômes projetés par des enregistrements télépathiques réglés de façon à se déclencher automatiquement dès que quiconque pénètre dans la cité.

— C'est bien ce que je pensais, murmura Tharn. Il ne pouvait en être autrement. » Le chef des fantômes poursuivit : « Nous sommes un peuple disparu depuis longtemps selon votre manière d'évaluer le temps. Nous sommes nés sur cette planète – il lui donna un nom à peu près impossible à

prononcer – loin dans notre passé. Nous avons acquis la puissance et la sagesse, puis la gloire. Nos moyens scientifiques nous ont conduits sur d'autres mondes, à d'autres étoiles, et finalement à l'exploration et à la colonisation de toute la Galaxie.

« Alors est survenu le désastre. Du fond de l'espace extragalactique arrivèrent des envahisseurs si différents qu'ils ne pouvaient vivre en bonne entente avec nous. La guerre était inévitable, nous visions à conserver notre Galaxie et eux à la conquérir.

« Ce n'étaient pas des créatures matérielles. Elles étaient constituées de photons, de particules de force... des nuages mouvants capables d'une coopération mutuelle inimaginable et d'une activité presque sans limite. Ils nous ont balayés d'étoile en étoile, ils nous ont anéantis sur un millier de mondes.

« Nous avons finalement été cernés dans notre système d'origine, la dernière citadelle. S'il y avait eu le moindre espoir d'avenir chez cette race de photons, si ces êtres avaient été en mesure de fonder une nouvelle civilisation, nous aurions accepté la défaite et la destruction, abdiquant ainsi en leur faveur. Mais les limites de leur intelligence en faisaient une impossibilité. Jamais ils n'atteindraient eux-mêmes à la civilisation, jamais ils ne permettraient à une autre race de la Galaxie d'y parvenir.

« Nous prîmes donc la décision de les anéantir avant de périr nous-mêmes. C'étaient des créatures de force et seule la force pouvait les détruire. Nous transformâmes notre soleil en une centrale énergétique gigantesque, en précipitant dessus quelques-unes de nos planètes et de nos lunes pour déclencher le cataclysme que nous souhaitions. De notre soleil ainsi activé jaillit une colossale onde de force qui balaya et annihila la race des photons en une unique décharge cosmique d'énergie.

« Ce fut aussi la fin pour nous. Mais nous avions auparavant préparé cette cité souterraine où nous avions rassemblé toutes les découvertes de notre science et notre sagesse pour le bénéfice des ères futures. Un jour ou l'autre de nouvelles formes de vie parviendraient à la civilisation dans la Galaxie, un jour des explorateurs venus d'autres étoiles se poseraient ici.

« Si elles n'étaient pas assez intelligentes pour faire un usage pacifique des pouvoirs rassemblés ici, nos attaques télépathiques les en chasseraient. Mais si elles avaient l'intelligence de discerner les indices que nous leur laissions, elles comprendraient qu'il ne s'était agi que d'illusions hypnotiques et pénétreraient quand même dans la tour qui garde nos secrets.

« Vous, qui m'écoutez, avez triomphé de cette épreuve. À vous, qui que vous soyez, quelle que soit la race du futur à laquelle vous appartenez, nous léguons notre savoir et nos pouvoirs. Dans ce bâtiment et dans divers autres de la ville, vous trouverez tout ce que nous avons laissé. Servez-vous-en avec sagesse pour le bien de la Galaxie et de toutes ses races. Et maintenant, de nous autres du passé à vous autres de l'avenir... adieu. »

Les silhouettes qui se tenaient devant nous disparurent. Et nous restâmes

seuls dans la nef silencieuse, d'un blanc scintillant.

« Par l'espace, quelle race ce devait être ! souffla Tharn. Accomplir tout cela, mourir en détruisant une menace qui aurait été un fléau éternel pour la Galaxie, et trouver encore le moyen de transmettre toutes leurs connaissances à l'avenir !

— Voyons si nous pouvons trouver ces métaux, supplia Dril d'une voix tremblante. Tout ce que je désire à présent, c'est filer d'ici et boire un bon coup de *sanqua*. »

On découvrit bien plus que les métaux nécessaires. Dans ce merveilleux magasin d'une science inconnue, il y avait des génératrices d'ondes, d'un modèle bien supérieur aux nôtres, et qu'il était facile d'installer à notre bord. Je ne dirai rien de tout ce que nous avons découvert d'autre. Le Service stellaire examine déjà avec soin ce vaste trésor d'une science disparue et ses conclusions seront portées à la connaissance de toute la Galaxie en temps opportun.

Ce fut un dur labeur que de ramener les génératrices sur notre vaisseau, mais ensuite ce ne fut qu'un jeu d'enfant de les installer. Dès que nous eûmes soudé une plaque sur notre coque crevée, nous fûmes prêts à prendre le départ.

Tandis que notre vaisseau filait comme une flèche à travers l'éternel crépuscule de ce monde vêtu de glace, puis que nous dépassions son soleil à peine rougeoyant en direction de notre propre planète, Dril prit la bouteille de *sanqua*.

« Débarrassons-nous de ces foutues combinaisons, et après, je m'enfile la plus longue rasade de ma vie ! » lança-t-il.

Nous ôtâmes enfin les lourds scaphandres. Quel soulagement d'en sortir, de déplier nos ailes engourdies et d'en lisser les plumes ébouriffées !

Nous nous entre-regardions, nous, trois grands hommes-oiseaux de Rigel, pendant que Dril emplissait nos verres de *sanqua* rosé. Sur le visage à bec de Tharn, dans ses yeux verts, une certaine expression me fit comprendre que nous pensions tous la même chose.

Il leva le verre tenu entre ses serres.

« À cette grande race disparue à laquelle notre Galaxie doit tout, dit-il. Nous allons boire à leur monde sous le nom qu'ils lui donnaient eux-mêmes. Nous buvons à la Terre ! »

Traduit par BRUNO MARTIN.

The dead planet.

© Edmond Hamilton, 1970.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

DEE (Roger). – Roger Dee est le pseudonyme de Roger D. Aycock, né en 1914, et qui ne se lança qu’après la guerre dans une activité littéraire. Entre 1948 et 1961, il fit paraître des nouvelles et quelques romans.

DEL REY (Lester). – Né en 1915, d’ascendance partiellement espagnole, Ramon Felipe Sierra y Alvarez del Rey eut une jeunesse plus tumultueuse que la plupart des autres auteurs de science-fiction, tant par des conflits familiaux que du fait de problèmes psychologiques personnels. Son éducation a été irrégulière, et il a exercé une grande variété de métiers – dont ceux de vendeur de journaux, de charpentier, de steward de bateau et de restaurateur – avant de se lancer dans une carrière littéraire. Contrairement à la plupart de ses confrères, il ne s’est pas signalé par ses romans, mais par un certain nombre de nouvelles mémorables, au milieu d’une production dont la diversité reflète dans une certaine mesure sa carrière mouvementée. *Helen O’Loy* (1938) fut chronologiquement une des premières présentations du thème d’un robot acquérant des sentiments humains. *Nerves* (1942) raconte avec réalisme un accident dans une centrale nucléaire. *For I am a Jealous People* (1954) est une variation iconoclaste sur le thème des dieux extraterrestres. Depuis 1969, Lester del Rey critique les livres nouveaux dans la revue *If*.

FARMER (Philip José). – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d’électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le domaine de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant à la fois dans deux directions opposées. Il s’est courageusement attaqué, d’une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d’anticipation : dans *The Lovers* (*Les Amants étrangers*), écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre êtres d’espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d’autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une civilisation dominant le voyage spatial. D’autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d’aventures dans la science-fiction, en concevant des univers littéralement créés sur mesure par

des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes* (*Créateur d'univers*, 1965) ; animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor et celles des rebondissements de ses péripéties, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld* (1965) la résurrection de *tous* les hommes de *toutes* les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de certains personnages romanesques, qu'il s'est divertie à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Dee Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques.

HAMILTON (Edmond). – Né en 1904, Edmond Hamilton révéla une grande précocité intellectuelle, ainsi qu'une notable facilité pour l'étude. Cela lui valut d'être admis à quinze ans dans un établissement universitaire, dont il fut d'ailleurs expulsé deux ans plus tard (parce qu'il n'assistait pas aux services religieux). Il trouva alors du travail dans une compagnie de chemins de fer. En 1924 il écrivit son premier récit d'imagination, et cela lui permit de quitter définitivement tout emploi salarié. Dans la première partie de sa carrière, Edmond Hamilton popularisa le genre du *space-opera*, où des héros solitaires sauvent des galaxies entières et où les fusées voyagent plus vite que la lumière pendant que les systèmes solaires s'affrontent avec des super-armes scientifiques. Plus que tout autre écrivain de science-fiction, Edmond Hamilton contribua à faire connaître le motif des civilisations intégrant des galaxies entières, alors même que ce motif ne lui servait habituellement que de toile de fond : les structures, les sociologies et les problèmes culturels ou économiques de ces civilisations galactiques ne l'intéressaient guère. Edmond Hamilton est en quelque sorte un barde de l'ère intergalactique, et ses épopées sont celles de héros archétypaux sortis des mythes anciens. Il est marié à Leigh Brackett, qui écrit elle aussi de la science-fiction d'aventures.

HEINLEIN (Robert Anson). – Né en 1907, Robert A. Heinlein fut élève de l'Académie navale américaine à Annapolis, et servit dans cette arme pendant cinq ans, exerçant ensuite des métiers divers. Lecteur de science-fiction depuis plusieurs années, il écrivit en 1939 sa première nouvelle (*Life-line*). Mobilisé pendant la guerre, il se consacra ensuite à une carrière littéraire, écrivant des romans pour jeunes lecteurs et des scénarios de télévision aussi bien que des récits destinés aux magazines spécialisés de science-fiction. Beaucoup de critiques ont vu en lui le plus important auteur de l'« âge d'or » de la science-fiction anglo-saxonne, saluant sa régularité dans la qualité, son sens inné des proportions, sa logique et ses dons de narrateur. Il a remporté davantage de *Hugos* (distinctions correspondant, dans le domaine de la science-fiction, aux *Oscars* du cinéma) que n'importe lequel de ses confrères. Ce prix récompensa notamment l'apologie militariste de *Starship Troopers* (1959) et la présentation bienveillante d'une société proche des communautés de hippies dans *Stranger in a Strange Land* (*En terre étrangère*, 1961). Bien que

fréquemment comparé à Rudyard Kipling pour la netteté de son écriture ainsi que pour le point de vue conservateur défendu dans ses livres, il apparaît avant tout comme un narrateur qui a totalement su maîtriser l'art de la construction, et qui est capable de suivre avec une implacable rigueur les prémisses à partir desquelles il se propose de développer une action ou un cadre. Parmi ses ouvrages les plus notables figurent les récits groupés dans *The Past through Tomorrow (Histoire du futur, 1939-1967)* et racontant des événements des trois prochains siècles. Il exerça une importante influence sur les auteurs de sa génération en maîtrisant l'art d'inclure dans le récit lui-même, et sans en ralentir le rythme, les développements scientifiques nécessaires. Au-delà de toutes les opinions politiques dont il s'est fait le champion – parfois par conviction personnelle, parfois pour les besoins de son intrigue, – Robert A. Heinlein apparaît comme un créateur confiant dans l'avenir de l'humanité, et convaincu de la grandeur de la mission qui reviendra à cette humanité sur le plan cosmique. Il a donné à l'Université de Chicago une conférence sur la science-fiction dont le texte a été inclus dans le volume *The science-fiction novel*. Une analyse critique de son œuvre par Alexei Panshin a été publiée en 1968 sous le titre de *Heinlein in dimension*.

LEIBER (Fritz jr). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber, jr. naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débuts en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell jr. dirigeait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les aventures héroïques du Grey Mouser (*Le Cycle des épées, Le Livre de Lankhmar*) ; en même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940), sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passe au roman avec *Conjure Wife*, roman fantastique paru dans *Unknown* en 1943, puis *Gather, Darkness ! (À l'aube des ténèbres, 1943)* et *Destiny Times Three* (1945) ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient corédacteur en chef de *Science Digest* et cesse d'écrire. De 1949 à 1953, il écrit une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1951) et *The Moon is Green (La Lune était verte, 1952)* : cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression, il se met à boire et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte le *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix HUGO : *The Big Time (La Guerre dans le néant, 1958)* et *The Wanderer (Le Vagabond, 1964)*. Fritz Leiber est sans doute avec Theodore Sturgeon l'auteur le plus original de sa génération ; son ton

inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé, et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice.

OLIVER (Chad). – Né en 1928, Chad Oliver est le seul auteur notable de science-fiction ayant fait des études d'ethnologie. Cette formation se reflète dans plusieurs de ses récits, où l'on remarque une attention particulière accordée aux groupements humains considérés comme des entités vivantes, ainsi qu'aux liens pouvant se nouer entre deux cultures issues de milieux différents.

SHAARA (Michael). – Apparue en 1952 sur la scène de la science-fiction, il s'est signalé à l'attention par les traitements souvent très originaux grâce auxquels il savait renouveler des thèmes familiers.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur-vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Finn O'Donovan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques, ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (*Oméga*, 1960), *Mindswap* (*Échange standard*, 1965) et *Dimension of Miracles* (*la Dimension des miracles*, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Deadrun* (*Chauds les glaçons !*, 1961). Sa nouvelle *The Seventh Victim* (*La Septième victime*, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima vittima* (*La Dixième victime*), il en tira un roman du même titre (1965).

SCHMITZ (James H.). – Né en 1911 à Hambourg, James H. Schmitz vécut surtout en Allemagne jusqu'en 1938. C'est en 1943 que son nom parut pour la première fois au sommaire d'une revue américaine. Ingénieur de profession, il est en littérature un auteur méticuleux qui a la réputation d'écrire lentement. Sa production, relativement peu abondante paraît surtout dans *Astounding* ; elle réserve une place notable aux facultés extra-sensorielles.

SEABRIGHT (Idris). – Cette signature est un pseudonyme de Margaret St. Clair, née en 1911 et qui, sous diverses signatures, publia des récits habituellement courts dans lesquels le ton importe plus que le thème.

VANCE (Jack). – Né en 1916 ou en 1920 suivant les sources. Débuts en 1945. Auteur prolifique, débordant d'imagination, d'abord spécialisé dans le *space-opera* de série comme *The Big Planet* (*La Planète géante*, 1957). Le tournant se produit avec *The Languages of Pao* (*Les Langues de Pao*, 1958) : recherche systématique du dépaysement écologique et sociologique, goût baroque du factice et du déguisement, poésie de l'évasion et de l'aventure composent un univers beaucoup plus original qui s'exprime aussi bien dans l'*heroic fantasy* que dans le *space-opera*. Dans le premier genre, il donne de longs récits comme *The Dragon Masters* (*Les Maîtres des dragons*, 1962) ou des cycles de nouvelles comme celui de Cugel l'Astucieux (1965-1966) ; dans le second domaine, il publie des romans comme *The Blue World* (*Un monde d'azur*, 1966), mais surtout de longs cycles comme celui de Kirth Gerson, qui comprend *The Star King* (*Le Prince des étoiles*, 1963-1964), *The Killing Machine* (*La Machine à tuer*, 1964) et *The Palace of love* (*Le Palais de l'amour*, 1966-1967), ou celui de Tschai, qui comprend *City of the Chasch* (*Chasch*, 1968), *Servants of the Wankh*, (*Wankh*, 1969), *The Dirdir* (*Dirdir*, 1969) et *The Pnume* (*Pnume*, 1970).

VAN VOGT (Alfred Elton). – Né en 1912 au Canada. Engouements littéraires : les contes de fées, puis Thomas Wolfe. Débuts en 1939 dans *Astounding*. Épouse la même année Edna Mayne Hull, auteur de science-fiction elle-même. Sa grande période, ce sont les années quarante : dix-sept romans datent de cette époque ou sont formés de nouvelles de cette époque combinées en vertu des théories de l'auteur sur la complication dans le récit de science-fiction. *The Voyage of the Space Beagle* (*La Faune de l'espace*, 1939-1950) impose Van Vogt comme le plus grand créateur de monstres de la science-fiction et introduit le thème du savoir philosophique (ici, le nexialisme) qui résout tous les problèmes. *Slan* (*À la poursuite des Slans*, 1940) surprend par son tempo très rapide imité du thriller et introduit le thème du surhomme en lutte contre l'homo sapiens. *The Weapon Shops of Isher* (*Les Armureries d'Isher*, 1941-1942) et *the Weapon Makers* (*Les Fabricants d'armes*, 1943) introduisent le thème de l'immortalité et celui de l'empire galactique géant. *The Book of Ptath* (*Le livre de Ptath* paru dans *Unknown* en 1943) prend pour héros un dieu. Avec *The World of null-A* (*Le monde du non-A*, 1945 et *The Pawns of null-A* (*Les Joueurs du non-A*, 1948-1949), le thème du surhomme et celui du savoir tout-puissant se rencontrent ; le savoir-choisi est ici la sémantique générale de Korzybski à laquelle Van Vogt venait de se convertir. En 1947, un sondage le classe comme l'écrivain de science-fiction le plus populaire, mais Van Vogt, qui a pris goût aux pseudo-sciences, les laisse envahir son œuvre puis, à la suite de sa conversion à la « dianétique » en 1950, cesse d'écrire, sauf pour faire des romans à partir de ses anciennes nouvelles. Un roman sur la Chine communiste, *The Violent Man* (1962), prélude à sa deuxième carrière, qui commence en 1963 : il apparaît alors qu'il a gardé son goût de la complication et de l'action, mais a perdu la dimension

épique et métaphysique de sa grande époque.

WILLIAMSON (Ian). – Auteur anglais, physicien de son métier, Ian Williamson paraît avoir écrit un seul et unique récit de science-fiction (en 1950).

YOUNG (Robert F.). – Né en 1915. Commence à écrire en 1950 ; premier récit publié en 1953. A écrit presque uniquement des nouvelles (150 environ) et un roman achevé récemment. Publié principalement dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, il figure parfois au sommaire des magazines à grand tirage comme *The Saturday Evening Post*, *Playboy*, *Cavalier*. C'est un poète et un rêveur, spécialisé dans les épopées psychanalytiques où un héros solitaire affronte un obstacle à la fois physique et psychique et se découvre lui-même en triomphant de cet obstacle ; il a aussi écrit des nouvelles satiriques où s'exprime sa tendresse pour des inadaptés et son goût romantique du passé.

-
- 1 L'« espace annulé » est une hypothèse de science-fiction pour expliquer des voyages interstellaires à des vitesses plus grandes que celle de la lumière. Si on place un trou dans une feuille de papier, on peut passer de l'autre côté sans faire un long trajet sur la feuille. C'est d'un « trou » de ce genre dans l'espace, qu'il s'agit ici.
 - 2 Ce mot implique qu'il peut y avoir des erreurs dans les voyages à travers les « trous » de l'espace.